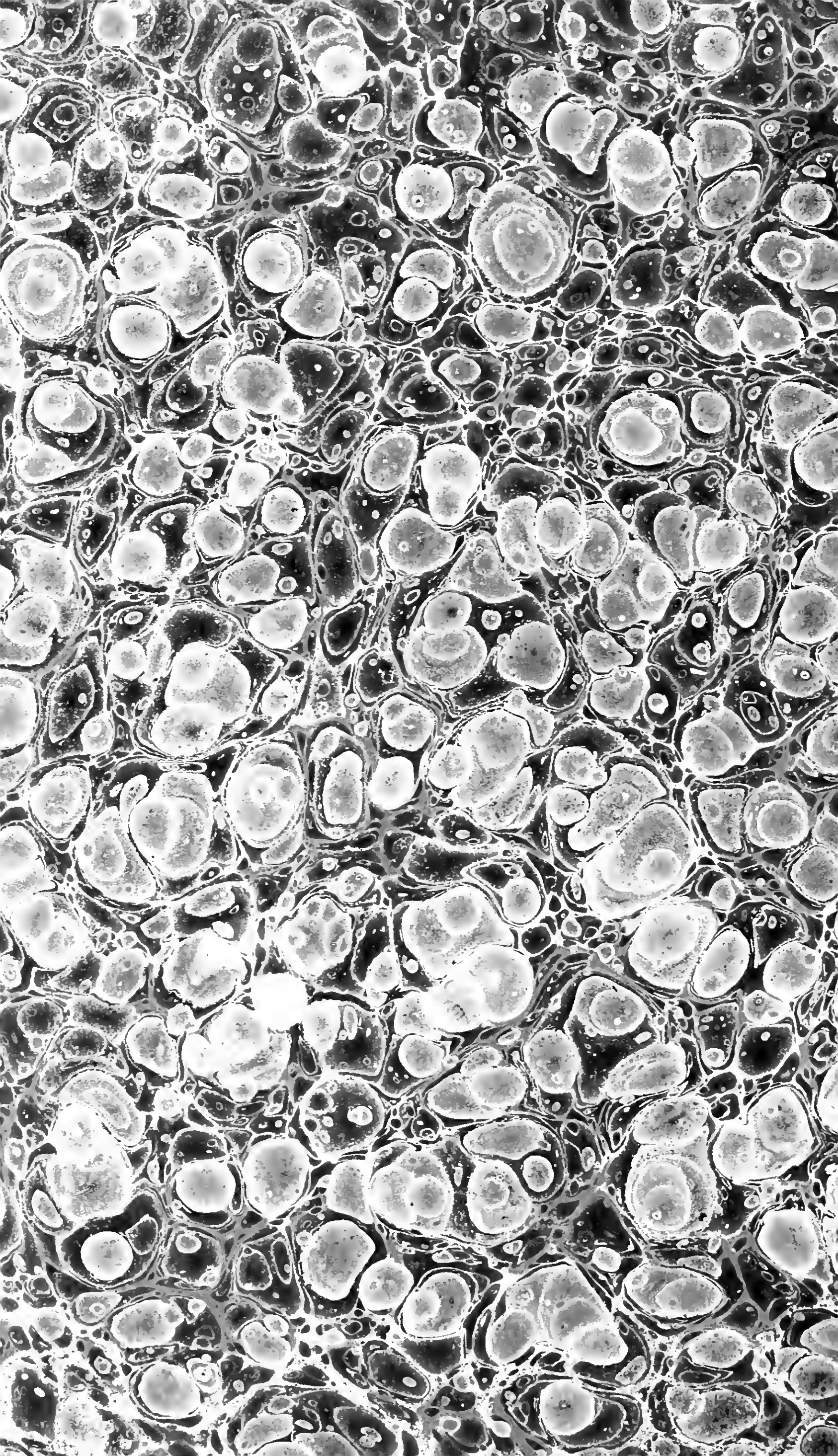
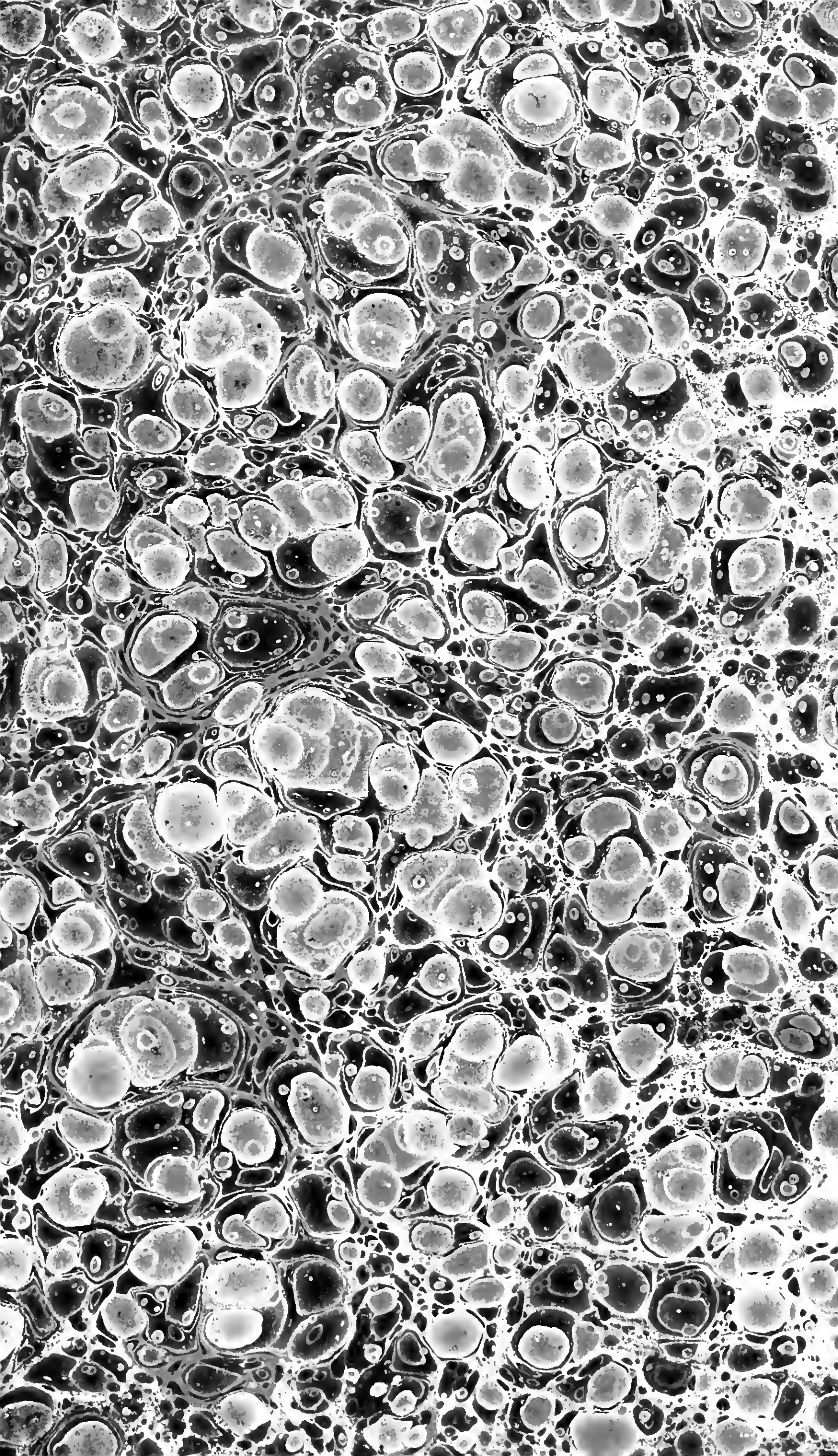






Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/1825revuebritann03saul

REVUE
BRITANNIQUE.

(N°3 [illegible])

REVUE

BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; LANGRAND; L. AM. SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Troisième Édition.

Tome Troisième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, ou rue Richelieu, N° 47 *bis*.

1825.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

APERÇU DE LA SITUATION DE L'ÉGYPTE, EN 1824 ET AU COMMENCEMENT DE 1825 (1).

L'ANNÉE 1824 avait commencé, en Égypte, sous des auspices menaçans. L'homme extraordinaire qui la régit, pour subvenir aux frais de sa double expédition, en Arabie et au Sennaar, avait été dans la nécessité de la soumettre à d'énormes contributions. De plus, il s'était attribué le droit d'acheter exclusivement, à des prix qu'il réglait lui-même, les principales productions du pays,

(1) NOTE DU TR. Les faits contenus dans l'article suivant, sont empruntés au *Quarterly Review*, à la *Lit. Gazette*, à l'*Asiatic Journal*, à l'*Oriental Herald*, etc., etc. Nous avons pensé qu'il valait mieux les réunir dans un seul faisceau, que de reproduire littéralement le texte des différens recueils dans lesquels ils sont dispersés. Si nous avions suivi cette dernière marche, nous aurions été obligés de faire beaucoup de répétitions, nécessairement très-fastidieuses pour nos lecteurs; car souvent les mêmes faits se trouvent à la fois dans plusieurs journaux. D'ailleurs, quelqu'intéressant que soit le tableau de la régénération de l'Égypte, c'eût été lui donner trop de tems et d'espace que d'en parler dans une longue série d'articles : le siècle où nous vivons va si vite, qu'il faut être économe de ses momens, quand on veut en reconnaître et en suivre la trace. S.

pour les revendre ensuite avec un immense bénéfice. Il exigeait aussi, dans le même but, que les caravanes ne cédassent qu'à ses agens la plupart des articles qu'elles apportaient de l'intérieur de l'Afrique. De cette manière, il s'était approprié presque tous les avantages du commerce de l'Égypte. Les Arabes, qui y vivent, et qui forment plus des quatre cinquièmes de sa population, ont toujours supporté avec impatience la domination des Osmanlis. Leur communauté de foi avec eux est plutôt apparente que réelle; car ils considèrent, au moins comme équivoque, la légalité de la transmission du califat dans la famille d'Osman. Les nouvelles charges que le Pacha leur avait imposées, avaient encore augmenté, dans les derniers tems, leur irritation habituelle contre les Turcs.

Instruits de leurs dispositions, les Wéchabites essayaient d'en profiter. Domptés, dans l'Arabie, par les armes de Mohammed-Ali, ils voulaient se venger en lui suscitant des embarras au sein même de l'Égypte. Des magiciens, de faux prophètes, dont, à toutes les époques, l'Orient a abondé, excités par les Wéchabites, parcouraient le Saïd et la Nubie; et des insurrections, sur plusieurs points, attestaient le succès de leurs prédications et des prestiges qu'ils employaient pour en imposer à des populations crédules.

Plus de quatre mille fellahs s'étaient armés entre Siout et Ibrim. Parmi eux se faisaient principalement remarquer ces Arabes de Gournah, qui vivent dans les grottes sépulcrales où Thèbes déposait jadis ses morts, et qui ont fait, depuis quelques années, un commerce si lucratif des innombrables antiquités qu'ils y découvrent. Jamais ils ne se sont courbés sans résistance sous un joug étranger : les cachefs mameloucks n'exerçaient sur eux qu'une autorité précaire et contestée; et lorsque le Directoire envoya une armée dans l'Orient, ils se vantent d'avoir été les derniers

habitans de l'Égypte qui se soient soumis à ses armes. C'était surtout contre les Francs et contre les Coptes que se dirigeaient les ressentimens des paysans insurgés ; car ils attribuaient, en grande partie, leurs souffrances aux conseils que les chrétiens donnaient au Pacha. Malheur aux voyageurs qui tombaient dans leurs mains! Quelques Anglais, surpris par l'insurrection de la Haute-Égypte, y furent impitoyablement massacrés.

D'un autre côté, plusieurs Turcs auxquels leurs emplois donnaient de l'influence, malgré leur ancienne antipathie contre les Arabes, n'étaient pas éloignés de faire cause commune avec eux ; du moins, le crédit dont les Européens jouissaient à la cour du Pacha les avait aussi vivement irrités ; et l'orgueil ottoman se soulevait quand ils étaient obligés de participer à l'exécution de projets conçus par des Infidèles. Au Caire, à Alexandrie, les vieilles mœurs paraissaient disposées à résister, comme, quelques années auparavant, elles avaient résisté, à Constantinople, aux innovations de Sélim III.

Déjà, à une époque antérieure, des oppositions de la même nature s'étaient manifestées : on avait fait violence aux volontés opiniâtres de Mohammed-Ali, et il s'était vu dans la nécessité de faire, bien à regret, une concession déplorable à des préjugés dont son esprit supérieur l'a affranchi. Convaincu que la contagion qui décime chaque année la population de l'Égypte, à des époques régulières, est apportée par les bâtimens qui viennent de Constantinople, il avait tenté de créer un lazaret qui aurait été administré de la même manière que ceux que les puissances chrétiennes ont établis sur les côtes de la Méditerranée; mais les prêtres musulmans, irréconciliables ennemis de toutes les innovations, voyaient cet établissement avec ombrage. Excités par eux, les habitans d'Alexandrie s'étaient soulevés contre ce projet, comme opposé à l'exécution

des décrets de la Providence; et les autres parties de la Basse-Égypte s'apprêtaient à suivre leur exemple : un mouvement général allait éclater en faveur de la peste. Il fallut céder.

La prévoyance du Pacha lui avait fait pressentir de bonne heure les embarras où il devait finir par se trouver engagé; et il avait avisé aux moyens d'en sortir heureusement. Il comptait peu sur la foi capricieuse de ses milices albanaises : le jour où, pour s'assurer de leur soumission, il avait été forcé de leur accorder le pillage du Kaire, n'était jamais sorti de sa mémoire, et depuis, il n'avait pas cessé d'aspirer au moment d'échapper à la tutelle de ces turbulens prétoriens. Ce n'était pas pour la vaine gloire de porter ses armes en Afrique, plus avant que les Ptolémée et les Romains, qu'il avait envoyé une armée, sous le commandement de son fils Ismaïl, dans le Dongola et au Sennaar : quelques vues d'une politique plus haute avaient présidé à cette entreprise. Lorsque Kléber devint général en chef de nos troupes en Égypte, il ne tarda pas à calculer que toute armée qui ne se recrute point est bientôt détruite; et comme celle qu'il avait sous ses ordres était, depuis les désastres d'Aboukir, sans communication avec la France, afin d'en réparer les pertes successives, il avait, peu de tems avant sa mort, commencé à organiser des bataillons soumis à toutes les règles de la discipline européenne, et entièrement composés de nègres qu'il faisait acheter aux caravanes de l'intérieur de l'Afrique. C'était ce plan que Mohammed-Ali avait voulu mettre de nouveau à exécution.

En effet, lorsqu'Ismaïl eut dépassé les limites de la Nubie, dix à douze mille noirs furent recrutés par ses soldats, et dirigés ensuite sur Assouân, à l'extrémité méridionale de l'Egypte. C'était, avec les chevaux du Dongola, si recherchés dans tout le Levant, à peu près l'unique tribut que le

conquérant pût lever dans ces contrées sauvages ; habitées par des populations plus sauvages encore ; et dévorées par les feux du soleil des tropiques.

En même tems qu'Ismaïl entrait dans le Sennaar, un gendre du Pacha, Méhémed-Bey, se rapprochait encore davantage du centre de l'Afrique. A la tête d'un autre corps d'armée, il avait pénétré jusque dans le Kordofan, également dans le but de recruter des nègres. Cette contrée, jusqu'alors si peu connue, mérite à plusieurs égards de fixer l'attention. Les naturalistes pourraient y faire des observations curieuses, dans une chaîne de volcans à demi éteints, dont quelques-uns jettent sans cesse d'épais nuages de fumée et des cendres brûlantes. Elle n'est pas non plus sans intérêt pour l'archéologie ; car des grottes, dont les contours sont couverts d'hiéroglyphes, attestent qu'elle cultivait jadis les arts de l'Égypte, malgré les quatre cents lieues et les solitudes qui l'en séparent. Les nègres que Méhémed y recruta ne furent point le seul résultat de son expédition. Cet homme remarquable, digne, sous plusieurs rapports, de concourir à l'exécution des grands desseins du Pacha, n'a point, comme la plupart de ses compatriotes, un mépris stupide pour les sciences. Il se pique, au contraire, de les aimer, et il recherche ceux qui les cultivent. Il est rare qu'il rencontre des Européens sans leur adresser des questions sur la physique et la chimie ; souvent même il les embarrasse par les difficultés qu'il leur propose. Il a surtout un goût décidé pour la géographie. Avant lui, on n'avait sur celle de Kordofan et des contrées voisines, que des notions vagues et confuses, fournies par des marchands d'esclaves. Pendant qu'il parcourait cette partie de l'Afrique, il conçut et il exécuta le projet d'en dresser une carte, afin de contribuer lui-même au progrès de son étude favorite. Cette carte, vraisemblablement une des premières qui aient été faites par un

Turc, vient d'être publiée en Europe, avec quelques corrections d'un voyageur allemand, à qui Méhémed en avait remis une copie.

Lorsque les recrues qu'il avait faites dans le Kordofan, et celles qu'Ismaïl envoyait du Sennaar, arrivèrent à Assouân, elles furent toutes vaccinées par des médecins européens. Le colonel Sève, officier de l'ancienne garde, jeté sur les côtes de l'Égypte par les orages politiques de la France, s'occupa ensuite d'en faire des régimens d'infanterie formés sur le modèle des nôtres. Cinq cents Mameloucks avaient été mis à sa disposition pour servir comme officiers dans ces nouveaux corps; mais les embarras qu'ils lui suscitèrent furent les premiers obstacles qu'il eut à vaincre. Dans le principe, rien ne pouvait réconcilier la fierté musulmane avec l'idée d'obéir à un Nazaréen: c'est ainsi qu'on désigne les chrétiens dans cette partie de l'Afrique. A chaque instant, l'autorité du colonel Sève était ou méconnue ou bravée. Un jour qu'il faisait faire l'exercice à feu, on tira à balles sur lui : avec un inaltérable sang-froid, il fit recommencer le feu. Une autre fois, après une émeute violente qui avait mis de nouveau sa vie en péril, il réunit tous les Mameloucks, et afin, disait-il, de leur épargner un meurtre, il leur proposa de se battre successivement au sabre avec chacun d'eux. Cette conduite intrépide, en excitant leur admiration, désarma leur inimitié; car les caractères durs et même cruels, si communs dans l'Orient, n'y sont pas inaccessibles aux émotions généreuses. A partir de cette époque, les Mameloucks ne montrèrent pas moins de soumission pour les ordres du colonel Sève que de dévouement pour sa personne.

Mais, malgré le zèle avec lequel ils le secondèrent, et son incontestable habileté, ses efforts n'eurent point, en définitive, de résultats satisfaisans. Deux années ne s'étaient pas encore écoulées, qu'à peine restait-il trois mille

hommes des vingt mille que le fils et le gendre de Mohammed-Ali avaient envoyés à Assouân. Quoiqu'ils fussent en général d'une constitution robuste, seize à dix-sept mille avaient péri. Ces malheureux, violemment enlevés à leur pays, à leurs habitudes, à l'affection de leurs familles; préoccupés, pendant la route, de l'idée qu'ont d'abord tous les noirs que les blancs ne les recherchent que pour les dévorer; soumis, en arrivant en Égypte, à des exercices tout-à-fait nouveaux pour eux, se consumaient dans les angoisses d'un désespoir dont les médecins francs, qui les soignaient, avaient vainement essayé d'arrêter les ravages.

Le mauvais succès de cette première tentative ne découragea pas le Pacha. Il se garda bien de renoncer au projet d'avoir une armée régulière qui pouvait être d'un si grand poids dans la balance des destinées de l'Orient, dans un moment où des événemens inattendus, qui commençaient à s'y développer, semblaient devoir en partie en changer la face. Son émulation était surtout vivement excitée par l'exemple de la Grande-Bretagne, qui, avec moins de quatre-vingt-mille hommes de troupes réglées, tient, en Asie, dans sa dépendance, cent millions de sujets; et se venge, par la conquête, de toutes les attaques dirigées contre les frontières de cet empire immense.

Ce fut alors que Mohammed-Ali fit une tentative que le succès ne tarda pas à justifier, quoique, dans le principe, la hardiesse en eût été blâmée par la plupart de ses conseillers. Nous avons vu que les Arabes de l'Égypte étaient également irrités des maux réels que son gouvernement leur faisait souffrir, et des bienfaits non moins incontestables qu'ils en avaient reçus, mais que des préjugés opiniâtres ne leur permettaient pas d'apprécier. Bravant leurs ressentimens, et renonçant aux vieilles maximes de la politique turque, qui les a toujours tenus désarmés, le Pacha

ne craignit pas de recruter parmi eux les hommes qu'il destinait à remplacer les noirs qui étaient morts à Assouân. Deux levées successives eurent lieu, qui, réunies aux cinq cents Mameloucks et à ce qui restait des régimens nègres, portèrent son armée à environ quarante mille hommes, indépendamment des troupes albanaises. Cette armée doit être tenue au complet par un recrutement annuel, qui s'opérera d'après les bases de l'ancienne conscription française.

Cette charge inusitée, ajoutée à tant d'autres, porta d'abord au plus haut point l'irritation des fellahs. Mais leur condition est en général si malheureuse, que les conscrits recrutés dans leurs tribus, ne tardèrent pas à se féliciter de la nouvelle situation dans laquelle ils se trouvaient, lorsqu'ils se virent bien vêtus, abondamment nourris, et soumis à une discipline à la fois sévère et équitable. Bientôt même l'esprit militaire s'introduisit parmi eux. Un jour, à l'exercice, un obus vint éclater près d'un soldat, heureusement sans l'atteindre. Pendant l'explosion, il resta debout et immobile. Comme on lui disait ensuite qu'il eût été plus prudent de se sauver, ou du moins de se jeter par terre, il répondit qu'il était militaire, et que par conséquent il ne devait pas connaître la crainte. « Nous sommes soldats de Mohammed-Ali, » répètent souvent avec fierté les conscrits arabes. Leur zèle est tel, qu'il n'est pas rare de les voir volontairement s'exercer entre eux, dans les momens consacrés au repos. Les officiers partagent aussi cette espèce d'exaltation guerrière. L'émulation qui règne dans les corps disciplinés à l'européenne, résulte surtout de l'équité avec laquelle y sont distribués les grades. Le même sentiment de justice se fait apercevoir dans les condamnations que subissent ceux qui se sont rendus coupables de quelques délits. Les punitions ne sont point infligées d'une manière arbitraire : elles ne peuvent l'être que par un jugement régulier; et Mohammed-Ali lui même s'interdit

de prononcer sur la culpabilité des hommes qui font partie de son armée.

Un de ses fils, Ibrahim-Pacha, celui qui, peu de tems auparavant, avait vaincu les Wéchabites, et le même qui commande aujourd'hui, dans la Grèce, les forces de l'Égypte, ne paraissait pas, dans le principe, favorablement disposé pour les Francs. Mais, quand il se fut convaincu de la supériorité de leur tactique, en voyant manœuvrer les nouvelles troupes, il renonça entièrement à ses préventions contre eux et contre les innovations qu'ils introduisaient en Égypte. Il voulut même, malgré ses dignités et les victoires qu'il avait obtenues en Arabie, recommencer son éducation militaire; et, pendant deux mois, il apprit à faire l'exercice à l'européenne, confondu avec les simples soldats dans les rangs d'une compagnie. Depuis cette époque, le colonel Sève a acquis sur son esprit une influence sans limites. Un jour que ce prince, élevé dans les habitudes de l'Orient, était au moment de tuer de sa main un subalterne qui venait de commettre une faute, notre compatriote lui représenta avec énergie l'indignité de l'acte qu'il allait faire. Ibrahim se calmant tout-à-coup, en écoutant ses représentations, lui tendit le sabre qu'il tenait, et, avec la douceur d'un enfant, il lui dit : « Soliman (c'est ainsi qu'on appelle en Égypte le colonel Sève), tu fais de moi ce que tu veux. »

Il n'y a encore que six régimens de ligne organisés, composés chacun de huit cents hommes. Leur solde est très-supérieure à celle de nos troupes. Les mir-allays ou colonels ont quarante mille fr. par an, et la magnificence orientale ne se fait pas moins apercevoir dans l'uniforme qu'ils portent que dans leur traitement. Ils sont coiffés d'un turban autour duquel est roulé un beau schall de Cachemire. Leur veste de drap rouge est richement brodée en or. Sur chaque côté de la poitrine ils ont un croissant

en diamans du prix de vingt mille piastres. Leur pelisse, également de drap rouge, s'attache par deux larges agrafes d'or montées en émeraudes. L'uniforme des soldats, comme celui des cipayes dans l'Inde, est une combinaison de l'habit européen et du costume de l'Orient. Leur tête est couverte d'un petit bonnet appelé *tarbouch*, semblable à celui des Albanais. Leur veste à manches n'a rien non plus qui la distingue de celles que portent la plupart des troupes turques. Mais ils sont chaussés avec des bottines, au lieu de l'être avec des babeuches; et les pantalons asiatiques, dont l'ampleur est si gênante pour les fantassins, ont été remplacés par d'autres, d'une forme plus commode, qui, à partir du genou, sont coupés comme des guêtres. Un sabre, distinction fort enviée par les soldats, et qui est aussi pour eux un principe d'émulation, complète leur parure militaire. Les nouveaux régimens marchent au son du tambour comme l'infanterie européenne. Lorsqu'un voyageur français se réveille au Kaire, au bruit des battemens de la diane, il doit être tenté de croire que nous sommes encore les maîtres de l'Égypte.

Les cinq cents Mameloucks dont nous avons parlé plus haut, sont tous employés dans les états-majors de la nouvelle armée. Quant au colonel Sève, qui a organisé les six premiers régimens, il a été récompensé de ses soins par la dignité de bey et le grade de mir-allay. Malheureusement, c'est au prix d'une coupable apostasie qu'il a acheté ces faveurs; et il a flétri les lauriers qu'il avait obtenus dans l'armée française, en dirigeant contre la Grèce les efforts d'Ibrahim.

Mohammed-Ali est dans l'ivresse du succès de ses plans; et la satisfaction qu'il éprouve des progrès qu'ont faits ses soldats arabes, a encore accru son ardeur et son activité ordinaires. Chaque jour il passe une partie de la matinée à recevoir ses principaux officiers, et à expédier avec

eux les affaires de l'armée. Dans l'après-midi, il se rend à peu de distance de la ville, dans une plaine découverte, pour y voir manœuvrer un de ses régimens. On les y exerce alternativement; et, deux fois par semaine, il y a une revue générale des troupes réunies au Kaire. Cette revue est quelquefois suivie d'une petite guerre, dont les différentes manœuvres sont exécutées avec le même ensemble et la même précision qu'elles pourraient l'être en Europe. Au coucher du soleil, lorsque l'exercice est terminé, les officiers supérieurs accompagnent le Pacha dans un pavillon du palais : là, placés autour d'une grande table circulaire, ils étudient sous ses yeux, pendant deux à trois heures, la théorie de la guerre, avec de petites figures de plomb distribuées par bataillons et par compagnies. Après quoi, Mohammed-Ali se retire dans ses appartemens intérieurs, l'imagination remplie de combinaisons militaires, de rêves de gloire, d'agrandissement, de conquêtes.

C'est en flattant le caractère entreprenant de son vassal, que la Porte a réussi à l'engager dans la guerre qu'elle fait à la Grèce. Chypre, Rhodes, la Crète, l'Épire, la Thessalie, le Péloponèse; telles sont les magnifiques séductions qui lui sont présentées. Il n'a point retiré sa protection aux chrétiens fugitifs qui sont venus des îles de l'Archipel et des côtes de l'Asie-Mineure, lui demander un asile. Le fanatisme religieux a eu si peu de part à sa détermination, qu'au moment où il venait de la prendre, il faisait à la cour de Rome des ouvertures qui y étaient favorablement accueillies. Par suite de ces négociations, les évêchés *in partibus* cessèrent, en Égypte, d'être des titres sans fonctions, et le pape envoya au Kaire un prélat catholique, pour prendre possession du siége de Memphis. On fit même, dans le tems, courir le bruit qu'à l'arrivée de ce prélat, Mohammed-Ali, afin de donner une preuve éclatante de son esprit de tolérance, lui avait conféré le

titre de marquis d'un des nombreux villages de la plaine de Giseh ou de Sacarah ; alliance, il faut l'avouer, qui eût été assez bizarre entre une qualification féodale, et le nom d'une bourgade située au pied des pyramides. Ce sont donc des raisons purement politiques, et des vues d'agrandissement qui ont décidé le Pacha à donner des secours au Grand-Seigneur ; il n'a pas pu résister à l'idée de devenir le chef d'un des plus vastes empires du monde, qui, d'un côté, aurait la mer Adriatique pour limite, et de l'autre irait toucher aux sources du Nil.

Les provinces régies, il y a quelques années, par le vieil Ali-Tebelen (1), se trouveraient de cette manière réunies aux autres possessions de Mohammed-Ali. Il le désire d'autant plus vivement que, dans cette hypothèse, il pourrait, sans beaucoup de difficultés, s'emparer ensuite du pays où il a reçu le jour ; car il est né dans la Macédoine, qui, par un jeu singulier du hasard, a donné à l'Égypte deux maîtres éclairés et réparateurs, lui et le premier des Ptolémées. Ce qui augmente encore, aux yeux du Pacha, l'importance du territoire qu'il désire acquérir en Europe, c'est qu'il lui fournirait de puissans moyens d'accroître sa force militaire. Rapproché des populations guerrières, semi-chrétiennes et semi-musulmanes, qui vivent au nord de la Grèce, il lui serait facile d'y recruter vingt mille bons soldats, et dix mille matelots pour sa flotte. Si tel devait être, en effet, le résultat des hostilités d'Ibrahim, dans le Péloponèse, il faudrait plaindre les malheureux Hellènes ; mais la Porte n'y gagnerait rien ; en voulant fuir un danger, elle se serait précipitée dans un autre bien plus grand, et sa ruine n'en serait que plus prompte et plus certaine ; car si les Grecs étaient vainqueurs, l'état d'épuisement où ils se trouveraient à la fin

(1) Le Pacha de Janina.

de la lutte, et probablement aussi leurs discordes intestines, les empêcheraient pendant long-tems, de rien tenter au dehors; tandis que, s'ils succombaient, Mohammed-Ali presserait, de toutes parts, l'empire ottoman. En Europe, le territoire qu'il aurait acquis viendrait presque aboutir aux portes de la métropole, et les sultans, comme les empereurs au XVe siècle, ne régneraient plus guère que sur la banlieue de Constantinople. En Asie, son influence s'étend et s'augmente sans cesse. Une portion considérable de la Syrie, celle dont la Méditerranée baigne les côtes, se trouve, par le fait, dans sa dépendance, sans cependant y être encore nominalement. Les Druses, que leurs mœurs militaires et chevaleresques ont fait long-tems considérer comme issus des croisés, et qui ont su défendre leur foi et leur indépendance, à l'aide des aspérités du Liban et d'un courage indomptable, renoncent en sa faveur, à leur défiance habituelle contre les Musulmans, et ils paraissent disposés à seconder l'exécution de ses projets. On dit même que dans un voyage que leur émir a fait, il y a quelque tems, au Kaire pour voir Mohammed-Ali, il a consenti à ce qu'il levât des troupes parmi eux; et qu'il a été convenu entre les deux princes, que des officiers européens se rendraient en Syrie, pour organiser les légions druses.

D'autres considérations, non moins puissantes que celles que nous indiquions tout-à-l'heure, ont aussi déterminé le Pacha à faire la guerre aux Grecs. Il a vu, dans cette guerre, une occasion d'éloigner de l'Égypte ses soldats albanais, dont l'esprit d'insoumission lui avait donné de si fréquentes et de si vives sollicitudes. Rien n'était plus nécessaire que leur départ, au succès de ses plans. Ils témoignèrent d'abord une grande répugnance à renoncer au séjour d'une contrée délicieuse, qui satisfaisait facilement à tous leurs besoins, pour aller prendre part à une lutte

que l'exaltation des sentimens politiques et celle des sentimens religieux concouraient à la fois à rendre terrible. On ne parvint à les réconcilier avec cette idée qu'en les flattant de l'espoir d'un immense butin. Afin de ne pas exciter leur ombrage, c'était dans la Thébaïde que Mohammed-Ali avait fait organiser, presque à leur insu, sa nouvelle armée. Lorsqu'elle fut suffisamment exercée, il ordonna qu'elle se rendît dans la Basse-Égypte, et à mesure qu'elle s'en approchait, les Albanais étaient embarqués sur des bâtimens réunis à Alexandrie et à Damiette; et prêts à mettre à la voile pour l'Archipel. On fit également partir les soldats nègres dont la fougue africaine avait plus d'une fois porté le trouble dans les villes du Saïd.

Ce sont les troupes égyptiennes qui occupent maintenant toutes les garnisons, sur les côtes comme dans l'intérieur. Les forts du Kaire ont aussi été confiés à leur garde. Il n'y a plus dans cette ville d'autres soldats venus de la Turquie, que douze ou quinze cents hommes de cavalerie, qu'on y soumet à une surveillance ombrageuse; car il faut qu'ils déposent leurs armes à l'entrée de la citadelle quand ils veulent y être reçus. On trouve à peine, dans le reste du pays, quelques Turcs isolés. Tout paraît donc avoir été habilement préparé pour l'émancipation de l'Égypte. S'il faut en croire quelques lettres qui viennent d'en arriver, le Pacha, dont la volonté n'y rencontre plus aucun obstacle, songerait sérieusement aujourd'hui à relever, au Kaire, le trône des Soudans. Mais, afin de ne pas compliquer par les difficultés qui pourraient résulter d'un schisme, celles qui accompagnent presque toujours les grandes révolutions politiques, il continuerait à reconnaître la suprématie religieuse du Grand-Seigneur; de même que Saladin s'était affranchi du pouvoir temporel des califes de Bagdad, tout en respectant l'autorité spirituelle qu'ils tenaient de Mahomet.

Quoi qu'il en soit, celui qui, avec quelques lambeaux d'un empire en dissolution, et au milieu de tant d'obstacles différens, est parvenu à fonder une nouvelle puissance sur les côtes de la Méditerranée, ne saurait être considéré comme un homme vulgaire. Quand on entend parler d'armée, de flottes égyptiennes, on est tenté de se croire revenu au tems des Ptolémées. Mais ce n'est point uniquement à affranchir ou à étendre la domination de Mohammed-Ali que servira la nouvelle organisation militaire qu'il a donnée à l'Égypte : elle aura aussi de l'influence sur le bien-être des habitans. Après avoir été si long-tems courbés sous le sabre des Mameloucks, des Turcs, des Albanais, ils doivent éprouver une bien vive satisfaction de ne plus voir, parmi eux, que des troupes recrutées au sein même de leurs tribus. Une armée nationale est déjà une sorte de représentation que les gouvernemens les plus arbitraires sont obligés de ménager, et avec laquelle il faut qu'ils composent, quand ce ne serait que dans l'intérêt de leur propre sûreté.

Le Pacha ne s'était pas moins occupé du matériel de l'armée que de l'organisation de son personnel. Une fonderie de canons, une manufacture d'armes et une poudrière ont été établies par ses ordres dans la citadelle du Kaire. L'Égypte fournit en abondance tout ce qui est nécessaire à la fabrication de la poudre : les déserts qui la bordent, et ses lacs de natron sont remplis de salpêtre, et l'on a récemment découvert des mines considérables de soufre entre le Nil et la mer Rouge. Les trois établissemens que nous venons de désigner, avaient été placés sous la direction d'un officier français qui avait six cents ouvriers sous ses ordres. Mais ils ont été détruits en partie, dans le cours de l'année précédente, par un incendie qui a failli en même tems anéantir le Kaire.

Lorsque Mohammed-Ali avait commencé à organiser

ses nouvelles troupes, il avait dû aussi s'occuper de se créer des ressources pour en payer la dépense; sans quoi, comme la monarchie espagnole sous les fils de Charles-Quint, l'Égypte n'eût pas tardé à succomber sous le poids de son luxe militaire. Les impôts, les onéreux monopoles dont il avait accablé ses habitans, ne pouvaient être que des ressources temporaires; car elles tendaient toutes plus ou moins à épuiser celles de l'avenir, en arrêtant la reproduction dans son germe. Un négociant français, nommé M. Jumel, en introduisant, sur les bords du Nil, la culture du coton du Brésil, contribua puissamment à fournir au Pacha les moyens de satisfaire aux dépenses de son gouvernement.

Avant l'arrivée de M. Jumel en Égypte, on y recueillait déjà le coton : il paraît même qu'on l'y cultivait de tems immémorial; du moins les momies qu'on découvre dans ses antiques sépultures sont très-communément enveloppées de toiles de coton, dont quelques-unes sont remarquables par la beauté et la finesse du tissu; et il n'est pas probable qu'à des époques où les relations commerciales étaient si peu étendues et la navigation si imparfaite, on tirât du dehors un article d'un usage aussi général. Mais tout avait dégénéré sous l'empire des gouvernemens auxquels l'Égypte avait été soumise dans les derniers siècles. On n'y récoltait plus qu'une espèce de coton fort commune, dont la plus grande partie était employée à faire des étoffes grossières pour les fellahs et pour les peuplades à demi sauvages qui vivent en Nubie, dans le Dongola, au Sennaar, dans le Kordofan et dans le Darfour. Le reste se vendait à vil prix sur les marchés de l'Europe.

M. Jumel n'eut pas de peine à obtenir du Pacha, qui est toujours prêt à accueillir les projets utiles, l'autorisation de semer le coton du Brésil, et l'Égypte ne tarda pas à donner une nouvelle preuve de l'étonnante fécondité de

son sol. La première récolte produisit 25,000 balles. La seconde fut si abondante, qu'après avoir satisfait aux demandes des différentes nations du littoral de la Méditerranée, on exporta 50,000 balles en Angleterre. Le produit de cette récolte a été doublé en 1824. Celle de 1825 a dû être plus considérable encore; car le Pacha, enivré d'un succès si prodigieux et qui dépasse toutes ses espérances, afin de rendre à la culture des terrains long-tems stériles, fait rétablir tous les canaux d'irrigation qui avaient été engorgés, et il en fait creuser là où il n'y en avait pas eu précédemment. « Je veux, s'est-il écrié dans l'exaltation de sa joie, couvrir de plantations de coton toutes les rives du Nil, depuis ses embouchures jusqu'à sa source. »

On croit que l'Égypte et ses dépendances ne tarderont pas à produire cet article en aussi grande quantité que l'Amérique tout entière. Quelle source de richesses dans un tems où les tissus de coton jouissent d'une telle faveur, que la Grande-Bretagne, après avoir fourni ce qui est nécessaire au besoin de ses habitans, en a exporté, en 1824, pour une valeur de plus de sept cent cinquante millions de francs ! Loin de dégénérer sur les rives du Nil, le coton qu'on y cultive aujourd'hui, donne, à ce qu'on assure, des soies plus longues et plus fines que celles du plus beau Fernambouc. Les récoltes de l'Égypte auront encore un autre avantage sur celles de l'Amérique, c'est d'être plus certaines; car, sous un ciel dont la pureté est inaltérable, elles ne seront pas exposées à être détruites par ces redoutables ouragans qui ravagent si souvent les campagnes du Nouveau-Monde entre les tropiques.

Le perfectionnement des machines a beaucoup réduit le prix des étoffes de coton depuis quelque tems : l'inappréciable culture dont M. Jumel a enrichi le sol de l'Égypte ne doit pas tarder à le faire baisser davantage; et le bon marché de ces tissus en rendra l'usage encore plus popu-

laire. Déjà le *coton-Jumel*, car notre compatriote a eu la gloire de donner son nom à celui qu'on récolte maintenant près du Nil, entretient une activité nouvelle dans quelques-uns des ports de l'Europe. Il y a trois ans, à peine Marseille envoyait-elle un vaisseau par mois à Alexandrie, aujourd'hui elle en expédie quelquefois une demi-douzaine, qui en reviennent avec des chargemens de coton. Les rapports de Livourne avec la même ville se sont augmentés dans une proportion au moins égale; et, en Angleterre, le commerce de Liverpool, convaincu des avantages qu'il trouverait à établir des communications directes avec l'Égypte, fait construire un lazaret spécialement destiné à en recevoir les produits en quarantaine. Ainsi l'Europe elle-même ressent l'influence des heureuses innovations de Mohammed-Ali.

M. Jumel avait été récompensé des services qu'il lui avait rendus, par la direction générale de ses manufactures, à laquelle était attaché un traitement considérable. Malheureusement il n'en a pas joui long-tems : il est mort au Kaire à la fin de 1823, d'une maladie dont les symptômes extraordinaires accréditèrent le bruit que c'étaient les ennemis que lui avait faits la faveur dont il jouissait près du Pacha, qui avaient abrégé ses jours en l'empoisonnant.

Encouragé par le succès de ses plantations de coton, Mohammed-Ali cherche, dans ce moment, à étendre la culture de l'indigo, et ses efforts à cet égard ne paraissent pas devoir être moins heureux. Il a aussi fait venir une colonie de Syriens, pour planter des mûriers et élever des vers à soie dans la vallée de Toumlaut. La belle province du Fayoum, sans renoncer à ses moissons de roses, dont on tire une essence si recherchée en Asie, se couvre de plus en plus d'oliviers, et la vigne commence à y donner des récoltes abondantes. Depuis long-tems l'Égypte produit la canne à sucre, le lin, le safranum, la plupart de

nos fruits, de nos légumes et de nos céréales : bientôt cette terre privilégiée, dont un homme extraordinaire veut à la fois mettre à profit toutes les ressources, également parée de la végétation de l'Europe et de celle des tropiques, réunira, sans exception, dans une étroite vallée de deux cents lieues de longueur, toutes les cultures des deux mondes.

Déjà les progrès qu'elle a faits dans ces derniers tems, alarment les grands propriétaires fonciers des îles Britanniques. Dans une réunion de la Société royale d'agriculture, tenue dernièrement à Édinbourg, et présidée par Sir John Sinclair, ce savant agronome disait que lorsque toutes les terres du Delta, perdues depuis long-tems pour la culture, lui seraient rendues par un bon système d'irrigation, comme cela ne manquerait pas d'avoir lieu sous le gouvernement actuel, il faudrait, si l'introduction des blés égyptiens était permise dans la Grande-Bretagne, renoncer à en cultiver le sol. Dans le fait, si un jour l'Égypte et la Crimée pouvaient librement épancher tous leurs trésors céréales sur les marchés de l'Europe, il serait bien difficile de lutter contre une concurrence aussi redoutable, et il est probable que l'on serait, au moins, obligé d'abandonner la culture des terres qui ne seraient pas d'une qualité très-supérieure. A l'appui de son opinion, Sir John Sinclair observait que l'Égypte, qui n'a guère aujourd'hui que deux millions d'habitans, en nourrissait plus de huit millions sous la domination romaine, et que, cependant, au moyen de sa double récolte annuelle, elle approvisionnait en même tems l'Italie, la Grèce et jusqu'aux provinces méridionales de la Gaule. La terre y est si féconde et les frais de culture y sont si modiques, que, même sous le gouvernement anarchique et la détestable administration des Mameloucks, le prix moyen de l'hectolitre de blé n'y était que de 4 fr. 50 c., tandis qu'en France, il est de 15 fr. Dans

nos départemens les plus fertiles, on sème deux hectolitres par hectare, et on en recueille vingt. En Égypte, on sème par hectare 155 litres de froment, et on en récolte, année commune, 2,325. Il en résulte que le produit de son sol est ordinairement au produit du sol de la France, comme 15 est à 8, et le prix du blé comme 10 à 33. On a calculé que lorsque tous les projets conçus pour l'amélioration de ses cultures seraient mis à exécution, elle pourrait alimenter 500 mille chameaux ou dromadaires, 200 mille chevaux, 400 mille ânes, 4 millions de bœufs ou de buffles, et 10 millions de moutons et de chèvres. Huit cents fours pour l'incubation donneraient, chaque année, 23 millions de poulets qu'on nourrirait sans peine avec les innombrables grains récoltés dans ses champs.

Mais elle ne jouira complétement de tous ces avantages que lorsqu'elle pourra entretenir ses communications avec l'Europe par des bâtimens à vapeur. Ceux qui se dirigent avec la voile mettent, terme moyen, vingt-cinq jours pour se rendre de Marseille à Alexandrie, et cinquante pour en revenir, tandis que douze ou quinze, au plus, suffiraient à des bâtimens à vapeur pour franchir la même distance.

Sans doute les vaisseaux qui viennent de l'Amérique méridionale ont encore une route plus longue à parcourir, que ceux qui sont expédiés des ports de l'Égypte; mais, quoique la fièvre jaune ne fasse guère moins de ravages dans le Nouveau-Monde que la peste sur les côtes d'Afrique, ils ne sont pas soumis à l'obligation de faire quarantaine; obligation dont rien ne peut dispenser les navires qui viennent des échelles du Levant. Aussi les marchandises que le commerce d'Alexandrie envoie en Europe, ne sont guère remises aux négocians auxquels elles sont consignées, que trois ou quatre mois après l'époque de leur embarquement, et quelquefois même beaucoup plus tard. Ces marchandises ont encore en France un autre désavantage, lorsqu'elles y

arrivent directement et sans avoir fait quarantaine ailleurs; c'est de ne pouvoir être reçues que dans un seul port, celui de Marseille, qui se trouve souvent à une distance considérable des points pour lesquels elles doivent ensuite être réexpédiées, tandis que tous les ports que nous avons dans l'Océan ou dans la Méditerranée, sont également accessibles aux produits de l'Amérique du sud.

Pénétré des inconvéniens que présente cet état de choses, et de l'utilité qu'il y aurait pour l'Égypte à avoir avec l'Europe des communications plus faciles et plus promptes, le Pacha fait, dans ce moment, fouiller le sol de plusieurs cantons de la Syrie, dans l'espoir que l'on y découvrira des mines de charbon de terre. Le combustible qu'on retirerait de ces mines, servirait principalement aux bâtimens à vapeur qu'il se propose de faire construire. Assez puissant aujourd'hui pour dédaigner les clameurs des ulémas, il veut aussi s'occuper de nouveau d'établir un lazaret à Alexandrie. Déjà, lorsque la flotte du capitan-pacha est venue mouiller, l'année dernière, dans la rade de cette ville, il a exigé qu'elle fît, pendant quinze jours, une quarantaine d'observation, avant d'autoriser les hommes qui étaient à bord à descendre sur le rivage. Si, comme il le suppose, il pouvait parvenir, par la création d'un lazaret, à délivrer les rives du Nil du fléau qui les désole tous les ans, il n'y aurait plus aucun motif pour faire faire quarantaine aux bâtimens qui en arriveraient, ni pour refuser de les admettre indifféremment dans tous les ports de l'Europe. Les articles que fournit l'Égypte, chargés sur des navires qu'entraînerait rapidement la machine à vapeur, à travers la Méditerranée et l'Océan, en dépit des vents contraires, des calmes et des tempêtes, pourraient alors arriver, dans vingt-cinq jours au plus, à Rouen ou au Hâvre; et le nord de la France recevrait de cette manière les productions des tropiques dans moins de tems qu'il

ne lui en faut aujourd'hui pour recevoir celles de nos provinces méridionales.

Mohammed-Ali a déjà fait beaucoup pour faciliter les exportations de l'Égypte, en joignant au Nil le port d'Alexandrie, par un canal navigable. Avant l'exécution de cet utile et magnifique ouvrage, les produits de l'Égypte qu'on envoyait à Alexandrie y étaient transportés sur des bateaux qui descendaient le Nil jusqu'à son embouchure, près de Rosette, et qui ensuite longeaient la côte. Mais cette voie, qui n'est point sans danger, a de plus l'inconvénient de ne pas être toujours libre; car la navigation est souvent interrompue par cette barrière mobile de sable qu'élèvent les vents du nord, et qui est connue sous le nom de *barre de Rosette*. Sans doute on se rappelle encore comment, en 1816, une disette presque générale en Europe vint ajouter à tous les maux que nous avait faits une longue guerre. Jamais, au contraire, l'Égypte ne s'était montrée plus féconde. Aussi une multitude de bâtimens sortis des ports de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, étaient allés à Alexandrie pour y charger des grains. Mais, pendant plusieurs semaines, aucun bateau ne put franchir la barre de Rosette, et plus de trois cents navires furent obligés de repartir pour l'Europe sur leur lest, ou avec des chargemens incomplets. Le mauvais succès de ces spéculations occasiona des pertes énormes aux armateurs et aux négocians qui y avaient pris part. Ce fut alors que le Pacha, pressé par les sollicitations des Francs, résolut d'ouvrir le canal d'Alexandrie, et afin que l'exécution en fût plus prompte, il ordonna à ses ingénieurs de suivre autant que possible les traces de l'ancien canal, creusé par les Ptolémées, et l'un des plus beaux monumens de leur règne.

Les travaux commencèrent dans le cours de 1818, et la manière dont ils s'exécutèrent, est d'autant plus remarqua-

ble, qu'elle rappelle ce que disent plusieurs historiens de l'antiquité, des moyens employés pour construire les pyramides. Tous les hommes en état de travailler, dans la Basse-Égypte, furent requis au nombre d'environ 250,000. Lorsqu'ils furent arrivés dans les lieux qui avaient été désignés, sous la conduite des chefs de leurs villages ou de leurs bourgades, on les répartit sur tous les points de la ligne tracée par les ingénieurs. Ils se mirent simultanément à l'ouvrage, et, dans six semaines, le lit du canal fut entièrement creusé. On leur permit alors de retourner chez eux pour reprendre le cours de leurs occupations ordinaires; mais en automne, on en requit de nouveau plusieurs milliers, pour exécuter les ouvrages de maçonnerie. Dans moins d'un an tout fut achevé, et, en 1819, le canal fut ouvert avec une grande pompe, en présence du Pacha. Il parcourt une ligne d'environ seize lieues; il a quatre-vingts pieds de large et douze à quinze de profondeur. Quand on observe que le canal Saint-Martin, commencé il y a trois ans, et qui a tout au plus une demi-lieue de longueur, n'est pas encore terminé, il est impossible de ne pas être confondu de l'étonnante rapidité avec laquelle a été exécuté celui d'Alexandrie.

Mais un projet d'une importance bien supérieure préoccupe, dans ce moment, Mohammed-Ali. Les nouvelles constructions qu'il veut maintenant entreprendre, n'étonneront pas, comme les pyramides, par une magnificence stérile : elles porteront l'empreinte du caractère de notre siècle, et l'utilité y sera réunie à la grandeur. Il s'agit de joindre les deux mers qui environnent l'Égypte, par une navigation artificielle. On avait d'abord proposé de le faire au moyen d'un canal que l'on aurait creusé, en suivant les traces encore distinctes de celui que des traditions historiques attribuent au Pharaon Néchao. Ce canal aurait abouti, d'un côté, au port de Suez, et, de l'autre, au

Nil, un peu au-dessous du Kaire. Mais ce projet n'a que faiblement ému l'imagination du Pacha. Si on le mettait à exécution, il faudrait décharger les marchandises qu'on y apporterait de la Haute-Asie ou des côtes occidentales de l'Afrique, pour les recharger ensuite sur des *djermes* ou bateaux du pays; car il paraît que le Nil serait d'autant moins praticable pour les bâtimens expédiés des ports de l'Hindostan ou de ceux de la mer Rouge, que l'époque favorable à la navigation de cette mer ne coïncide pas avec celle de l'exhaussement des eaux de ce fleuve. Cette dernière considération a fait, dit-on, abandonner ce premier projet, et l'on propose maintenant d'établir cette communication par une navigation qui serait tout-à-fait indépendante de celle du Nil. Dans ce nouveau plan, le canal qui partirait également de Suez rencontrerait dans son cours les lacs amers et le lac Mensaleh, et il irait aboutir à Tineh, sur les côtes de la Méditerranée. L'entreprise serait moins longue et beaucoup moins dispendieuse qu'on est tenté de le supposer, car la nature semble en avoir fait les premiers frais. En effet, il existe dans cette direction une espèce de vallon fort étroit qui a plusieurs lieues de longueur. Le désert qui s'élève de chaque côté formerait, en quelque sorte, les bords des eaux de la mer Rouge qu'on y ferait affluer. Comme ce canal serait alimenté par une source inépuisable, il aurait l'inappréciable avantage d'être navigable dans tous les tems, et il serait facile de le rendre accessible aux bâtimens du plus fort tonnage. Il ne serait pas exposé à être engorgé par le limon, comme s'il était alimenté par le Nil, et il aurait un courant assez énergique pour entraîner les sables qu'y déposeraient les vents du désert. De fortes jetées contiendraient, à son point de départ, la violence des vagues.

Un jeune mécanicien, élevé au milieu des prodiges de l'industrie britannique, et qu'aucune difficulté n'étonne,

parce qu'il croit pouvoir les surmonter toutes, à l'aide des puissantes machines de son pays, a proposé au Pacha de diriger les travaux de cette entreprise gigantesque. Ainsi, il paraît qu'avant la fin de la première partie du 19e siècle, les vaisseaux qui se rendront dans la Haute-Asie, ne seront plus obligés de décrire une courbe immense autour de l'Afrique, et d'affronter les mers turbulentes qui en baignent les côtes méridionales. Deux routes nouvelles, qui seront les deux plus magnifiques ouvrages que le génie de l'homme aura encore exécutés, paraissent devoir être ouvertes, presque simultanément, au commerce de l'univers : les vaisseaux qui se rendront dans les ports de l'Inde ou de l'Arabie, suivront la première, celle dont nous venons de parler ; et les naissantes républiques du Nouveau-Monde ouvriront la seconde aux bâtimens expédiés pour la Chine ou le Japon, en coupant, à Nicaragua, l'isthme qui réunit les deux Amériques.

Dans ce moment, le jeune Galloway, c'est le nom du mécanicien dont nous parlions tout-à-l'heure, s'occupe activement de la construction d'un bateau-dragueur. Cet utile appareil, que la vapeur fera mouvoir, servira à enlever les sables et le limon qui se trouvent, en si grande abondance, dans plusieurs des canaux du Delta, et surtout dans ceux qui sont à l'est. Il servira aussi au curage du canal d'Alexandrie, que, malheureusement, des causes diverses contribuent à engorger, et dont, par cette raison, la navigation a été plus d'une fois interrompue, au grand préjudice du commerce de l'Égypte.

Lorsque ce canal eut été terminé, Mohammed-Ali voulut établir une autre communication d'une autre nature entre Alexandrie et le Kaire ; et un Arménien, que plusieurs personnes se rappelleront sans doute d'avoir vu à Paris, M. Pierre Abro, traça une ligne télégraphique entre ces deux villes, d'après le système dont MM. Chappe sont les

inventeurs. Malgré une distance d'environ cinquante lieues qui les sépare, depuis l'établissement des télégraphes, les ordres du gouvernement volent de l'une à l'autre dans moins d'une heure. Cette ligne ne doit pas tarder à être prolongée dans toute l'Égypte. On a, en même tems, organisé des relais de poste pour le transport des dépêches qui, à cause de leur nombre ou de leur étendue, ne pourraient pas être transmises par des signaux. Ces relais sont établis dans l'intérieur des constructions sur lesquelles sont élevés les télégraphes.

Plus récemment, le Pacha a fondé un collége à Bourlac, dans le palais qu'habitait autrefois son fils Ismaïl. Cent élèves, depuis l'âge de neuf ans jusqu'à l'âge de trente-cinq, y sont entretenus à ses frais, et apprennent, sous des maîtres habiles, la chimie, les mathématiques, le dessin, le grec littéral, le latin, l'arabe, le turc, le persan, et la plupart des langues modernes de l'Europe. Il paraît que les hauts emplois de l'administration seront exclusivement réservés aux jeunes gens qui sortiront de ce collége. Le Pacha a créé également une école militaire, organisée sur le modèle de celle de Metz, où des officiers français et italiens enseignent l'application des sciences physiques et mathématiques à l'artillerie et au génie.

Une institution qui n'est pas moins digne d'éloges, c'est l'imprimerie royale que Mohammed-Ali a établie au Kaire. Le *Manuel de l'officier d'infanterie*, celui de l'*officier de cavalerie*, et d'autres ouvrages militaires ont été traduits pour l'instruction des officiers de l'armée, et imprimés dans cet établissement. On y avait imprimé antérieurement un *Vocabulaire italien-arabe* et *arabe-italien*, dont on prépare aujourd'hui une nouvelle édition qui sera beaucoup plus étendue que la première. On s'occupe en outre de la publication d'une gazette officielle, à l'imitation du *Moniteur*. Ce sera la première fois qu'un journal paraîtra sous

les auspices d'un prince musulman. Ce journal aura à la fois un texe arabe et italien, afin que les Francs, dont le nombre s'accroît incessamment en Égypte, puissent le lire, et qu'il se répande au dehors; car Mohammed-Ali aime la gloire; il désire que les actes de son gouvernement soient connus en Europe, et c'est avec les éloges des nations plus éclairées qu'il se console de l'inimitié des barbares qu'il a entrepris de civiliser, mais qui ne sont pas encore assez avancés pour sentir le prix du bien qu'il a déjà fait, et de celui qu'il prépare.

Une fabrication de sel de nitre lui donne, chaque année, plus de quatre mille quintaux de ce produit, dont la vente est certaine et facile. Il a aussi établi au Kaire des ateliers de serrurerie et de tourneurs en fer. Tous les ouvrages qui en sortent sont exécutés par des fellahs arabes, sous la surveillance de plusieurs hommes fort intelligens qu'il a fait venir d'Europe. S'il faut ajouter foi aux récits, probablement un peu exagérés, des voyageurs, les différens articles de quincailleries confectionnés dans ces ateliers ne sont pas inférieurs à ceux de Saint-Étienne et de Birmingham.

Il veut actuellement faire planter près du Kaire un jardin botanique qui, indépendamment de son utilité, aura l'avantage de contribuer à l'agrément de cette capitale. Ce jardin sera une dépendance de l'école de médecine et de chirurgie qu'il vient de créer, et dont il a confié la direction à des professeurs européens. On a fait venir de Bologne, pour le même établissement, des modèles anatomiques en cire qui serviront aux démonstrations des cours de chirurgie et de physiologie; car rien ne choquerait davantage les préjugés des Musulmans que de voir disséquer des corps humains pour les employer à ces démonstrations, et ce n'est que très-difficilement, et petit à petit, que l'on pourra parvenir à les réconcilier avec cette idée. Une

vaste bibliothèque, composée des livres les plus remarquables, écrits, dans les différentes langues de l'Europe, sur toutes les branches de l'art médical, est attachée à cet établissement. Plusieurs interprètes, rétribués par le gouvernement, ont déjà commencé à traduire en arabe quelques-uns de ces ouvrages, pour faciliter les études des élèves qui suivront les cours de l'école de médecine. On peut espérer que, grâces aux professeurs de cette école, nos doctrines médicales ne tarderont pas à s'accréditer en Égypte, et à y prévaloir sur le vieil empirisme de l'Orient.

Ravi de ce qu'il entendait dire de la lumière du gaz qui lui paraissait aussi merveilleuse que cette lampe d'Aladin dont les *Nuits arabes* racontent les prodiges, le Pacha a ordonné qu'on lui fît faire à Londres un appareil destiné à éclairer son palais du Kaire, et la place sur laquelle il est situé. Il a aussi été question de construire une salle de spectacle à Alexandrie, et d'y faire venir une troupe de comédiens français. Des lettres récemment arrivées de cette ville, annoncent que l'on s'occupe de nouveau de ce projet. Ainsi l'Égypte, qui participe déjà aux bienfaits de quelques-unes des institutions les plus utiles de l'Europe civilisée, pourra bientôt participer également et à ses délassemens et à ses plaisirs. Ce sera, sans contredit, pour les voyageurs, un contraste piquant d'aller, le soir, entendre les productions les plus récentes de notre théâtre, après avoir employé le cours de leur journée à visiter les plus anciens et les plus magnifiques vestiges des arts de l'antiquité.

Une chose qui ne fait peut-être pas moins d'honneur à Mohammed-Ali que la création des divers établissemens dont je viens de faire l'énumération, c'est l'espèce de susceptibilité qu'il témoigne maintenant à l'égard des étrangers qui habitent l'Égypte. Jadis on accueillait indifféremment, à Alexandrie et au Kaire, comme dans les autres échelles du Levant, les banqueroutiers, les repris de justice et les

malheureux échappés des bagnes, qui y venaient en grand nombre de la France, de l'Italie et des autres états du littoral de la Méditerranée. Il y avait pour la fierté du Pacha quelque chose d'offensant à ce qu'on considérât le pays qu'il gouverne comme un refuge ouvert à tous les crimes et à tous les vices : il vient d'ordonner que les étrangers qui ne satisferaient pas, dans un délai déterminé, aux engagemens qu'ils ont contractés en Égypte, seraient obligés d'en sortir; et, en même tems, il en a éloigné plusieurs qui ne se trouvaient pas dans cette catégorie, mais dont l'immoralité était notoire.

Comme c'est une notice historique que nous avons voulu faire, et non un panégyrique, nous sommes assurément bien éloignés de prétendre que les innovations du Pacha soient toujours heureuses. L'activité de son ame ardente a un perpétuel besoin d'alimens, et quelquefois il veut trop faire et faire trop vite. Au lieu, par exemple, de se contenter de mettre à profit les incalculables ressources du sol de l'Égypte, il a voulu en même tems établir des manufactures, et il a fait venir des mécaniques pour filer et pour tisser le coton, sans avoir ni combustible, ni cours d'eau pour les faire mouvoir. Comme la main-d'œuvre est à très-bas prix en Égypte, on a pu, sans trop d'inconvéniens, suppléer, par un grand nombre de bras, à l'action de ces puissans moteurs. Mais l'extrême chaleur rompt les fils des tissus qu'on prépare; elle fendille ou déjette les bois des machines, et un sable impalpable, dont aucune précaution ne peut les défendre, pénètre dans l'intérieur de leurs ressorts et à tous momens en arrête le jeu. Aussi ces manufactures ne sont, jusqu'à présent, que des établissemens de pur luxe, dont les frais sont bien loin d'être compensés par les avantages.

Le Pacha a également avancé des sommes considérables, et, à ce qu'il paraît, sans plus de profit, pour l'exa-

men géologique des montagnes situées entre le Nil et la Mer-Rouge, et pour l'exploitation des mines d'émeraudes qu'on y a découvertes. D'autres tentatives n'ont pas mieux réussi, et, en général, on peut lui reprocher d'accueillir avec une trop grande facilité les projets qui lui sont présentés par des aventuriers accourus de tous les points de l'Europe, et dont l'unique but est souvent de vivre le mieux et le plus long-tems possible à ses dépens. Mais ce qui est bien plus préjudiciable à l'Égypte que quelques entreprises malheureuses ou mal combinées, c'est l'intervention directe et continuelle du gouvernement dans la plupart des affaires commerciales, dont, comme je l'ai déjà dit, il s'approprie presque tous les bénéfices. Il en résulte que le bien-être des habitans est loin de s'être accru dans la même proportion que les ressources du pays, et que le voyageur qui parcourt l'Égypte, y est trop souvent affligé du contraste que présente une population misérable dans le sein d'une contrée florissante.

Tous ceux qui s'intéressent à la gloire de Mohammed-Ali ne sauraient trop sans doute réclamer contre de pareils abus. Mais s'il s'égare quelquefois, on n'a pas cependant à lui reprocher des tentatives puériles, comme à un autre novateur, le czar Pierre, qui, dominé par l'idée de donner à la Russie l'aspect des contrées plus méridionales de l'Europe, avait fait réunir à grands frais des milliers de ces moineaux dont on paie la destruction parmi nous, pour en remplir les forêts de Saint-Pétersbourg, où un ciel rigoureux ne tarda pas à les faire périr.

Il suffirait, d'ailleurs, pour excuser les fautes de l'administration du Pacha, de voir combien, dans tous les pays, les progrès de la raison humaine ont été tardifs. En France, au commencement du dix-septième siècle, le meilleur de nos rois monopolisait aussi les branches les plus productives du commerce; et ce n'était pas même le trésor

de l'état qui profitait des avantages de ces monopoles, car Henri IV les donnait à des courtisans, en se félicitant de pouvoir, de cette manière, enrichir ses serviteurs, sans qu'il en coûtât rien à ses sujets. A la même époque, Sully s'opposait de toutes ses forces à l'établissement des fabriques de soieries, qu'il s'opiniâtrait à considérer comme une cause de ruine pour la France, et qui ont été l'une des sources de sa prospérité. Dans le cours du dix-huitième siècle, le parlement de Paris proscrivait l'inoculation, par des raisons semblables à celles qui ont ameuté la populace de la Basse-Égypte contre les établissemens sanitaires d'Alexandrie. Il y a plus de soixante ans qu'en Écosse, Adam Smith enseignait les véritables principes de l'économie politique dans un livre immortel; et ce n'est qu'aujourd'hui que le gouvernement de la Grande-Bretagne songe à fonder sur ces principes, sa législation commerciale, et à briser les entraves surannées qui gênaient les mouvemens du commerce et de l'industrie anglaise.

Pour apprécier convenablement Mohammed-Ali, il faut examiner moins le bien qu'il a encore à faire, que celui qu'il a déjà fait. Quand on rassemble les traits épars du tableau que nous venons d'esquisser, et quelques autres que la rapidité du récit nous a forcé d'omettre, il est impossible de ne pas être étonné de tout ce qu'il a entrepris et de ce qu'il est parvenu à exécuter, dans moins de vingt ans. Lorsque les rênes du gouvernement de l'Égypte tombèrent dans ses mains, elle était livrée à tous les désordres de l'anarchie; les Mameloucks, les Bédouins, les Turcs, les Albanais s'en disputaient l'empire : il a détruit ou comprimé les uns, et il a habilement écarté les autres. Mais à peine son autorité commençait-elle à s'affermir en Égypte, que la Grande-Bretagne envoya une flotte et un corps d'armée pour s'en emparer : Mohammed-Ali battit les troupes anglaises à la première rencontre, et il les

força de se rembarquer. Plus récemment, les Wéchabites avaient pris possession, en Arabie, du littoral de la mer Rouge, et ils menaçaient à la fois l'isthme de Suez et les frontières de la Syrie; il a également vaincu ces sectaires fanatiques, et il les a refoulés dans les contrées d'où ils étaient sortis. Depuis, ses armes, toujours triomphantes, ont été portées, par l'un de ses fils, jusqu'aux frontières de l'Abyssinie, et il a maintenant quarante mille soldats qui disposent de tous ces redoutables moyens de destruction que, dans les derniers siècles, le génie des arts a fournis à la guerre. En même tems qu'au-dehors il signalait sa puissance par des conquêtes, il rétablissait l'ordre intérieur: on sait quels dangers présentait jadis un voyage sur les rives du Nil; actuellement on circule sans aucun risque dans les rues du Kaire, la nuit comme le jour, sous la protection des nombreuses patrouilles qui les parcourent; et, dans le reste du pays, les attaques à main armée et les vols, qui y étaient si communs, sont devenus très-rares, et presque jamais ils ne sont impunis. Toutes les religions, toutes les sectes sont également protégées par le gouvernement du Pacha: des chrétiens sont admis dans ses conseils, commandent dans ses armées, et enseignent publiquement les sciences de l'Europe dans les écoles qu'il a établies. Il s'occupe aujourd'hui des moyens de préserver les contrées qu'il régit des ravages de la peste, et il y a diminué ceux de la petite-vérole, en favorisant l'introduction de la vaccine. Des travaux publics, qu'on admirerait chez les peuples les plus civilisés, ont aussi signalé son administration: des fontaines, des mosquées, des palais, construits par ses soins et à ses frais, se font remarquer à Alexandrie et au Kaire, à côté des monumens qu'y ont élevés les Califes; des lignes télégraphiques et des canaux navigables ont abrégé les distances et multiplié les communications; d'autres canaux vont féconder des

terres frappées de stérilité depuis une longue série de siècles. En même tems, des cultures nouvellement introduites ont déjà plus que doublé la valeur des produits de l'Égypte, et, par l'extension qu'elles recevront, elles doivent l'augmenter dans une proportion plus forte encore.

Si on réfléchit à l'importance de tant d'utiles entreprises heureusement exécutées, on se convaincra que Mohammed-Ali est un des hommes les plus remarquables qui aient été placés, depuis un siècle, à la tête d'un gouvernement, par les hasards de la naissance ou par ceux de la fortune. Tout le bien qu'il a su faire ressort encore davantage, lorsqu'on compare son administration à celle des divers gouvernemens auxquels il a succédé en Égypte, et qui n'y signalaient leur puissance que par des destructions. Le parallèle avec cette foule de beys, de pachas, de visirs qui régissent les autres dépendances de l'empire ottoman, ne lui serait pas moins favorable. Aussi l'on éprouve un vif sentiment de satisfaction quand on calcule que son âge et sa constitution robuste lui permettront vraisemblablement d'achever et de consolider son ouvrage.

Au milieu de tant d'événemens qui, depuis quarante années, ont occupé le monde, c'est encore un spectacle bien curieux que la régénération simultanée de l'Égypte et de la Grèce, l'une et l'autre fidèles à leurs anciennes mœurs : l'Égypte, prête à fleurir de nouveau sous un gouvernement monarchique ; et la Grèce, ramenée par ses grands souvenirs, aux institutions républicaines qui ont fait jadis sa force et sa gloire. S.

BIOGRAPHIE.

MÉMOIRES SUR LA VIE DE RICHARD BRINSLEY SHÉRIDAN,

Par Thomas Moore (1).

LA haute réputation que M. Moore s'est acquise à la tête de nos poètes lyriques, et l'extrême intérêt qu'offre le sujet de son livre, ont piqué la curiosité publique à un degré inouï dans les annales de notre littérature; et nous sommes fondés à dire que l'attente de ses plus chauds admirateurs n'a point été trompée.

M. Moore a fidèlement retracé la vie aventureuse de l'homme extraordinaire dont il publie les mémoires, depuis sa naissance à Dublin, en 1751, jusqu'à sa mort à Londres, en 1816; il l'a fait d'une manière qui honore à la fois son goût, sa sagacité et ses sentimens. L'admiration et la partialité n'ont point égaré son jugement, et il n'a point glissé sur des fautes qui, d'ailleurs, aux yeux du censeur le plus rigide, seraient plutôt un sujet d'affliction que de blâme. Il a peint, avec une parfaite exactitude, le brillant, l'ingénieux Shéridan, fameux par ses talens, dégradé par ses désordres; comblé des dons de la nature et négligé dans son éducation; distingué par la noblesse de ses inclinations, mais entraîné à des légèretés, et même à des bassesses, pour avoir manqué de fermeté, et conduit à la misère par ses folies et son imprévoyance. Quelquefois M. Moore cherche

(1) *Memoirs of the life of the Right Hon. Richard Brinsley Sheridan.* By Thomas Moore, 4°. London, 1825, Longman et Co.

des palliatifs, et il en est qu'il faut admettre, quand on envisage sous un point de vue libéral les actions humaines; mais, sous sa plume, la morale ne perd jamais ses droits, et l'une des principales qualités qui distinguent son ouvrage, c'est son amour pour la vérité.

L'auteur suit Shéridan dans toutes les phases de sa vie publique et privée; comme débutant littéraire, comme amant aventureux, comme époux, comme écrivain dramatique, comme orateur. Nous suivrons cette marche dans les extraits que nous ferons, pour donner à nos lecteurs une idée de la manière de M. Moore et du caractère de son héros.

M. Moore, rendant compte des premiers essais littéraires de Shéridan, rapporte que, de concert avec son ami, M. Halhed, il voulut créer un recueil périodique intitulé : *Miscellanées hebdomadaires* (*Weekly Miscellany*), et que ce recueil n'alla pas au-delà du premier numéro.

« *C'est le propre d'un fou de commencer toujours*, dit un écrivain célèbre; ce n'est pas, ajoute M. Moore, le seul point sur lequel la folie et le génie se ressemblent. Les difficultés de l'exécution glacent en effet la première ardeur de la conception; aussi, on devrait être surpris de voir s'achever tant de chefs-d'œuvre, et les hommes doués d'une vive imagination ne pas se borner plus souvent à ces rapides esquisses dont elle est si féconde. Parmi les nombreux ouvrages publiés par Shéridan dans sa jeunesse, on remarque un recueil de poésies et un volume intitulé *Contes d'un extravagant*. La perte de ce volume de contes est peu à regretter; c'était, à en juger par leur titre, une imitation des spirituelles et licencieuses productions de John Halle Stephenson. Il serait aussi heureux pour la société que pour les jeunes auteurs, qui, dans l'âge de la folie et des passions, ont fait de leurs écrits le miroir de leur vie,

que ces fragiles monumens de leur légèreté fussent condamnés à l'oubli. »

En lisant cet aveu plein de candeur et de sincérité, nous ne pouvons oublier *les Poèmes de Little*, de M. Moore. Mais peut-être l'auteur a-t-il poussé trop loin la sévérité de sa morale, dans le passage suivant, relatif aux amours de Shéridan et de la célèbre miss Linley qu'il épousa en 1771.

« Les charmes de sa personne, ses talens exquis en musique, l'éclat que jetait sur eux la publicité de sa profession, attiraient naturellement autour de miss Linley une foule d'admirateurs, qu'une poursuite commune devait rendre rivaux. Son extrême jeunesse (elle n'avait guère plus de seize ans, quand Shéridan la vit pour la première fois) devait éloigner des esprits les plus dédaigneux et les plus délicats, la répugnance qu'ils auraient eue pour sa profession, si elle eût vécu plus long-tems sous sa flétrissante influence, et perdu, par ses fréquentes apparitions devant le public, cette fleur de modestie que tous les talens et tous les agrémens de son sexe ne sauraient remplacer.

» Toute jeune qu'elle était alors, miss Linley avait été sur le point de se marier avec M. Long, vieux gentilhomme fort riche, du Wiltshire. M. Long lui prouva son attachement d'une manière que peu de jeunes amans seraient assez romanesques pour imiter. Elle lui avait déclaré confidentiellement qu'elle ne pouvait être heureuse avec lui. Il assuma généreusement sur lui toute la responsabilité d'une rupture ouverte, et il prévint la demande judiciaire en dommages et intérêts que M. Linley allait demander, en assurant à sa fille un capital de 3,000 liv. st. (75,000 fr.). Shéridan, qui devait à cette conduite généreuse, non-seulement la possession de la femme qu'il aimait, mais encore les moyens de supporter les premières charges du mariage, ne cessa de professer pour M. Long, qui parvint à un âge

très-avancé, toute l'affection et le respect dus à un caractère aussi désintéressé.

» Les amours de Shéridan avec la jeune beauté qui faisait les délices de Bath, ses deux duels avec son rival, le capitaine Mathews, les nombreux scandales que cette intrigue occasiona, l'enlèvement de miss Linley, la fuite des deux amans à Paris, leur retour en Angleterre, leur mariage, etc., sont des faits trop connus pour que nous les répétions. Ces événemens nous fournissent un exemple curieux de l'indolence et de la lenteur que Shéridan apportait dans ses affaires.

» L'un des journaux de Bath avait rendu un compte calomnieux de sa conduite dans les duels, et l'article exigeait une réponse immédiate. Il pria Woodfall de l'insérer dans son journal; mais, voulant que le public eût sous les yeux toutes les pièces de l'affaire, il crut devoir y placer d'abord l'article injurieux, afin de donner plus d'effet à la réponse qui serait publiée deux ou trois jours après. En conséquence, Woodfall ne perd pas un moment pour insérer cet article dans sa feuille, ne doutant pas que la réfutation ne lui soit adressée au plus tôt. Deux et trois jours s'écoulent; Woodfall presse Shéridan; celui-ci promet toujours et n'envoie pas une ligne de réponse; il avait mis toute son activité à faire circuler le poison, et n'en montrait aucune à administrer l'antidote. Toute sa vie, il se conforma à ce précepte que le père de lord Holland donnait à son fils, en plaisantant: « Ne jamais faire la veille ce qu'on peut renvoyer au lendemain; ne jamais faire soi-même ce qu'on peut faire faire par d'autres. »

Les détails relatifs aux ouvrages dramatiques de Shéridan, sont du plus grand intérêt, en ce qu'ils nous font voir en même tems le mode de travail de l'écrivain, et le caractère de l'homme. Une des singularités les plus frappantes qui le distinguent, est l'habitude de reproduire les

mêmes idées, en en modifiant légèrement la forme. En parlant des lettres de lord Chesterfield, il s'exprime ainsi : « La vanité intéressée d'un père se montre dans tout le » cours de cet ouvrage. Quand lord Chesterfield envoie à » sa sœur la copie d'une de ses lettres, il n'a d'autre objet » que de vanter son système d'éducation. Combien est plus » noble, dans Ossian, l'exclamation de Morni : Oh ! que le » nom de Morni soit oublié, et que l'on dise seulement : « Voilà le père de Gaul ! » Shéridan, plus de trente ans après, sur les *Hustings* de Westminster, a reproduit cette pensée, en parlant de son fils : « Je ne demanderais point, » dit-il, de distinction plus honorable que d'entendre dire » autour de moi : Voilà le père de Tom Shéridan. »

Tant qu'il s'occupa de travaux littéraires, il conserva l'habitude de travailler de nuit. Lorsqu'il écrivait, il faisait allumer un grand nombre de bougies ; on eût dit que cette illumination l'inspirait. Le vin était aussi son Hippocrène. « Si la pensée est lente à se présenter, disait-il, un verre » de bon vin la fait jaillir ; et lorsqu'elle est arrivée, un » verre de bon vin l'accueille et la récompense. »

« J'ai trouvé, dit M. Moore, dans les papiers de Shéridan, trois actes d'un drame lyrique, dont le titre est inconnu; ils ont été écrits à la hâte et presque sans ratures. Les principaux personnages de la pièce sont des brigands, qui, sous le nom et le déguisement de démons, habitent une épaisse forêt, près d'un village, dont leurs fréquentes apparitions épouvantent continuellement les habitans. Cette forêt sert de retraite à un ermite, qui a des intelligences secrètes avec les malfaiteurs. Il tient renfermée dans un souterrain la belle Réginilla, qu'il soustrait aussi à la lumière du jour et aux regards des hommes. Cependant elle a vu apparaître dans sa prison un jeune chasseur; elle l'a pris pour un fantôme, et cette illusion est entretenue par l'ermite qui lui a présenté cet inconnu, lequel n'est autre

qu'un prince déguisé. Voici la scène entre la belle prisonnière et le chasseur; le manuscrit sur lequel je la copie n'est pas très-aisé à lire; d'ailleurs le style, dans les passages où on peut en découvrir quelques traces, est sans maturité et sans correction.

Le rideau se lève; le théâtre représente Reginilla endormie dans le souterrain.

Prévidor et d'autres démons entrent avec le chasseur enchaîné, et se retirent.

LE CHASSEUR.

Où suis-je? est-ce dans le séjour du crime? dans une caverne de voleurs? Non, ce n'est point un songe! (*Il aperçoit Reginilla.*) Dieux! si c'en est un, ne me réveillez pas! c'est elle!..... Aux battemens de mon cœur je reconnais ma chère, mon aimable Reginilla. Non; je ne l'éveillerai pas; si c'est un fantôme, je le laisserai s'évanouir. Oh! quelle respiration embaumée! Si ces tendres soupirs ne m'apprenaient que ce n'est point une vaine image que je vois; je le croirais. (*Il s'approche d'elle.*) Un soupir de son cœur! qu'il me soit permis de l'arrêter au passage. (*Il lui donne un baiser.*) Une rougeur plus vive a coloré sa joue; douce modestie! elle se fait sentir au sein même du sommeil. Elle ne s'éveillera pas....... mais quel songe précipite ses soupirs! Comme l'oiseau prisonnier, son cœur bat dans sa cage d'ivoire; on dirait qu'elle veut repousser la main qui approche de ce sanctuaire! Oh! que ne peut-elle s'éveiller, et de l'éclat de ses yeux illuminer les ténèbres! Chut...... elle lutte contre le sommeil....... Son ame répondra peut-être à l'appel de l'harmonie.

(*Il chante.*)

« Charmantes paupières, rendez-moi les trésors de mon
» cœur, et laissez échapper les célestes rayons qui éclairent

» cet asile. Douce langueur, n'enchaîne plus ses appas, et » rends la liberté à l'air qu'elle respire.

» O sommeil, tandis que tu t'appesantis sur ses yeux, » colore ses traits d'un incarnat aussi doux que celui des » anges, lorsqu'ils se reposent dans ton sein, le sourire sur » les lèvres.

» Et toi, songe léger, qui viens animer son sommeil, » oh! parais devant elle sous les traits de son amant. Porte-» lui mon baiser, et murmure à son oreille qu'il fait nuit » dans mon cœur, jusqu'au moment où sa paupière va » s'entrouvrir. »

REGINILLA, *s'éveillant.*

Un fantôme........ Mon père! (*Elle saisit sa main,*) Ah! non, non, ne m'éveillez point. (*Elle se lève.*)

LE CHASSEUR, *à ses genoux.*

O toi, lumière de ce ténébreux séjour, qui fais pour moi un paradis de ce caveau funèbre, dis-moi jusqu'où je puis t'approcher....... comment je puis te parler sans t'offenser..... etc., etc.

Ne pouvant copier toute la scène, nous nous bornerons à transcrire les vers que chante l'héroïne.

« Tu veux donc me quitter! peux-tu partir ainsi pour voler » à d'autres amours? Va, au sein de leurs transports tu » sentiras que celle qui vit dans l'obscurité t'aura aimé plus » que personne au monde; car ces tristes mains, ces yeux » inexercés, ce pauvre cœur, sont à toi sans déguisement. » Si tu restes avec moi, mon unique soin sera de te plaire » et de charmer ton asile par la musique, mes chansons, » la danse.......... Mais si tu pars; point de musique, de » danse, ni de chansons..... Si tu aimes l'étude, je lirai » pour toi, et je te rendrai ma voix agréable; si tu as du » chagrin, ma bouche effacera tes larmes. Si tu veux jouer,

» je t'embrasserai..... et je cacherai ma rougeur dans ton » sein ; si tu veux t'endormir, c'est sur le mien que reposera ta tête. »

De tous les ouvrages que Shéridan n'a point terminés, celui qui doit nous donner le plus de regrets, est la comédie dont il avait tracé le plan sous le titre de l'*Affectation*. Ce sujet offrait le thème le plus fécond peut-être à l'écrivain satirique qui n'eût point voulu se borner à peindre les démonstrations extérieures de cette ridicule manie, mais qui l'aurait découverte et suivie à travers ses nombreux déguisemens. L'affectation des formes extérieures est, dans le monde, une manière d'être, qui, retracée avec ce coloris forcé, en usage à la scène, dégénère en parade. En effet, nos fats et nos petites maîtresses sont presque aussi ennuyeux et aussi insupportables sur le théâtre que dans la société. Le sujet choisi par Shéridan était plus vaste et bien plus important. Pour connaître à quel point l'œil de son génie avait cherché à s'étendre sur l'immense horizon de folies que son sujet ouvrait devant lui, il suffit de lire la liste de divers genres d'affectation, écrite de sa main en tête du cahier qui contient les seuls vestiges qui nous restent de sa pièce :

« Affectation de l'homme affairé. — De la perfection de l'amour. — Des goûts littéraires et de l'esprit. — De la passion musicale. — De l'intrigue. — De la sensibilité. — De la vivacité. — De l'homme taciturne. — De l'important. — Affectation de la modestie. — Du libertinage. — De la morosité. »

Le cahier dont nous venons de parler, prouve que Shéridan n'avait encore tracé ni le plan ni une seule scène de sa comédie. En tête de la première page, il a écrit très-nettement le mot *Affectation*, comme pour s'encourager à entrer en matière. Puis viennent, sous les noms des principaux acteurs, des traits épars de caractères, qui ne for-

ment entr'eux aucun corps, et des saillies sans liaison, qui semblent, comme la matière dans le chaos, attendre que le génie les mûrisse, les débrouille et les dispose pour élever le monument qu'il a conçu.

Shéridan a laissé un grand nombre d'ébauches informes, et de fragmens de poésies; mais les morceaux assez corrects pour être cités, paraissent avoir été écrits dans une extrême jeunesse, et seraient sans intérêt pour le lecteur. Quant aux autres, il serait difficile d'en trouver un seul dont il ait assez soigné le style pour le livrer à l'impression. Lorsqu'il composait des vers, il avait l'habitude de rendre d'abord ses idées en prose poétique, qu'il entrecoupait çà et là de bouts-rimés, ou de vers qui coulaient de sa plume; après quoi il réduisait à force de labeurs cet essai informe en un poème régulier.

Ce n'était que très-difficilement qu'il écrivait en prose, et bien plus difficilement encore qu'il écrivait en vers. Les nombreux ouvrages qu'il a abandonnés sur le chantier prouvent que ceux-là désespèrent le plus souvent de la perfection, qui sont les plus capables d'y atteindre. Voici quelques-unes des observations de M. Moore sur la plus remarquable des productions dramatiques de Shéridan, *l'École du Scandale*.

« A vingt-cinq ans, M. Shéridan touchait au comble de sa renommée dramatique, il ne manquait à sa gloire que de faire aussi la meilleure de nos comédies. Ce genre de composition semblait exiger peut-être, plus que tout autre, cette connaissance du monde et du cœur humain que l'expérience peut seule donner; aussi paraîtra-t-il étonnant que presque toutes les comédies du premier ordre soient l'ouvrage de jeunes auteurs. Congrève avait composé les siennes avant vingt-cinq ans. Farquhar n'en avait que vingt-deux, quand il donna au théâtre *le Couple constant*, et il mourut à trente. Vanburgh n'était encore qu'un jeune en-

seigne de vaisseau, quand il enrichit notre scène du *Relaps* et de *la Femme provoquée ;* et à vingt-cinq ans Shéridan couronna sa réputation, par *l'Ecole du Scandale.*

» Peut-être est-il encore plus singulier que les ouvrages qu'à cette période de la vie, nous supposons avoir été la création rapide d'une imagination facile, mais assez vigoureuse pour deviner par une sorte de seconde vue les résultats de l'expérience, ne soient au contraire que le produit longuement élaboré de plusieurs tâtonnemens, qui par degrés ont fait éclore les beautés éparses dont l'habile poète a composé son chef-d'œuvre. C'est d'après ce procédé que celui de Shéridan a été créé, si nous en jugeons par quelques fragmens de son premier canevas, qui nous ont été conservés, et qui doivent intéresser tous ceux qui aiment à faire en quelque sorte l'analyse chimique du génie, et à suivre l'embryon qu'il a péniblement conçu, jusqu'au dernier développement qui en fait une œuvre parfaite.

» Le génie, dit Buffon, c'est la patience; ou bien comme l'a dit un autre auteur français : « La patience cherche et le génie trouve. » Nul doute qu'en général les beaux ouvrages ne soient le résultat de l'action combinée de ces deux pouvoirs. Cette règle cependant n'est pas sans exception, et, de nos jours, nous avons vu plus d'un génie extraordinaire dont la profondeur n'empêchait point que les trésors ne fussent toujours prêts et, pour ainsi dire, sous la main. Toutefois les archives de l'immortalité offrent bien peu d'exemples semblables, et tous les ouvrages auxquels jusqu'ici elle a mis son cachet, justifient suffisamment cette proposition, que rien de grand et de durable n'a été composé avec facilité, et que le travail est le père de toutes les merveilles qui, depuis l'Iliade et les Pyramides, ont su braver la faulx du tems.

» Le premier canevas de l'*École du Scandale* que Shéridan ait écrit, l'a été, je crois, avant la comédie des *Rivaux*,

ou du moins immédiatement après cette dernière pièce ; et il paraît, d'après le titre que l'auteur lui donna d'abord, que son intention était de tourner en ridicule les commérages de Bath. Voici les premiers traits de l'ébauche informe qu'il avait faite de cette pièce.

LES MÉDISANS. (*La scène représente l'intérieur d'une maison de bains.*)

« Avis amical à insérer dans les journaux.

— Elle a un admirateur qui l'attend constamment à l'église ; et très-souvent on la trouve chez elle avec le docteur Brown.

— M. Worthy a des bontés pour la jeune personne ; mais je jurerais qu'il n'a point de coupables intentions.

— Vous plaisantez, madame, le marché est rompu ; je vous le garantis. Personne n'en connaît le motif : les uns disent que c'est un défaut dans le caractère de milady ; d'autres, que c'est une brèche dans la fortune de monsieur.

— Avant son départ, on a cru remarquer chez elle les premiers symptômes d'un embonpoint..... On dit qu'elle a des jumeaux.

— Quelle indigne calomnie ! Aussi vrai que Dieu existe, madame, elle n'a qu'un seul enfant ; encore est-il si faible et si chétif que ce n'est pas la peine d'en parler. »

Comme on le voit, le plan primitif différait beaucoup de la pièce même. M. Moore donne des détails intéressans sur les altérations qu'il a subies et sur l'adjonction d'un second plan, dont la combinaison avec le premier a formé la comédie de l'*École du Scandale*, telle qu'elle est représentée aujourd'hui.

« Il paraît singulier, dit M. Moore, que, durant la vie de Shéridan, on n'ait point publié une édition correcte et autorisée de cette pièce. Il avait disposé du droit d'impres-

sion en faveur de M. Ridgeway de Piccadilly. Ce dernier lui ayant demandé, plusieurs fois, le manuscrit, Shéridan pour s'excuser de le retenir, lui dit qu'il avait travaillé dix-neuf ans à donner, au style de *l'Ecole du scandale*, la couleur convenable, et qu'il n'y avait pas encore réussi. Sur ce, M. Ridgeway cessa de l'importuner. »

La vie politique de Shéridan exigerait des détails fort étendus; elle se lie, d'ailleurs, à des événemens connus de la majorité de nos lecteurs. Nous nous bornerons donc à reproduire les traits les plus saillans du sombre tableau que son biographe a tracé des dernières années de sa vie.

« Lorsque Shéridan prit, en 1811, ses derniers arrangemens avec le théâtre de Drury-Lane, son fils Thomas et lui eurent, dans la propriété de ce théâtre, une part de 40,000 liv. st. (un million). Mais, la portion du pauvre Shéridan se trouva absorbée par ses dettes et par les répétitions qu'on s'était réservées contre lui. La reconnaissance qu'il avait d'abord témoignée à M. Whitbread pour le zèle qu'il avait mis à être l'arbitre de cette transaction ne tarda point à s'affaiblir, lorsqu'il fallut arriver à l'examen des détails. Il eût été, en effet, difficile de trouver deux personnes moins capables de s'entendre sur une affaire de ce genre. L'un y mettait autant de rigueur, que l'autre de laisser-aller. Tandis que Shéridan, comme les peintres qui déguisent leur ignorance en anatomie, en forçant la saillie des lignes principales, avait pour méthode de généraliser ses comptes, afin d'en imposer sur les détails, M. Whitbread, au contraire, s'arrêtait avec un soin minutieux sur chaque article, et comme il lui eût été impossible de chercher à tromper qui que ce fût, il voulait aussi n'être la dupe de personne. M. Wihtbread était peut-être le seul homme qui fût à l'épreuve des séductions de son éloquence, et cette rigidité humilia cruellement sa fierté, en même tems qu'elle contrariait ses vues. On ne doit donc pas s'é-

tonner de la rupture qui éclata peu de tems après entre deux caractères si opposés.

» En 1813, le mauvais succès de Shéridan aux élections de Strafford commença sa ruine. Il se voyait alors exclu à la fois du théâtre et du Parlement. Les deux ancres qui le retenaient encore sur l'océan de la vie, s'étaient détachées. Solitaire et sans secours, il se trouvait désormais à la merci de ses flots. A cette époque, le prince régent lui offrit de le faire élire au Parlement; mais il ne put supporter l'idée de reparaître sur cette scène de ses triomphes et de son indépendance avec les stigmates de l'esclavage, et il refusa. En effet, bien qu'il fût réduit à vivre au jour le jour, il n'est pas étonnant qu'il ait préféré l'alternative de se tenir caché, ou d'être emprisonné pour dettes, aux humiliations publiques, auxquelles il eût été exposé entre les gages qu'il avait donnés au parti des whigs, et les obligations que lui aurait imposées sa reconnaissance personnelle envers le prince. Les anciens écrivaient, dit-on, le nom de Minerve sur les couronnes qu'ils portaient dans leurs banquets; par malheur, ce nom n'était plus tracé sur la guirlande de Shéridan, et le breuvage qui servait autrefois à précipiter le torrent de ses pensées, il ne l'employait plus qu'à en troubler le cours, tant il lui était pénible d'en pénétrer le fonds. Son exclusion du Parlement lui épargna peut-être la douleur de se survivre à lui-même, et de continuer la lutte après sa mort, comme ce champion que Berni a peint dans ce vers :

Andava combattendo, ed era morto.

» Toutefois, avant qu'il n'eût dépassé les bornes de l'intempérance, il justifiait encore, dans la société privée, sa haute réputation d'amabilité et d'esprit. Un jour, ma bonne étoile me fit asseoir à la table de M. Rogers, à côté de Shéridan et de lord Byron; Shéridan, soutenu par notre

admiration pour lui, et inspiré par la présence du jeune poète, semblait avoir retrouvé, avec sa jeunesse, toute la vivacité de son génie.

» Cependant, sa détresse augmentait chaque jour, et c'est pour nous une tâche bien pénible de le suivre jusqu'au bout de sa triste existence. Les sommes que lui avait procurées la négociation qu'il avait faite, avaient été bientôt épuisées par ses créanciers; et il était réduit à se défaire successivement des livres de sa bibliothèque, pour satisfaire à de nouvelles réclamations, et pour subvenir, au jour le jour, à sa subsistance. Les nombreux volumes dont ses amis lui avaient fait cadeau, gissaient, dans leur magnifique relûre, sur les tablettes du prêteur sur gages. La superbe coupe, qui lui avait été donnée par les électeurs de Stafford, subit le même sort. Il vendit cinq cent et quelques livres sterling, trois ou quatre beaux tableaux de Gainsborough, et un de Morland; le portrait même de sa femme, ouvrage admirable de Reynolds, bien qu'il ne l'eût pas vendu pendant sa vie, était passé en d'autres mains.

» A cette époque, il touchait à une des épreuves les plus humilantes pour sa fierté. Au commencement de l'année il fut arrêté et détenu pour dettes pendant trois jours. Quel contraste entre l'affreux réduit où il se trouvait renfermé, et ces palais dont il était naguère l'hôte favori! Du sein de sa prison il écrivit, à M. Whitbread, une lettre violente dans laquelle il l'accuse d'être l'auteur de son arrestation; la cause de son exclusion du Parlement et du théâtre, et des pertes que lui avait attirées la transaction dont nous avons parlé plus haut. Il n'est que trop vrai qu'à cette époque les affaires de M. Whitbread étaient très-embarrassées; et quoiqu'il n'y parût rien, il lui était impossible de faire les sacrifices qu'exigeait la position de Shéridan, sans se voir réduit lui-même au

sort déplorable sous le poids duquel son ancien et malheureux ami réclamait ses secours.

» Dans cet état, Shéridan ne perdit point le caractère confiant et vif qui le distinguait; et M. Whitbread étant allé le voir dans sa prison pour lui annoncer le succès des démarches qu'il avait faites pour son élargissement, le trouva occupé à calculer les chances de son élection à Westminster, dans le cas où la procédure commencée contre lord Cochrane entraînerait son exclusion du Parlement. Mais, après son retour à la liberté, tout son courage l'abandonna, et il se livrait aux longs accès d'une douleur violente, en songeant à la profanation qui, disait-il, avait été commise sur sa personne.

» Il eut, pendant plusieurs mois, le pressentiment de sa fin prochaine; et j'ai lu le passage suivant, qui m'a vivement touché, dans une lettre qu'il écrivit à mistriss Shéridan, à la suite d'un de ces différens qui jettent parfois quelques nuages sur les affections les plus tendres, et dont malheureusement son insouciance et le désordre de ses affaires faisaient naître trop souvent l'occasion. « Qu'aucune ex-» pression amère, disait-il, ne vienne plus altérer notre » bonheur, pendant le peu de tems que nous aurons à » passer ensemble dans ce monde; et qu'aucun nuage do-» mestique ne trouble le peu de jours que j'ai encore à » vivre. J'ai exprimé le même sentiment à mon fils, » dans une lettre que je lui ai adressée. Sa réponse, que je » crois sincère, m'a vivement ému; et, depuis, je l'ai » très-cordialement embrassé. Ne croyez point que je ma-» nifeste ici par intérêt des craintes chimériques, elles ne » sont que trop réelles. »

» Quoique le théâtre de Drury-Lane fût bâti depuis trois ans, les ressentimens de Shéridan l'en avaient tenu éloigné. Lord Essex l'invita un jour à dîner, et le décida

à venir dans sa loge voir jouer Kean. Là, le génie du lieu reprit toute son influence sur le poète. Comme dans l'entr'acte, il était sorti de la loge, lord Essex craignant qu'il n'eût quitté la salle, fit demander si on l'avait vu, et, à sa grande satisfaction, il le trouva installé au foyer au milieu d'un cercle d'acteurs qui se félicitaient, avec une cordialité filiale, de le retrouver sur l'ancien théâtre de sa gloire. On apporta du vin, et tous les acteurs portèrent un toast à Shéridan, en manifestant le vif désir de le revoir souvent au milieu d'eux. Cette scène simple et touchante égaya ses esprits, et, ramené par lord Essex à sa demeure, dans *Saville Row*, il s'écria d'un air triomphant qu'on entendrait bientôt parler de lui, et que le duc de Norfolk allait le faire nommer au parlement; mais hélas! il devait se hâter; la mort n'était pas loin. . . . . Peu de jours après commença sa dernière maladie.

» Il paraît que, dans sa détresse, Shéridan eut rarement recours à la bourse de ses amis. MM. Peter-Moore, Ironmonger, et une ou deux autres personnes, qui, durant ses dernières années, le secoururent plus utilement que ses nobles collègues, ont assuré qu'il n'avait emprunté que pour des courses de fiacre et autres menues dépenses. Cependant M. Canning, après son retour de Lisbonne, reçut une lettre de son ancien ami, qui, malade dans son lit, le priait de lui prêter 100 liv. sterling. Il est inutile d'ajouter que M. Canning s'empressa de satisfaire à cette demande. Si l'élève a jamais regretté d'avoir abandonné les opinions politiques de son maître, il est probable que ce n'est pas dans cette circonstance qu'il éprouva ce sentiment.

» On n'épargna point de nouvelles humiliations à l'auteur expirant, les clameurs et les poursuites de ses créanciers redoublaient avec les progrès de sa maladie. Un des officiers du shérif vint un jour le surprendre sur son lit de mort; et il se disposait à le faire transporter dans une prison

pour dettes, dans ces mêmes draps qui allaient lui servir de linceul, lorsque le docteur Bain se présenta, et prévint cet outrage, en faisant sentir à l'officier public quelle responsabilité il encourrait, si, comme il y avait lieu de le croire, son prisonnier expirait en chemin.

» Cependant le *Morning-Post* éveilla l'attention publique sur la déplorable situation de Shéridan, et la générosité nationale accourut à son secours; mais il était trop tard. Son ame, que ces offres inattendues auraient pu ranimer un peu plus tôt, ne tenait plus à l'humanité que par la douleur. Après plusieurs accès de fièvre non interrompus, il tomba dans une atonie complète, et il donna très-peu de signes de souffrances jusqu'à son dernier soupir. Un ou deux jours avant que l'heure suprême eût sonné pour lui, l'évêque de Londres vint lire au chevet de son lit les prières des agonisans, et le samedi 16 juillet 1816, Shéridan mourut à l'âge de 65 ans. »

Les restes de cet infortuné qui venait d'expirer au milieu d'une troupe de recors et d'huissiers, furent quelques jours après, confondus à Westminster avec ceux des rois; et tout ce que la métropole de l'empire britannique renfermait de plus distingué par le génie, les dignités et la naissance, fit partie de son cortége funèbre.

Suivons maintenant M. Moore dans ses observations sur le caractère et le talent de Shéridan.

« Il eut, dit-il, l'avantage d'entrer dans la carrière politique, dans un tems où l'on exigeait moins qu'aujourd'hui, des hommes publics, l'habitude des affaires et la connaissance des détails, et où la chambre des communes offrait un champ plus vaste à l'esprit et à l'éloquence. L'accroissement survenu depuis lors dans ses travaux, a opéré, sous ce rapport, une sorte de révolution. Le tems de nos législateurs est si précieux, que les ornemens dont les orateurs paraient autrefois leurs discours, ne sont plus

soufferts par un auditoire impatient d'arriver de prime-abord à l'objet même qui est en discussion. Burke avait sans doute le défaut de les prodiguer; mais si les plus grands talens de son époque recommençaient leur carrière aujourd'hui, il n'en est peut-être pas un seul qui ne se trouvât dans la nécessité de modifier sa manière. Pitt serait forcé de raccourcir ses phrases, Fox apprendrait à être moins prodigue de répétitions; et il n'arriverait point à Shéridan de chercher à animer une question de faits par un appel pathétique à la piété filiale.

» Ce changement dans le mode de discussion de la chambre des communes, s'il a diminué la valeur de quelques-unes des qualités oratoires de Shéridan, en a exigé de moins brillantes, mais de plus utiles, que son éducation et ses mœurs le rendaient moins capable d'acquérir. Il faut aussi tenir compte de la différence prodigieuse qui existe entre les deux époques, et qui a pour principe le mouvement général du monde civilisé dans l'immense carrière que les lumières du siècle ouvrent devant lui. Ce mouvement est tel que nul homme public, quelque distingués que soient ses talens naturels, ne peut impunément rester en arrière, et que, pour marcher à sa hauteur, il faut toute la flexibilité du génie encyclopédique de M. Brougham.

» Shéridan n'a jamais parlé sur des sujets importans, sans qu'on ait trouvé dans ses papiers l'esquisse de son discours, et les passages les plus remarquables écrits avec de nombreuses surcharges, sur des carrés de papier ou sur des cartes : j'ai vu plus d'une fois des notes relatives à la place où il devait intercaler, dans ses discours, des mots tels que ceux-ci : *Eh! grand Dieu, monsieur l'orateur!* Il préparait de même ses moindres explications; et il est à observer que lorsque le dérangement progressif de ses affaires ne lui laissa plus assez de loisir ou de recueillement pour satis-

faire à cette nécessité de son esprit, il cessa de prendre la parole à la chambre des communes.

» Il paraît qu'il consacrait à ce travail préparatoire les heures qu'il passait le matin dans son lit, lorsque les fatigues de ses longues veilles lui permettaient de méditer sur les traits d'éloquence qu'il voulait faire applaudir dans la soirée.

» Ce n'est pas à un défaut de présence d'esprit qu'il faut attribuer cette habitude ; l'énergie et la vivacité de ses répliques, dans le parlement, et de ses reparties, dans la conversation, prouvent le contraire.

» La nécessité qu'il s'était faite d'élaborer péniblement ses discours, provenait en grande partie de son ignorance et de son bon goût. Son ignorance lui faisait craindre de commettre quelque erreur ; et la pureté de son goût, poussée jusqu'au scrupule, augmentait encore son hésitation. Je ne puis toutefois m'empêcher de croire qu'il éprouvait une difficulté naturelle à saisir son sujet, de prime abord, et, qu'à l'instar de ces animaux qui, du regard, dévorent leur proie, avant de fondre sur elle, il avait besoin de méditer sa matière avant de s'en emparer.

» Ses lettres particulières, autant que leur rareté nous permet d'en juger, prouvent combien son imagination était sous la dépendance du tems et de la réflexion. Elles sont presque toutes d'un style lâche, diffus, sans liaison et sans agrément.

» Ses bons mots de société n'avaient pas toujours eux-mêmes le mérite de l'improvisation ; mais fréquemment, comme un prêtre habile, il préparait le miracle de longue main. Rien de plus singulier que la patience avec laquelle il attendait souvent, pendant toute une soirée, le moment précis où le trait qu'il avait long-tems aiguisé, pouvait être lancé avec succès. On ne sentait pas de sa part un effort apparent ou déguisé pour en amener l'occasion ; ce

n'était pas, comme il le disait lui-même, par des questions détachées ou ridicules qu'il dressait le piége où il devait vous prendre ; mais lorsque le moment favorable était arrivé, le naturel avec lequel il laissait tomber de ses lèvres le trait qu'il tenait en réserve, ajoutait au charme de la surprise, et produisait une sensation semblable à celle que cause la délivrance de l'Armanda de Wiéland.

» Il lui arrivait souvent de passer plusieurs heures sans prendre part à la conversation ; mais soudain il l'animait par ses brillantes saillies, qui restaient gravées dans la mémoire de tous les assistans. Et qu'on ne croie pas que, dans l'intervalle de chacun de ces éclairs, il cessât de paraître agréable ; au contraire, ses manières avaient une aisance et une grâce qui prêtaient du charme à ses moindres propos, et, d'ailleurs, ses yeux étaient animés, jusque dans son silence, d'une éloquente vivacité, qui ne permettait point d'oublier que c'était là Shéridan.

» Voici un exemple assez curieux de la manière dont il thésaurisait, en quelque sorte, les bons mots, pour les faire servir dans l'occasion. Dans l'ébauche des divers genres d'affectation qu'il voulait retracer dans la comédie de ce nom, il peint en ces termes un des personnages : « Il a » beaucoup d'imagination et une très-bonne mémoire ; » mais il ne fait usage de ces deux qualités comme per» sonne ; il emploie l'imagination dans ses récits, et il » prend la mémoire pour de l'esprit. S'il se livre à la plai» santerie, vous applaudissez à la fidélité de sa mémoire, » et ce n'est que lorsqu'il raconte que vous admirez l'éclat » de son imagination. » Après plusieurs autres efforts pour ramener sa pensée à cette concision qui donne de l'énergie au trait, il la tint patiemment en réserve pendant plusieurs années ; et il la lança, comme à l'improviste, dans une réplique à M. Dundas, à la chambre des communes : « Le très-honorable gentleman, dit-il, doit ses

» plaisanteries à sa mémoire, et les faits qu'il cite à son
» imagination. »

» Si, lors même que l'horizon politique est sans nuages, c'est une tâche aussi honorable pour le citoyen, qu'utile à la nation, de veiller sur les droits des sujets, et de les garantir des empiètemens du pouvoir; combien il est plus glorieux de se montrer sur la brèche, sentinelle avancée de la constitution, en des tems aussi critiques que ceux où Shéridan se voua à sa défense; lorsque la liberté elle-même était devenue suspecte et impopulaire; que l'autorité avait réussi à identifier le patriotisme avec la trahison; et que le peu qui restait des défenseurs des franchises nationales, se trouvait réduit à prendre position sur un isthme étroit, entre l'anarchie, d'une part, et le despotisme de l'autre! Les annales de l'Angleterre attesteront la constance de Shéridan à se maintenir dans un poste si glissant; elles attesteront aussi cet esprit vraiment national, avec lequel, quand l'orage se calma à l'intérieur, et quand la liberté eut surtout à se défendre au dehors, il oublia, pour la cause commune de l'Angleterre, d'anciens engagemens de parti; et tandis que d'autres orateurs *ne tendaient que la main gauche à leur patrie* (1), il la soutint de ses deux mains au-dessus de l'abîme. On put voir alors que son patrimoine n'était point un rôle qu'il avait adopté, mais un sentiment sincère qui était, pour ainsi dire, identifié avec son organisation morale.

» Sa conduite envers les Whigs, offre, il est vrai, des phases diverses; mais Shéridan avait trop d'indépendance pour se rendre l'instrument aveugle d'un parti. Lorsqu'il a momentanément abandonné le sien, ce n'était pas dans un but intéressé; et il serait facile de le justifier par les comptes de la trésorerie.

(1) Ce sont les propres expressions de Shéridan.

» Qu'on se rappelle, d'ailleurs, qu'il fut, plus que tout autre, le martyr de son dévouement aux Whigs; qu'il partagea la responsabilité d'opinions qu'il n'avait point défendues; qu'il souffrit des funestes conséquences des mesures contre lesquelles il avait protesté. Qu'on se rappelle que, durant l'administration de M. Addington, quoiqu'il approuvât le système de ce ministre, et qu'il désapprouvât celui qu'avait adopté l'opposition, il refusa de profiter d'une situation si favorable à ses intérêts, et se fit un point d'honneur de souffrir pour une foi qui n'était point la sienne; et alors, on sera forcé d'avouer qu'il était aussi fidèle à ses obligations envers son parti, que le permettait l'indépendance de son caractère, et qu'il pouvait tout lui sacrifier, hors sa conscience.

» La transaction qu'il fit en 1812, est l'acte le moins justifiable de sa vie publique; mais, à cette époque, combien il avait perdu de ses facultés physiques et morales! Les ressources qu'il tirait du théâtre étaient épuisées. Encore quelques jours, et la chambre des communes allait cesser de lui offrir un asile; et, tandis que tout espoir et toute consolation l'abandonnaient, la vieillesse accourait vers lui escortée des infirmités que ses excès avaient appelées. Dans ce naufrage, l'amitié du prince régent était la seule planche laissée à son espérance et à la fierté de son ame. Qu'avec son caractère il ait mis trop d'empressement à sacrifier au dieu des cours, et à brûler quelqu'encens sur l'autel près duquel il cherchait un refuge, on doit le plaindre plutôt que s'en étonner.

» Quant à ses qualités sociales, elles étaient malheureusement pour lui trop attrayantes. On retrouvait dans ses manières son excellent naturel; et il montrait pour les opinions des autres une déférence qui manque souvent aux esprits les plus distingués. Les hommes qui sont privés de cette qualité offensent presque toujours l'amour-propre de

leurs auditeurs ; aussi ne leur paie-t-on qu'en dépit de soi, et avec répugnance, le tribut d'admiration qu'ils méritent, et qu'ils ont le tort d'exiger comme un droit du seigneur. »

Doué de qualités aussi brillantes et aussi aimables, Shéridan pouvait prétendre au bonheur ; les années 1789 et 1790 furent les plus heureuses de sa vie. Il était, à cette époque, dans l'enivrement de ses succès et de ses espérances.

« Ses embarras pécuniaires avaient déjà commencé, dit M. Moore, mais son esprit conservait toute sa liberté, et d'ailleurs le Pactole de Drury-Lane lui versait chaque soir le tribut de ses flots. Il était difficile de voir une maison plus agréable que la sienne ; et s'il n'y régnait pas toute la félicité qu'on aurait dû y trouver, la cause en était dans l'éclat même qui entourait sa vie, et dans ces triomphes faciles auxquels sa vanité, plutôt que des sentimens réels, l'entraînait, hors de la sphère des affections domestiques.

» Au milieu de ses amis intimes, Shéridan poussait la gaîté jusqu'à l'enfantillage. Il se délectait dans les scènes de comédie à travestissement ; et les sociétés qu'il réunissait habituellement à la campagne, s'attendaient toujours à des divertissemens, et même à des mystifications de ce genre. Voici un des nombreux exemples que m'en ont cité des témoins oculaires. Les dames avaient, un soir, reçu les hommes masqués, et ceux-ci gardaient un silence obstiné qui les empêchait d'être reconnus. Ils invitèrent à leur tour les dames à les mettre à une pareille épreuve. Le lendemain, dans la soirée, Shéridan et ses amis furent reçus à un banquet où ils trouvèrent des sultanes sous le masque, réunies silencieusement autour de la table. Après les exclamations d'usage, les complimens, etc., chaque lady prit le bras d'un cavalier ; en ce moment, on entendit dans la pièce voisine de grands éclats de rire... Les masques sur lesquels ces messieurs venaient d'exercer leur sagacité n'étaient autres que des filles de service de la maison.

» MM. Tickell et Richardson, tous deux connus par leur gaîté spirituelle, étaient les associés ordinaires des plaisirs de Shéridan. C'étaient eux qui, habituellement, lui renvoyaient la balle dans ces jeux de l'esprit ou le rôle de principal acteur est toujours languissant, si la réplique n'est pas prompte et vive.

» Après un aperçu rapide de ses qualités littéraires, politiques et sociales, il me reste peu de chose à dire sur le point le plus important; son caractère moral.

» Peu de personnes ont laissé des témoignages plus authentiques et plus honorables de leur caractère affectueux et bon dans les circonstances les plus importantes de leur vie domestique. Les soins qu'il se donna pour reconquérir la tendresse de son père; l'amour filial, dont il paya les caprices de ses parens, annoncent un cœur droit, quelle qu'ait pu être sa conduite postérieure. L'attachement que sa sœur lui voua, et qu'elle porta jusqu'à l'enthousiasme, prouve également à quel point il savait se faire chérir. Dans cette période de la vie, où le tourbillon du monde n'avait point desséché dans sa fleur son caractère aimable et bon, il conserva, pour sa première femme une passion romanesque, alors même que, par des fautes trop réelles, il semblait faire de vains efforts pour éteindre en elle ce sentiment. Il se conduisit de même envers sa seconde femme; sa vanité et ses désordres jetaient des nuages passagers sur leur union; mais ils eurent toute la vie, l'un pour l'autre, une affection sincère et passionnée.

» Les dernières lettres qu'il lui écrivit portent l'empreinte d'une passion qui touche à l'idolâtrie; et les soins pieux qu'elle donna à son mari expirant, prouvent qu'un sentiment semblable était resté au fond de son ame.

» Demander grâce pour les faiblesses de l'homme, en faveur de son génie, c'est oublier l'exemple que les

Milton, les Newton et plusieurs autres nous ont laissés d'une force d'intelligence prodigieuse et d'une vie irréprochable; mais les esprits les moins charitables doivent faire des concessions aux défauts résultans de la première éducation et de l'empire des circonstances. Shéridan avait eu une jeunesse dissipée; il s'était lancé dans le monde avec un caractère ardent et facile; il dut s'y trouver entouré d'une multitude de séductions qui ressemblaient à cette fontaine des jardins d'Armide :

« Une fontaine y coule, dont l'onde pure et limpide » invite ceux qui la regardent à s'y désaltérer; mais, dans » son froid cristal, elle cache de secrets et funestes poisons. »

» Le mariage même qui, dans la vie, fait ordinairement l'office d'un calmant, ne fut qu'un épisode dans l'existence romanesque de Shéridan. Les attraits de sa femme ne firent qu'accroître le danger, en ajoutant à son goût pour le monde le désir de l'y faire briller. Si le choix d'une profession fût venu alors régler l'emploi de ses talens, peut-être que le retour habituel des mêmes occupations lui aurait donné quelque esprit d'ordre; mais le théâtre et la gloire s'ouvrirent devant lui. Le genre de propriété qu'il en tira était de ceux qui ne trompent pas seulement le possesseur, mais qui l'entraînent à tromper les autres; ainsi il tomba précisément dans les piéges les plus redoutables pour un homme à la fois insouciant et ambitieux. Sans avoir accru sa fortune, il devint l'ami, le compagnon des plus grands seigneurs du royaume, et même des princes, et il paya le tribut ordinaire à ces liaisons, d'où l'égalité est bannie. Il finit par perdre ses amis et par se ruiner. Les vicissitudes de sa vie politique, les perspectives trompeuses qui s'offraient incessamment à son parti, rendaient ses espérances aussi incertaines que ses ressources, et le conduisaient à des calculs illusoires sur les unes et sur les autres. Toutes les fois que les affaires

publiques prenaient un nouvel aspect, il paraissait être au moment de rétablir les siennes, et la confiance des autres dans sa fortune ne lui était pas moins fatale que la sienne propre, car elle ne faisait qu'élargir l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas.

» Il est impossible d'éprouver un autre sentiment que celui de la pitié, en examinant une vie dont le cours était dirigé vers un abîme, par une fatalité inévitable. Elle n'offre qu'un long paroxisme fébrile, qui ne laissait aucun instant de repos et de calme pour la méditation, aucun accès aux conseils de la prudence. Shéridan eut toujours devant lui un prestige funeste qui l'entraînait dans la voie du mal, et, derrière lui, une voix qui, semblable à celle dont parle Bossuet, lui criait impitoyablement : Marche ! marche ! Au lieu de s'étonner de ses fautes et de ses malheurs, on devrait être surpris que sa conscience soit sortie pure des épreuves qu'elle a subies, que ses sentimens naturels aient si long-tems lutté avec ses habitudes, que le goût de ce qui est bon et honnête ne fût pas éteint dans son cœur, même après ses plus grands désordres.

» Quelque nombreuses que soient les causes qui ont concouru à altérer son caractère moral, c'est à ses embarras pécuniaires qu'il faut attribuer les taches, qui, aux yeux du monde, ont déshonoré sa vie. Il aurait pu, sans se déconsidérer, satisfaire, à l'exemple de tant d'autres, sa vanité et ses passions, si les conséquences de ses plaisirs n'avaient été des dettes et la misère. Son ami Richardson, qui le connaissait parfaitement, était si convaincu que son caractère avait été influencé par l'état de gêne où il se trouvait, qu'il disait souvent : « Si un magicien, d'un coup de baguette, donnait de la fortune à Shéridan, il en ferait à l'instant l'homme le plus honorable et le plus moral. » A l'appui de cette opinion, je dois dire que dans le cours des recherches que m'imposait ma qualité de biographe,

j'ai entendu tous ses créanciers, sans excepter ceux qui avaient le plus souffert du désordre de ses affaires, rendre hommage à sa loyauté, et attribuer à l'inévitable empire des circonstances, la nécessité où il s'était vu de manquer à ses engagemens.

» L'histoire des transactions pécuniaires de Shéridan, offre l'exemple le plus frappant de cette vérité, que le défaut d'ordre devient un vice par les désastres qu'il entraîne. Loin de ne jamais payer ses dettes, comme on le prétend, il avait toujours de l'argent à la main pour ses créanciers; mais il payait indistinctement, avec si peu de régularité, de soin et de justice, que souvent il laissait languir un créancier respectable, pour jeter ses fonds à la tête du créancier frauduleux qu'il avait déjà payé deux ou trois fois. Il n'examinait jamais ni ses comptes, ni les quittances qu'il avait déjà reçues; on eût dit que, préférant la générosité à la justice, à l'exemple de Charles (dans l'*École du Scandale*), il désirait, autant que possible, faire d'un paiement une donation. Il laissait aussi, suivant son usage, les intérêts s'accumuler en silence, au point de doubler le capital, comme j'en ai vu des exemples dans ses comptes.

» Malgré cela, ses dettes n'étaient point aussi considérables qu'on le supposait. En 1808, il chargea MM. Berkley, Peter Moore et Frederick Homan, de s'entendre avec un *attorney* (ou avoué) pour examiner ses affaires, et prendre des mesures à l'effet de terminer avec ses créanciers. Ces messieurs, après un scrupuleux examen, fixèrent à 10,000 liv. st. environ (250,000 fr.) le montant des créances, dont le paiement pouvait être réclamé contre lui, de bonne foi, tandis que ses dettes apparentes sextuplaient cette somme. Mais, par fierté ou par délicatesse, Shéridan ne voulut contester aucune créance; il dit que toutes étaient réelles et devaient être payées; et

cependant il y en avait plusieurs qui l'avaient déjà été jusqu'à deux fois. Sur cette observation, ses arbitres cessèrent leur travail.

» Cette fausse délicatesse l'égara en 1813 et 1814, lorsqu'on lui paya, en actions sur Drury-Lane, ce qui lui restait dû dans la propriété de ce théâtre. S'il survenait un créancier, il lui donnait une de ses actions, et sans discuter le montant, ou même la légitimité de sa demande, il lui permettait de se payer par ses mains. Ce désordre perpétuel lui ôtait, alors même qu'il voulait être juste, tout le mérite et tous les avantages de la droiture, et lorsqu'il lui arrivait de se montrer loyal, on doutait si (comme le dit Coke de ces dévots qui croient à la vertu, sans examen, et par hasard), le bonheur de l'accident excusait l'irrégularité de la forme.

» Toutefois, ces paiemens continuels diminuaient graduellement son passif, et, eu égard aux circonstances, il n'était point, en définitive, très-considérable; deux ans après sa mort, les dettes réelles de sa succession ne s'élevaient qu'à 6,600 liv. st.

» Si nous considérons le préjudice que le désordre de ses affaires a causé aux autres, le dommage dont il est responsable ne sera pas, après tout, si grand. Il est dans la société une foule de *gens d'honneur*, ou qui passent pour tels, qui seraient heureux de n'avoir pas à répondre de plus graves atteintes à la propriété d'autrui; et on peut s'étonner que Shéridan, laissant si peu de dettes, ait ainsi travaillé à se faire une réputation de mauvais payeur.

» Si sa conduite publique eût été moins ferme et moins désintéressée, il se serait assuré les moyens d'être indépendant et respectable dans sa vie privée. Il serait mort en riche apostat, au lieu de terminer dans l'indigence une vie patriotique. Il aurait, pour nous servir de ses expres-

sions, caché sa tète sous une *couronne* (1), au lieu de se borner à acquérir le trésor stérile de la reconnaissance nationale. Si donc nous admirons les sacrifices qu'il a faits à la cause de la liberté, nous serons plus indulgens pour ses erreurs et ses imprudences; et puisque le tems des miracles est passé, contentons-nous de voir en lui un martyr, sans exiger qu'il ait été un saint. »

Nous terminerons ces longues citations des Mémoires de M. Moore, sur Shéridan, en disant qu'ils sont ornés du portrait de son héros et d'un *fac simile*. Des fautes d'orthographe qui s'y trouvent, sont une nouvelle preuve du peu de soin qu'on avait donné à l'éducation première de Shéridan. (*Lit. Gaz.*)

ÉCONOMIE POLITIQUE.

DES COLONIES ET DU SYSTÈME COLONIAL.

Il est assurément du plus haut intérêt de bien comprendre la nature des changemens introduits dant nos rapports avec nos colonies, sur la proposition de M. Huskisson, et d'examiner si ces changemens doivent avoir des résultats avantageux pour l'empire. Mais, pour le faire avec succès, nous devons voir d'abord sur quels principes repose le système colonial. Nous tâcherons d'être aussi courts que possible; et si, sur quelques points, nous sommes obligés d'entrer dans des développemens plus étendus qu'un lecteur impatient ou superficiel ne le jugerait néces-

(1) Terme de Blason.

saire, nous espérons que la difficulté du sujet, et la grandeur des intérêts que concerne l'examen que nous allons faire, pourront nous servir d'excuses.

Des causes variées ont, à différentes époques, et dans divers pays, déterminé la fondation des colonies. Les colonies grecques de l'antiquité furent, en général, établies par des citoyens que la violence des factions avait forcés de s'expatrier. Quelquefois cependant elles l'avaient été sans autre but que de délivrer la métropole d'une population surabondante; et quelquefois aussi pour élargir le cercle de ses opérations commerciales, et pour les rendre à la fois plus profitables et plus sûres. La nature des relations de la métropole et de la colonie dépendait beaucoup des motifs qui avaient déterminé l'établissement de celle-ci. Lorsque c'étaient des fugitifs violemment expulsés de chez eux, qui l'avaient fondée, ou lorsqu'elle l'avait été par des émigrés volontaires, qui ne recevaient aucune assistance de la mère-patrie, elle jouissait d'une liberté absolue; et même, dans les cas plus rares où l'émigration avait été protégée par la puissance de la métropole, la dépendance de la colonie était encore bien éloignée d'être complète. Presque toutes celles de la Grèce étaient donc, par le fait, des états indépendans; et quoiqu'elles considérassent le pays où étaient nés leurs pères, avec un respect filial, et qu'elles cédassent à ses citoyens les places d'honneur aux jeux publics et dans les solennités religieuses, lorsqu'en tems de guerre elles leur prêtaient assistance, elles le faisaient à titre d'alliés et non en qualité de sujets. La liberté dont elles jouissaient, et la supériorité qu'elles avaient ordinairement, dans les arts de la civilisation, sur les populations indigènes au milieu desquelles elles se trouvaient, les faisaient presque toujours arriver rapidement à un haut degré de prospérité; et souvent même, comme Milet et Éphèse dans l'Asie mineure, Syracuse et Agrigente en Si-

cile, Tarente et Locres en Italie, non-seulement elles égalaient leurs métropoles, mais elles les surpassaient en richesse et en puissance.

Les principes qui avaient présidé à la formation des colonies romaines n'étaient pas précisément les mêmes. Elles avaient, en général, été établies par l'intervention directe du gouvernement, qui les considérait à la fois comme un moyen d'écoulement pour les citoyens pauvres et mécontens, et comme des stations militaires, pour s'assurer de la soumission des provinces conquises au milieu desquelles elles étaient dispersées. Leur administration intérieure était modelée sur celle de Rome, qui leur envoyait leurs magistrats; et elles étaient tenues de lui fournir des hommes et de l'argent, pour l'aider dans ces guerres interminables dans lesquelles elle était constamment engagée.

Les premières colonies des nations modernes ont été, pour la plupart, fondées par des particuliers qui n'avaient d'autre but que de faire fortune ou d'échapper à des persécutions religieuses. Dans le principe, elles ressemblaient davantage à celles de la Grèce qu'à celles de Rome. Mais malheureusement elles ne tardèrent pas à perdre leur liberté, et la métropole les assujétit à des réglemens conçus, du moins à ce qu'on supposait, pour faire prévaloir ses intérêts aux dépens de ceux des colons. Plus récemment, l'établissement des colonies a été fortement encouragé par plusieurs gouvernemens européens, qui voulaient, par leur moyen, enrichir la mère-patrie et étendre son commerce, en lui donnant le droit de fournir exclusivement des marchandises à des contrées lointaines.

Les Espagnols qui se rendirent les premiers en Amérique, après sa découverte, n'étaient point dans l'intention de s'y établir et de la coloniser. L'idée que les métaux précieux constituaient seuls la richesse, prévalait alors uni-

versellement, et les audacieux successeurs de Colomb, au lieu de s'engager dans des entreprises qui auraient réclamé une industrie dont ils étaient incapables, ne cherchaient qu'à ravir, à des populations inoffensives, l'or et l'argent qu'elles avaient accumulés. C'est l'amour de l'or, l'*auri sacra fames,* dans son acception la plus ignoble et la plus littérale, qui a procuré à la couronne d'Espagne l'empire du Mexique et du Pérou ; c'est lui qui a donné à Cortez et à Pizarre le désir d'entreprendre, et l'audace nécessaire pour exécuter. Lorsque les aventuriers espagnols arrivaient sur une côte inconnue, ils tâchaient d'abord de savoir s'il y avait beaucoup d'or ; dans le cas contraire, ils remettaient de suite à la voile, et se rendaient sur un autre point. C'est à cette cause que doit être principalement attribuée la lenteur des progrès des colonies espagnoles. L'or et l'argent accumulés par les indigènes furent bientôt épuisés ; et ces flots d'aventuriers qui vinrent ensuite, employèrent toute leur activité aux travaux généralement improductifs des mines. Le petit nombre de grandes fortunes obtenues par cette voie, comme le gros lot de la loterie, excitait la cupidité de la multitude, et accréditait ces contes populaires répandus sur les avantages que présentait ce genre d'exploitation. Cependant un grand nombre de tentatives malheureuses finirent par déterminer les colons à s'occuper moins exclusivement de la recherche des métaux précieux, et à diriger leur attention vers les travaux agricoles. L'extrême variété des produits que peut fournir l'Amérique espagnole, la richesse de son sol et les avantages de sa situation l'auraient fait arriver rapidement à une grande opulence, pour peu que son gouvernement eût eu de sagesse et d'habileté. Mais un intolérant et stupide despotisme enchaînait l'énergie des colons et paralysait tous leurs efforts. Les abus du gouvernement de la métropole avaient été introduits

dans ces vastes régions et s'y étaient prodigieusement multipliés. Il serait impossible de les signaler tous ; nous nous contenterons d'en faire connaître quelques-uns. C'était, par exemple, un *crime capital* d'entretenir des relations avec un étranger ; et les rapports des différentes colonies entr'elles étaient eux-mêmes soumis aux réglemens les plus minutieux et les plus vexatoires. Il leur était interdit de cultiver le lin, le chanvre et la vigne ; et cet odieux impôt de l'*alcavala* qui avait détruit l'industrie de la métropole, était rigoureusement perçu sur toutes leurs importations et toutes leurs exportations. Afin d'affermir et de prolonger ce monstrueux despotisme, et d'empêcher les colons d'avoir le sentiment de la dégradation dans laquelle on les retenait, le gouvernement espagnol veillait avec le plus grand soin à ce qu'aucune connaissance utile ne s'introduisît parmi eux.

Il ne faut pas s'étonner après cela que les habitans de ces belles contrées eussent fait si peu de progrès, et qu'au sein de tant de richesses ils fussent, en général, si misérables. Quoique les colons des possessions qu'avait l'Espagne dans les Antilles, fussent un peu plus avancés, il est certain que jusqu'au milieu du siècle dernier, la métropole ne retirait pas plus d'avantages de Cuba, d'Hispaniola et de Porto-Ricco, que la France et l'Angleterre n'en retirent aujourd'hui de leurs plus petites îles à sucre, dans le même archipel. Cette île superbe de Cuba, qui pourrait sans difficulté produire assez de sucre pour en fournir à toute l'Europe, en 1750, n'en produisait pas même suffisamment pour la consommation de l'Espagne. Mais les efforts combinés d'un gouvernement arbitraire et d'une honteuse superstition, ne purent pas cependant détruire tout-à-fait les nombreux moyens qu'avaient les colons d'améliorer leur sort. Grâces à l'incapacité où se trouvait la péninsule de fournir à ses possessions trans-

atlantiques la totalité des articles qu'elle les forçait de faire venir d'Europe, un grand commerce interlope se fit entre l'Amérique du Sud et plusieurs nations de l'ancien continent, et le gouvernement espagnol se trouva dans la nécessité de se relâcher graduellement de la rigueur de ses restrictions. Par suite de leurs relations avec les étrangers, les colons commencèrent à mieux apprécier leurs avantages naturels, et à supporter avec plus d'impatience tous les inconvéniens du régime auquel ils étaient soumis. En 1781, un nouveau monopole que le gouvernement avait voulu établir au Pérou, y fit éclater une insurrection qui menaçait de rompre tous les liens de l'Amérique espagnole et de la péninsule, et qu'on n'éteignit que dans des torrens de sang; mais quand une fois l'esprit de liberté a été excité, il n'est guère possible de le comprimer d'une manière durable. Il se répandit peu à peu dans cet immense continent, jusqu'à ce qu'enfin l'invasion de l'Espagne par Napoléon fournît à ses habitans l'occasion de proclamer et d'obtenir leur indépendance.

Les Anglais qui, comme les autres nations de l'Europe, avaient vu avec envie et admiration les magnifiques conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde, ne tardèrent pas à se lancer dans la carrière des découvertes, avec toute l'activité de leur génie. Mais comme une bulle du pape avait conféré à Ferdinand et à Isabelle la souveraineté des pays découverts par les Espagnols, les Anglais, afin de ne pas se quereller avec leurs rivaux, dirigèrent leurs efforts vers le nord. Plusieurs tentatives, pour établir des colonies dans le Nouveau-Monde, furent faites sous le règne d'Elisabeth, par Sir Humphrey Gilbert, Sir Richard Grenville, Sir Walter Raleigh, etc.; mais leur ignorance des localités, l'insuffisance des provisions qu'ils avaient apportées, et le tems qu'ils perdaient en recher-

ches infructueuses pour découvrir des mines d'or, firent avorter ces entreprises. Ce ne fut qu'en 1607, qu'un petit nombre d'aventuriers fondèrent à James-Town, en Virginie, le premier établissement durable qu'aient eu les Anglais en Amérique. En 1609, Jacques I[er] délivra des lettres patentes à plusieurs capitalistes qui résidaient à Londres, et qui s'étaient chargés de défrayer la dépense qu'occasionerait l'établissement de cette colonie.

En vertu de ces lettres patentes, les actionnaires de la Compagnie étaient autorisés à nommer un conseil en Angleterre pour diriger leurs affaires. Tous les articles nécessaires à l'entretien des colons pouvaient être exportés pendant sept ans, sans payer aucune taxe; la jouissance des droits et de tous les priviléges des Anglais était garantie à perpétuité à ceux qui s'établiraient dans la colonie, et la couronne ne se réservait, en échange de ces concessions, que le *quint* ou le cinquième des matières d'or et d'argent qu'on y découvrirait. En conséquence, la Compagnie promulgua, en 1621, une charte qui réglait la forme du gouvernement de la colonie. Par cette charte, le pouvoir législatif était réparti entre le gouverneur qui représentait le souverain, un conseil d'état dont les membres étaient nommés par la Compagnie, et une assemblée générale composée de représentans du peuple, dont les pouvoirs et priviléges étaient analogues à ceux de la chambre des communes. Mais le roi et la Compagnie ne tardèrent pas à se quereller; et celle-ci, après avoir dépensé plus de 150,000 liv. st., fut dépouillée de tous ses droits, sans aucune compensation, en partie par la force ouverte, et en partie avec des formes et sous des prétextes légaux. Un gouverneur et un conseil d'état nommés par le roi, remplacèrent ceux qui l'avaient été par les actionnaires.

Les fondateurs de la colonie de Virginie n'avaient d'autre but que de faire fortune; mais celles qui furent bientôt

après établies dans la Nouvelle-Angleterre, furent fondées par des individus qui avaient voulu, par dessus tout, se soustraire à des persécutions politiques et religieuses. Les colons de la Nouvelle-Angleterre avaient obtenu de la métropole des institutions très-libérales, et même, pendant un tems assez considérable, ils nommèrent leurs gouverneurs, battirent monnaie, et exercèrent la plupart des droits de souveraineté. La métropole était alors trop absorbée par ses dissentions intestines, pour s'occuper de ce qu'ils faisaient. Mais après la restauration, les plantations de la Nouvelle-Angleterre furent soumises à un gouvernement semblable à celui de Virginie, qu'on introduisit également dans nos possessions des Antilles.

Il n'y eut que les gouvernemens propriétaires du Maryland et de la Pensylvanie qui ne subirent point de modification. Malgré les changemens introduits dans leurs institutions, les colons de la Nouvelle-Angleterre continuèrent à se distinguer par cet amour ardent de la liberté qui les avait déterminés à s'éloigner de leur patrie. Tout ce qui concernait l'administration intérieure était réglé dans des assemblées coloniales composées de députés élus par les planteurs. La liberté personnelle des citoyens était parfaitement garantie; et, à l'exception des restrictions imposées à leur commerce, nos colonies de l'Amérique du nord possédaient un degré d'indépendance presque égal à celui dont elles jouissent depuis qu'elles sont constituées en république. Aussi les accroissemens de leur population et de leur richesse sont-ils sans exemple dans l'histoire du monde. « Pour moi, disait M. Burke au Parlement, en 1774, je ne puis envisager l'état florissant de leur commerce et toutes ces aisances sociales dont elles jouissent, sans être tenté de les considérer plutôt comme des nations anciennes parvenues à ce haut degré de prospérité, par une longue série de siècles et d'événemens heureux, que comme des colonies établies

la veille par des malheureux bannis dans des contrées sauvages, et à trois mille milles de tous les peuples civilisés. »

Rien, au reste, n'est plus facile que de se rendre compte des causes de cette prospérité. Les colons de l'Amérique du nord y avaient apporté avec eux les arts de la civilisation. Ils y avaient apporté également un fonds d'habitudes laborieuses contractées dès l'enfance. Ils étaient accoutumés auxformes du meilleur et du plus sage gouvernement qui existât en Europe, et rien ne s'opposait à ce qu'ils en corrigeassent les imperfections. Mais la facilité avec laquelle ils pouvaient se procurer des terres fertiles et inoccupées, par suite du petit nombre de ses habitans indigènes, est, sans contredit, la cause qui a déterminé le plus activement les rapides progrès de nos établissemens de l'Amérique septentrionale. Lorsqu'une colonie vient d'être fondée, et même long-tems après, les colons peuvent facilement se procurer des terres de la première qualité, et comme ils n'ont pas de rente et presque pas de taxes à payer, leur industrie est très-productive, et il leur est facile d'amasser des capitaux. Aussi cherchent-ils à se procurer des ouvriers de tous les côtés, et ils n'hésitent pas à rénumérer leur travail par des gages très-élevés; mais l'élévation des gages, qui permet de faire des économies, jointe à l'abondance et au bas prix des terrains, mettent bientôt les prolétaires les plus industrieux en situation de devenir eux-mêmes propriétaires, et d'employer à leur tour des ouvriers; de manière que chaque classe participe aux progrès de la communauté, et la population et les capitaux s'augmentent avec une rapidité qui ne peut pas avoir lieu dans les pays anciennement et convenablement peuplés.

On a souvent répété que nos colonies américaines étaient une preuve des avantages du système exclusif ou mercantile, et que c'était uniquement dans le but de créer une grande population agricole qui se bornerait à échanger ses produits

bruts contre nos produits manufacturés, qu'elles avaient été établies. Cependant rien n'est moins exact que ces assertions; car la charte donnée aux colons de la Virginie, les autorisait formellement à entretenir des relations directes avec les nations étrangères. Ils s'empressèrent de profiter de ce droit, et dès 1620, ils avaient établi un entrepôt de tabac à Midelbourg et à Flessingue; et ce fut parce que le gouvernement leur retira ce privilége, qu'éclata, en 1676, une insurrection d'un carctère sinistre et menaçant pour l'avenir. Ce n'est donc point la politique étroite des monopoleurs, mais les guerres civiles et l'esprit persécuteur des Stuarts qui ont fait introduire en Amérique les arts et la liberté de l'Angleterre. Le gouvernement était trop intéressé à se débarrasser de meneurs entreprenans et fanatiques, pour leur imposer des conditions qui auraient pu leur ôter l'envie d'émigrer. Ce ne fut que lorsque les colons eurent commencé à s'enrichir, et que leur commerce eut pris de l'importance, qu'on le soumit à des restrictions, dans le but de le rendre plus avantageux à la métropole. L'acte de 1650, sous le gouvernement républicain, qui réglait que les importations et les exportations ne pourraient plus se faire que sur des bâtimens construits dans ces colonies ou en Angleterre, fut le premier pas vers le monopole. Mais le fameux acte de navigation de 1660, sous Charles II, alla beaucoup plus loin. Il établissait que certains articles qui y étaient désignés et qui sont connus dans le commerce, sous le titre d'*énumérés*, ne pourraient plus être exportés directement des colonies pour un pays étranger; qu'ils devraient être d'abord envoyés dans la Grande-Bretagne pour y être déchargés, et ensuite réexpédiés pour leur destination définitive. Le sucre, la mélasse, le gingembre, le tabac, le coton et l'indigo, composaient exclusivement, dans le principe, les articles *énumérés;* mais le nombre en a été depuis fort augmenté. Cependant, en 1739, le monopole

devint un peu moins rigoureux, et on autorisa les colonies anglaises à exporter directement leurs sucres dans tous les ports situés au midi du cap Finisterre : malheureusement l'exercice de cette faculté était soumis à des réglemens tellement minutieux, qu'elle devint à peu près illusoire.

Mais l'insatiable avidité du monopole ne se contenta pas de forcer les colons de vendre leurs produits dans les seuls marchés de la Grande-Bretagne. On les força ensuite de tirer exclusivement des fabriques anglaises tous les articles de fabrication étrangère dont ils avaient besoin. Le préambule de ce statut, passé en 1660, motive ces dispositions sur « l'utilité d'établir des relations plus intimes et plus multipliées entre les sujets de l'intérieur et ceux des colonies ; de placer ces colonies dans une dépendance plus étroite de la mère-patrie ; de les rendre plus avantageuses pour celle-ci, en augmentant la vente de marchandises de fabrication anglaise, et de faire de la Grande-Bretagne l'entrepôt, non-seulement des marchandises des plantations, mais aussi de celles des autres pays, destinées à leur approvisionnement. »

C'était aussi un des principes fondamentaux du système colonial adopté par l'Angleterre, comme par les autres nations européennes, de décourager dans les colonies tous les efforts que l'on faisait pour fabriquer les articles que la métropole pouvait leur fournir ; et ce principe était jugé si nécessaire, que lord Chatham n'hésita pas à dire au Parlement que les colons de l'Amérique du Nord n'avaient pas même le droit de faire un clou pour attacher le fer d'un cheval. Lorsque telles étaient les doctrines d'un des plus chauds amis des colonies, nous ne devons pas être surpris que lord Sheffield, qui ne faisait, au reste, qu'exprimer les sentimens de la plupart des négocians et des politiques de son tems, ait dit que nos plantations d'Amérique n'é

taient utiles que parce que nous en transportions les produits, et que nous faisions le monopole de ses consommations.

La tentative faite, dans les premières années du dernier règne, pour lever des taxes sur ces colonies, a été la cause immédiate de l'insurrection qui, fort heureusement pour elles, et non moins heureusement pour nous, s'est terminée par leur indépendance. Mais, par le fait, les taxes qu'on voulait leur imposer, n'ont fait que hâter le moment d'une crise qui ne pouvait plus tarder long-tems. Les planteurs étaient, de jour en jour, plus mécontens des restrictions auxquelles on avait assujetti leur commerce; et il était absurde de croire qu'un grand peuple parvenu à sa maturité, consentirait à rester dans les langes de l'enfance. L'émancipation était un pas nécessaire dans les progrès des colonies américaines; et au lieu de gémir de leur prospérité, elle devrait être, pour nous, un sujet d'orgueil. L'Angleterre a été la *magna virûm mater;* c'est elle qui a produit et élevé les hommes qui sont parvenus à fonder un puissant empire dans des solitudes. C'est par nos exemples et nos préceptes que l'Amérique s'est formée; c'est nous qui lui avons appris à jouir avec modération des bienfaits de la liberté; et certes, il est bien plus glorieux pour la Grande-Bretagne d'avoir pour ami et pour allié un peuple nombreux d'hommes libres, que de tenir sous un sceptre sanglant quelques millions de sujets mécontens et indociles.

Maintenant que nous avons fini de tracer l'esquisse rapide, et nécessairement imparfaite, de la naissance et des progrès du système colonial, nous allons entrer dans l'examen des avantages que l'on suppose que ce système a pour les métropoles.

En commençant cet examen, nous devons observer, d'abord, qu'il ne serait pas juste de s'autoriser, pour faire l'éloge du monopole exercé par la mère-patrie, de ce que

ce monopole lui serait avantageux, si on ne démontrait point, en même tems, qu'il ne porte pas préjudice aux colons. Une colonie n'est pas un pays étranger; c'est une partie intégrante de l'empire, et il est contraire à tout principe d'équité ou de saine politique de chercher à enrichir une province aux dépens d'une autre. La protection que chaque gouvernement doit à ses sujets, ne peut pas varier selon les degrés de longitude et de latitude sous lesquels ils vivent. Si la Jamaïque eût été la métropole, et les îles Britanniques la colonie, nous aurions certainement trouvé fort injuste de ne pas jouir des mêmes priviléges que ses habitans, et de voir notre commerce soumis à des restrictions incommodes ou oppressives, dans l'unique but de procurer de l'emploi à ses manufactures et à quelques-uns de ses vaisseaux. C'est de ce point de vue que nous devons considérer le système colonial, et il ne faut pas oublier que plus le monopole nous est avantageux, en nous procurant les moyens de vendre cher aux colons et de leur acheter à bon marché, plus aussi il leur est préjudiciable.

Mais lorsqu'ensuite nous examinons si le commerce exclusif des colonies est réellement avantageux aux métropoles, nous avons une nouvelle occasion de nous convaincre de la liaison intime qui existe entre les principes de la justice et ceux de la richesse publique. Cette égalité de droit et de priviléges à laquelle chaque citoyen d'un état libre a un juste titre, ne peut jamais être violée sans préjudice pour la nation; et le métropole du commerce colonial, au lieu d'enrichir les monopoles, tend au contraire à les appauvrir. Il est vrai que le droit qu'elles s'attribuent de vendre exclusivement à leurs colonies certaines marchandises, peut obliger celles-ci de leur acheter ces marchandises à des prix plus élevés que ceux auxquels elles se les procuraient ailleurs; mais à quoi sert cette vente for-

cée? Chaque peuple a une aptitude spéciale, naturelle ou acquise, pur une ou plusieurs branches d'industrie; et il est incontestable que le meilleur moyen qu'une nation ait de s'enrichir, c'est de se borner à ces branches d'industrie, dans lesquelles elle a une supériorité réelle, et d'échanger l'excédant de ses produits contre ceux que l'étranger peut créer plus facilement et à meilleur marché. Malheureusement, le système colonial est tout-à-fait opposé à ce grand principe. Si le monopole, en empêchant la concurrence, occasione une demande artificielle de nos produits, il est évident qu'il doit aussi occasioner une répartition artificielle du travail et des capitaux du pays; il les détournera des emplois auxquels ils auraient été naturellement affectés, pour les diriger vers d'autres dont ils seront obligés de sortir, aussitôt que ce monopole cessera d'exister. Si les métropoles pouvaient fournir à leurs colonies les marchandises dont elles ont besoin, aux mêmes prix que ceux auxquels elles pourraient se les procurer ailleurs, il est hors de doute que l'identité du langage et les différens genres de relation qui existent entr'elles assureraient aux premières la possession exclusive du marché colonial, sans qu'il fût nécessaire de faire pour cela aucun réglement. En résumé, le monopole est toujours inutile ou pernicieux: inutile, lorsque la mère-patrie peut livrer ses marchandises à des prix inférieurs ou égaux à ceux de l'étranger; dangereux, lorsqu'elle ne peut pas le faire, et que le monopole dirige les capitaux du pays vers des branches d'industrie auxquelles, par une raison quelconque, ses habitans ne sont pas propres.

Les suites de la guerre de l'indépendance ont démontré la vérité de ces observations. Jamais aucune colonie n'avait été considérée comme aussi importante que celles qui composent aujourd'hui la république des États-Unis. A l'exception de Tucker, d'Adam Smith et d'un petit nom-

bre d'autres, tous les politiques de l'époque étaient persuadés que l'émancipation de ces colonies amènerait immanquablement la ruine de la Grande-Bretagne. Lorsque la question de l'indépendance fut agitée, pour la première fois, à la chambre des communes, un membre demanda avec indignation comment on osait proposer à un géant vigoureux de se réduire aux proportions d'un nain débile. Mais il fallut bientôt baisser ce ton superbe, car l'indépendance ne pouvait pas être refusée. Qu'en est-il résulté? La Grande-Bretagne est-elle descendue du haut rang qu'elle tenait jadis parmi les nations? L'émancipation de l'Amérique du Nord a-t-elle diminué son opulence, son commerce, son industrie? Précisément tout le contraire; nous avons, depuis la paix de 1784, continué à jouir de tous les avantages dont nous étions en possession, et nous n'avons plus été obligés d'entretenir des armemens dispendieux, pour défendre des contrées immenses et lointaines. La valeur annuelle des marchandises que nous exportons aujourd'hui aux États-Unis, est presque huit fois aussi considérable que celle des marchandises que nous y envoyions antérieurement à la guerre, et lorsque nous en faisions le commerce exclusif. Tant que nous pourrons vendre aux Américains, à des prix inférieurs à ceux de leurs propres fabriques ou de l'étranger, nous ne courrons aucun risque de perdre ce vaste marché. Ce n'est point un commerce artificiel que nous faisons avec eux, mais un commerce naturel, et nous n'avons pas besoin de le protéger par des primes ou des prohibitions. Comme c'est sur la large base des besoins réels et réciproques qu'il repose, nous pouvons prédire que, d'année en année, il deviendra plus considérable, plus étendu et plus avantageux aux deux peuples.

On a dit cent fois que le commerce exclusif des colonies, en empêchant la concurrence, n'était pas susceptible d'être

atteint par ces perturbations auxquelles est plus ou moins exposé le commerce que l'on fait avec les nations indépendantes. Mais nous avons déjà observé que l'exclusion de la concurrence était un inconvénient et non pas un avantage. D'ailleurs, dans le cas où ce serait un avantage, on ne pourrait en jouir que dans les colonies d'une petite étendue, susceptibles d'être facilement gardées. Il est évident que si les États-Unis étaient encore une dépendance de l'Angleterre, il serait impossible, de quelque manière qu'on s'y prît, de nous réserver le bénéfice d'un marché exclusif, si les nations etrangères pouvaient vendre à des prix inférieurs aux nôtres. Toute la marine de la Grande-Bretagne ne suffirait pas pour défendre contre les smogleurs, la côte immense qui s'étend depuis le Saint-Laurent jusqu'au Mississipi. Les marchandises à bon marché sont toujours sûres de pénétrer à travers toutes les barrières. Les réglemens tyranniques, les *guarda costa* de l'Espagne n'empêchaient pas ses colonies d'être inondées des marchandises de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Notre commerce, aux États-Unis, repose sur le même principe qu'avant leur émancipation, c'est-à-dire sur le bon marché relatif de nos produits. Tant que nous conserverons cet avantage, nous pouvons être certains d'obtenir la préférence, sans avoir besoin pour cela d'actes du Parlement ou du Congrès, et de traités de commerce.

En faisant l'apologie du système colonial, on a prétendu aussi qu'il avait l'utilité d'assurer et de régulariser l'approvisionnement des articles qui sont le produit des colonies; et que, dans le cas où elles seraient émancipées, nous serions peut-être obligés d'acheter, au prix du monopole, ces articles que l'usage nous a rendus indispensables. Cette crainte n'a aucun fondement. Il est vrai que la France, pendant une partie de la dernière guerre, n'a pas été suffisamment approvisionnée de marchandises coloniales; mais

ce n'est point parce que ses colonies avaient été conquises par l'Angleterre, mais à cause du système continental, et parce qu'elle excluait elle-même les produits coloniaux des marchés de tous les pays où elle avait acquis de l'ascendant. La Prusse et les autres parties de l'Allemagne, quoiqu'elles n'aient ni colonies ni marine, sont tout aussi bien et tout aussi régulièrement approvisionnées de marchandises coloniales que les îles Britanniques et la Hollande, et elles les obtiennent de la même manière que nous, c'est-à-dire, en donnant en échange une portion équivalente du produit de leurs terres et du travail de leurs ouvriers. Ce n'est point seulement aux Antilles que réussit la canne à sucre; elle réussit également aux Indes-Orientales, au Brésil, au Mexique et à la Louisiane. Il en est de même du café, et il paraît certain que les épices, que l'on supposait autrefois ne pouvoir venir qu'aux Moluques, réussissent également à Cayenne et ailleurs. Ces denrées, que nous nommons *coloniales*, devraient plutôt être nommées *tropicales*, car on les trouve à peu près dans tous les pays situés entre les tropiques. Aussi, ce serait vainement qu'une nation voudrait essayer d'en faire le commerce exclusif.

Nous venons de faire voir que plusieurs des avantages que l'on attribue communément au système colonial étaient tout-à-fait imaginaires; mais il en est un sur lequel on a tout récemment insisté d'une manière spéciale, et qui, par cette raison a besoin d'être examiné avec plus de developpement. On a prétendu que, quoique l'accroissement de demandes qui résultait de l'exclusion des marchandises étrangères, du marché colonial, ne fût pas *directement* utile à la métropole, il l'était *indirectement*, parce qu'il élargissait le champ où les capitaux pouvaient s'engager; et que, par cette raison, il faisait hausser le taux des profits. Quelque plausible que paraisse d'abord cette assertion,

elle n'est pas plus fondée que les autres. La vérité est que le taux des profits ne dépend, en aucune manière, de l'étendue du champ ouvert aux capitaux, mais des avantages plus ou moins grands que présente l'industrie, à une époque donnée. En effet, les produits résultent de la supériorité de la valeur d'un produit quelconque, sur le montant des dépenses qui ont été faites pour l'obtenir. Il est évident, d'après cela, qu'ils ne doivent pas être affectés par l'extension du champ dans lequel les capitaux peuvent s'engager, quelque grande que soit cette extension. Supposons, par exemple, que dix millions d'acres fussent ajoutés à la Grande-Bretagne, par la volonté de la Providence; cet accroissement de territoire n'aurait d'effet sur le taux des profits, qu'autant que les nouvelles terres seraient d'une qualité supérieure aux moins bonnes qui sont actuellement en culture. Si elles étaient précisément de la même qualité, nous pourrions, dans le cas où nous le jugerions à propos, employer cinq ou six cents millions de capitaux à les cultiver; mais le taux des profits n'éprouverait aucune augmentation. Si le fermier d'un mauvais terrain retire 20 liv. st. du capital qu'il emploie à son exploitation, il n'en retirera pas davantage s'il l'emploie dans une terre d'une qualité également inférieure.

Mais on assure qu'en même tems que le système colonial multiplie les moyens de placement pour les capitaux, il les rend aussi plus productifs. Lorsque, dit-on, des routes avantageuses et nouvelles s'ouvrent au commerce extérieur, et le même raisonnement peut s'appliquer à celui des colonies, les négocians qui s'y engagent les premiers font de plus grands bénéfices que de coutume. Ces bénéfices déterminent d'autres négocians à les imiter, et à retirer leurs capitaux des opérations moins lucratives dans lesquelles ils les avaient placés. Il en résulte que la quantité des marchandises offertes dans le marché intérieur diminue; et

comme la demande reste la même, il y a une augmentation considérable dans les prix et dans les bénéfices. Ce raisonnement assez spécieux a été réfuté victorieusement par M. Riccardo, qui a rendu tant d'autres services à l'économie politique. Il est vrai que lorsque de nouvelles routes sont ouvertes au commerce, n'importe de quelle manière, une portion supérieure, ou moins grande qu'antérieurement, du capital de la nation est consacrée à l'acquisition de produits étrangers. Si la même portion de revenu est affectée à l'acquisition de produits étrangers, la même portion qu'auparavant pourra l'être aussi à acheter les marchandises du pays, et par conséquent il n'y aura de changemens d'aucun genre. Si au contraire on achète une quantité plus considérable de marchandises étrangères, alors la demande des produits de l'intérieur diminuera proportionnellement, et une portion correspondante du travail et des capitaux qui étaient employés à produire des articles pour les marchés du pays, le seront à produire des denrées propres à être envoyées au dehors, pour payer la quantité plus grande de marchandises qu'on en fera venir. On voit que dans cette seconde hypothèse, il n'y aura qu'un simple déplacement de capitaux, et qu'il n'existera aucune raison pour que le taux des profits s'élève. Enfin, si par suite de la baisse des prix des produits de l'intérieur, une portion moins considérable du revenu de la nation est affectée à leur acquisition, il faudra moins de capitaux pour obtenir les marchandises destinées à être exportées pour les payer. Dans cette troisième hypothèse, les capitaux qui seront libres ne tarderont pas à être employés à produire les nouvelles marchandises destinées à la consommation intérieure, auxquelles la portion de revenu économisé dans l'acquisition des produits du dehors, sera désormais affectée. Ainsi aucun des cas que nous venons successivement d'examiner, n'exercera d'influence sur le taux des profits.

Si cependant le commerce extérieur nous donnait les moyens d'importer du blé ou tout autre article susceptible d'entrer dans les consommations ordinaires des ouvriers, à un prix moins élevé que celui de l'intérieur, il est incontestable qu'il tendrait à faire baisser les salaires et à hausser le taux des profits. Mais ce résultat, ce n'est point par le monopole qu'on peut l'obtenir, quand bien même on parviendrait à le faire dans toutes les colonies et dans tous les pays de l'univers. Il s'agit ici d'importations, et non pas d'exportations; et lorsqu'on voudra sérieusement atteindre un but si désirable, le seul moyen d'y réussir, ce sera d'autoriser la libre introduction de tous les grains provenant soit des colonies, soit des pays indépendans.

Mais le système colonial a encore d'autres inconvéniens beaucoup plus graves. La double obligation dans laquelle se trouvent les colonies d'acheter toutes les marchandises dont elles ont besoin dans les marchés de la métropole, et d'y vendre l'excédant de leurs produits, n'aurait pas pu avoir d'effet, si des compétiteurs eussent pu venir du dehors apporter des produits de la même nature et à meilleur compte. Aussi, pour que les colons pussent être forcés de vendre exclusivement les articles qu'ils produisent, à la mère-patrie, il a fallu leur donner le monopole de son approvisionnement. Il serait, par exemple, de toute impossibilité de placer, à Londres, les sucres de la Jamaïque et de la Barbade, si ceux de Cuba et du Brésil pouvaient entrer en concurrence. En conséquence les derniers ont été exclus, tandis que les négocians anglais avaient la possession exclusive du marché de la Grande-Bretagne. Il est résulté de cet état de choses une réciprocité, non d'avantages, mais de préjudices; et le commerce des colonies, au lieu d'être une source de richesses, a été pour tous une source de vexations et de pauvreté. Sans les absurdes réglemens auxquels ce funeste système a donné lieu, nous tirerions du

sucre des Indes orientales ou de l'Amérique du Sud, à des prix bien inférieurs à ceux auxquels les planteurs des Antilles nous le vendent. La perte que nous faisons, de cette manière, est beaucoup plus considérable qu'on ne le suppose ordinairement. Le sucre est devenu également indispensable au pauvre et au riche. La quantité de sucre importée des Antilles anglaises, et vendue annuellement dans la Grande-Bretagne, s'élève à environ 380,000,000 livres pesant (1). On a démontré plusieurs fois que si les droits sur le sucre des Indes orientales et de l'Amérique du Sud étaient mis sur le même pied que ceux auxquels le sucre des Antilles est taxé, nous pourrions avoir pour 4 deniers 1/2 ce qui nous coûte actuellement 6 deniers; mais, en admettant même que la différence ne fût que d'un denier par livre, au lieu d'un denier et demi, l'économie serait encore de plus d'un million et demi sterling (environ 38 millions de francs).

On observe, il est vrai, que lorsqu'une marchandise est importée dans un pays en plus grande quantité que cela n'est nécessaire, et lorsque l'excédant de sa consommation est exporté à l'étranger, le prix de la portion vendue à l'intérieur se règle sur le prix payé pour la portion exportée; et l'on prétend que c'est précisément ce qui arrive pour nos sucres. Nous importons annuellement, dans la Grande-Bretagne, une quantité de sucre qui dépasse d'environ un quart celle que nous consommons; et comme le surplus est exporté et vendu sur les marchés du continent, concurremment avec les sucres de Cuba et du Brésil, l'on suppose que le prix de nos sucres, dans le marché intérieur, doit être identique avec celui des sucres de ces deux contrées, et que par conséquent le consommateur anglais se trouve dans une situation beaucoup plus avantageuse que nous ne le croyons.

(1) La livre d'Angleterre pèse 372,9 grammes.

Mais, quoique le principe mis en avant soit incontestable, il y a une circonstance qui le rend tout-à-fait inapplicable au cas en question. La vérité est que le prix du sucre de nos plantations dépasse toujours celui des sucres étrangers; et il nous serait impossible de soutenir la concurrence dans les marchés du dehors, sans le *drawback* que l'on accorde par chaque centaine de livres de sucre raffiné expédié sur le continent. Cette remise dépasse de 6 à 7 schellings le droit d'importation du sucre brut des Antilles avec lequel on prépare le sucre raffiné. Ce n'est qu'à l'aide de cette prime, dont les contribuables de la Grande-Bretagne supportent les frais, que s'opère une exportation qui, autrement, ne pourrait pas avoir lieu.

Un système semblable a été adopté à l'égard des articles importés de nos autres colonies. En résumé, nous payons les produits désignés sous le titre de coloniaux plus cher que les nations qui n'ont pas de colonies; et qui peuvent librement les acheter, là où ils sont à meilleur compte. Nous défions qui que ce soit de prouver que la possession du Canada, et des autres colonies de l'Amérique du Nord, ait eu un seul avantage pour nous. Elle nous a occasioné des dépenses considérables, et voilà tout. Nous sommes convaincus que nous n'exagérons rien en disant que ces colonies nous ont déjà coûté plus de 70 millions sterling (1,500,000,000 fr.) Cependant, comme si nous craignions de ne pas en avoir fait assez, nous avons soumis les bois du nord de l'Europe à un droit qui est le triple de celui qui est prélevé sur ceux du Canada et de la Nouvelle-Écosse. Heureusement nous pouvons espérer que MM. Robinson et Huskisson ne toléreront pas long-tems un système aussi abusif, car il est en opposition absolue avec les grands principes qu'ils s'honorent de professer, et qui ont déterminé les actes de leur administration. L'exagération des droits a porté un grand préjudice à notre commerce dans la Bal-

tique; et, en même tems qu'il augmentait beaucoup le prix de l'un des articles les plus utiles de nos importations, la qualité s'en trouvait bien moins bonne. Et pour qui faisons-nous ces sacrifices? pour qui le peuple de la Grande-Bretagne consent-il à payer plus cher des bois d'une qualité inférieure? Il est facile de répondre à ces questions. Tout homme sensé, qu'il fasse ou non partie du ministère, sait parfaitement bien qu'avant qu'il soit peu, le Canada ira se confondre dans la grande fédération de l'Amérique septentrionale. Certes il est assez curieux que John Bull consente à laisser tranquillement vider ses poches, et cela pour enrichir une province qui doit bientôt faire partie du domaine de son rival Jonathan (1).

Ces charges ne sont pas les seules qui résultent pour nous du système colonial. Une pièce imprimée par ordre de la chambre des communes fait voir que les dépenses purement militaires de nos possessions des Antilles et de l'Amérique du Nord s'élèvent par an, en tems de paix, à environ un million sterling (25,000,000 francs), que le trésor de la Grande-Bretagne est obligé de payer, indépendamment des sommes prélevées dans ces colonies. Elles ont aussi l'inconvénient de multiplier beaucoup les chances de querelles et de malentendus avec les puissances étrangères, et d'occasioner des frais énormes en tems de guerre. « Il est remarquable, dit lord Sheffield, que, pendant la guerre de l'indépendance, la seule défense maritime des Antilles anglaises ait coûté davantage que ne l'aurait fait l'acquisition de la propriété de ces îles. La nécessité où nous nous sommes trouvés de retenir notre flotte dans l'Archipel des Antilles, a été une des causes principales de la perte de nos colonies de l'Amérique septentrionale. »

(1) On sait que familièrement on désigne les Anglais par le sobriquet de John Bull, et les Américains par celui de Jonathan.

Les choses étant ainsi, il n'est pas facile de concevoir quel dommage nous pourrions éprouver par la cessation du monopole colonial et même par la perte totale et sans condition de nos colonies. Il est vrai que les partisans du système colonial ont un autre argument, auquel nous n'avons pas encore répondu; ils prétendent que nous ne pouvons rien changer à ce qui existe; que nous avons fait un contrat avec les planteurs des Antilles qui, en même tems qu'il les oblige de nous acheter toutes les marchandises étrangères dont ils ont besoin, leur confère le droit de nous vendre exclusivement les produits coloniaux; et qu'ayant disposé de leurs capitaux, sur la foi de ce contrat, ces planteurs ont le droit d'en réclamer l'exécution. Malheureusement pour les colons des Antilles, cette assertion n'a pas l'ombre de fondement, et jamais le Parlement n'a contracté avec eux d'obligation d'aucun genre. Il est vrai qu'il a rendu certains actes relatifs au commerce des colonies, comme il en a rendu aussi pour régler d'autres intérêts du pays; mais jamais il n'a été entendu que ces actes seraient irrévocables. Chacun d'eux aurait pu être rapporté un an après sa promulgation; et dans le fait, plusieurs ont été révoqués ou considérablement modifiés, sans que qui que ce soit ait prétendu qu'il y avait eu violation d'un contrat. Que dirions-nous si les propriétaires fonciers prétendaient que la loi sur les grains de 1815, doit être considérée comme un contrat, et que le Parlement ne peut pas la révoquer ou la modifier, sans compenser les pertes qui pourraient résulter du changement? Est-il, dans tout le pays, un seul homme de sens qui ne désavouât pas une doctrine aussi monstrueuse? Et cependant il est encore bien plus absurde de prétendre que nous sommes obligés de maintenir le monopole colonial ou de payer les colons pour obtenir l'autorisation d'y renoncer. Avec des doctrines semblables, on étoufferait tous les germes d'amélioration; et

les fautes, les erreurs de tout genre deviendraient éternelles.

Mais les colons disent aussi que quand bien même cette prétention ne serait pas fondée, nous ne pourrions pas encore les priver du monopole de notre marché, sans la plus grande injustice. Ils observent que l'abolition du commerce des esclaves les a placés dans une position relative, très-désavantageuse vis-à-vis des planteurs de Cuba et du Brésil; qu'il en est résulté que le prix du travail s'est élevé dans nos colonies fort au-dessus du prix auquel il se trouve dans les contrées de l'Amérique, qui font encore la traite; et que si nous voulons ouvrir indistinctement nos marchés à tous ceux qui ont à nous vendre des produits coloniaux, la justice exige ou que nous forcions ces pays à renoncer à la traite, ou que nous autorisions nos colonies à la faire de nouveau. Cette objection est, sans contredit, la plus spécieuse que l'on puisse faire; mais nous allons voir qu'elle ne supporte pas plus que les autres un examen approfondi. En effet, un esclave né aux Antilles, et accoutumé de bonne heure à des habitudes laborieuses, est bien préférable à un nègre récemment importé des côtes d'Afrique, et quoiqu'il faille moins d'argent pour acheter le dernier, il est, dans la réalité, beaucoup plus cher. La république d'Haïti ne fait pas plus la traite que la Jamaïque, et cependant toutes ses cultures prospèrent, et sa population prend même de prodigieux développemens (1). La vérité est que l'impossibilité dans laquelle se trouvent nos planteurs des Antilles de soutenir la concurrence avec ceux de Saint-Domingue, de Cuba et du Brésil, vient de l'infériorité du sol qu'ils cultivent et non de ce qu'ils ne peuvent plus importer d'esclaves. Cette infériorité a été clairement démontrée dans

(1) Voyez l'*Aperçu de la situation de la république d'Haïti*, dans notre 1er numéro.

l'enquête parlementaire de 1789, et si nous attendons pour abolir le monopole qu'elle ait cessé, il faudra attendre qu'il plaise à la Providence de changer la nature de ces contrées.

D'ailleurs, dans le cas où il serait à la fois inhumain et impolitique, comme quelques personnes le prétendent, d'autoriser l'importation du sucre de Cuba et du Brésil, à cause des encouragemens indirects que nous donnerions de cette manière à la traite, pourquoi défendre l'entrée de nos marchés aux produits des pays qui ont, comme nous, renoncé à cet odieux trafic? Or ce n'est pas seulement Saint-Domingue qui se trouve dans ce cas; il a également cessé dans la Colombie, la Louisiane et les colonies hollandaises. En consentant à l'importation de leurs sucres, nous ne donnerons lieu à aucune plainte fondée; tandis que si nous continuons à les exclure, on verra clairement que ce ne sera pas dans le but de décourager la traite, mais pour prolonger les abus d'un système absurde.

Ce n'est pas tout; non-seulement nous avons interdit l'introduction des sucres de la Louisiane, de la Colombie et des colonies hollandaises, mais nous avons soumis à un droit beaucoup plus élevé que celui des Antilles, le sucre de nos propres possessions des Indes orientales! Non contens de donner aux planteurs de la Jamaïque le monopole de notre marché, à l'égard des étrangers, nous le leur avons donné aussi à l'égard de nos sujets d'Asie. Il est impossible de réclamer trop fortement contre un système aussi abusif, non certes que nous voulions prétendre que les cultivateurs de l'Hindostan doivent être traités plus favorablement que ceux des Antilles, mais nous soutenons qu'ils devraient tous être protégés de la même manière. Tenter d'enrichir les uns, en empêchant les autres de nous vendre leurs produits, ou en les soumettant à des droits d'importation exagérés, c'est préférer les intérêts de quelques milliers de planteurs dispersés au milieu de troupeaux d'es-

claves, aux intérêts de plus de cent millions de sujets; et par conséquent suivre une marche aussi contraire aux principes de la justice qu'à ceux de la saine politique.

On répond qu'il y a des esclaves dans l'Hindostan comme à la Jamaïque, et qu'en réduisant les droits prélevés sur les sucres du Bengal, et en autorisant les Européens à y acquérir ou à y affermer des terres (1), nous ne ferions rien pour l'abolition de l'esclavage. Mais en admettant un instant que cette assertion soit fondée, toujours est-il vrai que le travail libre est à si bon marché dans l'Inde, que jamais on n'y a introduit d'esclaves du dehors. Il en résulte qu'en substituant le sucre qu'on y récolte à celui des Antilles, nous ne ferions pas augmenter le nombre des esclaves qui peuvent s'y trouver, tandis que nous économiserions une somme de plus d'un million et demi st. (environ trente-huit millions fr.) sur un article qui est devenu de première nécessité, et qu'en détruisant le monopole, nous poserions les bases de nouvelles relations avec l'Inde, qui ne tarderait pas à nous offrir des débouchés immenses et incalculables pour les produits de nos fabriques.

D'ailleurs, il n'est pas exact d'assimiler les esclaves de l'Hindostan et ceux de la Jamaïque. Les premiers pourraient presque être considérés comme des hommes libres, quand on les compare aux seconds. Nos lecteurs connais-

(1) NOTE DU TR. Nous avons déjà observé, dans un volume précédent, que c'est à tort qu'on donne le titre de colonies aux possessions anglaises de l'Inde : il n'y a pas proprement de *colons ;* car aucun Anglais n'y a le droit de cultiver la terre, ni même de s'y établir à perpétuité avec sa famille. C'est l'effroi qu'avait inspiré à la Grande-Bretagne la perte de ses colonies de l'Amérique du Nord, qui a fait maintenir cette disposition. Il est vraisemblable que la sage administration qui régit aujourd'hui l'Angleterre, la fera révoquer à l'époque de l'expiration, maintenant assez prochaine, du bail de la Compagnie, même au risque de préparer, dans l'avenir, l'émancipation de l'Hindostan. S.

sent suffisamment la condition des esclaves des Antilles; et l'extrait suivant d'un ouvrage de Sir Henri Colebrooke, l'un des officiers les plus capables de la Compagnie, pourra leur donner une idée du sort des esclaves de l'Inde. « L'esclavage, dit Sir Henri, n'est point inconnu au Bengal. Dans plusieurs districts, les travaux de l'agriculture y sont, en grande partie, exécutés par des esclaves; mais ils sont traités, par leurs maîtres, avec tant de douceur et d'humanité, que c'est avec zèle qu'ils s'acquittent de leur tâche. Dans d'autres districts, les propriétaires fonciers ont des droits héréditaires sur les individus qui vivent sur leurs domaines; mais ces droits ne sont jamais réclamés; ils ont, en général, été établis, il y a plusieurs siècles, dans un état de société différent de celui qui existe aujourd'hui. Les esclaves qui se trouvent dans cette catégorie, jouissent par le fait de presque tous les priviléges de la liberté, et leur condition offre bien plus d'analogie avec celle des serfs attachés à la glèbe, qu'avec celle des nègres de nos îles à sucre. Dans toute l'Inde, les maîtres se considèrent comme les protecteurs naturels de leurs esclaves, et c'est ce qui explique le zèle que ceux-ci témoignent pour leurs intérêts. » Il serait difficile, après cela, de prétendre encore que l'on doit exclure de nos marchés le sucre de l'Inde, à cause que ce sont des esclaves qui le font venir.

Mais il n'est pas aisé de faire lâcher prise aux partisans du système colonial : aussitôt qu'un de leurs argumens a été réfuté, ils en mettent un autre en avant. Ils ne se contentent pas de prétendre que le monopole des Antilles est favorable à la richesse du pays, ils soutiennent aussi qu'il est indispensable à sa sûreté. « Si ce monopole était aboli, disent-ils, nos marchés seraient principalement approvisionnés par des étrangers. Ceux-ci, conformément aux principes que nous avons long-tems suivis, ne man-

queraient pas d'imposer des droits si considérables sur les articles qu'on exporterait sur nos navires, qu'ils forceraient de se servir exclusivement des leurs, et le préjudice qui en résulterait pour notre marine marchande causerait bientôt la ruine de notre marine militaire. » Cette nouvelle objection n'est heureusement pas moins frivole que les autres. Si le commerce des denrées coloniales était libre, le principe toujours agissant de la concurrence empêcherait les puissances étrangères de suivre la marche que l'on affecte de craindre. D'ailleurs, en admettant qu'elles se concertassent entr'elles à cet effet, les produits coloniaux, que nous tirerions de nos possessions des Indes orientales, empêcheraient le succès des combinaisons qu'elles pourraient faire contre nous.

En supposant même que l'abolition du système colonial nous forçât de consommer exclusivement du sucre importé sur des bâtimens étrangers, nous n'en serions pas moins disposés à soutenir l'utilité de cette abolition. On a souvent répété qu'une marine marchande considérable était nécessaire à l'entretien d'une puissante marine militaire; mais cette allégation n'a pas de fondement. La seule chose qui soit indispensable, c'est d'avoir de bons ports et assez d'argent pour construire et pour équiper des vaisseaux. Quelque paradoxal que cela puisse paraître d'abord, il n'en est pas moins vrai que la marine royale de l'Angleterre pourrait être aussi formidable qu'elle l'est maintenant, et même davantage si on le jugeait nécessaire, quand bien même nous n'aurions pas un seul vaisseau marchand. En effet, tout le monde convient que la seule utilité que la marine du commerce puisse avoir pour la défense nationale, c'est d'élever des matelots pour la marine militaire. Mais pourquoi prendre cette voie détournée? pourquoi ne pas élever directement des matelots à bord de nos vaisseaux de guerre? Un matelot, élevé dans la marine marchande, a encore

beaucoup à apprendre avant d'être utile sur les bâtimens de l'état. Si une quantité suffisante de vaisseaux de guerre étaient toujours à flot, en tems de paix, et qu'ils fussent convenablement pourvus de bons matelots, il est évident qu'en prenant à bord le nombre d'hommes de terre et d'enfans autorisé par les réglemens de l'amirauté, on n'aurait pas besoin, en tems de guerre, de recourir à la marine du commerce pour compléter les équipages. Ce serait, d'ailleurs, l'unique moyen de nous délivrer de cette odieuse pratique de la *presse*, que les étrangers nous reprochent si aigrement et à si juste titre. Le nombre des matelots employés, en tems de paix, sur les bâtimens de l'état, s'élève à 25,000, et il y en a environ 170,000 employés dans la marine marchande. Maintenant, supposons qu'une guerre survienne; au lieu de 25,000 matelots pour la flotte, il nous en faudra probablement de 70 à 80,000. Il serait possible cependant que la guerre, loin de diminuer la demande pour les vaisseaux marchands, l'augmentât; et même cela ne pourrait pas manquer d'avoir lieu, si nous conservions notre ascendant maritime. Or, à moins que les armateurs de la marine marchande ne réduisent leurs équipages à moitié, il est évident qu'il faudrait avoir recours à la *presse ;* car les cinquante ou soixante mille matelots additionnels ne pourraient pas être créés par la publication de la déclaration de guerre. Au lieu donc de conserver, en tems de paix, vingt-cinq ou trente mille matelots à bord de la flotte, il faudrait en avoir au moins cinquante ou soixante mille. De cette manière, immédiatement après la cessation de la paix, nous aurions des forces navales assez considérables pour anéantir toutes celles qu'on tenterait de nous opposer. L'accroissement de notre puissance maritime, l'abolition de la *presse* et d'une multitude de réglemens minutieux et vexatoires, auxquels notre marine marchande est soumise, sont certes des

objets d'une haute importance, et qui méritent toute notre attention. En suivant la marche que nous venons d'indiquer, rien ne sera plus facile que de les atteindre; et alors le gouvernement ne sera plus obligé d'avilir le service naval, en remplissant ses vaisseaux des matelots dérobés à ceux du commerce, ou de misérables recrutés dans les prisons où leurs crimes les avaient fait enfermer.

Peut-être n'est-il pas nécessaire de réfuter ceux qui prétendent que, non-seulement l'abolition du système colonial nous ferait perdre les débouchés que nos produits trouvent dans nos colonies, mais que le trésor perdrait aussi le revenu qu'il tire des marchandises que nous en faisons venir. Cette assertion est tellement absurde, qu'à peine mérite-t-elle d'être relevée. Assurément nous ne consommerions pas moins de sucre, de café ou de bois de construction, parce que nous aurions la possibilité d'en acheter sur les marchés où ils sont à meilleur compte. Si nous tirions ces articles de l'étranger, comme il est probable qu'il ne serait pas disposé à les donner gratis, il faudrait nécessairement lui livrer la même quantité de marchandises que nous livrions auparavant aux colonies. Il est tout aussi incontestable que c'est le peuple de la Grande-Bretagne qui paie la totalité des quatre millions st. (100,000,000 fr.) par an que produit le droit sur le sucre, et, en supposant que le droit restât le même, le revenu public n'éprouverait aucune variation, parce que le sucre serait tiré de l'Amérique du Sud, au lieu de l'être de la Jamaïque. Jamais personne n'a encore prétendu que les Chinois payassent une portion quelconque des trois millions et demi sterling, (environ 87,000,000 fr.), que produit le droit sur le thé, et il ne serait pas plus exact de dire que les colons des Antilles paient un seul schelling des taxes imposées sur les marchandises qu'on nous force de leur acheter.

De quelque manière qu'on l'envisage, il est évident que

le système colonial est funeste et impolitique, et que l'intérêt public exige impérieusement qu'il soit promptement aboli. Sans doute, la libre importation des produits de nos possessions de l'Hindostan et de ceux de l'Amérique du Sud serait préjudiciable aux planteurs des Antilles; mais ce n'est pas une raison suffisante pour qu'on prolonge à perpétuité leur monopole. Le résultat définitif de notre système actuel est de soumettre à des taxes oppressives, dans la Grande-Bretagne, les consommateurs des produits coloniaux, et cela pour donner à un petit nombre de planteurs et de négocians la possibilité de continuer des opérations qui ne pourraient pas se soutenir d'elles-mêmes, et qui, par conséquent, sont désavantageuses. Mais, malgré toutes les observations que nous venons de faire, nous sommes très-disposés à reconnaître qu'aucun gouvernement sage et libéral ne doit adopter tout-à-coup un système quelconque, quels qu'en soient les avantages et la convenance, lorsque ce système peut porter un préjudice notable à une portion de ses sujets. Tous les changemens dans l'économie publique d'une grande nation, doivent être introduits graduellement et avec prudence. Les colons des Antilles sont en droit de demander qu'on leur donne le tems nécessaire, soit pour retirer leurs capitaux des affaires dans lesquelles ils les ont engagés; soit pour se préparer à soutenir la concurrence étrangère. Il n'est pas moins juste d'abolir les restrictions qui gênent leur commerce avec les autres pays, avant de leur retirer le monopole de nos marchés. Mais c'est là tout ce qu'ils peuvent raisonnablement réclamer; et leur accorder davantage, ce serait follement sacrifier les intérêts de la masse à ceux du petit nombre.

Mais précisément par la raison qu'aucun changement ne doit être tout-à-coup et violemment introduit, il ne faut pas non plus perdre de tems pour revenir à un système

plus raisonnable, en suivant une marche graduelle. Considérées sous ce point de vue, les modifications qui ont été faites par l'administration actuelle au système colonial, méritent tous nos éloges. Les relations qui existaient antérieurement à la guerre de l'indépendance, entre nos possessions des Antilles et les provinces dont se compose aujourd'hui la république des États-Unis, avaient été, depuis, soumises à des restrictions gênantes. Ces restrictions avaient été établies, en partie, pour priver les États-Unis des débouchés qu'ils trouvaient pour leurs produits à la Jamaïque, et, en partie, pour assurer au Canada le monopole de cette île, et en général de nos possessions dans les Antilles. Les planteurs n'ont jamais cessé de réclamer contre cet état de choses, aussi bien que contre lès entraves mises à leur commerce avec l'Europe continentale. Malheureusement ce ne fut qu'en 1822, que le chancelier de l'Échiquier (M. Robinson), frappé des inconvéniens du système en vigueur, tenta, pour la première fois, de l'améliorer. Dans ce but, il présenta deux bills au Parlement, qui furent convertis en lois : le premier, pour autoriser des relations commerciales entre nos colonies et toutes les contrées d'Amérique, soit avec des navires de ces contrées, soit avec des navires anglais; le second, pour permettre aux colonies d'envoyer en Europe les produits de leur sol, pourvu que ce fût à bord de bâtimens anglais. C'était une concession très-importante; mais elle donnait un privilége aux Américains, ou plutôt aux citoyens des États-Unis, car ils sont les seuls qui possèdent une marine marchande; et, d'ailleurs, il y avait beaucoup d'exceptions aux articles qui pouvaient être importés dans nos colonies de l'Amérique continentale. Heureusement le bill présenté au Parlement par M. Huskisson, pendant la session dernière, a remédié à ces inconvéniens. « Je propose, a-t-il dit en présentant son bill, d'autoriser des relations libres entre les colonies et les

autres pays, soit avec des bâtimens anglais, soit avec les bâtimens de ces pays qui pourront importer dans les colonies tous les fruits de leur sol ou de leur industrie, et en exporter, sans exception, tous les articles qu'elles produisent. Ces articles pourront être ensuite conduits dans toutes les parties du monde; le royaume uni et ses dépendances exceptés. »
Ces grandes et utiles mesures ont été adoptées; et les colonies doivent aussi à M. Huskisson d'avoir étendu jusqu'à elles les bienfaits du système d'entrepôt; elles lui doivent en outre la réduction des gros droits qui étaient autrefois acquittés par les bâtimens qui entraient dans leurs ports, et plusieurs autres améliorations également importantes.

Un grand pas a été fait, de cette manière, vers l'abolition totale du système colonial. Les planteurs étaient en droit de nous demander d'approvisionner exclusivement nos marchés, quand nous les obligions de nous acheter toutes les marchandises dont ils avaient besoin. Mais aujourd'hui qu'ils sont entièrement libres, et qu'ils peuvent acheter dans tous les marchés du monde, ils n'ont plus aucun titre pour obtenir la continuation du monopole de la Grande-Bretagne. Après avoir déjà tant fait, les ministres se trouvent dans la nécessité de faire encore davantage; car s'ils s'en tenaient là, ils ne traiteraient pas les divers intéressés d'une manière impartiale, et les colons seraient beaucoup plus favorisés que nous. En effet, les plus habiles défenseurs du système colonial, et lord Sheffield lui-même, ont dit que ce système formait un tout homogène; qu'une partie ne pouvait pas se maintenir indépendamment de l'autre, et qu'elles devaient se conserver ou périr ensemble.

Mais on répond que si nous retirons aux Antilles le monopole de nos marchés, elles n'auront plus aucun intérêt à conserver leurs relations avec l'Angleterre, et qu'elles se révolteront. Tout ce que nous avons dit tend à prouver que

leur émancipation, loin d'avoir des inconvéniens pour nous, nous serait au contraire fort utile. Mais, dans l'hypothèse où il en serait autrement, la révolte de nos îles à sucre ne serait nullement à craindre. Si nous retirions nos troupes et nos flottes de la Jamaïque, qu'arriverait-il un mois après dans cette colonie, où quelques centaines de blancs sommeillent dispersés au milieu de plusieurs milliers de nègres? Nous pouvons être certains que les colons entendent trop bien leurs intérêts pour rompre volontairement les liens qui les attachent à l'Angleterre.

On se tromperait beaucoup, cependant, si on concluait des observations que nous venons de faire que nous blâmions, en général, la fondation des établissemens coloniaux. Nous sommes bien éloignés d'entretenir une opinion semblable. Ce n'est point l'établissement des colonies, lorsqu'elles sont placées dans une situation convenable, que nous désapprouvons, mais les entraves mises à leur industrie, et l'intervention du gouvernement de la métropole, dans leurs affaires intérieures. Chacun doit avoir le droit de quitter sa patrie, quand il le juge à propos; et il existe pour les gouvernemens des occasions multipliées de faire une chose utile en favorisant la formation de colonies nouvelles. Nul doute, par exemple, que la colonisation de l'Amérique n'ait eu de prodigieux avantages pour l'Europe. Les colons ont porté les sciences, les arts, les langues, la religion des nations les plus éclairées de l'ancien continent, dans de vastes régions d'une fécondité admirable, qui n'étaient auparavant occupées que par de misérables tribus sauvages; et le domaine de la civilisation a pris, de cette manière, des accroissemens immenses. En même tems, la formation et les progrès de sociétés politiques placées dans des circonstances qui se présentaient pour la première fois, développaient parmi nous des idées nouvelles en matière de législation et de gouvernement; et

l'Amérique, avec l'innombrable variété de ses produits, stimulait l'industrie européenne et en récompensait les efforts.

Mais, quelle qu'ait été l'importance des résultats obtenus jusqu'à présent par la colonisation du Nouveau-Monde, ils sont bien peu de chose, en comparaison de ce qu'ils auraient pu être, si les puissances européennes avaient laissé aux colons la faculté de mettre à profit tous les avantages de leur position, et n'avaient pas voulu gouverner de vastes territoires situés à trois mille milles de distance. Heureusement, une nouvelle ère commence : *Novus sæclorum nascitur ordo!* Le monopole de l'Amérique est maintenant à peu près détruit; et son indépendance presque consommée. Depuis le Canada jusqu'au cap Horn, chaque port est libre aujourd'hui de recevoir tous ceux qui demandent à y pénétrer; et un champ sans limites se trouve ainsi ouvert aux capitaux, à l'industrie et à la population surabondante de l'Europe. Les progrès que l'Amérique va faire ne sont pas problématiques. Elle est destinée à s'avancer à pas de géant, pendant une longue série de siècles, dans la carrière des améliorations. La prodigieuse étendue de ses terres fertiles et inoccupées; la douceur et la salubrité de son climat; son immense navigation intérieure; le nombre, la grandeur et la sûreté de ses ports; tout lui présage une prospérité dont il est impossible d'assigner le terme dans l'avenir, et qui n'a pas eu d'exemple dans le passé (1).

(*Revue d'Édinbourg.*)

(1) Note du Tr. Nous avons mis d'autant plus d'empressement à reproduire, dans la Revue Britannique, l'article qu'on vient de lire, que la plupart des observations qu'il contient sont applicables à la France; car elle est aussi au nombre des pays qui achètent les produits coloniaux plus cher que s'ils n'avaient pas de colonies. En effet, le sucre que nous consommons nous coûte environ 25 millions de plus que si la surtaxe établie sur les sucres étrangers, pour favoriser la

Martinique et la Guadeloupe, n'existait pas. On a calculé que ces deux îles consomment, chaque année, pour une trentaine de millions de nos marchandises. Supposons que nous fassions un profit net de 25 p. % sur ces marchandises, ce qui est beaucoup ; il en résulterait que pour gagner 7,500,000 fr., nous donnerions 25,000,000 fr. ; et par conséquent que nous ferions, tous les ans, une perte sèche de 17,000,000 fr. Voilà, il faut l'avouer, une singulière combinaison de ceux qui président à nos destinées commerciales ! On dira peut-être qu'il n'est pas juste de mettre seulement en ligne de compte les bénéfices obtenus sur les marchandises que nous envoyons dans nos possessions des Antilles ; et qu'il faut aussi calculer le nombre de bras que ce commerce met en mouvement, et par conséquent les salaires qu'il fait distribuer aux ouvriers. Mais si nous payions le sucre que nous consommons 25 millions de moins, il est évident que ces 25 millions seraient employés à l'acquisition d'autres marchandises, ce qui donnerait un redoublement d'activité à notre industrie agricole ou manufacturière. D'ailleurs, si les douanes françaises consentaient à recevoir les sucres de l'Inde aux mêmes conditions que ceux de la Martinique et de la Guadeloupe, il est hors de doute que nous obtiendrions sans peine du ministère actuel du roi d'Angleterre, la libre importation de beaucoup de nos produits. Les Anglais commencent à se lasser de ces vins portugais chargés d'alcool, qui dévorent les entrailles de ceux qui en font un usage habituel, et qui ont développé, dans les Iles Britanniques, des affections très-dangereuses, et singulièrement répandues dans les hautes classes. Aussi y est-on aujourd'hui très-disposé à donner la préférence aux vins légers, salubres et agréables de la France. Si donc les sucres de l'Inde n'étaient pas exclus de nos ports par l'exagération des droits, rien ne serait plus facile que de faire consentir le gouvernement anglais à réduire les taxes auxquelles nos vins sont soumis en Angleterre, au même taux que celles imposées sur les vins du Portugal. Le bien-être qui résulterait de cette introduction, pour les propriétaires de nos vignobles, se ferait bientôt ressentir dans les autres classes, et la diminution de notre commerce avec la Martinique et la Guadeloupe se trouverait, de cette manière, bien plus que compensée. Quant aux intérêts du fisc, l'accroissement des consommations empêcherait qu'ils fussent compromis par la réduction du droit sur les sucres étrangers.

S.

PENSÉES ET SOUVENIRS

D'UN HOMME DU SIÈCLE DERNIER.

Ce livre, avec son titre un peu bizarre, est l'ouvrage d'un observateur spirituel; mais qui n'est ni très-profond, ni très-instruit, ni très-modeste, et qui est encore moins libéral. Quoiqu'il assure que si ses pensées ont été écrites à la hâte, elles ont mûri et ont été, en quelque sorte, *tamisées* dans sa tête, nous trouvons peu de traces de la réflexion qui les aurait élaborées, et du soin qui aurait présidé à leur révision. Au contraire, l'auteur y manifeste un esprit plein de vivacité, mais placé sous l'influence de préjugés qui nuisent à son énergie, et gênent sa liberté. Comme ces mélanges ne se prêteraient pas à une analyse méthodique, nous nous contenterons d'en faire des extraits, et de signaler quelques-unes des erreurs échappées à l'auteur.

Au nombre de ses préjugés, nous ne compterons pas sa manière de voir en matière de religion. Ses opinions paraissent extrêmement libérales sur toutes les questions qui s'y rapportent, et dans les trois chapitres intitulés : *Le catholicisme*, *le clergé catholique* et *le clergé anglican*, il s'attache à réfuter certaines erreurs qu'entretient chez les protestans la perfidie de quelques personnes qui spéculent sur leurs alarmes et sur leur honnête crédulité.

« Les Anglais, même les plus instruits, dit-il, sont dans une ignorance déplorable des dogmes du christianisme; par exemple, il n'est presque personne, depuis le poète lauréat (Southey) jusqu'au dernier clerc de paroisse, qui n'ajoute foi aux *indulgences par anticipation*. Eh bien ! non-seulement on n'en accorde point de semblables, mais elles sont interdites comme contraires aux principes fon-

damentaux de l'église romaine. Lorsque après la confession, le prêtre absout le pénitent, c'est dans la conviction que son repentir a été sincère et dans l'idée qu'il s'abstiendra de pécher à l'avenir ; et, en effet, c'est du rituel de Rome que nos prêtres ont tiré leurs formules d'absolution.

» Ces principes ont été trop souvent méconnus dans les tems de barbarie; mais le Dante leur a rendu hommage au XIV[e] siècle; ils sont fondés sur les canons et reconnus aujourd'hui par tous les catholiques éclairés. Je me rappelle, à ce sujet, un entretien que j'eus, en Italie, avec une dame romaine d'une singulière franchise. J'avais observé qu'elle remplissait très-exactement ses devoirs religieux. Un jour elle m'avoua qu'elle n'allait jamais à confesse. Je lui en témoignai assez indiscrètement ma surprise. « Comme » je n'ai point, me dit-elle, l'intention de changer ma » manière de vivre, je ne veux pas, quoi qu'on puisse dire, » ajouter le sacrilége à la liste de mes peccadilles. » Je ne nie pas cependant que le peuple, dans son ignorance, ne puisse se former une autre idée de la confession et de l'absolution; les considérer comme une rémission absolue et sans condition de toutes les fautes commises; et que cette fausse opinion ne conduise quelquefois à des profanations du sacrement. »

Le livre dont nous rendons compte contient aussi des observations judicieuses sur les inconvéniens de la confession auriculaire; nous y avons trouvé sur ce sujet deux anecdotes fort plaisantes. Une jeune fille, par pure curiosité, et sans autre but que d'avoir l'explication d'un mot qu'elle ne comprenait pas, s'était accusée de *fornication*. Une autre ayant acheté un examen de conscience, avait pris le parti de l'apprendre par cœur, et de réciter aux pieds de son confesseur la liste entière de tous les péchés dont ce livre contenait le catalogue. Le prêtre, au récit de tant d'atrocités, frissonnait de terreur; ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Heureusement la jeune fille, en s'accusant d'être *simoniaque* (1), vint calmer à propos l'effroi que lui inspirait une scélératesse si précoce. L'auteur censure sévèrement l'absurde bigoterie de ceux qui parlent sans cesse des persécutions dont Cramer (2) fut la victime, et qui oublient les supplices que ce fanatique avait lui-même ordonnés; qui blâment les sectaires acharnés contre Laud (3), et qui ferment les yeux sur les cruautés dont ce prélat s'était rendu coupable. Ajoutons qu'il rejette l'opinion ridicule de ceux qui, comme le successeur de Laud, l'évêque de Blomfiels, soutiennent que la foi catholique, sa discipline et ses pratiques sont également immuables, à quelque époque et dans quelque pays que ce soit. Il démontre, par des exemples irrécusables, l'aveuglement de ces fanatiques, qui attribuent à l'influence de la religion romaine les vices qui règnent dans les pays catholiques; il nie qu'on y soit plus immoral qu'en Angleterre, et il demande quelle différence on peut découvrir sur ce point entre les cantons protestans et les catholiques de la Suisse, entre les luthériens de Berlin et les papistes de Vienne.

Jusqu'ici nous avons marché d'accord avec l'auteur; mais nous lisons son chapitre sur l'éducation, et nous cessons de faire route ensemble; il prétend que l'on a eu grand tort de faire participer à ses bienfaits les classes inférieures.

Si une assertion aussi téméraire avait quelque chose de spécieux, nous nous attacherions à la réfuter sérieusement, et nous démontrerions qu'il n'existe aucun motif fondé

(1) NOTE DU TR. Il est inutile de dire à nos lecteurs que le crime de *simonie* est celui que commettent les ecclésiastiques, qui donnent ou qui reçoivent de l'argent pour obtenir ou pour conférer un bénéfice.

(2) Archevêque de Cantorbéry, sous Henri VIII.

(3) Primat d'Angleterre, sous Charles Ier, immolé par le fanatisme parlementaire.

pour mettre en question le bien que l'éducation a fait à la société en général, et en particulier à chacun de ses membres. Mais comment nier que l'éducation procure les moyens les plus puissans de nous rendre heureux et de contribuer au bien de l'humanité ? Les qualités que nous lui devons sont si précieuses, que s'il est arrivé qu'elles aient été mal employées, les mauvais penchans qu'elle a pu favoriser ont été amplement compensés par le développement qu'elle a donné aux talens utiles, et par les nobles et pures jouissances qu'elle a multipliées autour de nous. Il serait aussi raisonnable de retirer au pauvre la lampe qui éclaire sa cabane, et la ramée qui pétille sur son modeste foyer, pour ne pas l'exposer aux risques d'un incendie, que de s'opposer à son instruction, parce que quelques êtres incorrigibles pourront y puiser plus d'audace et d'habileté pour commettre leurs attentats. Plus une nation verra s'accroître sa population et sa richesse, plus elle comptera de scélérats ; mais aussi c'est une grave erreur de supposer que le nombre de crimes y sera plus grand que celui des actes de vertu et de bienfaisance, et c'en est une mille fois plus grave, d'attribuer la dépravation des mœurs à la diffusion des lumières. L'effet contraire est le seul incontestable ; *tout vice est issu d'ânerie*, et l'unique moyen de réprimer ou de prévenir leurs mauvais penchans, c'est de faire connaître aux hommes l'étendue et les conséquences de leurs devoirs. Ce qui entraîne au crime, c'est surtout l'impuissance d'exercer avec succès une industrie avouée par les lois ; c'est un défaut habituel de réflexion qui ne permet pas à l'homme de prévoir les suites de son inconduite ; c'est enfin l'absence d'une occupation honnête et agréable. L'éducation attaque le mal dans sa racine, et c'est une absurdité palpable de pretendre qu'un homme que son instruction a rendu propre à exercer des professions honorables et dont l'étude a mûri le juge-

ment, soit, par cette raison-là même, plus disposé au crime, que l'homme qui se trouve dans une position différente.

Il est très-vrai que l'éducation ne saurait déraciner complétement nos inclinations vicieuses, et qu'elle peut, d'un individu incorrigible dans sa perversité, faire un scélérat plus habile; ainsi celui qui sait écrire sera un faussaire plus adroit que celui qui ne le sait point. L'homme qui peut parler est également plus capable qu'un muet de commettre un parjure. Celui qui a l'usage de ses membres, pourra, mieux qu'un paralytique, attenter à la sûreté de son ennemi. Aussi l'usage de l'écriture ne tend pas plus à faciliter les crimes de faux, que celui de la parole ou des mains à favoriser le mensonge ou l'homicide; et il n'est pas moins absurde de contester sur des motifs semblables l'utilité générale de l'écriture, que de soutenir que le monde serait meilleur et plus heureux s'il ne se composait que de paralytiques et de muets.

C'est pousser trop loin la complaisance, que de réfuter de telles absurdités. En point de fait, l'assertion dans laquelle notre auteur se renferme prudemment est complétement erronée. Il n'a pas daigné nous apprendre sur quoi il la fonde; mais nous savons que ce n'est point sur la vérité. On a long-tems défié les adversaires du système de Bell et de Lancastre, de citer l'exemple d'un seul enfant qui ait subi une condamnation criminelle, après avoir été élevé dans les écoles où on suit leur méthode, et le défi n'a pas été accepté. La conclusion est facile à tirer, mais les avantages de l'éducation en général n'ont pas besoin d'être démontrés par des faits isolés. Il se commet aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, malgré le prodigieux accroissement de sa richesse et de sa population, moins de crimes qu'il y a deux cents ans. A quoi faut-il l'attribuer, sinon à la meilleure éducation des classes inférieures, aux développemens et à la perfection de leur industrie? Comment

expliquer autrement pourquoi il se fait que près de la moitié des crimes commis dans cette portion de l'Amérique où la masse *est éclairée*, le sont par une poignée d'Irlandais *sans éducation?* Comment expliquer autrement le singulier contraste que présentent, sous ce rapport, l'Écosse et l'Irlande? L'auteur convient, il est vrai, que l'Écosse est à la fois éclairée et morale; « mais on oublie, dit-il,
» que cette nation n'a pas toujours possédé les mêmes lu-
» mières; qu'elle doit son éducation au clergé, et que
» les prêtres qui s'étaient spécialement consacrés à ins-
» truire le pauvre et à lui servir de guides en lui appre-
» nant à lire, lui apprenaient aussi ce qu'il devait lire. »
Les prêtres, s'il entend par ce mot les membres du clergé catholique, avaient été expulsés de l'Écosse un siècle avant que l'excellent système des écoles de paroisse y fût généralement adopté. L'acte qui a autorisé sa mise à exécution est postérieur à l'établissement du presbytérianisme; le clergé presbytérien n'a même que des rapports indirects avec les nouvelles écoles; ainsi ce n'est pas aux soins spéciaux que le clergé a pu donner à leur instruction, que les Écossais sont redevables de leur moralité. Il est constant, au contraire, que ce peuple languissait dans la situation la plus déplorable, à l'époque où les prêtres avaient le plus d'influence, et que son état moral s'est rapidement amélioré depuis l'établissement des écoles de paroisses, sur lesquelles ils ont fort peu ou point d'action.

Les raisonnemens de notre auteur ne sont pas plus concluans que ses faits. « Les Anglais, dit-il, ne tiennent compte que de la facilité et de l'économie avec lesquelles on apprend aux enfans à lire et à écrire, comme si l'éducation mentale n'était pas plus importante que l'éducation intellectuelle; comme si cette dernière ne devait pas être considérée comme un moyen de fortifier, si j'ose m'exprimer ainsi, les muscles intellectuels, et si elle ne perd pas

la moitié de son prix, quand elle n'applanit pas la route à des progrès ultérieurs dans la vaste carrière des connaissances. » En vérité, voilà un style d'oracle. Cette distinction, ou plutôt le contraste entre les mots *mental* et *intellectuel*, est tout-à-fait obscur ; mais nous voudrions savoir si, en supposant que l'on pût, par miracle, apprendre à lire et à écrire dans une minute, cette méthode serait défectueuse, parce qu'elle ne fortifierait pas l'intelligence de l'élève. L'auteur ne voit, dans l'enseignement, qu'un exercice. C'en est un, sans doute; mais ce n'est là qu'un de ses avantages indirects et accidentels. Le plus précieux de tous, c'est qu'il nous met en possession d'une faculté que nous n'avions point auparavant. Celui qui décrie l'éducation, parce que les méthodes d'enseignement sont faciles, et en quelque sorte mécaniques, devrait donc refuser un legs de cent mille livres sterling, parce que les facultés de l'esprit s'exerceraient davantage si on gagnait cette somme schelling par schelling. On conçoit qu'un raisonneur de cette force prétende « qu'aucune nation n'est » plus généralement extravagante que l'Angleterre, en ma» tière d'éducation. »

Sur le chapitre des sociétés bibliques, notre auteur raisonne avec la même justesse; il assure que notre engouement pour ces sociétés est poussé jusqu'à la folie ; et il ajoute que ses partisans forcent les catholiques romains à lire la Bible sans commentaire. Là-dessus, il s'emporte contre la morale de l'Ancien Testament, dont il croit la lecture fort dangereuse, lorsque le texte n'en est pas commenté, et il observe combien les gens illétrés sont disposés à la préférer à la morale si pure de l'Évangile. Assurément on ne peut dénaturer les faits d'une manière plus inexcusable. Les sociétés bibliques distribuent les livres saints, sans nier l'avantage des explications ou des commentaires; mais ayant remarqué que les différentes sectes

ne sont point d'accord sur les commentaires et sur les explications qu'on doit donner de la Bible, elles n'en peuvent offrir que le texte, parce qu'il est reçu dans toutes les communions chrétiennes. Toutefois, elles laissent à chacun de leurs membres le soin d'y joindre le commentaire consacré par les lois de son église. Celui qui nierait la convenance de ce procédé, serait nécessairement l'apôtre du *test* (1), des exclusions et de l'intolérance. Sa place serait marquée à côté de ces ridicules personnages qui crient à l'irréligion contre la nouvelle université de Londres, parce qu'on n'y enseigne pas la théologie : comme si l'on ne peut s'instruire de littérature et de philosophie, matières sur lesquelles toutes les sectes sont d'accord, sans apprendre aussi une science sur laquelle chacune d'elles professe des principes tellement opposés, que, sous ce rapport, elles sont constamment armées l'une contre l'autre. Nous sommes d'autant plus surpris de ces sentimens, qu'ils sont en opposition avec les opinions de l'auteur, en matière de religion.

Après avoir exposé quelques-uns des défauts de cet écrivain, nous serions injustes de ne pas signaler le mérite qui le distingue. En général, son ton est enjoué, son style agréable et attachant ; jamais prolixe, et presque toujours de bon goût. Il observe les plus petits détails avec finesse ; souvent ses aperçus sont pleins d'originalité ; il présente, sous un point de vue nouveau, les choses les plus ordinaires, et il arrête notre attention sur une foule

(1) Note du Tr. Par le bill du *test* ou de l'épreuve, que sanctionna Charles II, en 1673, tout officier public était obligé, outre son serment d'*allégeance* (de fidélité et de suprématie), de prêter serment contre la transsubstantiation, en ces termes : « Je déclare que je crois » qu'il n'y a pas de transsubstantiation dans le sacrement de la cène du » Seigneur, ni avant ni après la consécration faite par quelque per- » sonne que ce puisse être. »

d'objets que le vulgaire des auteurs ne saurait ou ne daignerait pas remarquer.

Les observations qui suivent, sur les habitudes des animaux, sont excellentes.

« Quand on est familiarisé avec les animaux, on sait que leur naturel et plusieurs de leurs qualités acquises sont transmis avec le sang. Le chien d'arrêt, par exemple, nous en offre un exemple frappant.

» Cet animal est doué par la nature de l'instinct de la chasse, et il surprend sa proie après s'être arrêté un instant, pour s'élancer sur elle avec plus de succès. L'homme lui apprend à prolonger cette pause, afin d'arrêter la pièce de gibier jusqu'à ce qu'elle tombe sous le plomb fatal. Les chiens de chasse de cette espèce sont d'origine espagnole ; plusieurs sont croisés de cette race avec les chiens renards ou d'autres espèces qu'on a aussi améliorées. L'animal qui résulte de ce mélange perd un peu du caractère des véritables chiens d'arrêt ; en ce qu'à la chasse il est moins disposé à se tenir immobile, ou ne s'y tient pas aussi long-tems ; mais il s'améliore par l'éducation ; et, ce qu'il y a de plus singulier, ses petits héritent de son talent. On les voit en effet, de très-bonne heure, dans les fermes, tenant en arrêt les hirondelles et les pigeons. Plus tard, on leur apprend à distinguer les pièces de gibier qu'ils doivent arrêter de préférence.

» Le chien n'est pas le seul animal dont les habitudes acquises soient héréditaires. Les moutons anglais, par suite probablement de la richesse de nos pâturages, paissent très-rapprochés l'un de l'autre, tandis que ceux d'Écosse sont obligés de s'isoler sur le revers des montagnes pour aller à la recherche d'une nourriture plus substantielle. Les moutons anglais, transportés en Écosse, conservent l'instinct qui les fait pâturer en masse, quoiqu'il soit peu en harmonie avec leur nouvelle situation, et ce n'est qu'à

la troisième génération qu'ils cèdent à la nécessité que la nature du pays leur impose. La même observation peut s'appliquer au genre de nourriture qu'ils choisissent. Lorsque le navet fut introduit d'Angleterre en Ecosse, ce ne fut qu'à la troisième génération que les moutons de ce dernier pays se décidèrent à en faire leur pâture. Il fallut aussi quelques années pour établir en Ecosse l'usage de nourrir les veaux à la main. Les premiers, sur lesquels on fit l'essai, furent amorcés, comme ils le sont en Angleterre, par l'appât d'un vase de lait dans lequel le conducteur de l'animal trempait le doigt pour le lui donner ensuite à sucer. Ce mode de nourrissage, que les veaux de la plaine n'ont adopté qu'avec répugnance, ne l'a jamais été franchement par ceux de la montagne. Les bestiaux de la Haute-Ecosse se sont montrés les dignes imitateurs de leurs maîtres : leur obstination a égalé celle avec laquelle les Celtes et leurs descendans ont repoussé toute amélioration d'origine saxonne. »

Nous terminerons ces extraits en citant d'excellentes observations sur la politesse française.

« Tandis que nous avons vu en France, pendant la révolution, le torrent des passions s'ouvrir de nouveaux canaux, sans cependant changer de caractère, nous avons vu aussi les qualités distinctives de cette nation survivre aux violentes secousses qui semblaient devoir les anéantir. Celle qui devait le plus en souffrir, est cette *politesse nationale*, caractère dominant des Français. Elle s'est dégagée du sein de la nuée orageuse qui l'avait enveloppée un instant; et après que le délire du jacobinisme s'est calmé, il a été impossible d'habiter Paris sans reconnaître dans cette ville la capitale de la nation la plus polie de l'Europe. Jamais, même par d'innocentes extravagances, on ne porte atteinte au respect dû aux monumens publics; partout règnent l'ordre, la décence et la tranquillité. Dans les res-

taurans du plus bas étage, fréquenté par des caporaux ou des cochers de fiacre, ainsi que dans les cabarets de village, vous trouverez des serviettes de toile, des fourchettes et des cuillers d'argent ou d'étain, et dans toutes les auberges, ou restaurans convenablement tenus, le service de table est en linge damassé et en argenterie. Allez à la guinguette, et vous y verrez les deux sexes confondus pêle-mêle observer toutes les règles du *decorum*. Le spectateur y trouvera les mêmes apparences de modestie et de discrétion que dans les salons; il n'y entendra, il n'y verra rien qui choque les convenances. Cette politesse, répandue dans tous les rangs de la société, depuis le dernier jusqu'au plus élevé, abstraction faite de certains raffinemens de convention, est d'autant plus remarquable qu'elle n'existe point dans les autres contrées de l'Europe; quoique dans quelques-unes, telles que l'Angleterre, un plus grand développement du commerce intérieur paraissait devoir rendre plus facile la diffusion de la civilisation.

» Les Français, qui ne sont pas familiarisés avec nos usages, ne conçoivent pas qu'une certaine délicatesse dans la manière d'être soit exclusivement réservée à une classe de la société; et ils en tirent les plus étranges conclusions. J'ai connu un gentilhomme français dans toute l'acception du mot. Prisonnier sur parole, il était admis à la table du gouverneur d'un établissement étranger, où je le voyais souvent; il me pria de venir le visiter à son château, si jamais je me trouvais dans le voisinage. Je me rendis à son invitation, après la ratification du second traité de paix, et je le trouvai avec sa famille et un curé de paroisse, qui venait de quitter l'Angleterre, où il avait émigré au fort de la révolution. « Vous voyez, dit-il au prêtre, en me » désignant, ainsi qu'un Anglais qui dînait avec nous, » vous voyez qu'à table ces messieurs ne se servent pas de » couteaux. — Pardonnez-moi, dit le prêtre, tous les An-

» glais que j'ai vus en font usage. » La question, qui apparemment s'était déjà agitée entre les deux interlocuteurs me fut soumise. « Dans quel quartier de Londres avez-» vous résidé? dis-je à l'ecclésiastique, — Je vivais, ré-» pondit-il, avec une famille logée dans *Saint-Martin Lane*. » — Le rapport du curé est exact, dis-je au gentilhomme; » il vous rend compte de ce qu'il a dû voir dans le quar-» tier qu'il habitait. »

» J'ai dit que les raffinemens de la politesse sont en général mieux connus chez les Français que dans le reste de l'Europe. Cependant on peut les observer dans quelques parties de l'Italie, par exemple à Florence et dans le Vicentin; pays remarquables par le caractère industrieux, docile et poli de leurs habitans. (Je pourrais même citer ces exemples à l'appui de mon opinion sur l'hérédité du caractère national.) Rien n'est en effet plus frappant pour l'étranger que l'existence, dans ces provinces, d'un caractère national entièrement distinct de celui des peuples voisins, ou qui sont en contact avec elles. La même différence se fait remarquer entre l'Angleterre et l'Ecosse. Ici pourtant on peut l'attribuer à la diversité des religions et de l'administration intérieure; mais, quant à Vicence, la difficulté ne peut se résoudre par les causes morales. Le territoire vicentin, comme chacun sait, fait, depuis plusieurs siècles, partie des états de Venise; on y professe la même religion, on y est gouverné par les mêmes lois que dans les autres provinces vénitiennes de Terre-Ferme. Eh bien! le caractère des Vicentins diffère autant de celui des habitans de Padoue et de Vérone, que le caractère anglais diffère de celui des Français. Les Toscans se font remarquer par leur docilité, leur industrie et leur politesse, autant que les Romains et les Bolonais, leurs voisins, par leur rudesse, leur fainéantise et leur turbulence. Comment s'est formé le caractère des Vicentins et des Toscans? Il serait difficile de le savoir,

mais il est clair que sous l'empire des circonstances les plus extraordinaires, ils ont conservé intacte leur manière primitive, quelle qu'en soit l'origine. »

(*Revue d'Édinbourg.*)

INDUSTRIE.

TÉLÉGRAPHES ACOUSTIQUES.

Quels que soient le nombre et la diversité des moyens de communication de la Grande-Bretagne, ils commencent maintenant à ne plus lui suffire. Ces mille canaux qui la divisent; ces chemins que sillonne le fer; ces navires, ces voitures qui les parcourent, et auxquels le feu donne des ailes; ces routes superbes, construites d'après le système de l'ingénieur Mac-Adam, semblent aujourd'hui ne plus être proportionnés à l'activité et à la prodigieuse étendue de ses affaires Dans ce besoin d'amélioration qu'elle éprouve sans cesse, elle envie à la France ses moyens de correspondre par signaux; et une Compagnie se dispose à couvrir son territoire de lignes télégraphiques, qui toutes viendront rayonner autour de Londres, placé au point central. Le gouvernement pourra se servir de ces télégraphes; mais ils ne seront pas dans sa possession exclusive, et c'est principalement dans les intérêts du commerce qu'ils doivent être établis.

La Compagnie n'est pas encore fixée sur le choix du système télégraphique qu'elle emploiera, et elle a engagé tous ceux qui auraient à cet égard des vues particulières, à les lui communiquer, en promettant de grands avantages à

l'auteur du projet qui serait définitivement adopté. M. Thomas Dick, qui a composé, sur les sciences naturelles, des écrits estimés, a conseillé l'établissement de *télégraphes acoustiques.* Il suppose qu'ils seraient préférables à ceux qui sont actuellement en usage en France et en Égypte. Au moyen de ces derniers, les signaux peuvent, il est vrai, être transmis très-rapidement; mais il faut beaucoup de tems pour les disposer; et il en résulte qu'on ne peut guère faire parvenir par leur moyen que des dépêches d'une courte étendue. Quoi qu'il en soit, voici en quels termes le *Glasgow Magazine* rend compte du projet de M. Dick.

« Au milieu des rapides progrès que font, depuis quelque tems, toutes les sociétés policées, ce serait aussi une chose d'une haute importance que de parvenir à étendre la portée de la voix humaine, et de pouvoir causer avec quelqu'un, à une distance de 20 ou 30 milles. Quelques expériences, faites récemment, ont convaincu M. Thomas Dick que cela n'était pas impossible. On sait, depuis long-tems, que le bois est un excellent conducteur du son. Si vous placez une montre à l'extrémité d'une poutre, vous en entendrez très-distinctement les battemens, en appliquant l'oreille à l'autre extrémité; quoiqu'à la même distance il serait impossible de les entendre au moyen de l'air. Dans le numéro de février 1803 du *Journal Philosophique* de Nicholson, M. E. Walker décrit un appareil très-simple, avec lequel il se faisait entendre à dix-sept pieds et demi, en parlant à voix basse. Une trompette était fixée à cet appareil : lorsque l'oreille se trouvait dans une certaine position, on était tenté de croire que les mots étaient prononcés par un être invisible, placé dans l'intérieur de la trompette. Ce qui était encore plus remarquable, c'est que les paroles étaient plus sonores, plus distinctes et cependant plus douces que si elles eussent été proférées dans l'air.

» En 1750, un négociant de Clèves, nommé Jorrissen,

qui était devenu presqu'entièrement sourd, étant un jour assis près d'un clavecin, tandis que quelqu'un en jouait, et l'extrémité d'une pipe qu'il tenait à la bouche, se trouvant par hasard appuyée contre l'instrument, il fut très-agréablement surpris d'entendre toutes les notes d'une manière fort distincte. Avec un peu de réflexion et d'habitude, il retrouva l'usage du sens qu'il avait perdu; car, en prenant un morceau de bois, qu'il appliquait contre ses dents, tandis que la personne avec laquelle il causait en soutenait l'autre extrémité de la même manière, il parvint bientôt à tenir une conversation et à entendre les plus faibles chuchotemens. Au moyen de ce procédé, deux personnes peuvent facilement s'entendre, après s'être bouché les oreilles. L'effet sera le même, si la personne qui parle appuie le bâton contre son col ou sa poitrine; ou si l'un des interlocuteurs le pose contre un vase dans lequel l'autre parle; il est inutile d'ajouter que plus la matière du vase est susceptible de vibrer, plus les sons seront distincts. L'eau est également un bon conducteur du son: le docteur Franklin assure qu'il a entendu sous l'eau, à la distance d'un demi-mille, deux pierres que l'on frottait l'une contre l'autre. On a observé également que la vitesse du son est plus grande dans les corps solides que dans l'air. Selon M. Chladni, qui a fait, à cet égard, beaucoup d'expériences, cette vitesse est même, dans certains corps, seize à dix-sept fois plus considérable.

» Mais ce qui est encore plus concluant pour l'objet dont nous nous occupons, ce sont les expériences faites, il y a quelque tems, par M. Biot, l'un des savans les plus distingués de notre époque, sur la transmission du son, à travers les corps solides, et par l'air, dans de longs tubes. Ces expériences ont été faites, au moyen de tuyaux cylindriques établis pour la conduite des eaux de la ville de Paris. A l'égard de la vitesse du son, on acquit l'assurance

que sa transmission s'opère à travers la fonte, dix fois plus vite que dans l'air. Les tuyaux, au moyen desquels M. Biot voulait savoir jusqu'à quelle distance les sons peuvent être entendus, avaient 1,039 *yards* (environ 476 toises) de longueur. Il s'était placé à l'une des extrémités de ces tuyaux, et M. Martin, qui l'aidait dans ces expériences, à l'autre. Ils s'entendaient parfaitement en parlant à voix basse, et si bien qu'ils pouvaient se concerter sur tout ce qui concernait leurs expériences. « Je désirais, dit M. Biot, déterminer l'endroit où la voix humaine n'était plus susceptible d'être entendue : des paroles prononcées d'un ton aussi bas que lorsqu'on chuchote à l'oreille étaient parfaitement distinctes; de manière que pour ne pas être entendu, il n'y avait qu'un seul moyen, c'était de ne pas parler. Cette manière de s'entretenir avec un voisin invisible, était si singulière, que nous ne pouvions nous empêcher d'en être surpris, quoique nous en connussions la cause. Entre la demande et la réponse, l'intervalle était extrêmement rapide; car il ne fallait pas plus de cinq secondes et demi, malgré les 1,039 *yards* (476 toises) qui nous séparaient. » Le bruit d'un pistolet, tiré à l'un des bouts, faisait à l'autre une explosion considérable; l'air était même chassé avec assez de force pour donner un coup douloureux à la main appuyée au côté opposé, pour entraîner à une certaine distance les substances qui étaient dans l'intérieur des tuyaux, et pour éteindre une lumière.

Un ecclésiastique français, nommé dom Gautier, avait déjà conçu, à la fin du siècle dernier, la possibilité de transmettre des sons articulés à une grande distance. Il proposa de construire des tonnelles horizontales qui s'évaseraient à leurs extrémités, et, au moyen desquelles, les battemens d'une montre pourraient être entendus, à un demi-mille, beaucoup mieux qu'en l'approchant de l'oreille. Il calculait qu'une succession de tonnelles sembla-

bles transmettrait un message à 900 milles (environ trois cents lieues) dans moins d'une heure (1).

» Il résulte des expériences rapportées ci-dessus, que les sons peuvent être transmis à une distance, pour ainsi dire, indéfinie. Si un homme peut se faire entendre d'un autre, qui en est à trois quarts de mille, au moyen d'un simple chuchotement, il y a tout lieu de croire qu'ils pourraient converser à 30 milles (10 lieues), pourvu que les tonnelles fussent construites convenablement. Le second cas ne serait pas plus étonnant que le premier. L'application de cette théorie aurait les résultats les plus utiles et les plus curieux. Par exemple, une personne placée à l'extrémité d'une grande ville pourrait, à une heure désignée, communiquer un message ou converser avec une autre personne placée à l'extrémité opposée; des amis qui habiteraient des villes éloignées correspondraient par des paroles, et reconnaîtraient sans peine leur identité, au son de leurs voix. La nouvelle d'une maladie, d'un accident, d'une mort ou de tout autre événement important, pourrait être transmise dans un instant. Rien ne s'opposerait à ce qu'un ecclésiastique assis dans sa propre chambre à Édinbourg, s'adressât à une congrégation réunie à Musselburgh, à Dalkeith et même à Glasgow. Il pourrait prêcher le même sermon, dans sa propre paroisse, et, l'heure suivante, à 40 milles de distance. Il n'y aurait assurément aucun inconvénient à ce qu'on essayât l'effet d'un prédicateur invisible sur un auditoire chrétien. En se dirigeant d'après des principes analogues, rien aussi ne serait plus facile que de construire un appareil propre à augmenter le volume de la voix, de manière à la faire entendre d'une réunion composée de plusieurs milliers de personnes; ce

(1) NOTE DU TR. Voyez le compte que M. Chappe aîné, ancien administrateur des lignes télégraphiques, a rendu des projets de dom Gautier, dans son excellente histoire du Télégraphe.

qui, dans beaucoup de cas, aurait incontestablement de très-grands avantages. En un mot, la connaissance de toutes les découvertes et de tous les événemens importans pourrait être transmise, d'un bout à l'autre du Royaume-Uni, dans l'espace d'une heure.

» Et que l'on ne s'imagine pas qu'un projet semblable soit chimérique et impraticable. Les expériences de M. Biot sont décisives ; et puisqu'il est démontré que le plus faible chuchotement peut être transmis à environ trois quarts de mille, sans rien perdre de son intensité, il est hors de doute que les sons ordinaires de la voix humaine pourraient l'être également, à au moins vingt fois cette distance. D'ailleurs, n'est-ce pas d'après des principes semblables, que nous éclairons aujourd'hui les rues de nos cités et même l'intérieur de nos maisons. Il n'y pas trente ans que l'idée d'éclairer nos appartemens par une substance invisible, produite quelquefois à six milles du point où nous nous trouvons, n'aurait pas paru moins extraordinaire que celle que nous proposons aujourd'hui. Au fond, il n'est pas plus étonnant que nous puissions nous entendre à dix milles de distance, que de voir, au moyen d'un télescope, des objets placés dans un grand éloignement, aussi distinctement que si nous en étions à quelques pas. L'un et l'autre sont conformes aux lois de la nature, et lorsqu'une fois l'homme a reconnu ces lois, il doit s'appliquer à en tirer parti, en les faisant servir à ses besoins. Ce que les télescopes sont pour les yeux, les télégraphes, ou plus proprement les *tonnelles acoustiques*, le seront pour l'oreille ; et, de cette manière, les deux sens qui contribuent davantage à nos plaisirs et à nos progrès intellectuels, nous rendront tous les services qu'ils sont susceptibles de nous rendre.

» Quant à la dépense qu'entraînerait la construction des *tonnelles acoustiques*, peut-être ne serait-elle pas aussi consi-

dérable qu'on le suppose ; et il est vraisemblable qu'avec la vingtième partie des sommes qu'a coûtées la dernière guerre, on pourrait les ramifier dans tout le territoire de la Grande-Bretagne. Avec le quart d'un million de liv. st., on parviendrait certainement à faire des expériences assez étendues, pour s'assurer de la possibilité de mettre ce projet à exécution ; et une somme semblable n'est considérée que comme une bagatelle, quand il s'agit d'équiper des flottes et des armées pour aller porter la désolation sur les mers et sur les continens. Quand ces manies guerrières cesseront-elles ? Quand les hommes, las de détruire, emploieront-ils leur énergie et leurs capitaux, à produire et à améliorer ? Certes, les idées et les tentatives les plus chimériques ne seraient pas, à beaucoup près, aussi absurdes et aussi honteuses pour le caractère de l'homme, et aussi funestes à son bonheur, que ces projets ambitieux qui ont, dans tous les âges, pour le malheur des peuples, occupé les divers gouvernemens de la terre.

(*Glasgow Mechanic's Magazine.*)

OBSERVATIONS

SUR LES PROGRÈS DE LA NAVIGATION PAR LA VAPEUR.

QUOIQUE l'art de la navigation, par la vapeur, ne fasse, en quelque sorte, que de naître, il serait cependant difficile d'en citer un autre qui, en si peu de tems, ait fait d'aussi grands pas vers la perfection. En effet, il ne s'est pas encore écoulé un siècle depuis l'époque où M. Jonathan Hulls, mécanicien anglais fort estimé, prit un brevet pour les machines à vapeur, et tenta le premier de les ap-

pliquer à la navigation. Après lui, le duc de Bridgewater, le comte Stanhope, et quelques autres, et plus tard, lord Dundas et M. Miller de Dalwinston, aidé de l'ingénieur Symmington, s'occupèrent de ce même objet, et ils furent plus ou moins heureux dans leurs efforts. Enfin, en 1811, M. Bell, de Helensbourg, dans le comté de Dunbarton, eut la gloire de donner à son pays le premier navire à vapeur qui y ait été employé avec un plein succès. Déjà, en 1799, M. Bell avait exécuté le modèle d'une machine à vapeur applicable au même usage. Ce modèle, examiné par une commission de savans, ne fut pas approuvé; mais, sans se rebuter par ce jugement défavorable, M. Bell ne fit que se dévouer avec plus d'ardeur à son noble but, et ne songea qu'aux moyens de triompher des obstacles que les hommes et les choses lui opposaient alors. Persuadé que ce n'était pas dans son pays qu'il parviendrait à vaincre ces obstacles, il traversa l'Atlantique et alla proposer ses plans aux peuples des États-Unis. Il trouva au milieu d'eux de justes appréciateurs de son mérite; la navigation par la vapeur fut adoptée en Amérique, et tel fut le succès du nouveau mode de navigation dans ce pays, que, dans l'année 1821, on y comptait trois cents bâtimens à vapeur en pleine activité, et un très-grand nombre d'autres en construction dans les chantiers.

Long-tems avant cette époque, M. Bell jugeant, d'après les bons résultats qu'il avait obtenus en Amérique, qu'il en obtiendrait de semblables en Europe, avait repassé dans notre hémisphère et s'était fixé de nouveau dans sa patrie. En 1811, comme il a été dit plus haut, il y construisit un navire à vapeur, *la Comète*, du port de vingt-cinq tonneaux, et dont la machine avait la force de quatre chevaux; et avec ce bâtiment, il entreprit la navigation de la Clyde, qu'il accomplit heureusement de Helensbourg jus-

qu'à Greenock et Glasgow. Faut-il ajouter que, pendant que, grâce à ces heureux essais, la construction et la manœuvre des bâtimens à vapeur ont fait tant de progrès en Angleterre, et que le commerce en retire déjà de si grands avantages, celui auquel nous sommes principalement redevables de ce bienfait, vieillit sans récompense, et paraît destiné à mourir dans le besoin!

Cette invention offrait de prodigieuses ressources aux capitalistes, et elle ne tarda pas en conséquence à obtenir leur appui. C'est par eux qu'elle a vaincu les obstacles que lui ont opposé d'abord l'ignorance, les préjugés et des intérêts contraires : grâces à leurs efforts, la Grande-Bretagne peut aujourd'hui se glorifier d'avoir 150 bâtimens de ce genre en mouvement sur ses fleuves et sur les mers qui l'entourent. Ces bâtimens sont de la contenance de trente tonneaux jusqu'à celle de cinq cents, et ils sont mus par des machines à vapeur, dont la force varie depuis quatre chevaux jusqu'à cent quarante; ou, en d'autres termes, elle possède une réunion de bâtimens à vapeur, dont le port total est de seize mille tonneaux, et dont la force collective, quant aux machines qui les font mouvoir, est exprimée par celle de cinq mille chevaux; ajoutons que les frais de construction de cette petite marine, n'ont pu s'élever à moins d'un demi-million sterling (12,500,000 fr.)

Voici comme sont répartis la plupart de ces bâtimens : En Écosse, 29 parcourent la Clyde; 10, le Forth; 4, le Tay; un seul navigue sur le lac Ness; 20 partent comme paquebots de la Tamise, et se rendent aux ports de Margate, de Ramsgate, de Southend et de Gravesend, et ceux de Scarbourg et de Leith, de Calais et Rotterdam, transportent annuellement, dans ces divers lieux, plus de cent mille passagers : ces vingt bâtimens, en calculant au taux le plus bas, c'est-à-dire à 30 *schellings*, pour

la dépense totale de chaque passager, mettent à eux seuls en mouvement une somme de 150,000 liv. st. (3,750,000 f.); 17 autres sont employés en Angleterre à la navigation de la Mersay, et 15 à celle de la Tyne; 2 font le trajet entre Bristol et Bath; 4 chargés de porter la malle, traversent la mer d'Irlande entre Holyhead et Dublin; et 2 autres la franchissent entre Waterford et Milfort; 4 sortent du port de Belfast en Irlande, et, enfin, 10 autres naviguent sur divers canaux.

Malgré la rapidité avec laquelle la navigation, par la vapeur, s'est ainsi perfectionnée, elle est restée cependant assez long-tems bornée à nos lacs et à nos fleuves, et ce n'est que dans l'année 1818, qu'on a tenté, pour la première fois, de l'employer sur la mer. Le *Rob-Roy*, bâtiment construit par M. Denny, de Dumbarton, d'après un nouveau procédé, du port de quatre-vingt-dix tonneaux, et pourvu d'une machine à vapeur de la force de trente chevaux, fut lancé en mer dans le cours de cette année, et il passa heureusement de Greenock à Belfast, trajet d'environ cent vingt milles. Dans l'année suivante (1819), le *Talbot*, bâtiment plus considérable et d'une plus grande force, entreprit de franchir la mer entre Holyhead et Dublin, et essuya, sans accident, d'assez rudes bourrasques dans sa course. Encouragée par ces exemples, la navigation par la vapeur a pris, de jour en jour, une extension plus grande, et ce développement s'est fait surtout remarquer sur les bords de la Clyde; l'*Ivanhoe*, le *Belfast*, le *Robert Bruce*, le *Waterloo*, l'*Éclipse*, le *Superbe*, le *Majestueux* et le *Cambrien*, ont été successivement construits sur ses rives, et ces bâtimens, s'aventurant hors du fleuve, sont allés gagner les ports éloignés de Greenock, de Belfast et de Liverpool. Tous ces navires sont dans des dimensions plus grandes, et ont une force

de vapeur plus intense que tous ceux qu'on avait vus antérieurement. Dans le cours de cette même année, on a construit et lancé la *Ville d'Édinbourg*, bâtiment qui, pour la grandeur et la magnificence, surpasse encore de beaucoup ces derniers. C'est alors que la possibilité de faire, par la navigation à vapeur, un voyage sûr et expéditif sur les grandes mers, a été démontrée. La *Ville d'Édinbourg* accomplit heureusement le trajet de Leith à Londres, qui est de 400 milles. Le *Tourist*, paquebot à vapeur, devança de dix heures la malle-poste, dans le trajet entre Édinbourg et Aberdeen, ce qui détermina à adopter sur-le-champ ce mode de transport pour les lettres. Dans le cours de l'année suivante (1820), on construisit et on lança, à Liverpool, le *James Watt*, le *Saint-Patrice* et le *Saint-Georges*, tous grands et superbes navires du même genre. Le *Swift*, de Leith, bâtiment à voiles, fut, vers cette époque, équipé en paquebot à vapeur, et, le premier, il tenta le passage entre Brighton et Dieppe. Peu après s'établirent le *Lord Merville* et le *Talbot*, pour le trajet entre Londres et Rotterdam. La machine à vapeur fut appliquée, en même tems, à divers bacs, à ceux en particulier, dont on se sert pour passer la Mersey, le Tay, le Forth, le Severn, le Humber, et quelques bras de mer.

Depuis 1820, beaucoup d'autres navires à vapeur, de grandeur et de forme diverses, ont été construits et lancés dans nos ports. Le port de Hull, dans le comté d'York, expédie chaque semaine deux navires à Londres. Le *Soho*, bâtiment remarquable par la beauté de sa construction et l'élégance de ses décorations intérieures, va et vient constamment entre Londres et Edinbourg. Le *Lord Liverpool* et la *Cité de Londres*, viennent d'être équipés pour naviguer entre Calais et Boulogne, et nos ports sur la côte opposée; en un mot, les avantages que possède ce mode

de navigation, sont si généralement reconnus aujourd'hui, et les capitaux se dirigent tellement vers ce genre d'entreprise, qu'il est hors de doute que, dans quelque tems, il n'y aura pas de port dans le Royaume-Uni, qui n'ait son navire à vapeur, et quelques-uns même en auront plusieurs. Je dois faire observer que l'administration de la poste aux lettres emploie les navires à vapeur pour le transport de la malle, partout où la chose est possible, et que l'administration de la marine vient d'en attacher à plusieurs de nos ports, pour servir à remorquer les bâtimens de guerre, soit à leur entrée, soit à leur sortie de ces ports.

Il est assez remarquable que, par ce dernier usage du bâtiment à vapeur, l'un des principaux objets du brevet accordé, il y a près d'un siècle, à Jonathan Hulls, se trouve aujourd'hui rempli. On conçoit sans peine de quelle utilité ces bâtimens peuvent être pour notre marine militaire. En effet, en tems de guerre surtout, lorsqu'il s'agira de mettre promptement en mer une escadre ou une flotte, il sera inappréciable de pouvoir, en dépit même des vents contraires, la remorquer hors du port avec des navires à vapeur.

Nous n'avons jusqu'ici considéré la navigation par la vapeur, que comme effectuée au moyen de l'instrument qu'on a nommé *machine à basse pression*, la seule qui soit aujourd'hui en usage dans les îles Britanniques. Nous allons maintenant appeler l'attention du lecteur sur la navigation qui s'opère par la machine à haute pression. Ce dernier appareil est à peu près semblable à l'autre, quant à la forme, mais très-différent dans ses résultats. Sous bien des rapports, mais surtout sous le rapport capital de la force impulsive, il l'emporte de beaucoup sur la machine à basse pression. Toutes les différences qu'on remarque entre les deux machines, tiennent à une seule cause; savoir :

que le principe de la condensation est appliqué à l'une, et n'a pas lieu dans l'autre. La vapeur étant condensée dans la machine à basse pression, cette machine exerce une pression qui n'est guère que de huit livres pesant par pouce carré du piston. Dans la machine à haute pression, au contraire, la vapeur n'est pas condensée; et sa force, qui, par cette raison, s'accumule toujours, n'est bornée que par la nature de la résistance qu'elle doit vaincre, et par la capacité plus ou moins grande de la chaudière qui lui fournit son aliment. Cette dernière machine exerce souvent son action avec une force égale à cent cinquante livres, par pouce carré du piston, et, selon plusieurs personnes, cette même force pourrait être portée à un millier. La machine à basse pression offre, d'ailleurs, ce double inconvénient, que l'appareil qui la constitue occupe beaucoup d'espace dans le bâtiment, et qu'elle consume une quantité très-grande de combustible, à laquelle il faut également accorder une place très-considérable. Prenons pour exemple un bâtiment à vapeur de la force de cent tonneaux; la machine, avec son combustible, y occupera un espace d'environ quarante-quatre pieds carrés; et il résultera de cette circonstance que, pour contenir, en outre, une certaine quantité de marchandises et un nombre déterminé de passagers, ce navire aura besoin d'être construit sur une échelle hors de toute proportion avec le but auquel il sera destiné; que, d'ailleurs, les droits de tonnage et les frais de toute espèce seront fort augmentés, et que, dans les passages étroits et difficiles, on aura beaucoup de peine à manœuvrer le bâtiment. Mais si, au lieu d'employer cet appareil, on fait usage de la machine à haute pression, on n'a alors besoin que de la moitié de ce même espace pour loger la machine et le combustible : on fait faire dans ce cas, à un bâtiment de trois cents tonneaux, tout le service que fait, dans l'autre, un bâtiment

de cinq cents; on se procure une forte économie, tant dans les frais de combustible que dans ceux de tout autre genre; et l'on gagne, en outre, de nouvelles facilités pour l'arrimage, et une accélération très-considérable dans la marche du bâtiment.

Cependant, il ne faut pas se le dissimuler, la machine à haute pression, malgré tous ses avantages, ne sera que très-difficilement substituée, dans notre navigation, à la machine à basse pression. Le souvenir des accidens qu'elle a occasionés, s'opposera sans doute pendant long-tems à ce qu'on l'adopte généralement. Le Parlement a cru devoir en interdire l'usage dans notre navigation, à cause de ces accidens, et il est à croire qu'il ne se déterminera pas de si tôt à lever cette prohibition. Ne doit-on pas espérer, toutefois, que si l'on prenait à tâche d'étudier cette puissante et dangereuse machine, et qu'on en fît l'objet d'expériences spéciales et bien dirigées, on réussirait à en perfectionner le jeu, et à y donner toute la sûreté qu'on attribue exclusivement aujourd'hui à la machine à basse pression? On peut même douter, malgré les déplorables accidens dont elle a été cause, tant aux Etats-Unis d'Amérique que dans la Grande-Bretagne, que sa prohibition *absolue* soit une mesure sage chez une nation toute maritime comme est la nôtre. En effet, pouvons-nous rester stationnaires dans l'art de la navigation, art sur lequel repose notre prospérité et même notre existence, sans que d'autres nations plus hardies et plus aventureuses nous dépassent? Et c'est là précisément ce qui paraît devoir nous arriver. Le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique n'a pas craint de permettre chez lui l'usage de la machine à haute pression, et même de l'introduire dans sa marine militaire. Parmi les 400 navires à vapeur qui portent le pavillon américain, on en compte déjà un assez bon nombre qui font partie de la marine de l'état, et qui sont mus

par la machine à haute pression. Nous ne pouvons douter, d'après ce fait, que si nos relations pacifiques viennent un jour à se troubler avec cette puissance, et que nous ayons à mesurer nos forces avec les siennes, la lutte sera désavantageuse pour nous. Avec des navires, que la machine à haute pression fera voler sur les eaux, quelles facilités l'ennemi n'aura-t-il pas pour inquiéter nos côtes, et pour ruiner notre commerce dans les mers lointaines? Pour lui, les distances seront nulles; pour nous seuls, elles seront un obstacle. On s'est flatté que les Américains seraient arrêtés dans leurs progrès par la rareté du combustible, car les ressources qu'ils tirent de leurs forêts ont nécessairement des bornes; mais que l'on considère que le jour où le bois viendra à leur manquer, il sera remplacé par la houille, matière qu'ils cherchent avec soin dans leur pays, et dont ils ont déjà trouvé d'inépuisables veines. Pour pouvoir combattre avec un pareil ennemi, il faut employer les mêmes armes. Suivons-le, quels qu'en soient les dangers, dans les perfectionnemens qu'il fait dans le nouveau mode de navigation. Apprenons comme lui à régler l'action de la vapeur, et à manœuvrer des vaisseaux d'une construction toute nouvelle. Ayons, par exemple, des bâtimens dont les côtés formés de couches alternatives de chêne et de liège, aient treize pieds d'épaisseur, et soient armés de coutelas et de piques qu'on fait rentrer et sortir à volonté, au moyen de la même machine qui manœuvre le bâtiment. En un mot, faisons tout ce qui est utile, et, s'il est possible, plus encore.

D'après les considérations que nous venons de présenter sur les avantages comparatifs de ces deux appareils, et sur les résultats fâcheux que doit avoir, pour notre marine, l'état stationnaire où elle est tenue par l'acte législatif qui prohibe la machine à *haute pression;* considérations qui,

sans doute, n'ont pas échappé à l'active prévoyance de notre gouvernement; nous aimons à croire que ce même gouvernement, qui, lors de l'introduction, en Angleterre, de la navigation par la vapeur, y donna de si prompts et de si utiles encouragemens, portera de nouveau son attention vers cet objet; et que, dans le but de modifier notre législation sur le point en question, et de conserver, autant que possible, notre supériorité maritime, il s'occupera de faire faire une série d'expériences sur la machine à haute pression; expériences qui, sans doute, auront pour résultat de perfectionner ce mode de navigation et de le substituer peu à peu à celui désormais insuffisant par la machine à basse pression.

Cette question mérite, d'ailleurs, une attention particulière sous un autre rapport bien important, celui de l'économie; et on se le persuadera sans peine, quand on saura combien est dispendieuse la navigation par la vapeur dans son état actuel. Un paquebot à vapeur, qui est de la force de 100 chevaux, coûte, pour frais d'équipement et de construction, une somme d'environ 20,000 liv. st. (500,000 fr.). Les frais de combustible, à raison de mille livres pesant par heure, joints à l'entretien et au salaire des employés à bord, se montent, par mois, à 250 liv. st. (6,250 fr.). Les droits de tonnage, ceux d'entrée dans les ports, avec les frais de pilotage et d'éclairage, sont estimés à 200 liv. st. par an (5,000 fr.). L'assurance se paie à raison de 100 liv. st. par mois (2,500 fr.), et dans le cours de chaque année, il faut comprendre encore environ 500 liv. st. (12,500 fr.), pour frais de petites réparations et autres menues dépenses pendant la mauvaise saison. Ce n'est pas là tout : on calcule qu'un navire à vapeur de ce genre ne peut durer plus de dix ans; pour le remplacer au bout de ce terme, il faut donc avoir fait une épargne annuelle d'environ 2,000 liv. st.

(50,000 fr.), sans compter une somme de 1,500 liv. st. (37,500 fr.) qu'il aura fallu ménager pour le renouvellement des chaudières pendant ce même période. En somme, il résulte de toutes ces dépenses, qu'un paquebot à vapeur, pourvu d'une machine à basse pression de la force de 100 chevaux, ne coûte guère moins de 12,000 liv. st. par an (300,000 fr.). (*Blackwood's Magazine.*)

SCIENCES.

EXPÉRIENCES SUR LES PROPRIÉTÉS HYGROMÉTRIQUES DE QUELQUES SUBSTANCES ANIMALES ET VÉGÉTALES.

Par Henry Jome Blackadder, esq., surgeon (1).

J'EUS occasion, dit M. Blackadder, il y a quelques années, de faire un grand nombre d'expériences pour reconnaître les propriétés hygrométriques de certaines substances, et les variations que pouvait y apporter l'action de divers fluides. Plusieurs des faits que j'ai constatés dans le cours de ces recherches, sont, autant que je puisse en juger, nouveaux, et certainement dignes d'intérêt; par

(1) NOTE DU TR. Saussure avait reconnu que les diverses vapeurs, autres que celle de l'eau, étaient sans action sur l'hygromètre, ou du moins n'avaient qu'une influence relative à leur mélange avec une faible portion de vapeur aqueuse; ces nouvelles expériences complètent celle de Saussure, en démontrant que des fluides huileux, susceptibles en apparence, comme l'eau elle-même, d'imprégner certains corps, n'ont cependant sur eux aucune action hygrométrique, et de plus qu'ils n'excluent point celle de l'eau, soit à l'état de liquide, soit à l'état de vapeur, quoiqu'interposés dans les interstices moléculaires de ces corps par une imbibition préalable. W. D. M. P.

exemple, divers essais m'ont conduit à rechercher les modifications que présenteraient certaines substances hygrométriques, préalablement imbibées d'huile. Ayant choisi quatre hygromètres très-sensibles, deux formés de substance animale, et deux de substance végétale; j'en trempai un de chaque espèce dans l'huile. Après saturation complète, j'en essuyai légèrement la surface avec un pinceau très-mou; ils n'avaient alors éprouvé aucune variation; mais ayant ensuite exposé les quatre instrumens à un air humide, j'obtins un résultat qui s'est répété constamment en variant l'expérience; savoir, qu'une substance assez imbibée d'huile pour devenir transparente, d'opaque qu'elle était auparavant, absorbait le même degré d'humidité atmosphérique; mais, cependant, avec un peu moins de promptitude.

J'étais loin de prévoir un résultat aussi curieux; l'explication la plus plausible de ce phénomène me paraît être, que l'huile, incorporée dans une substance semblable, ne fait, pour ainsi dire, que se loger entre ses fibres, sans pénétrer les molécules qui la composent; tandis que l'eau est susceptible d'une véritable combinaison, que la présence de l'huile ne peut empêcher, pourvu qu'elle ne forme pas à la surface une couche ou une sorte de vernis impénétrable.

Ce phénomène explique parfaitement comment le système cutané de l'homme ressent si fortement l'influence de l'humidité, quoiqu'il en soit préservé, en apparence, étant enduit d'une espèce d'huile naturelle. C'est encore par la même raison que les chaussures absorbent l'eau avec tant de facilité lorsque l'on marche, par exemple, sur l'herbe humide.

On savait également, par expérience, que lorsque les cuirs de harnais sont desséchés, il suffit pour leur rendre leur souplesse, d'en mouiller légèrement la surface. Par,

ce procédé, on ne risque pas d'altérer le cuir, comme il arriverait en l'imbibant trop fortement, et on lui rend toute l'élasticité dont il est susceptible, tandis que l'huile ne lui rendait un peu de souplesse, qu'en lubréfiant les fibres dont il se compose, sans en faire cesser l'état de roideur et de sécheresse.

Une des substances que j'ai soumises le plus souvent à mes expériences, est le papier végétal; il est très-propre à la construction des hygromètres d'une marche régulière. En les imbibant d'huile, ils sont moins susceptibles de s'altérer, et leur vertu reste la même; j'en ai un qui se conserve parfaitement depuis trois années, quoique je ne prenne d'autre précaution que de le mettre à l'abri de la pluie.

La construction de ces instrumens est tellement simple, qu'elle en compense la délicatesse; un morceau de ce papier, fixé, à une extrémité, par une épingle, dans le repli d'une lame métallique très-mince, dirige, par son autre extrémité, une aiguille qu'il redresse en se contractant, et qu'il abandonne à son propre poids quand il s'allonge par l'effet de l'humidité : cette aiguille parcourt un segment de cercle sur lequel sont tracés les degrés précis de la marche de l'instrument.

Le papier végétal est quelquefois employé, au lieu de verre, lorsqu'on veut seulement se procurer du jour, sans avoir besoin de distinguer les objets extérieurs (1). Mais dans ce cas, après l'avoir imbibé d'huile pour lui donner la transparence, il faut le recouvrir d'un vernis particulier, afin de le soustraire à toute influence hygrométrique.

(*Revue d'Édinbourg.*)

(1) Le capitaine Franklin employa le papier végétal, au lieu de verre, à cause de la facilité du transport, pour les fenêtres du fort l'*Entreprise*.

VOYAGES.—STATISTIQUE.

VOYAGE D'UN FRANÇAIS EN ANGLETERRE, PENDANT LE GOUVERNEMENT DE CROMWELL.

On a trouvé dernièrement, en Angleterre, parmi les manuscrits du célèbre agronome Evelyn, auteur de la Sylva (discours sur les arbres fruitiers), et de plusieurs autres ouvrages intéressans, une traduction faite par lui de la lettre d'un Français, qui, à ce qu'il paraît, visita l'Angleterre au commencement de l'administration de Cromwell, et qui consigna ses observations sur ce pays, dans une correspondance adressée, en France, à quelque personnage considérable de cette époque. Cette traduction fut publiée à Londres, en 1651 (1), où elle parut sous le titre de *Character of England, as it was lately presented in a letter to a nobleman in France*. Il s'en fit alors plusieurs éditions. Elle vient d'y être réimprimée sur le manuscrit original avec quelques autres manuscrits d'Evelyn; elle est précédée d'un mot d'introduction, écrit par ce dernier, et qu'il avait annexé aux éditions antérieures.

Voici comme Evelyn s'y exprime sur la lettre en question :

« La lettre que je donne ici au public, est traduite d'un manuscrit français, qui me fut confié dernièrement par un ami. Lorsque je parcourus d'abord ce manuscrit, je fus

(1) Note du Tr. A cette époque Cromwell n'avait pas encore été déclaré Protecteur de la république, mais il était général commandant en chef de l'armée anglaise, et lord-lieutenant d'Irlande; et son autorité n'était pas moins grande que celle qu'il a exercée depuis sous le titre de Protecteur.

vivement piqué, je l'avoue, des observations qu'il contient, tant sur mon pays, que sur mes compatriotes, et je n'eus nulle envie alors de le communiquer à personne, et encore bien moins de le livrer à l'impression. Cependant, après avoir réfléchi un peu sur cette critique de nos mœurs, je la vis sous un point de vue nouveau, et je considérai qu'elle pouvait être utile à mes compatriotes par les vérités qui s'y trouvent, au milieu de quelques inexactitudes. Je me déterminai, d'après ces motifs, à la transporter dans notre langue, et, toute sévère qu'elle est, à la produire au jour.

» Les observations de cet étranger sont, en général, fondées, et il a bien mis à profit le séjour qu'il a fait dans notre pays. Je pense donc que, quant aux défauts qu'il nous reproche, nous ferons bien de ne pas trop nous récrier; mais, au contraire, de faire de notre mieux pour nous en corriger. Nul doute que si nous examinions son pays comme il a examiné le nôtre, nous n'y trouvassions beaucoup à redire, et que la représaille ne nous fût facile; toutefois, différons cette vengeance, quant à présent, et ne tentons de réformer les autres, que quand nous nous serons réformés nous-mêmes. »

Voici comment le voyageur en question entre en matière :

« Nous sortîmes du port de Calais, et, aidés d'un vent propice, nous atteignîmes en peu d'heures celui de Douvres, où nous fûmes bientôt débarqués. Nous nous mîmes de suite à parcourir la ville; mais on nous y fit partout un si étrange accueil, que si ce n'eût été le ridicule de n'être venu que pour m'en aller, je crois que, dans mon dépit, je me serais rembarqué immédiatement. Je ne voyais que des gens au maintien roide et dédaigneux, qui nous considéraient d'un air soupçonneux et défiant, en chuchotant ensemble et en faisant des gestes moqueurs. J'avoue

que je ne m'étais pas attendu à un accueil aussi repoussant, et à une différence si grande de mœurs entre deux peuples si voisins; peuples qu'un seul petit bras de mer sépare.

» Mais ce n'étaient pas là toutes les tribulations auxquelles nous étions destinés; lorsque nous fûmes montés en voiture pour cheminer vers Londres, tous les polissons de la ville s'attroupèrent autour de notre chaise, et se mirent à nous poursuivre, en hurlant et en effrayant nos chevaux par leurs cris, et en nous apostrophant par les noms de *french dog! french dog! monsire! monsire!* Les chevaux et les postillons sont bons sur cette route, et en conséquence, bien que nous partîmes de Douvres un peu tard dans la journée, nous fûmes avant la nuit à Rochester, ville qui, entre Douvres et Londres, est la première station. Reconnus pour Français aux portes de cette ville, nous y fîmes notre entrée à peu près comme nous avions fait notre sortie de Douvres, et nous fûmes conduits au milieu de ce singulier triomphe à l'hôtellerie. Y étant descendu, et m'étant mis à table après avoir pris quelque repos, quelle fut ma surprise de voir mon hôte venir s'asseoir à mes côtés et m'interroger sur ce que je venais faire dans son pays? Cet homme se mit ensuite à fumer tout près de moi; il m'envoyait des bouffées de tabac au visage à chaque instant, et faisait d'autres incongruités encore plus choquantes. Au surplus, j'aurais été mal reçu à m'en plaindre, car tel est l'usage dans ce pays, et les gens de qualité sont obligés de se soumettre à ces impertinences. Arrivé à Londres, je me fis descendre chez un personnage respectable pour qui j'avais des lettres. Ce personnage, accompagné de quelques-uns de ses amis, s'offrit à me conduire lui-même dans une maison où un logement m'était préparé. Nous partîmes, et dans la course que nous fîmes pour nous y rendre, je ne manquai pas

de recevoir de nouveaux honneurs; ceux-ci cependant paraissaient s'adresser également aux personnes qui m'accompagnaient. Ce sont des gens de qualité, et depuis les troubles qui ont bouleversé ce pays, ceux de cette classe ont souvent à essuyer de pareils outrages. La populace des rues courait à notre suite et criait : *Ouzé! frenchman! french dog!* et par fois *kingsman* (royaliste)! ce qui regardait mes compagnons; et tout en nous apostrophant ainsi, on jetait à pleines mains, sur nous, des os, des débris de végétaux et la boue des ruisseaux. Nous fûmes escortés de cette manière, jusqu'à ce que nous atteignîmes la maison où je devais trouver un gîte.

» Il se passe vraiment des choses bien étranges chez cette nation; des choses qui scandaliseraient à Paris, et qui, à Londres, paraissent toutes simples. Les gens du plus bas étage sont ici les maîtres. Ils insultent aux riches et aux nobles, et pour tenir ces misérables en bride, l'autorité des magistrats est impuissante. On ne se range pas, dans cette ville, pour ceux qui vont en équipage : au contraire, des charretiers insolens leur barrent le chemin dans les rues, font verser leurs carrosses, qu'ils se permettent d'appeler *hell-carts* (voitures infernales); puis quand ils les ont jetés à bas, ils en font des moqueries. Les bourgeois que les nobles font vivre, et qui, par cette raison, devraient s'unir à eux pour punir et empêcher ces désordres, y prennent, au contraire, un malin plaisir. Enfin, rien ici n'est à sa place, et toutes ces extravagances, et mille autres du même genre, ne sont que l'effet naturel du système d'égalité qui, dans ces derniers tems, s'est introduit en Angleterre. »

Voici comment l'auteur décrit Londres :

...... « Londres est un amas de maisons bâties presque toutes en bois et sans art. Vue à distance, cette ville a bien quelque chose d'imposant; mais, étant sans symétrie et

sans ordre, elle est misérable à voir dans l'intérieur. On cherche en vain ici cette foule de beaux édifices qui se remarquent à Paris et dans les autres villes de France; édifices qui rendent notre pays l'émule de l'Italie, et qui lui ont acquis un si grand renom, qu'aujourd'hui on y voit affluer des voyageurs de tous les points du globe. Ce n'est pas que ce royaume ne possède aussi quelques morceaux d'architecture; mais je les crois en petit nombre, et maintenant ils sont fort mal entretenus. La plupart de ces monumens sont gothiques, et le plus remarquable de ce genre, qu'on voie à Londres, est l'abbaye de Westminster, sépulture des rois du pays. Les seuls édifices modernes que j'aie encore vus, sont le palais de Whitehall, demeure du feu roi, et le nouveau portique de l'ancienne église de Saint-Paul, que quelques personnes mettent en parallèle avec l'entrée de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Cette église est incontestablement très-belle; mais c'est un motif de plus d'être indigné de la voir profanée et avilie comme elle l'est aujourd'hui. On bâtit contre le mur, on vend sous son portail, et on a converti l'intérieur en un vaste magasin.

» Ce peuple est, je crois, le premier dans la chrétienté qui ait changé ses églises (car si l'on traite ainsi celle de Saint-Paul, jugez si on ménage les autres) en marchés, en cabarets, en écuries, et qui ait osé vanter ces profanations comme des actes de réforme et de piété. Il y a une secte puissante, en Angleterre, qu'on appelle *les presbytériens*. Elle vient d'Écosse, et elle repousse également les dogmes catholiques et le rit anglican. Ces presbytériens sont des esprits sombres, des enthousiastes assez semblables à nos religionnaires de France et aux fanatiques de Genève. J'ai eu la curiosité d'assister à quelques-unes de leurs réunions; et je n'ai pu voir dans leur culte ni décence ni dévotion. L'auditoire reste assis et couvert, pendant qu'on

lit les psaumes; puis il se met debout et nu-tête lorsqu'on les chante. Cette secte n'a aucun rit, elle exclut toutes les cérémonies en usage dans les mystères sacrés. Voici comment le service divin se fait chez ces chrétiens équivoques. L'un d'eux, prêtre ou non, mais oujours quelque tête échauffée, monte en chaire et débite une litanie. Cette litanie est dite d'ordinaire, sur un ton hypocrite et larmoyant, qu'on appelle ici *canting* à cause de sa ressemblance avec le ton des mendians et des vagabonds. La prière faite, celui qui l'a dite est remplacé par un prédicant. Celui-ci étale sur le pupître un cahier manuscrit dans lequel il lit une longue homélie. C'est communément un tissu de notions abstraites et spéculatives, un discours où le sacré et le profane se confondent, et où, à l'aide de l'Écriture qu'on y altère, les doctrines des églises catholique et anglicane sont combattues, et les ministres de ces mêmes églises injuriés. Après ce sermon, viennent d'autres litanies, que chacun paraît faire réciter à sa guise. »

Parlant ailleurs de Londres et des mœurs de ses habitans, notre voyageur dit :

« Cette ville étant principalement bâtie en bois, les incendies n'y sont pas rares; et quand ils ont lieu, ils réduisent quelquefois en cendres un quartier tout entier. Il semble, qu'à cet égard, les magistrats n'aient ni volonté ni pouvoir de rien empêcher, car ils n'exercent aucune surveillance sur la construction et sur l'emplacement des maisons. Il arrive aussi, de ce que chacun est maître de bâtir comme il veut, que cette ville est fort laide : les rues n'y sont point alignées, et outre qu'elles sont étroites par elles-mêmes, elles sont encore rétrécies par des échoppes qui les bordent, et par des enseignes placées en saillie. Ces mêmes rues sont parcourues sans cesse par des gens à cheval qui effraient les piétons, et par des voitures dont

les conducteurs sont très-insolens. A voir un Anglais à cheval, il semble qu'il ait toujours quelqu'ennemi à ses trousses; et quand il est en voiture, on dirait qu'il va quérir une sage-femme.

» Il faut que ce peuple ait un goût bien décidé pour la boisson, puisqu'à chaque pas qu'on fait dans cette ville, on ne rencontre que tavernes et cabarets; il paraît que toutes les classes les fréquentent. Les nobles mêmes y passent une grande partie de leur tems; ils y fument et s'y abreuvent d'une liqueur appelée *ale*. Cette liqueur, qui est faite avec de l'orge fermentée, est la boisson commune du pays. Le vin y est apporté du dehors, et ceux qu'on y boit le plus généralement, viennent d'Espagne et de Portugal. Ces vins sont fort chargés d'eau-de-vie, et par conséquent très-capiteux; on les débite dans les tavernes, les gens riches en boivent avec excès dans ces lieux, où ils se rassemblent pour jouer, et où ils se ruinent très-souvent. Ce peuple a aimé de tout tems la débauche; mais depuis peu il y a mêlé l'impiété. Je vous ai dit comment ils ont traité les églises. Ils les ont dépouillées pour les rendre, disent-ils, *à l'état primitif;* car ils ne veulent ni autels, ni enceus, ni tableaux, ni pompe sacerdotale; ils ont vendu et dispersé les ornemens de ces mêmes églises. Les vases sacrés et les orgues ont passé des temples dans les tavernes. Ces vases servent à des usages profanes; et les orgues qui concouraient dans de saints lieux à célébrer les louanges du Seigneur, font maintenant entendre leurs accords dans des lieux de débauche, et accompagnent des dithyrambes et des chansons bachiques. Je vous disais tout-à-l'heure que les seigneurs les plus distingués fréquentent ces mauvais lieux: mais, ce que vous croirez à peine, c'est que des femmes de qualité ne rougissent pas d'y accepter des fêtes; qu'elles prennent part aux orgies qu'y font les hommes, boivent avec eux des rasades,

écoutent leurs chansons grivoises, dansent en leur présence au son du violon ; et ces dames appellent cela un amusement honnête!

» Il faut que je vous raconte une scène bien singulière, dont j'ai été témoin ces jours passés ; elle a eu lieu dans une maison de campagne près de Londres ; maison où l'on fait habituellement grande chère, et où il y a toujours nombreuse compagnie. J'y arrivai comme on finissait de dîner, et je surpris les convives au moment où, selon l'usage, la nappe venait d'être ôtée. La bouteille circulait déjà de main en main, et l'on paraissait disposé à boire abondamment. Le maître de la maison me connaissant assez pour savoir que cette scène d'intempérance serait peu de mon goût, s'offrit à me conduire au salon où les dames venaient de se retirer. J'acceptai sa proposition, et, en conséquence, il me fit monter au premier, où je trouvai réunies, dans une grande pièce, les dames en question. Après m'avoir présenté à elles comme un étranger peu fait encore aux usages de leur pays, il me quitta pour rejoindre ses convives, et je m'occupai de causer de mon mieux avec ces dames. Je passai ainsi une bonne heure, au bout de laquelle notre conversation fut interrompue par le bruit de plusieurs voix qui provenait du rez-de-chaussée où j'avais laissé ces messieurs ; bruit qui allait toujours en croissant. Bientôt après, quelle fut ma surprise, et en même tems la frayeur de ces dames, de voir s'ouvrir brusquement la porte du salon, et entrer un homme agité au plus haut degré! C'était un des convives que j'avais laissés à table, et dont la fumée du vin avait troublé le cerveau ; il était tout en sang ; il avait les cheveux et les habits en désordre, et il se précipita, sans même nous regarder, vers un coin de la chambre où était placée une épée ; il la saisit rapidement ; puis l'ayant sortie du fourreau, il en dirigea la pointe vers trois ou quatre

autres des convives qui le poursuivaient avec des démonstrations de fureur égales aux siennes. Ils fondirent à l'instant sur lui pour le saisir et le désarmer; ils réussirent, en effet, à le prendre à bras-le-corps et par les cheveux; mais lui, en se débattant contre eux, engagea un des éperons qu'il portait, dans un tapis qui recouvrait une table voisine et qui descendait jusqu'à terre. Sur cette table étaient posés deux superbes vases de porcelaine. Ayant le pied arrêté, il trébucha, et, poussé en même tems par ses adversaires, il alla tomber contre une glace qui était fixée au mur, et qui fut brisée en éclats par le coup. Au même moment, le tapis qui était pris dans l'éperon fut entraîné, et les deux vases roulèrent sur le sol où ils se brisèrent en mille pièces. Ceux qui tenaient l'homme armé, craignant de lâcher prise, tombèrent avec lui; de sorte qu'au même instant, tous étaient étendus sur le parquet. Ces mouvemens furent si rapides, que je n'aurais pas eu le tems de me jeter entre ces forcenés, quand bien même ces dames me l'eussent permis; car, par leurs cris et leur frayeur, elles réclamaient toute mon attention et augmentaient mon embarras. Les combattans une fois à terre, ces dames s'unirent à moi pour les séparer et les réconcilier. Vous me demanderez maintenant quel était le sujet de la querelle qui avait tant exalté ces buveurs; il s'agissait simplement d'une santé que l'un d'eux ne voulait pas boire, et que les autres voulaient lui faire porter.

» J'ai assisté ici à plusieurs bals, et à un, en particulier, qui était très-brillant. J'y ai vu, réunies, de fort belles femmes. Elles étaient, comme les nôtres, mises avec élégance et ornées de diamans; de plus, leur costume était tellement varié, qu'on aurait pu les croire rassemblées de plusieurs pays différens. Ce qui me surprit, cependant, ce fut de voir, quand le bal commença, qu'elles seules dansaient, et que les hommes de leur société n'étaient là qu'en

qualité de spectateurs, comme ils eussent pu être à une comédie. Quelques maîtres de danse présentaient la main à ces dames, dansaient tour-à-tour avec elles un froid et insipide menuet, et enfin, parmi les hommes qui étaient là, faisaient seuls tous les frais du bal. Pour moi, bien que j'eusse voulu danser, je n'osai m'offrir comme cavalier, à aucune de ces dames, parce que je craignais qu'on ne me prît pour un de ces baladins. Ces derniers sont d'une importance ridicule, et jouissent du sort le plus heureux; ils ont un accès facile auprès des femmes, qui tolèrent en eux toute sorte d'impertinence; ils gagnent beaucoup d'argent, le prodiguent en fêtes et en équipages, et sont, au demeurant, fort insolens. Chez nous, des gens si minces ont plus de peine et moins de profit, et sont, par cette raison, moins présomptueux.

» Presqu'aux portes de Londres, dit ailleurs l'auteur de cette lettre, est une promenade magnifique, qu'on appelle *Hyde Park*. C'est ici que venait habituellement le feu roi, pour respirer un air pur, et se distraire des soucis que lui causaient les affaires publiques. Ce parc a, depuis, été vendu à un traitant, qui, maintenant, lève un impôt sur les promeneurs. Des gardiens, armés de longs bâtons, sont stationnés aux portes, pour réclamer le péage. Il est d'usage, au retour du parc, de passer à *Spring Garden*. Ce jardin est agréable par ses ombrages, et l'on y est récréé par le gazouillement des oiseaux. Il donne dans le parc de Saint-James, belle dépendance du vieux palais de ce nom. Ce dernier a de superbes avenues; on y voit tous les jours un grand nombre de femmes; elles courent, dans les allées, comme autant d'Atalantes, sans, toutefois, que cet exercice paraisse les fatiguer, puisqu'elles y prolongent souvent leur promenade jusqu'après minuit. Spring Garden est bien propre à favoriser les aventures galantes; il a des bosquets charmans, et au milieu d'eux, est un cabaret

où l'on trouve des vins légers et des mets appétissans : ce sont des vins du Rhin et quelques vins de France, qui ne paraissent pas déplaire aux Anglais. On y mange force fruits et gâteaux ; des volailles, des langues fourrées et des salaisons de divers genres, tant en viande qu'en poisson, qui sont fort excitantes. Tout cela, cependant, se paie très-cher, car il est ici du bel air de ne point regarder au prix, et de donner des choses ce que le marchand demande, quelle que soit l'exagération de ses prétentions.

» Je ne veux pas finir cette lettre sans dire un mot de l'usage des visites, qui existe ici d'une manière très-incommode. On est piqué si vous n'en faites pas, et cependant, quand vous en faites, on paraît étonné de votre arrivée, et il semble qu'on soit surpris de voir, en vous, une figure humaine. Dans ces visites, les femmes se tiennent immobiles et muettes comme des statues, ou, si elles rompent le silence, c'est pour chuchoter entr'elles. Ces femmes, en apparence, si douces et si calmes, sont malignes ; et j'ai toujours remarqué que quand elles médisent du prochain, elles sont fort animées.

» En somme, monsieur, je suis, comme vous le voyez, disposé à blâmer une multitude de choses dans ce pays, et pour en rendre un compte véridique, je dois dire, avec le poète : « *Difficile est satyram non scribere.* »

NOTICE

SUR UNE SECTE DE CHRÉTIENS CHALDÉENS.

Dans ce moment où une nation chrétienne s'efforce de briser les fers de la domination musulmane, sous lesquels elle gémissait depuis plus de trois siècles, et tient en sus-

pens l'attention du monde civilisé, nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt quelques détails concernant une peuplade de chrétiens, très-peu connue, qui, vivant au milieu de ses plus cruels ennemis, a su conserver son indépendance et transmettre à la génération actuelle la foi qu'elle avait reçue de ses pères. C'est au docteur Walsh, chapelain de l'ambassade anglaise à Constantinople, que l'on est redevable de ces notions sur la secte des chrétiens *chaldéens*, ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes. Il les avait recueillies de plusieurs Chaldéens dignes de foi, et principalement d'un de leurs évêques résidant à Péra.

Dès les premiers âges du christianisme, cette secte occupait les pays situés sur les deux rives du Tigre, et s'était fixée sur la chaîne de montagnes à l'est du fleuve, qu'elle couvrait depuis le sommet jusqu'à sa base. Séparée du reste du monde, privée de toutes communications par la nature du pays, elle est rarement visitée par les voyageurs. La contrée qu'elle habite renferme des plaines et des montagnes; mais la partie montueuse est la plus considérable. Cette partie est si heureusement placée, sous le rapport de la salubrité, qu'on n'a pas connaissance que la peste, qui désole fréquemment les régions environnantes, y ait jamais exercé ses ravages. La population entière se compose de 500,000 habitans (1), tous chrétiens, libres et indépen-

(1) Note du Tr. Le peu de renseignemens que l'on possédait jusqu'à ce jour sur la secte des chrétiens chaldéens, ne s'accordant pas avec ceux qui nous sont fournis par le docteur Walsh au sujet de la population, nous croyons devoir reproduire ici le texte suivant, extrait de la préface de la grammaire kurde du P. Garzoni, sans prétendre, pour cela, soupçonner en aucune façon la véracité du vénérable chapelain anglais, ou celle des sources auxquelles il a puisé. Le lecteur reconnaîtra, d'ailleurs, que ce qu'il dit de la situation morale de ce peuple et de l'état du clergé, coïncide parfaitement avec les données du missionnaire italien. « Il y a, dans ces principautés, beaucoup de chré-

dans des Arabes, des Turcs, des Persans ou des Tartares, au milieu desquels ils sont établis. Malgré les efforts que ces barbares ont tentés, à différentes époques, pour les soumettre, ils ont toujours repoussé leurs attaques avec succès. Le dernier, et le plus grand danger que courut leur indépendance, vient de la part des Turcs qui fondirent sur eux dans le commencement du XVIIe siècle; mais dans cette attaque infructueuse, les Turcs perdirent cent mille hommes et cinq pachas, et depuis lors, ils ne les inquiétèrent plus. L'usage invariable des Chaldéens, de ne jamais quitter leurs armes, même lorsqu'ils se rassemblent le dimanche dans les églises pour écouter le service divin, est pour cette nation valeureuse un rempart plus solide que ses montagnes inaccessibles.

La forme de leur gouvernement est républicaine; à la tête, est le patriarche, qui exerce à la fois l'autorité civile et spirituelle. Gulamerik, leur capitale, se trouve dans la partie montagneuse; elle s'élève sur les bords du grand Zab, rivière qui prend sa source dans les montagnes et va se jeter dans le Tigre, où elle a, à son embouchure,

» tiens. Le nombre s'en élève à plus de *cent mille*, dont la plus grande » partie se compose de nestoriens divisés en deux patriarchats. Un des » deux patriarches, qui porte toujours le nom de MAR SIMON, et a sous » lui cinq évêques suffragans, réside à Kocianisi, près de Gulamerik. » L'autre, qui porte toujours le nom de MAR ELIA, habite dans le » monastère dit Raban Ormes, près d'Elcose, et a treize évêques suf- » fragans. On trouve, en outre, dans ces principautés, beaucoup de » Jacobins et d'Arméniens. Les Nestoriens sont si ignorans, que la » plupart de leurs prêtres savent à peine lire; le nombre de ceux qui » pourraient écrire est encore plus borné; aussi, passent-ils toute » leur vie dans l'ignorance la plus crasse, dans leur abominable hé- » résie et dans leurs vices. » *Grammatica e vocabolario della lingua Kurda del Morizio Garzoni, ex-missionario apostolico.* Prefazione, 6 et 7. Roma, 1787.

une largeur d'environ quatre cents pieds (1). Cette capitale consiste dans une grande rue qui la traverse dans sa longueur, et à laquelle viennent s'embrancher d'autres rues qui remontent, des deux côtés, sur les montagnes voisines. Elle est ceinte d'une forte muraille, et protégée par des canons européens, que des artilleurs français fournirent au patriarche, il y a quelque tems. On y compte jusqu'à douze mille habitans pendant l'hiver; mais, à l'époque de la belle saison, la plus grande partie des habitans quittent la ville pour aller occuper les villages répandus sur les hauteurs qui l'avoisinent. La distance de Gulamerik à l'endroit où le Zab fait sa jonction avec le Tigre est d'environ quatre journées de marche, ou un peu plus de cent milles. Ce n'est pas dans la capitale que le patriarche a fixé sa résidence, mais à *Kosharis*, petite ville bâtie également sur les rives du Zab, à une distance plus rapprochée de sa source. Outre ces deux cités, les Chaldéens possèdent *Amedia* et plusieurs autres villes situées dans les montagnes, que l'art et la nature ont contribué à rendre inexpugnables.

Dans la région basse, leur principale ville est *Djeziras*. Elle est bâtie dans une île formée par le Tigre, sur les confins de Diarbekir, à une distance de trente journées de marche par terre (environ 900 milles) de la grande cité de Baghdâd, et de quinze journées par eau. On ne rencontre, dans ce district, d'autres ponts que des ponts de bois grossièrement travaillés, qui sont souvent emportés par les flots; et lorsque les habitans ont besoin de passer d'une rive à l'autre, ils se servent, pour ce trajet, de radeaux faits avec des outres ou avec des peaux cousues ensemble (2). En quelques endroits, les montagnes sont si

(1) Note du Tr. Danville place Gulamerik sur la rivière d'Hakiar, qui est un des affluens du grand Zab.

(2) Note du Tr. « Ces radeaux plats, dit M. Rousseau, dans la

rapprochées du Tigre, sur lequel elles s'élèvent à pic, qu'il serait impossible de trouver le moindre sentier entr'elles et le fleuve. Djeziras était autrefois indépendant, comme le reste du pays, et soumis seulement à la juridiction du patriarche; mais sa position dans les lieux bas, et le voisinage des Turcs l'obligèrent à la fin de se soumettre au gouvernement d'un pacha. Dans les autres villes, on voit fort peu de Turcs; ils n'y résident qu'accidentellement. Comme leur religion est tolérée, sans qu'il leur soit permis de l'exercer publiquement, ils n'ont aucun minaret, et jamais l'on n'y entend le muezzin appeler les musulmans à la prière. Bien plus, si un Turc était rencontré dans les rues pendant le service divin du dimanche, il serait à l'instant mis à mort.

Les Chaldéens n'ont pas d'écoles publiques pour l'éduca-

description du pachalik de Bagdâd, se nomment *keleks*. Ils sont composés d'un assemblage de solives, de planches et de fascines liées étroitement ensemble avec des cordes; le tout forme une surface presque carrée, et est soutenu sur une centaine d'outres enflées qui en maintiennent le poids au-dessus de l'eau. Tous les voyageurs ont parlé avec surprise de la coutume qu'ont les Arabes de ces contrées, de faire de très-longs trajets à la nage au moyen d'une outre enflée qu'ils s'attachent au ventre. Cette outre n'est autre chose qu'une peau de chèvre dont ils cousent exactement toutes les ouvertures, excepté celle d'une jambe par laquelle ils soufflent cette peau jusqu'à ce qu'elle soit remplie d'air et bien tendue; ensuite, ils tortillent cette partie et la tiennent bien serrée. Après cette préparation, ils se dépouillent nus, font un paquet de leurs habits qu'ils attachent sur l'épaule et se posent à plat sur l'outre. De cette manière, ils voguent très-lestement à fleur d'eau, en remuant les pieds et se gouvernant avec les mains, tandis qu'ils tiennent à la bouche leurs pipes allumées. Ce que je viens de dire ne regarde pas seulement les hommes; on voit aussi très-souvent des troupes nombreuses de femmes et de jeunes filles se transporter d'un rivage à l'autre sur leurs ballons enflés, et faire retentir l'air de leurs chants pendant la traversée. » *Description du Pachalik de Bagdâd*, pag. 51 et suivantes. Voyez aussi le Voyage de M. Jaubert.

tion de leurs enfans, et ne possèdent, parmi eux, aucun livre imprimé, aussi leurs connaissances sont-elles très-bornées. Il en est peu, même des classes les plus élevées, qui aient appris à lire. Toute l'instruction est concentrée dans le clergé, comme étant la seule classe à laquelle elle soit réellement nécessaire. Si quelqu'un montre de grandes dispositions pour l'étude, il faut, avant de pouvoir s'y livrer, qu'il se fasse recevoir prêtre.

Ils ignorent l'époque à laquelle la religion chrétienne fut, pour la première fois, prêchée parmi eux. Saint-Grégoire, le grand apôtre de l'Orient, celui que les Arméniens révèrent sous le nom de *Surp Savorich*, n'est l'objet d'aucune dévotion particulière chez les Chaldéens. C'est un fait très-remarquable que cette secte et celle des Arméniens, quoiqu'habitant toutes les deux dans l'Orient, parmi les nations asiatiques, et séparées du reste de la chrétienté, soient encore tellement étrangères l'une à l'autre, qu'elles diffèrent, non-seulement dans leurs langages, mais encore dans les doctrines et dans la discipline de leurs églises. Il n'existe pas un point de rapprochement entre les patriarches et les évêques des deux communions. Les Chaldéens adoptèrent, dans le principe, les opinions de Nestorius, qui niait que la vierge Marie fût la mère de Dieu dans sa nature divine. S'étant ainsi soustraits au contrôle de l'église grecque, ils conservèrent l'hérésie dans sa forme primitive, et c'est peut-être de nos jours la seule secte de chrétiens où elle se soit maintenue. Mais, en refusant la soumission aux synodes de l'église d'Orient, tous les membres de cette secte n'ont cependant pas non plus décliné entièrement l'autorité de l'église latine. Il n'y a pas long-tems que des missionnaires du collége de la Propagande, à Rome, trouvèrent moyen de s'introduire parmi eux, et, depuis cette époque, ils sont divisés en deux parties opposées : les nestoriens primitifs, qui se regardent comme indépendans

de toute autre église, et les catholiques récemment convertis, qui reconnaissent la suprématie du siége de Rome. L'église chaldéenne est gouvernée par trois patriarches : Mar Simon de Gulamerik, *nestorien ;* Joseph de Diarbekir et Mar Elias de Moussoul, *catholiques.*

Ces deux derniers, quoique reconnus par les Chaldéens, ne sont point considérés, à proprement parler, comme faisant partie de la nation, car ils résident dans les provinces turques. Les Chaldéens des montagnes, qui forment la grande majorité, se sont jusqu'ici refusés à reconnaître l'autorité de l'église romaine qui, de son côté, les anathématise, en qualité d'hérésiarques, parce qu'ils maintiennent toujours la discipline et les doctrines de leur église dans sa primitive indépendance. Parmi les événemens mémorables de leur histoire, il en est dont ils parlent encore aujourd'hui avec un vif intérêt. A une époque très-ancienne, une partie de leur tribu descendit des montagnes, et se dirigea vers l'Inde, où elle alla s'établir sur la côte à l'extrémité de la Péninsule. Comme ces fugitifs avaient emporté avec eux la foi chrétienne et la véritable discipline dans leur pureté originelle, avant que l'hérésie ne les eût corrompues, ils ont su les préserver de toute atteinte, et c'est là, disent les Chaldéens, sur ces bords éloignés, que notre religion subsiste telle qu'elle fut établie par son divin fondateur.

Quoique la littérature soit à présent dans une situation peu brillante chez cette nation, cependant elle compte plusieurs auteurs qui laissèrent des livres, sur divers sujets, écrits en langue chaldéenne. Le plus célèbre d'entr'eux est Hébed-Jésu, évêque nestorien de Ioba. Vers l'an 1550, on le détermina, quoique fort avancé en âge, à visiter Rome; c'était sous le pontificat de Jules III. Là, il abjura les erreurs des nestoriens, reconnut la suprématie du siége de Rome, et fut nommé patriarche des Assyriens orien-

taux, à la place de Simon Salachi, qui venait d'être mis à mort par les Turcs.

Entr'autres ouvrages, Hébed-Jésu écrivit un catalogue des livres, en langue chaldéenne, antérieurs à l'époque où il vivait (1). Il commence en ces termes : « Avec le se-» cours de votre divine mémoire; ô mon Dieu! avec l'aide » des prières de tous les hommes renommés pour leur piété » et la grâce infinie de votre mère, dont la puissance est » illimitée, je vais essayer de composer un admirable » traité qui contiendra tous les livres saints, et je présen-» terai à mes lecteurs chacune des productions sacrées ou » profanes des auteurs qui ont vécu dans les derniers tems » et aux époques les plus reculées. Ainsi, plein de con-» fiance dans la miséricorde de Dieu, je commencerai par » Moïse. » Le catalogue comprend les titres de deux cent vingt livres, soit originaux, soit traductions, avec diverses notices sur leur contenu et leurs auteurs. Au nombre des traductions, sont les ouvrages sacrés et l'historien Josephe. Quant aux premiers ils ont, en général, rapport à des matières de religion et de controverse. On trouve aussi, dans le catalogue, des ouvrages d'histoire, de poésie, des tragédies et différentes autres productions, parmi lesquelles on en remarque quelques-unes qui traitent de la philologie. Il y a une notice sur la langue chaldéenne, et une dissertation sur les *Appositions alphabétiques*, dans laquelle on établit que certaines langues, comme l'hébreu, le persan, le syriaque, le cufite, l'élamite, le madianite, le phénicien, l'arabe et le chaldéen, ne possédant pas dans leur alphabet un nombre de lettres suffisantes, on a été obligé de faire usage de *points*, ou *appositions*, pour connaître la signification de l'écriture qui, sans leur secours, eût été l'objet d'un doute perpétuel, ou n'aurait pu être comprise

(1) Le docteur Walsh assure avoir en sa possession une copie de ce manuscrit.

que par tradition. Ces points sont de deux sortes en chaldéen; placés tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du mot, ils ont pris le nom de *sioûm* ou *appositions*, et servent à marquer les voyelles. Il semblerait, d'après ce passage, que le phénicien et plusieurs autres idiomes de l'Orient, entièrement perdus pour nous, n'étaient pas inconnus à Hébed-Jésu.

Le Chaldéen se lit de *droite* à *gauche*, ainsi que l'hébreu, et il a plus d'affinité avec le syriaque que toutes les autres langues orientales : l'arménien, au contraire, se lit de *gauche* à *droite*, de même que nos langues européennes, quoiqu'il n'y ait pas la moindre ressemblance entre les caractères de son alphabet et ceux des nôtres. Les livres saints, dont la nomenclature suit, sont présentés, par Hébed-Jésu, comme les livres canoniques des Chaldéens, et comme ayant été traduits dans leur propre langage : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué, les Juges, Ruth, Samuel, les Rois, les Paralipomènes, Job, les Psaumes, les Proverbes, les Ecclésiastes, le Cantique des Cantiques, la Sagesse, Barascra ou l'Ecclésiaste, Isaïe, Jérémie, Baruch, Ezéchiel, Daniel, Osée, Joël, Amos, Abdéas, Jonas, Micheas, Nahum, Habakkuk, Sophonias, Aggæe, Zacharie, Malachias, Ezdras, Tobie et Tobit, Judith, Esther, Daniel le jeune, c'est-à-dire Suzanne, les Machabées; Saint Matthieu, d'après l'hébreu; Saint Marc, d'après le latin; Saint Luc et Saint Jean, d'après le grec; les Actes; toutes les Épîtres de Jacques, Pierre, Jean et Judée; quatorze épîtres de Saint Paul, et l'Apocalypse. Il existe aussi parmi eux un Évangile, composé par Ammonius ou Titianus, qu'ils nomment *Diatesseram*.

C'est un fait à observer, et qui n'est pas sans intérêt, que ces renseignemens donnés par les Chaldéens sur leur propre nation, se trouvent confirmés, en quelques endroits,

par d'autres témoignages. Lors de la mémorable retraite des dix mille, les Grecs, en abandonnant la Perse, traversèrent la plus grande partie de leur pays, que Xénophon décrit avec soin; et les détails dans lesquels est entré ce grand historien à ce sujet, s'accordent d'une manière précise avec l'état présent de la contrée, quoique plus de deux mille ans se soient écoulés entre les deux époques. En finissant, nous ne devons pas négliger de dire que la colonie qui alla s'établir dans l'Inde y existe encore aujourd'hui parmi les Ghauts.

Nous avons quelques motifs d'espérer que les récits des voyageurs ne tarderont pas à répandre un nouveau jour sur cette secte de chrétiens si imparfaitement connue jusqu'ici, et qu'on parviendra à améliorer leur condition spirituelle. La société biblique, établie à Constantinople, a ouvert des relations avec eux, et ils ont exprimé le plus vif désir de recevoir les saintes Écritures. (*Lit. Gazette.*)

RELATION

D'UNE EXPÉDITION

A LA SOURCE DE LA RIVIÈRE DE SAINT-PIERRE, ETC., EN 1823.

Cet ouvrage contient de nombreux détails sur les travaux de l'expédition chargée par le gouvernement des États-Unis d'explorer les contrées indiquées dans son titre, et d'observer l'état actuel de la population indienne. Il a été rédigé par M. N. H. Keating, littérateur américain, sur des matériaux fournis par le major Long, commandant de l'expédition, et par MM. Say et Colhoun, ses compagnons de voyage.

Ces voyageurs nous paraissent s'être dignement acquittés de leur mission, et les observations qu'ils ont recueillies, sont les plus circonstanciées qu'on ait obtenues jusqu'à ce jour, sur les contrées et les tribus qu'ils ont visitées.

Sans nous attacher à suivre leurs traces depuis Washington jusqu'au port de Dearborn, situé à l'extrémité du lac Michigen, en passant par Zanesville, Colombus, et le port Wayme, nous transcrirons ici quelques détails curieux sur les Potawatomis, qui habitent le pays compris entre les ports Wayne et le port Dearborn : ces tribus, comme presque toutes les autres peuplades sauvages, disparaissent, peu à peu, devant les rapides envahissemens de la population blanche.

Les terres où chassent les Potawatomis, sont bornées, au nord, par le Saint-Joseph (qui, du côté de l'est, les sépare des Ottoros), et le Milwacke, qui, à l'ouest, les sépare des Menomones. Au sud, elles sont bornées par la rivière des Illinois, dans une longueur d'environ deux cents milles. A l'ouest, elles s'étendent jusqu'à la rivière du Roc, et jusqu'au Méquins ou Spoun, rivière des Illinois. A l'est, elles dépassent le Wabash, sur quelques points.

Originairement, les Potawatomis vivaient sur les bords du lac Michigen. La tradition suivante de leurs premières rencontres avec les Miamis, s'est fidèlement conservée parmi eux. Ils racontent qu'un Miamis étant sorti de sa cabane, rencontra trois Indiens, dont il ne put comprendre le langage. Par ses gestes, il les invita à le suivre chez lui, et leur donna l'hospitalité jusqu'au lendemain. Pendant la nuit, deux de ces étrangers sortirent de la hutte, tandis que leur camarade et le Miamis dormaient encore. Ils firent du feu à la porte de la cabane, avec les cendres chaudes qu'ils avaient prises au foyer de leur hôte. Ce dernier, et celui des Indiens qui était resté avec lui, aperçurent, le lendemain, les traces du brasier, et ils le regardèrent

comme un augure de paix entre les deux nations. Ces Indiens appartenaient à la tribu qui prit, depuis, le nom de Potawatomis.

Les sauvages de ces contrées sont les alliés de ceux de la Delaware; ils rendent hommage à l'antique origine de ces dernières tribus, en leur attribuant le droit de régler, en dernier ressort, toutes les affaires qui intéressent la nation. Leur approbation est nécessaire pour l'adoption des mesures importantes. Néanmoins, s'ils la refusent, l'affaire est de nouveau soumise, séparément, à la délibération des deux peuples. Si chacun des deux persistait dans son premier avis, l'alliance serait rompue; mais cela n'est jamais arrivé. Un trait remarquable, dans l'histoire des constitutions indiennes, c'est que le principe, en vertu duquel le peuple entier doit se soumettre à la décision de la majorité, leur est inconnu. Dans toutes leurs décisions, l'unanimité est nécessaire, et il est bien rare qu'on ne l'obtienne pas. A une fermeté et une persévérance invincibles dans leurs entreprises contre les nations ennemies, ces peuples allient un esprit très-conciliant dans les affaires intérieures. Le succès d'une proposition dépend entièrement, chez eux, de l'influence personnelle de celui qui la fait. Si c'est un homme sage, ou doué de talens extraordinaires, ils adoptent ses vues sans opposition; mais celui dont la motion est accueillie froidement, a le bon sens de la retirer sans songer à la défendre.

Quand les Miamis rencontrèrent, pour la première fois, les Potawatomis, ils leur donnèrent le titre de jeunes frères; mais ils cessèrent de les désigner sous ce nom, dès qu'il fut constaté qu'ils résidaient dans un pays plus occidental. C'est, en effet, une opinion reçue parmi eux, que les nations de l'ouest sont les plus anciennes.

Les notions religieuses des Potawatomis, sont d'une ex-

trême simplicité; ils croient à l'existence d'un seul dieu qu'ils appellent *Kacha Manito* ou grand esprit (*kacha* signifie grand, et *manito* un être d'une puissance irrésistible). L'épithète de *Kacha* n'est presque jamais appliquée à un autre mot; elle est l'attribut de l'Etre suprême; il serait de la plus grande inconvenance de la donner à une maison, à un cheval, ou tout autre objet matériel. Cependant ils l'accordent quelquefois à un homme sage, afin de donner plus de force à leurs éloges, par le rapprochement de ses bonnes qualités avec celles qu'ils attribuent à l'Être suprême. Ils reconnaissent aussi un mauvais génie qu'ils appellent *Matcha Manito* (l'épithète *matcha* n'est pas restreinte dans son application; elle s'étend à tout ce qui est malfaisant ou désagréable). Ils attribuent au Grand Esprit les vents chauds qui soufflent du sud, et au mauvais, les vents froids et les tempêtes du nord. Le premier habite les régions septentrionales où le soleil ne brille jamais; le second, le pays du midi. Leurs prières s'adressent principalement au *Matcha Manito*, pour détourner sa colère. Ils croient que la bonté naturelle du *Khacha Manito* les dispense de l'invoquer. Ils ne pensent pas non plus que leurs prières au malin esprit puissent déplaire au bon; en certain cas, cependant, quand ils sont affligés d'une maladie, ou qu'ils y sont excités par un rêve, ils offrent au Kacha Manito le sacrifice d'un animal vivant. Cette cérémonie a lieu ordinairement d'après les désirs d'un de leurs chefs, qui réunit tous les guerriers, leur expose ses intentions, et ordonne à l'un, de tuer un bouc; à l'autre, de rapporter un rancom (espèce de lapin); à un troisième, d'aller à la chasse de quelqu'autre animal. L'expédition terminée, ils se réunissent de nouveau, et attachent au bout d'une perche la bête qui a été tuée la première. Les autres font les frais du festin en l'honneur du Grand Esprit :

ce festin est précédé d'un sacrifice qui a pour objet d'obtenir des succès, soit à la chasse, soit dans les combats; et il est ordinairement accompagné de prières, de danses, de chants, etc.

Les seules époques de l'année où les Potawatomis aient des sacrifices réguliers, sont l'hiver et le printems. Alors les principaux guerriers donnent des repas; chacun choisit le tems et le nombre des convives qui lui conviennent. Après les avoir assemblés, il prend une espèce de tambourin; il frappe dessus en s'adressant à l'Etre suprême, et il accompagne cette invocation de gestes animés : c'est là sa prière. Quand il a fini, il reprend sa place et donne le tambourin à un autre, qui fait les mêmes mouvemens. Les Potawatomis ont des airs réguliers qu'ils chantent en chœur dans certaines occasions; mais ils ne connaissent d'autre musique instrumentale que celle du tambourin.

Chez les Potawatomis la polygamie est permise et même encouragée. Un homme a deux, trois ou quatre femmes, selon le degré de fortune que lui donnent son habileté et son bonheur à la chasse. Un Indien a autant de femmes qu'il peut en nourrir. Le docteur Hall observe que la polygamie existe chez eux, dans le rapport de vingt-cinq à cent. Ils sont très-attentifs à donner une bonne éducation à leurs enfans, et à développer en eux ces qualités physiques et morales qui doivent les rendre propres à supporter toute espèce de fatigue et de privation, et à obtenir de l'influence, soit dans les conseils de la nation, soit dans les opérations militaires. L'éducation des garçons commence généralement à dix ou douze ans; ils les endurcissent de bonne heure contre la rigueur des frimas, en les plongeant dans l'eau froide, tous les matins pendant l'hiver. Ils les accoutument aussi à supporter la faim. Les parens n'emploient jamais de moyens coërcitifs pour réduire

leurs enfans à l'obéissance; mais ils réussissent généralement à obtenir sur eux une grande influence par les craintes qu'ils savent leur inspirer, en leur disant que, s'ils ne se conduisent pas en fils respectueux, ils irriteront le Grand Esprit, qui ne leur accordera aucun succès, soit à la chasse, soit dans les combats. Dans leurs fê es, ils ont l'habitude de se noircir la figure et les mains: à cet effet, ils carbonisent un morceau de bois, s'en frottent ensuite toute la matinée, et le gardent jusqu'après le coucher du soleil. Aucun d'eux, quand il s'est ainsi noirci, n'oserait boire ou manger jusqu'au lendemain; alors, après s'être lavé le visage et les mains, il peut prendre un peu de nourriture. Le surlendemain, il répète cette cérémonie, et il continue ainsi de deux jours l'un, jusqu'à ce que le morceau de bois soit entièrement consumé, ce qui a lieu ordinairement au bout de dix ou douze jours; après ce terme ils suspendent leurs mortifications, ou les continuent suivant les circonstances.

Quant à leurs croyances religieuses, voici la plus remarquable. Les ames des morts ont à traverser, pour se rendre à la grande prairie, une large rivière sur laquelle est jeté un tronc d'arbre, en forme de pont. Ce tronc est constamment dans une telle agitation, que les ames seules des hommes vertueux peuvent le traverser en sûreté, tandis que celles des méchans tombent dans l'eau où elles disparaissent pour toujours (1). Ils prétendent tenir cette révélation d'un de leurs ancêtres qui, étant mort, parvint jusqu'aux bords de la rivière fatale; mais qui, n'osant se

(1) Note du Tr. Cette croyance a quelques rapports avec la foi des Persans dans le Poul Serrho. Ils appellent ainsi le *pont* jeté sur le feu éternel. C'est là que doit se faire, au jour du jugement, la séparation des bons et des méchans. Il ne sera permis qu'aux justes de le traverser. (Voyez le *Voyage de Chardin en Perse.*) Cette similitude de croyance méritait d'être signalée.

hasarder à traverser le pont, revint au séjour des vivans, deux jours après son décès. Il les instruisit de ce qu'il avait remarqué; il leur dit même que pendant qu'il était sur le bord de la rivière des ames, il avait entendu le tambourin, au son duquel les bienheureux dansaient dans la prairie opposée.

Les Potawatomis n'apportent pas le même soin à inspirer aux femmes des principes religieux. Il ne paraît pas qu'elles participent à leurs festins ou à leurs mortifications, et on ne leur accorde jamais la permission d'assister aux sacrifices publics. Comme elles sont entièrement étrangères aux nobles occupations de la chasse ou de la guerre, il est probable qu'on attache peu d'importance à ce qu'elles soient ou non agréables au Grand Esprit. Si elles l'invoquaient, ce ne pourrait être que pour le prier de leur conserver l'affection de leurs maris. Mais les hommes sont tout-à-fait indifférens sur cet article, et ils regardent comme indigne du rang qu'ils occupent dans le monde, d'accorder la plus légère attention à de pareilles bagatelles.

Il existe entre les diverses tribus indiennes des différences physiques assez frappantes. Du premier coup-d'œil, les naturels du pays les distinguent à la taille, au teint, aux bras, au cou, et aux pieds; mais revenons aux Potawatomis.

Si, dans leurs relations avec les hommes de leur tribu, ils se font remarquer par les vertus et les sentimens qui honorent l'humanité, leur conduite, à l'égard des nations étrangères, se montre sous les couleurs les plus défavorables. Il est vrai qu'ils accordent à l'étranger, qui n'est pas leur ennemi, l'hospitalité la plus étendue; et si leurs principes, aussi bien que leurs habitudes, les empêchent de saluer ou de causer avec lui, à cela près, ils lui prodiguent les attentions les plus délicates. Mais que dans ses actions, ses paroles, ou ses mouvemens, l'étranger se garde bien de montrer des dispositions hostiles; car, alors, ni les lois

sacrées de l'hospitalité, ni le pain qu'il a partagé, ou le calumet qu'il a fumé avec le Potawatomi, ne sauraient le dérober à sa vengeance. Les Indiens se croient dans l'obligation de détruire l'ennemi de leur nation, en quelque lieu qu'ils le rencontrent; leurs actes de férocité contre les peuples avec lesquels ils sont en guerre, sont si atroces que le récit en fait frissonner d'horreur. Parmi ces actes, il n'en est pas de plus odieux, et sur lequel les opinions aient été aussi diverses, que le cannibalisme.

Nos voyageurs citent quelques exemples pour prouver que cet usage révoltant a existé et existe encore.

« Cependant, ajoutent-ils, nous ne prétendons pas que cette coutume soit généralement adoptée par les Indiens. Les preuves, au sujet du cannibalisme des Dacotas et des Sioux, sont trop peu nombreuses et trop suspectes, elles sont réfutées par trop de faits contradictoires, pour inspirer quelque confiance; mais il n'en est pas de même, à l'égard du cannibalisme des Chippewas, des Miamis, des Potawatomis, et de toutes les autres nations indiennes, qui sont d'origine algonquine. Quelquefois, c'est la famine qui les pousse à cet excès de cruauté; plus souvent, c'est le désir d'assouvir leur rage contre un ennemi abattu, ou bien une superstition barbare. Une de leurs croyances est, que le guerrier qui a mangé de la chair d'un brave hérite d'une partie de sa valeur, surtout s'il peut dévorer son cœur, qui est regardé comme le siége du courage. Peu importe que l'ennemi soit de race blanche ou indienne, il suffit qu'il soit ennemi. M. Baron a vu des Potawatomis se livrer à cet acte de férocité.

» Parmi plusieurs tribus le cannibalisme est universel, mais il paraît que chez les Potawatomis il est généralement restreint à une société, ou confrérie, dont le privilége et le devoir sont, en toute occasion, de se nourrir de la chair de leurs ennemis. Quelquefois ils la font sécher et

la portent à leur village. Les membres de cette confrérie attribuent à l'anthropophagie une vertu, qu'ils peuvent, à l'aide de sortiléges, faire passer dans le corps de l'individu auquel ils veulent accorder cette faveur. Aucun guerrier ne peut être affilié à cette association, s'il n'obtient l'unanimité des suffrages de ses membres. Ceux qui ont reçu cette distinction, témoignent leur reconnaissance par de riches présens.

» Quelques tribus indiennes, rassemblées dans une circonstance mémorable, au siége du fort Meigs, en 1813, ont offert des exemples frappans de cette barbare coutume, nous ne prétendons pas en conclure que la chair humaine soit la nourriture de prédilection des tribus que nous avons visitées; mais il est prouvé, à nos yeux, que très-souvent elles en ont fait d'horribles festins, sans aucune nécessité, et avec une cruauté gratuite.

» Les Indiens sont souvent mordus par le serpent à sonnettes. Ils appliquent alors sur la plaie des cataplasmes de serpentaire, et boivent des infusions de violettes, de thé et d'*equatorium perfoliatum*. Ils ont aussi quelques autres remèdes, dont ils gardent le secret. Ils croient que la morsure du serpent est plus venimeuse sous certaines phases de la lune que sous d'autres, et qu'elle l'est surtout dans le mois d'août. Ils ont une vénération particulière pour le serpent à sonnettes; aussi le tuent-ils très-rarement. Cependant, si un jeune Indien désire se décorer de ses sonnettes, il n'hésite pas à le mettre à mort; mais il commence par lui faire des excuses, et par le prévenir que, s'il en veut à ses sonnettes, c'est pour en orner sa personne; et, pour lui donner une preuve de l'amitié qu'il porte aux animaux de son espèce, il a soin de laisser une feuille de tabac à côté du serpent écorché. Les dents de ce reptile sont regardées comme un remède contre les rhumatismes et d'autres maladies; on s'en sert en guise de

frictions, et les femmes des Potawatomis avaient une décoction de sa peau, pour faciliter les accouchemens laborieux.

» La lèpre est connue dans ces contrées, et elle y a été observée avec quelques-uns de ses plus affreux caractères. Le docteur Hall rapporte qu'un des lépreux, dont il a décrit la maladie, exigeait qu'on lui raclât continuellement le corps avec un couteau. Tous les jours il s'en détachait des amas de matières putrides. Il mourut au bout de six mois, et ses pieds étaient devenus aussi noirs que de la poudre à canon.

» Les Potawatomis supportent les froids les plus rigoureux. Ils sont doués, à un très-haut degré, de la faculté digestive; mais il faut avouer qu'ils la mettent à de rudes épreuves. On ne saurait se faire une idée de la quantité de viande qu'ils dévorent. Si l'on en croit les rapports du capitaine Parry, sur l'appétit des Esquimaux, on sera forcé de reconnaître que cette voracité n'est point particulière aux nations indiennes, mais qu'elle appartient, en général, à tous les sauvages; elle se manifeste même chez les étrangers qui vivent parmi eux. Ainsi, la ration ordinaire de viande fraîche de buffle, pour les guides et les bateliers des compagnies qui trafiquent dans ces parages, était de huit livres par jour. On ne doit pas attribuer une si forte consommation à quelque défaut de puissance nutritive dans cette viande, mais à la grande facilité qu'on a de la digérer, et aux habitudes irrégulières que contractent les hommes, même les plus civilisés, quand ils se trouvent transportés dans des pays sauvages. Il est certain que le Potawatomi, quand il a d'amples provisions et qu'il n'est pas occupé à la chasse, mange de dix à douze livres de viande par jour. Cependant les fréquentes disettes auxquelles il est exposé, l'ont accoutumé à supporter la privation de nourriture avec plus de courage, et moins d'inconvéniens que les blancs.

Il est probable aussi que les hommes rouges éprouvent une consolation puissante, en se rappelant que, chez eux, les tems de disette ont toujours fini assez tôt pour les sauver d'une famine absolue. Ils ne cessent donc pas de conserver l'espoir du prochain retour de l'abondance. Les blancs, au contraire, moins accoutumés à ces privations, se regardent comme perdus, du moment où leur nourriture ordinaire vient à manquer. Ils se trouvent ainsi privés de ce surcroît de force physique qui provient du courage moral.

» Malgré l'énergie de leur caractère, les Potawatomis sont quelquefois incapables de résister au dégoût de la vie; et les suicides ne sont pas sans exemple parmi eux. L'ouvrage que nous analysons cite à cet égard deux faits curieux: l'un eut lieu dans un acte d'ivresse, et l'autre pour mettre fin à une querelle de ménage.

» Quant à la population de ces tribus, les opinions sont divisées. D'après les calculs les moins incertains, elle est de trois mille hommes. Elles reçoivent une annuité des États-Unis; les dollars sont répartis par leurs chefs, et dépensés immédiatement en liqueurs spiritueuses et autres excès destructeurs. »

Depuis le lac Michigan, l'expédition parcourut un vaste pays jusqu'au lac Winnepeck, en remontant le Mississipi et la rivière de St-Pierre, et en suivant ensuite le cours de la rivière Rouge, jusqu'au dernier lac. (*Lit. Gaz.*)

LETTRE AUTOGRAPHE

DU GÉNÉRAL FOY, A M. SAULNIER FILS, DIRECTEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE.

(Au moment où la France déplore la perte du guerrier-citoyen qui a constamment combattu pour elle, à la tribune comme sur les champs de bataille, nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs l'une des pièces les plus précieuses des archives de la REVUE BRITANNIQUE: c'est une lettre que le général Foy adressait à l'un de nous, le 14 novembre dernier, à l'occasion des quatre premiers numéros de notre recueil. On verra, dans cette lettre, à quel point cette ame ardente et patriotique s'intéressait, jusqu'au dernier moment, à tout ce qui lui paraissait utile au pays. Lorsqu'il nous écrivait, il ne se croyait pas si près de sa fin; il se félicitait des nouvelles armes que la REVUE BRITANNIQUE allait lui fournir dans la lutte glorieuse qu'il avait entreprise; et quatorze jours après, il n'était plus! Nous ne nous sommes pas bornés à donner la copie de la lettre du général Foy; nous en publions aussi le *fac-simile*. La France entière verra sans doute avec intérêt l'image fidèle de quelques-uns des derniers traits qu'a tracés sa main mourante.)

Paris, le 14 novembre 1825.

Monsieur,

JE suis malade, retenu à la chambre depuis trois semaines. J'ai été saigné plusieurs fois. Il ne faut pas moins que cet état de souffrance pour vous expliquer le retard que j'ai mis à vous remercier, vous, Monsieur, et vos estimables collaborateurs, de l'hommage que vous voulez bien me faire d'un exemplaire de la REVUE BRITANNIQUE; j'en suis touché, et parce que la bienveillance des amis de la liberté et du pays m'est infiniment précieuse, et parce que votre excellent recueil est un arsenal rempli d'armes

neuves et brillamment trempées, avec lesquelles on doit avoir l'avantage de tous les jours sur les ennemis de la raison et des lumières. Il est impossible d'être plus heureux que vous ne l'avez été dans le choix des morceaux qui composent vos premiers numéros. Continuez, et le succès est infaillible; car ce traité pratique d'économie politique manquait à notre pays.

Je vous prie d'agréer l'expression des sentimens d'estime et de considération distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé, FOY.

MELANGES.

OBJECTIONS PYTHAGORICIENNES CONTRE L'USAGE DE MANGER LA CHAIR DES ANIMAUX.

Un jour que, debout à ma croisée, je considérais ce qui se passait dans la rue, je vis un spectacle qui me remplit de compassion : c'était une mère qui suivait son enfant condamné à périr, et dont on avait garotté les membres. Lecteur, vous allez sourire, et cependant ce spectacle vous eût ému comme moi ! Cette mère, il faut le dire, c'était celle d'un veau; elle ne pouvait pas parler; mais il y avait dans ses cris et dans les mouvemens convulsifs de son corps, quelque chose d'aussi éloquent que des paroles, et même qu'aucune parole n'aurait pu égaler. Elle tour-

nait tout autour du char sur lequel le veau était placé; puis elle baisait sa face, tachée de noir et de blanc, qui pendait, en dehors de la voiture, dans une attitude douloureuse; elle poussait des mugissemens lamentables, et l'agitation qui se manifestait jusqu'à l'extrémité touffue de sa queue, montrait toute l'étendue de son désespoir. C'était pitié de voir ce pauvre animal, tantôt rouler ses grands yeux d'un air égaré, et tantôt fixant avec colère un homme ou un chien, auquel elle supposait l'intention de faire du mal à son veau, s'élancer sur lui, en présentant ses cornes. Les jeunes filles et les mères qui marchaient sur le trottoir avec leurs enfans, se réfugiaient dans les boutiques voisines; mais, quand le danger était passé, elles revenaient bien vite pour voir la tendresse et le courage avec lesquels cette malheureuse bête défendait son petit, et elles étaient vivement touchées, en entendant ses cris plaintifs, qui semblaient invoquer leurs sentimens maternels.

En considérant ce triste spectacle, je ne pus m'empêcher de réfléchir que ces mêmes personnes qui éprouvaient tant d'intérêt pour ce pauvre animal, en mangeraient peut-être le lendemain, sans se souvenir de la compassion qu'il leur avait fait éprouver. Au fond, peut-on rien de plus choquant que de penser qu'une jeune femme, fraîche comme la rose, et non moins délicate, voit souvent dans les rues, son dîner cheminer devant elle, et qu'il faut, pour la nourrir, un bœuf, une hache et le bras d'un Hercule! Et cependant, quand on la regarde, il est impossible de ne pas être tenté de croire qu'elle ne vit que des fruits les plus exquis, de l'essence des fleurs et des gouttes de rosée qui, sans doute, formaient, dans le Paradis terrestre, les seuls alimens d'Ève, avant qu'elle eût failli. Les grossiers appétits de la femme sont une preuve sans réplique de sa chute; et on ne devrait plus en douter, quand on la voit manger également le produit végétal de l'abricotier,

du pêcher, de l'ananas, et un ris de veau détaché de la gorge d'un animal, par la main d'un boucher.

Cet horrible goût pour la chair des animaux nous est si peu naturel, que, lorsque nous nous promenons dans la campagne, et que nous y rencontrons des moutons, des bœufs, des vaches, nous ne songeons pas plus aux cotelettes, aux gigots ou aux beefsteaks qu'on peut en tirer, qu'Adam n'y songeait quand, dans les jardins d'Eden, les lions qui, à cette époque, n'étaient pas carnivores, sommeillaient au milieu des agneaux. Il n'y a que des bouchers, endurcis par l'éducation, qui puissent, d'un regard avide et si peu pastoral, supputer les livres de viande d'animaux inoffensifs qui broutent paisiblement l'herbe de la prairie. Qui ne frémirait, en voyant ces hommes cruels leur donner la mort, et goûter, au milieu de ce carnage, une satisfaction infernale ; puis, après les avoir dépecés, en étendre, dans un étal, les membres épars, et considérer leurs cuisses, leurs côtes avec complaisance, et même avec un sentiment de vanité ? Que de bœufs, de veaux, d'innocentes brebis, ont été sacrifiés pour assouvir notre gourmandise, depuis que nous sommes déchus ! Je n'oublierai jamais le sentiment d'horreur et de dégoût que j'éprouvai, un jour que je vis, dans une rue, rouler à mes pieds un ruisseau d'un rouge écarlate, et quoique j'appris ensuite qu'il sortait de chez un teinturier, je ne puis encore y penser, sans songer en même tems à ce fleuve sanglant du Tartare hindou, dans lequel, selon les lois de Bramah, doivent être plongés tous ceux qui se nourrissent de la chair des animaux.

Mais s'il est pénible, pour quiconque porte un cœur d'homme, d'apercevoir ces antres sauvages, habités par des tigres à forme humaine (je veux dire des bouchers), combien n'est pas plus horrible encore l'intérieur de la boutique d'un marchand de volailles, où des oiseaux im-

molés gisent par centaines, et où on ne rougit pas d'aller publiquement marchander des cadavres! Lorsque vous mangez une côtelette ou un aloyau, comme ce ne sont que de petites portions de mouton ou de bœuf, on peut assez facilement oublier qu'autrefois ils faisaient partie d'une créature vivante. Mais il y a cela de plus particulièrement révoltant, quand c'est un oiseau que l'on vous sert, que vous avez sous les yeux la machine tout entière qu'animait le souffle de l'existence; les ailes qui le soutenaient sous l'azur d'un beau ciel; les pattes avec lesquelles il se perchait sur le feuillage; sa tête, son bec, et ce gosier avec lequel il chantait! En mangeant certains d'entr'eux, qui sont d'une petite taille, on peut détruire, en même tems, tous les organes de leurs anciennes fonctions. C'était sans doute pour prévenir ces abominables repas, que des sages, avaient, dans l'antiquité, répandu cette croyance salutaire, que l'ame de nos pères pouvait se trouver dans des oiseaux.

Comme les poissons ont peu ou point de sang, et que le sang, selon la définition de l'Écriture, c'est la vie, il serait peut-être moins criminel d'en manger; d'autant plus, qu'ainsi que nous l'avons vu dans un autre numéro (1), les différentes espèces se servent les unes aux autres de pâture, et que cela pourrait être considéré comme un précédent. La férocité des lions, des tigres, et de quelques autres bêtes sauvages pourrait aussi nous autoriser à les faire servir à nos consommations; mais, outre qu'ils sont coriaces, nous serions exposés, si nous en mangions, à un cannibalisme de seconde main. La même considération doit nous interdire les requins; car, au tems de Pline, on en prit un qui avait un homme tout armé dans son ventre. Le venin du serpent de mer le protégera toujours contre

(1) Voyez, dans le 4e numéro, l'article sur le *Projet d'introduire le poisson de mer dans l'eau douce; et de le parquer sur les côtes.*

notre voracité. Les monstrueuses dimensions de la baleine, et l'odeur nauséabonde de son huile ne permettent pas non plus d'en manger. Quant au singe, aucune nation civilisée n'a jamais tenté d'en faire un aliment, à cause de sa ressemblance avec l'homme, et le perroquet n'a pas été moins bien servi par sa voix. Mais malheureusement aucune de ces considérations ne protège les chevrettes, les pétoncles et les autres petits poissons de mer de la même dimension. Un célèbre naturaliste allemand a compté plus de mille créatures animées dans une pinte de chevrettes, et davantage encore dans une pinte de pétoncles ; de manière que pour faire un plat de ces petits poissons, il faut en détruire plusieurs milliers ! Comment notre gourmandise n'est-elle pas contenue par l'idée d'un si épouvantable massacre ? Mais, hélas ! le tems n'est pas encore mûr pour les doctrines de Pythagore, ou plutôt, je le crains, il est passé pour toujours. La gourmandise de notre époque est si grande, elle nous fait prendre des alimens si peu naturels, que je ne serais pas surpris de nous voir un jour manger des tigres, malgré notre horreur pour l'anthropophagie ; des hirondelles et des cigognes, en dépit de leur caractère sacré ; et même des syrènes, sans nous laisser arrêter par leur ressemblance avec le beau sexe.

(*London Magazine.*)

LETTRE DE MOZART SUR SA MANIÈRE DE TRAVAILLER.

« Vous me demandez quelle est ma manière de composer, et comme je m'y prends pour faire des ouvrages de longue haleine. Voici, à cet égard, tout ce que j'ai pu observer.

» Lorsque je me trouve livré tout-à-fait à moi-même, que je suis seul, et que j'ai l'ame calme et satisfaite; que, par exemple, je suis en voyage dans une bonne voiture, ou que je me promène à pied après un bon repas, ou que la nuit, je suis couché sans avoir sommeil; c'est alors que les idées me viennent, et qu'elles s'offrent, en foule, à mon esprit. Dire d'où elles viennent et comment elles arrivent, cela me serait impossible; ce qui est certain, c'est que je ne puis pas les faire venir quand je veux. Celles de ces idées qui me sourient, je les retiens, et je les fredonne ensuite de tems à autre. Après qu'elles sont arrêtées dans mon esprit, j'examine l'emploi qu'il faut en faire; comment j'arrangerai tel et tel motif, comment j'en ferai, si vous me permettez cette expression, un bon mets. Je considère, en même tems, la manière dont je plierai chacune de mes idées aux règles du contre-point et aux moyens des divers instrumens; mon imagination s'exalte alors, et si, dans ce moment, rien ne me distrait, la matière que je traite se développe, se classe et s'arrête dans mon esprit. Le tout, quelle qu'en soit l'étendue, se place devant mon imagination comme une chose complète et achevée, et je l'embrasse d'un seul coup-d'œil et d'un regard satisfait, comme on considère un tableau ou une belle statue. En contemplant cette production idéale, j'éprouve une jouissance que je ne puis décrire, et qui ne peut être surpassée que par celle que je ressens lorsqu'ensuite, par l'exécution, cette même production est réalisée.

» Ce qui est ainsi créé dans mon imagination, ce concours d'images vives et agréables qui s'y est produit comme un rêve, y demeure fixé pour toujours. Je jouis en cela d'un autre bienfait que le ciel m'a départi; bienfait qui est non moins précieux que le premier. En effet, lorsque je m'occupe ensuite de transporter mes idées sur le papier, je tire de ma mémoire comme d'un sac, si cette compa-

raison m'est permise, tout ce qui s'y trouve accumulé. Cette opération est facile, car tout le travail intellectuel étant achevé, comme je l'ai dit, cette seconde opération n'est guère que manuelle, et il est en conséquence très-rare que mon travail soit autre sur le papier, qu'il n'était dans ma tête. Peu m'importe d'être dérangé dans cette occupation; quoi qu'il se fasse autour de moi, j'écris toujours, et je puis même parler, pourvu cependant que la conversation ne roule que sur des choses banales, par exemple sur la pluie et le beau tems.

» Maintenant, si vous me demandez pourquoi les ouvrages que je fais reçoivent de ma main telle forme, tel caractère qui les distingue de ceux des autres compositeurs, et qui fait qu'on les reconnaît aussitôt pour être de Mozart, je répondrai que cela tient probablement à la même cause, qui fait que mes yeux ou ma bouche sont de telle forme et de telle dimension, qui les fait différer de ceux de tout autre individu; car je ne vise point à l'originalité, et je serais même embarrassé de dire en quoi la mienne consiste, bien qu'il me paraisse tout-à-fait naturel, que, comme chaque homme a un visage qui lui est propre, il doive être, aussi, diversement organisé sous les autres rapports, tant extérieurs qu'intérieurs. »

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

SCIENCES NATURELLES.

Du lac Asphaltite ou Mer Morte. — Depuis un tems immémorial, on associe au lac Asphaltite et à ses bords,

des idées de tristesse et d'insalubrité qui sont fausses; mais qui, cependant, conservent toute la force de vérités reçues, parce qu'elles ne sont pas assez démenties dans des ouvrages généralement répandus.

On a dit, et l'on croit communément, que les poissons ne peuvent vivre dans les eaux de ce lac; que les corps solides qu'on y jette, bien que lancés avec force, y surnagent; que par suite de vapeurs malsaines, qui s'en exhalent sans cesse, les oiseaux qui tentent de passer d'un bord à l'autre du lac, sont arrêtés dans leur vol, et tombent morts dans l'abîme; que des sons lugubres, semblables aux gémissemens d'êtres mourans, s'échappent par momens de dessous ses flots; et pour achever ce triste tableau, on ajoute qu'un fruit, agréable à la vue, croît sur ses bords, mais que, du moment qu'on y touche, il se réduit en poussière et en cendres amères; enfin, tout ce que les poètes, tant anciens que modernes, ont pu accumuler d'images terribles suffirait à peine, d'après les idées communes, pour peindre la désolation du lac Asphaltite et de ses rives.

Cependant, quelques voyageurs de nos jours, hommes très-dignes de foi, nous apprennent que toutes ces propriétés surprenantes et fatales, attribuées généralement aux eaux de la Mer-Morte, ne sont que de pures imaginations.

« Vers minuit, dit M. de Châteaubriand, j'entendis, sur le lac, un bruit qui provenait, selon les habitans de Béthléem, de légions de poissons qui viennent à cette heure bondir sur le rivage. » « Les eaux de ce lac, à ce qu'assure le docteur Clarke, voyageur si recommandable, loin d'être mortelles pour les animaux, renferment dans leur sein une multitude de poissons. Ses bords abondent en coquilles, et ils sont constamment fréquentés par certaines espèces d'oiseaux. » « Nous vîmes, dit M. Fisk, mission-

naire américain, fort intelligent, un grand nombre d'oiseaux qui voltigeaient sur les rives du lac, et nous en remarquâmes plusieurs qui volaient au-dessus du lac même. Ses eaux sont limpides et pures; mais en ayant porté quelques gouttes à ma bouche, je les trouvai saumâtres et nauséabondes. »

Ce qui est incontestable, c'est que les eaux de la Mer-Morte sont plus pesantes que celles de tout autre lac ou mer qui arrose la surface du globe. Leur pesanteur spécifique, est de 1-211, l'eau distillée étant à 1,000. Ces eaux sont fortement imprégnées de sel. On en analysa une bouteille, dans l'année 1807. Voici quel fut le produit de cet examen chimique. Sur 100 grains, on trouva :

Muriate de chaux........	3,220.
Magnésie...............	10,246.
Soude..................	10,360.
Sulfate de chaux.........	054.
TOTAL.......	23,880.

Sur une même quantité de cette eau, on trouva, par une autre analyse, 24 1/2 grains de sel marin; il eût été beaucoup plus facile à lord Byron de nager sur la Mer-Morte que de traverser, comme il fit, l'Hellespont (1); car, tel corps qui, dans l'eau douce ou dans l'eau salée ordinaire, tombe de suite au fond, reste à la surface des eaux de ce lac. Strabon affirme que l'homme ne peut pas s'y plonger entièrement, assertion dont il eût été facile de reconnaître la fausseté; il ajoute « qu'on ne pouvait y pénétrer au-dessous du nombril. » Le voyageur Pococke, qui s'y baigna, dit que quelque posture qu'il prît, il restait toujours à la surface de l'eau, bien qu'il ne fît aucun mouvement; fait

(1) Voyez, à ce sujet, un article intitulé : *Un Trait de la vie de lord Byron*, dans le 4e numéro.

qui est sans doute assez croyable, puisque, dans l'eau douce même, on peut presque en faire autant.

Il paraît donc que, sous le seul rapport du goût, les notions vulgaires sur les eaux de la Mer-Morte, sont fondées; mais que, sous tous les autres, les propriétés de ce lac ont été presque toujours décrites dans un langage hyperbolique, qui est le partage ordinaire de l'erreur.

Le docteur Clark, célèbre géologue que nous avons cité plus haut, est le premier qui ait observé que l'une des montagnes qui bordent ce lac ou mer (car il a de 30 à 35 lieues de longueur, sur 4 à 7 de large), n'était autre chose qu'un volcan éteint. Il dit que des hauteurs de Béthléem, il aperçut, sur le bord occidental du lac, une montagne ressemblant, par sa forme, au cône du Vésuve, et ayant à son sommet un cratère très-visible. S'il en est ainsi, les contradicteurs de Moïse auront beau jeu à dire que la destinée de Sodome et de Gomor n'a rien de miraculeux, mais qu'elle est le simple effet d'une éruption volcanique.

Influence de la lune sur les matières animales et végétales. — Ce sujet a fort peu excité l'attention des savans, et même, si l'on excepte les recherches qu'ils ont faites pour établir la théorie des marées, on peut dire qu'ils ne s'en sont pas occupés. La manière dont la lune hâte et accélère la décomposition animale n'a été observée que par une certaine classe d'hommes qui, s'ils prennent peu de part à l'avancement des connaissances philosophiques, passent du moins pour entendre assez bien leurs intérêts. Ce qui est certain, et ce qui confirme le témoignage des officiers de la marine royale, et de celle de la Compagnie des Indes, qui n'ont acquis cette connaissance qu'à leurs dépens, c'est que si l'on expose, dans certaines saisons et dans certains lieux, un animal nouvellement tué, aux

rayons de la pleine lune, il suffira de l'y laisser quelques heures pour qu'il ne présente plus qu'une masse corrompue, tandis qu'un autre animal, éloigné seulement de quelques pieds du lieu où se trouve le premier, mais à l'abri des rayons de la lune, n'éprouve rien de semblable. Il serait impossible, dans l'état si imparfait de nos connaissances sur cet astre et sur l'influence qu'il exerce, de tirer des conclusions certaines du petit nombre de faits qui ont été recueillis jusqu'ici; mais il serait bon de réunir tous ceux qui se présenteront à l'avenir, afin de pouvoir un jour les comparer et en déduire une théorie quelconque : nous allons en rapporter quelques-uns qui ne paraîtront peut-être pas sans importance.

On a déjà reconnu que la lune exerce une influence sur la végétation, puisqu'on a remarqué que les fruits exposés à ses rayons mûrissent beaucoup plus promptement que ceux qui en sont privés, et que les plantes élevées dans un endroit obscur, à l'abri de la lumière, et conséquemment étiolées, reprennent la vivacité de leurs couleurs quand on les expose aux rayons de la lune. Mais voici d'autres faits non moins certains, bien que moins connus. Nous les devons à M. Edmonstone qui, pendant trente ans, a été employé dans l'exploitation des forêts de Demerari, et qui a fait, pendant ce tems, un grand nombre d'observations.

« Je me suis beaucoup occupé, dit-il, de l'influence de la lune sur les arbres; car elle est si visible et si grande, qu'il est impossible de ne pas la remarquer. Si l'on abat un arbre pendant la pleine lune, on le verra aussitôt se fendre, comme s'il était tordu par deux grandes forces appliquées à chacune de ses extrémités, et agissant dans un sens opposé; ce rapprochement des parties ligneuses doit résulter de l'évaporation de la grande quantité de sève qui est contenue dans le corps de l'arbre. Aussi les arbres que

l'on abat pendant la pleine lune, ne sont presque d'aucune utilité. Peu de tems après qu'on les a abattus, ils sont attaqués par un ver qui ressemble à celui que l'on trouve dans la farine d'Amérique : ils pourissent beaucoup plus promptement que si on les abattait pendant une autre phase de la lune. Ces observations sont communes à tous les arbres qui croissent aux Indes occidentales, et dans toutes les colonies anglaises de l'Amérique du sud, et qui sont d'espèces très-variées, et toujours verts. Aussi a-t-on soin de n'abattre que pendant le premier ou pendant le dernier quartier de la lune, ceux que l'on destine aux constructions.

» La sève parvient jusqu'au haut de l'arbre pendant la pleine lune, mais elle descend ensuite à mesure que cette planète disparaît, et ce fait est commun aux arbres de toutes les espèces. »

Longévité des arbres. — Les opinions sont très-partagées sur la durée naturelle de la vie des arbres. D'après les faits suivans, on verra l'âge auquel quelques-uns ont pu atteindre.

M. Galyne, agronome très-connu, pense que la période de trois à quatre cents ans, constitue la durée de la vie ordinaire du chêne. En avril 1791, on abattit dans le parc de Sir John Rushout, à Northwick, dans le comté de Worcester, un chêne que l'on estima avoir trois cents ans. Il était sain dans toutes ses parties. Le tronc offrait six cent trente quatre pieds cubes de bois de construction et les branches qui en sortaient, faisaient deux cents pieds de plus. Dans l'ouvrage de M. Gilpin, sur la beauté pittoresque des forêts (*forêt scenery*), il est question de chênes de la *forêt neuve*, sur lesquels se voient certaines marques qui attestent une existence antérieure à la *conquête* (celle de l'Angleterre par les Normands). L'arbre qui fut effleuré par la flèche avec laquelle Sir Walter Tyrrel tua Guillaume

le Roux, est encore debout, quoiqu'à la vérité bien mutilé. M. Lowe, dans son ouvrage intitulé *Aperçu de l'Agriculture dans le comté de Nottingham*, cite plusieurs arbres de la forêt de Sherwood, sur l'écorce desquels sont taillées les lettres In. R. (le roi Jean), surmontées d'une couronne. M. Mac William, dans son *Essai sur la carie sèche du bois*, va plus loin : il dit qu'en Angleterre, et dans d'autres pays, il y a des arbres qui ont plus de mille ans, et il ajoute qu'il s'en trouve même qui en ont jusqu'à trois mille, comme on peut le reconnaître à des signes certains.

Chute d'une aérolithe. — Le 10 février on entendit à Montgemery, dans le Maryland, entre midi et une heure, une explosion plus forte qu'un coup de canon, et suivie d'un bruit semblable à celui que fait l'air en passant rapidement par une ouverture étroite. Ce bruit fut entendu dans une direction parallèle à celle de la rivière Potomac. Le tems était bruneux, le vent soufflait du nord. On ne remarqua, au moment de l'explosion, ni éclair ni odeur particulière ; au bout d'une demi-heure environ, on trouva dans un champ voisin de la ville, et à la profondeur de huit pouces, une pierre rugueuse, d'une forme oblongue, pesant seize livres. Lorsqu'on la retira, elle était un peu chaude et répandait une forte odeur de soufre.

Marbre flexible. — Ce marbre, qui n'est connu que depuis quelques années, et que l'on n'avait encore rencontré que dans le Stockbridge et le Lamsborough, vient d'être trouvé dernièrement à New-Ashfort, où il y a de grandes carrières.

On peut se convaincre de son élasticité, en posant une table de ce marbre sur une de ses extrémités, et en appliquant sur l'autre une force médiocre ; et de sa flexibilité, en appuyant les deux extrémités seulement sur deux sup-

ports, et dans une direction horizontale. Il est de différentes couleurs, blanc, rougeâtre, gris ou gris de colombe. On en voit des morceaux d'un très-beau grain. Quelquefois un bloc n'est flexible que dans une partie de son étendue, tandis qu'il conserve sa dureté ordinaire dans le reste.

Il est susceptible d'un beau poli. On avait prétendu qu'il était composé de carbonate de magnésie; mais il est formé surtout de carbonate de chaux. Dolomieu et Bellevue ont expliqué sa flexibilité et son élasticité par la dessication; mais il paraît au contraire qu'en séchant, il perd presque complétement ces deux propriétés.

Action du gaz oxide nitreux sur l'économie animale. — Ce gaz, aspiré dans les poumons, exerce sur l'économie animale une action fort singulière, mais très-diverse, suivant les différens individus sur lesquels l'expérience se fait. Il provoque le rire dans les uns, il porte les autres au sommeil, et il excite, dans d'autres, une disposition invincible à la danse. On fit dernièrement quelques expériences de ce genre, dans le laboratoire de M. Cooper, chimiste fort distingué de Londres; et l'on put, à cette occasion, recueillir sur les effets de ce gaz les observations suivantes. M. Warrington, après avoir respiré le gaz pendant quelques momens, se balança en avant et en arrière sur son siége, et avec un mouvement régulier. Il lui semblait encore respirer le gaz, et il le savourait, dit-il, bien après qu'on l'eut retiré. Il éprouvait un sentiment de jouissance qui l'absorbait complétement, et lui ôtait toute conscience de ce qui se passait autour de lui. Un autre élève qui aspira ce même gaz, en ressentit des effets beaucoup plus énergiques. Il se balança d'abord involontairement sur son siége comme le premier; puis il se livra tout-à-coup à des éclats de rire immodérés;

bientôt après il sauta à terre de dessus son siége, et se mit à parcourir, à pas rapides, le laboratoire où il était. Il s'arrêta enfin devant M. Cooper, et se mit dans l'attitude d'un boxeur, en agitant ses bras avec une vivacité inconcevable. Pour éviter les accidens qui auraient pu résulter de cette disposition guerroyante, on le saisit à bras-le-corps et on lui retint fortement les bras; mais alors l'action nerveuse se passa de ses membres à sa tête, qui se mut en tout sens avec une vitesse extraordinaire; les muscles de la face éprouvaient un mouvement convulsif, et sur son visage, se peignait un sourire horrible. Ces phénomènes nerveux durèrent quelques minutes, après lesquelles le jeune homme qui faisait le sujet de cette expérience, reprit peu à peu son calme habituel, et ne parut conserver aucun souvenir du violent état où il venait de se trouver. Quelques autres élèves répétèrent sur eux-mêmes cette même expérience; ils respirèrent le gaz oxide nitreux en doses différentes, et ils en éprouvèrent des effets variés. Tous s'accordèrent à dire que ce gaz avait excité en eux une sensation vive et agréable, et ils témoignèrent le désir d'en aspirer de nouvelles et de plus fortes doses. Ce gaz produit, sur l'économie animale, des effets très-analogues à ceux produits sur elle par les boissons spiritueuses; mais il diffère de ces dernières en ce que l'excitation qu'il fait naître, n'est pas suivie de cette prostration de forces qu'amène communément après elle l'excitation causée par les liqueurs alcooliques. Les forces, au contraire, paraissent s'augmenter par l'usage du gaz oxide nitreux. L'on remarque que l'homme qui, à jeun, en a pris une certaine dose, est plus en mesure que de coutume, d'entreprendre un travail pénible et soutenu.

Du cygne de Rio de la Plata. — Le cygne de Rio de la

Plata est un oiseau superbe; il a le corps parfaitement blanc et la tête noire, ainsi qu'une portion du col. Cette espèce de cygne abonde tellement sur les rives de la Plata, qu'on y fait de son duvet et de sa peau un trafic assez considérable. Voici le moyen employé pour prendre cet oiseau : un homme entre dans l'eau, tenant à la main trois grandes boules de bois, dont deux sont fixées à l'une des extrémités d'une longue courroie et dont la troisième est attachée à l'autre extrémité; il s'approche doucement du cygne, et lance sur lui les deux premières boules; ce qu'il fait de manière qu'elles s'enlacent autour de son col, et en même tems, il retient l'autre extrémité dans sa main. Deux autres chasseurs arrivent ensuite pour saisir et emporter l'oiseau, dès qu'on l'a pris de cette manière.

Combat entre un tigre et un crocodile. — Un journal anglais raconte un fait singulier arrivé depuis peu à Bentam, dans l'Inde.

« Un homme, dit-il, pêchant sur les bords du fleuve Tylieman, entendit un bruissement dans l'eau, puis regardant vers le côté d'où partait ce bruit, il aperçut un tigre qui avançait à la nage du bord opposé, et qui se trouvait déjà très-près de lui. Pour se mettre à l'abri du danger qui le menaçait, il crut ne pouvoir mieux faire que de gagner un arbre voisin sur le bord du fleuve, et d'y monter. Mais à peine y eut-il grimpé, que le tigre en atteignit un autre tout près de celui-ci, et dont les branches se projetaient sur le bord du fleuve. L'animal allait d'un bond gagner l'arbre où s'était réfugié le pêcheur, lorsqu'un crocodile énorme parut à la surface du fleuve et s'élança sur le tigre; il saisit ce dernier et le ramena avec lui sous les flots. Six fois les deux animaux plongèrent ensemble dans le fleuve; ils combattaient avec acharnement, et l'eau était

teinte de sang. A la fin, le tigre, saisi au dos par le crocodile, ne fut plus en position de se défendre, et devint la proie du monstre amphibie. »

L'orgueil corrigé par la chimie. — Nous savions que, dans bien des cas, la religion, par ses leçons divines, avait servi de correctif à l'orgueil; mais nous ignorions que la chimie, science toute physique, pût compter parmi ses produits ce résultat moral. C'est ce que l'anecdote suivante va nous prouver.

En Allemagne, le goût pour la chimie se répand concurremment avec les idées libérales; et le fait très-véritable que nous allons rapporter, nous donne une preuve bien manifeste de cette assertion. Un baron de ce pays, homme d'une famille très-ancienne, ayant les seize quartiers dans chaque lignée, suivait, à Berlin, le cours de chimie qu'y faisait le professeur Klaproth, savant illustre dont la perte est universellement regrettée. Un jour, comme le baron se rendait au laboratoire du chimiste, sa voiture versa en chemin, et lui et son cocher furent tellement meurtris par la chute, que le chirurgien appelé crut devoir les saigner l'un et l'autre. Le baron conçut alors la pensée de mettre à profit cet accident, pour éclaircir une question qui l'avait souvent occupé : il voulait déterminer si le sang d'un baron allemand et celui d'un homme du peuple, sont en effet de différente nature, comme on l'a prétendu; et, en conséquence, le produit des deux saignées, ayant été recueilli en deux vases différens, il l'adressa de suite au chimiste, avec prière de le soumettre à la plus exacte analyse. L'analyse faite, elle donna pour produit la même quantité de fer, de chaux, de magnésie, de phosphate de chaux, d'albumine, de muriate de potasse et de soude, de sous-carbonate de soude, de sulfate de potasse, de matière muqueuse ex-

tractive et d'eau. Seulement, le sang du baron contenait deux cents parties d'eau de plus que celui du cocher; circonstance qui eût été à l'avantage de ce dernier, si cette petite différence avait mérité qu'on y fît attention. On peut donc conclure de cette analyse comparative, que le sang d'un baron et celui d'un homme ordinaire, sont physiquement et chimiquement les mêmes. Le seigneur allemand fut enchanté de ce résultat, et il transmit de suite au précepteur de son fils copie de l'analyse en question, en recommandant bien à ce précepteur de la remettre devant les yeux du jeune baron, toutes les fois qu'il paraîtrait regarder son sang comme plus pur que celui des autres hommes.

SCIENCES MÉDICALES.

Remède employé contre la fièvre, par les Indiens. — La fièvre inflammatoire, appelée *tabardillo*, est aussi commune dans les climats chauds que dans les pays froids. Voici, d'après un voyageur moderne, le moyen que les Indiens emploient pour la guérir. Ils prennent de l'argile qu'ils détrempent dans de l'eau, et ils l'étendent ensuite sur tout le corps du malade. Une heure ou deux après, ils examinent l'effet que l'argile a produit sur la peau de ce malade. Si l'argile est desséchée et qu'elle tombe de la peau en écailles, le pronostic qu'on en tire est fâcheux. Si, au contraire, l'argile se fond seulement, et s'attache en plaques à la peau, on en conclut que l'issue de la maladie sera favorable. En effet, dans ce dernier cas, l'application de l'argile a dû provoquer une transpiration abondante, qui fait ordinairement le salut du malade; car la terre ne s'est attachée à la peau, que parce qu'elle a absorbé cette même sueur qu'elle a provoquée.

Ce moyen curatif est le fruit de l'observation et non de

la réflexion, comme le sont tous les remèdes des peuples sauvages. Le pronostic qu'il fournit, à l'égard du malade, peut être considéré comme un perfectionnement de celui que nous tirons de l'effet des affusions froides.

FINANCES.

Exposé de la situation financière de l'Angleterre pendant l'année 1825. — Nous nous estimons heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs le résultat satisfaisant des nouvelles mesures financières adoptées en Angleterre; elles ont entièrement rempli l'attente publique, ainsi que le feront voir les deux tableaux suivans, qui renferment l'exposé des revenus nets de la Grande-Bretagne, pendant les années 1824 et 1825, et pendant les deux trimestres (finissant au 10 octobre) des mêmes années, avec l'augmentation ou la diminution qu'a éprouvée chacune des branches, en particulier, et l'accroissement définitif de la recette générale.

	ANNÉES FINISSANT AU 10 OCTO.		AUGMENTAT.	DIMINUTION.
	1824	1825		
	liv st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.
Douanes........	10,278,243	14,306,152	4,027,909	....
Accise..........	24,319,852	21,620,714	....	2,699,138
Timbre.........	6,673,874	6,997.714	323,142	....
Bureau de postes.	1,439,000	1,501,000	62,000	....
Taxes...........	4,880,106	4,975,340	95,234	....
Recettes diverses.	309,017	363,556	54,548	....
	47,900,092	49,763,787	4,562,833	2,699,138
	Déduction de la diminution		2,699,138	
	Accroissem. pour l'année 1825.		1,863,695	

	ANNÉES FINISSANT AU 10 OCTOB.		AUGMENTAT.	DIMINUTION.
	1824	1825		
	liv. st.	liv. st.	liv. st.	liv. st.
Douanes........	3,240,272	5,278,455	2,038,183	....
Accise..........	7,113,017	5,154,858	....	1,958,159
Timbre.........	1,959,680	1,823,519	63,839	....
Bureau de postes.	375,000	379,000	4,000	....
Taxes...........	481,968	474,433	....	7,535
Recettes diverses.	79,113	76,379	....	2,734
	13,049,050	13,186,644	2,106,022	1,968,428
	Déduction de la diminution.		1,968,424	
	Accroissem. pour l'année 1825.		137,594	

Le trimestre actuel est le premier dans lequel nous voyons les importantes dispositions législatives qui ont rapport aux finances, recevoir leur pleine exécution, entr'autres le transfert fait aux douanes des droits de l'accise. Il doit nécessairement en résulter un décroissement dans les produits de cette branche du revenu, et un accroissement correspondant dans les produits des douanes. Si, néanmoins, nous considérons ensemble les diverses natures de recettes, nous trouverons que le revenu de la Grande-Bretagne (en laissant de côté le paiement de la dette autrichienne de 2,500,000 liv. st.), s'est élevé, pour l'année finissant au 10 octobre 1824, à 47,900,092 liv. st. et pour l'année finissant au 10 octobre 1825, à 49,763,787 liv. st.; ce qui fait pour cette année-ci un excédant de 1,863,695 liv. st.

De l'accise, il y a eu, pendant ce trimestre, une augmentation de 125,000 liv. sur la bière; il y a eu une augmentation de 15,000 liv. sur les encans, de 24,000 liv.

sur les briques, de 10,000 liv. sur la drèche, et de 21,000 l. sur le papier. Les liqueurs spiritueuses, distillées en Angleterre, présentent une augmentation de 200,000 l. pendant l'année; mais il y a eu une légère diminution pendant le trimestre. On remarque aussi une diminution sur les toiles imprimées, qu'on ne peut attribuer qu'à la baisse considérable des droits sur cette marchandise. En conséquence, il est évident, d'après les documens officiels, que, malgré l'abolition d'un grand nombre d'impôts, tels que ceux sur le charbon, sur les laines, sur le timbre, sur les vins, les soieries, le sel, les spiritueux, etc., notre revenu continue à s'accroître. L'excédant de ce dernier trimestre, sur le trimestre correspondant de l'année précédente, est de 137,594 liv. L'importation des vins étrangers s'est augmentée en raison de la diminution des droits d'entrée; et il est bien reconnu que moins ceux-ci sont élevés, plus le gouvernement retire de bénéfices, par la raison qu'on importe davantage, ainsi qu'on en a eu la preuve, depuis le peu de tems que les nouvelles mesures ont été mises à exécution.

Diverses pétitions ont été adressées au Parlement contre l'abolition des lois qui défendent l'entrée de certains articles de manufactures étrangères. Elles viennent principalement des fabricans et des autres personnes intéressées au maintien de ces lois, et qu'on pourrait accuser avec raison, d'écouter trop facilement leurs intérêts privés. Quoi qu'il en soit, il nous paraît assez juste de soumettre, autant que possible, à des restrictions sévères, le commerce des nations dont les gouvernemens ne veulent pas traiter avec les nôtres sur le pied de la réciprocité, et qui n'ont ni le bon sens, ni la sagesse de profiter des mesures que nous avons prises. Mais, à l'égard des autres, les ministres feront bien de persévérer franchement et avec fermeté dans la marche qu'ils ont adoptée.

STATISTIQUE. — COMMERCE.

Observations sur les effets attribués aux voyages des Anglais sur le continent. — On répète souvent que le grand nombre d'Anglais qui dépensent leur revenu à l'étranger, porte un préjudice notable à l'industrie et à la richesse de l'Angleterre. J'accorde qu'ils peuvent par-là se soustraire à l'acquittement des taxes personnelles, et affaiblir, jusqu'à un certain point, le produit des autres impôts, et que, sous ce rapport, le revenu public peut souffrir de leur absence.

Mais, je ne vois pas en quoi cette absence peut affecter l'industrie productive, ou la richesse de l'état. C'est la production du revenu, et non son emploi, qui crée la richesse. Si un capital de 10,000 liv. st., me donne un revenu annuel de 1,000 liv., c'est ce capital qui procure de l'emploi à l'industrie anglaise et produit mon revenu de 1,000 liv.; mais il n'importe pas à la question que je dépense ce revenu en Angleterre, en France, ou en tout autre pays. Si je le dépense en France, j'échange le produit d'un capital contre celui d'une industrie française. Si j'achète des habits à Paris, je n'emploie pas, par-là, l'industrie française; c'est le capital du marchand de drap français, qui a employé le manufacturier français à fabriquer son drap; c'est le capital du tailleur français, qui a nourri ses ouvriers pendant qu'ils confectionnaient mes habits, et c'est contre ces choses que j'échange une portion de mon revenu, produit par un capital anglais et par une industrie anglaise.

Personne ne prétendra qu'il importe de distinguer de quelle manière a lieu cette remise, car toutes les exportations d'un pays qui ne produit pas l'or, doivent, en dernière analyse, se faire en marchandises.

Peut-être dira-t-on que si j'avais acheté mes habits à Londres, j'aurais remplacé le capital d'un marchand de

drap et d'un tailleur anglais. S'il en était ainsi, je n'aurais pas remplacé le capital du manufacturier qui a fabriqué les objets sous la forme desquels mon revenu a passé en France. Mais, cette idée d'un homme remplaçant le capital d'un autre homme, me paraît tout-à-fait fausse. Tous les capitalistes remplacent leur capital par les produits qu'ils en tirent, et échangent entr'eux ces produits pour leur mutuel avantage. Un fermier, qui a un capital de 1,000 liv. st., a remplacé ce capital aussitôt que, ses fermages acquittés, il a fait produire à sa terre pour 1,000 liv. de blé, et si elle en produit pour 100 liv. de plus, il a gagné 10 pour 100 sur son capital, et il peut échanger cette valeur de 1,100 liv. de blé, contre une valeur égale, en marchandises produites par d'autres capitalistes. Dans le courant de l'année, tous auront reproduit leur capital, plus, un excédant qu'ils peuvent dépenser comme revenu, ou employer comme accroissement de capital.

Société des amis. — Le but de ces sociétés, qui se multiplient beaucoup depuis quelque tems parmi les classes industrielles, est de mettre en fonds commun et d'accumuler une certaine portion des économies faites par des individus dans l'état de santé, pour les employer ensuite à pourvoir à leurs besoins dans la vieillesse, ou lorsqu'ils sont malades. Ces institutions portent naturellement ceux qui appartiennent aux classes ouvrières, à ménager leur bourse, à faire un bon emploi de leur tems; et elles leur donnent des habitudes de prévoyance, qui tendent à les préserver d'une grande partie des maux auxquels ils sont le plus exposés. Celui qui, par de petites épargnes, contribue à accumuler un fonds de ce genre, fonds dont il peut se regarder comme co-propriétaire, puisqu'il l'est en effet, et qu'il pourra y puiser, lorsque la vieillesse ou les maladies l'empêcheront de pourvoir d'une autre manière à ses be-

soins, jouit incontestablement d'une indépendance aussi réelle que celui qui tire ses revenus d'une propriété foncière, ou d'un capital en rentes sur l'état.

Ce n'est que depuis quelques années qu'on a pu se procurer les élémens nécessaires pour calculer, terme moyen, le degré de maladie auquel l'homme est sujet à diverses époques de son existence. A défaut de ces élémens, on s'était, jusque-là, dirigé d'après les règles indiquées par le célèbre docteur Price; lesquelles, au fond, diffèrent assez peu de celles qui sont généralement admises aujourd'hui. Selon l'hypothèse du docteur Price, il y a toujours, dans une société composée d'individus au-dessous de l'âge de trente-deux ans, un quarante-huitième de ces individus, incapable de travailler, soit pour cause de maladie, soit par suite d'accidens. Dans une société d'individus âgés de trente-deux à quarante-deux ans, cette proportion est augmentée d'un quart de ce quarante-huitième; dans celle dont les membres ont de quarante-trois à cinquante-un ans, elle s'accroît de la moitié du quarante-huitième; dans celle dont les membres ont de cinquante-deux à cinquante-huit ans, elle est des trois quarts; et enfin, dans celle dont les membres sont âgés de cinquante-huit à soixante-quatre ans, cette proportion est du double ou d'un vingt-quatrième. D'après cette base, tout individu âgé de moins de trente-deux ans, et qui, dans l'état de maladie, veut avoir droit à un secours de 4 shillings, doit fournir une contribution hebdomadaire d'un sou anglais, quarante-huitième partie de 4 shillings; celui âgé de trente-deux à quarante-deux ans, doit payer un quart de plus, c'est-à-dire, 1 sou 3 deniers, et ainsi de suite, jusqu'à l'individu âgé de plus de cinquante-huit ans, qui doit fournir une contribution double, ou 2 sous. M. Morgand et M. Friend, directeurs très-connus de sociétés de ce genre, se servent encore de la base fournie par le docteur Price.

M. Glenny, qui s'est beaucoup occupé de la statistique, considérée dans ses rapports avec les compagnies d'assurance, pense que, depuis le tems du docteur Price, la santé publique s'est améliorée chez les enfans, mais très-peu chez les adultes. En examinant les lois de mortalité, M. Glenny a reconnu qu'elles ne coïncident pas avec celles des maladies; ainsi, les individus exerçant certaines professions, sont plus exposés à être malades, sans cependant que les maladies auxquelles ils sont sujets, contribuent sensiblement à abréger leurs jours. Les doreurs, les plombiers, les peintres, les horlogers, sont dans cette catégorie. Ils réclament, souvent et pendant long-tems, des secours des sociétés auxquelles ils appartiennent; mais, ils ne meurent pas plus tôt que les individus qui exercent d'autres professions. Selon lui, les cultivateurs forment, parmi les classes ouvrières, celle qui est la moins sujette aux maladies, et celle chez laquelle la vie se prolonge le plus long-tems. Il estime que, dans le cours des dernières vingt-cinq années, le terme moyen de la durée de la vie des enfans s'est augmenté d'un cinquantième. M. Dean, chef d'une compagnie d'assurance mutuelle, à Londres, qui se compose de quatre cents individus, prétend que la classe ouvrière, en Angleterre, travaille trop; que ses efforts excèdent la mesure de ses forces, et que, par suite de l'exagération de ses travaux, cette classe éprouve beaucoup de souffrances et de maladies. Il résulte des documens dont il est possesseur, que parmi les individus âgés de vingt à vingt-cinq ans, le terme moyen du tems de maladie, est, pour chacun d'eux, d'environ trois semaines dans le cours de l'année.

Commerce des États-Unis. — Un exposé statistique du commerce et de la navigation des États-Unis, jusqu'à la fin

de septembre 1824, vient d'être inséré dans le *National Intelligencer;* il présente les résultats suivans :

	1823. Dollars.	1824.	Augmentation.	Diminution.
Importation..................	77,579,267	80,549,007	2,969,740	....
Exportat. des produits du sol...	47,155,408	50,649,500	3,494,092	....
Exportat. des prod. étrangers...	27,543,622	25,337,157	....	2,206,465
Total des exportations........	74,699,030	75,986,657	1,287,627	....
Tonnage américain...........	775,271	850,033	74,762	....
Tonnage étranger.............	198,468	102,367	....	17,101

Avec une population qui n'est que de deux millions et demi d'habitans, on compte déjà, dans les états de Pensylvanie et de New-York, cinq canaux terminés, ou près de l'être, qui comprennent une étendue de 750 milles et qui coûteront à peu près 5,000,000 st. Il y a dix ans qu'aucun de ces ouvrages n'était commencé. On ouvre en ce moment, dans les états de New-Jersey, de New-York et de l'Ohio, trois autres canaux qui auront une étendue de 300 milles. Beaucoup d'autres s'exécutent ou sont sur le point d'être entrepris; de ce nombre, est le canal qui doit traverser les états de Pensylvanie et de l'Ohio, sur une longueur de 200 milles.

Progrès de la civilisation aux États-Unis. — Les progrès de la civilisation dans les différens états de l'Union, n'ont pas eu d'exemple dans l'histoire de l'espèce humaine. Le grand canal qui unit les grands lacs du nord et de l'ouest, peut, à juste titre, être un sujet d'orgueil pour les citoyens des États-Unis; et en Angleterre même, il exciterait l'admiration générale.

Les rapides progrès de la population de New-York, ne sont pas une preuve moins frappante que ces grands ouvrages, de la prospérité de la république. Le nombre de ses habitans a *quintuplé* dans le cours des trente-cinq dernières années; il y a maintenant dans cette ville, 170,000

ames : et si, comme cela est probable, le nombre continue à s'en augmenter dans la même proportion, il égalera bientôt la population des plus grandes cités de l'Europe.

Si nous dirigeons maintenant nos regards sur un district récemment acquis à l'Union, le tableau qu'il nous présentera, quoique sur une petite échelle, ne sera pas une preuve moins frappante de la rapidité des progrès de la civilisation dans l'Amérique du Nord. Ce fut au mois d'avril 1824, qu'on vit, pour la première fois, un charriot dans ce district, situé à l'extrémité des Florides. A la même époque, la population se composait seulement de deux hommes, de deux femmes, de deux enfans et d'un mulâtre. Ils étaient arrivés le 9 avril, et ils couchèrent d'abord sous la tente; mais quinze jours après, ils commencèrent à bâtir; et au bout de dix-sept mois, l'endroit où ils avaient établi leur tente contenait déjà cinquante maisons, une église, une école, deux auberges, deux magasins, une imprimerie, deux briqueteries, etc., etc. On pense que Talahassi, c'est le nom de cet endroit, formera dans peu d'années une ville considérable.

Nouvelles colonies anglaises. — Plusieurs journaux anglais ont donné récemment des idées inexactes sur la situation de l'île Melville, en Australie, et sur la nature de la colonie que le gouvernement britannique y a fondée depuis peu.

L'île de Melville n'est pas située, comme on l'a dit, au 136° 52' de longitude orientale, mais bien au 134me degré. Sa circonférence est d'environ cent milles, autant qu'on a pu le déterminer jusqu'ici. L'île est séparée de celle de Bathurst, par un très-petit bras de mer qu'on appelle *Détroit d'Apsley*.

Cette nouvelle colonie n'est pas destinée, comme on le suppose, à servir de dépôt de punition pour celle établie à

Sidney : bien au contraire, on n'a transporté à l'île Melville, que des gens de bonne volonté, hommes bien notés, et dont l'exil à Botany-Bay, touchait à son terme. Deux de ces hommes sont libres, et il y en a un troisième qui le deviendra prochainement. D'après de nouveaux réglemens, ceux des condamnés qui se recommanderont par une bonne conduite, auront l'espérance de voir abréger le tems de leur servitude; et ceux qui, après des épreuves qu'on leur fera subir, auront mérité d'être libres, obtiendront non-seulement la liberté, mais encore des concessions de terrain, pour les engager à se fixer dans le pays. S'ils le préfèrent, cependant, ils auront la faculté de retourner en Europe, et, pour cela, il leur sera accordé un passage sur les bâtimens du roi. Le gouvernement de la nouvelle colonie est muni de pouvoirs très-étendus sous ces divers rapports.

Une expédition d'un autre genre de condamnés, savoir : ceux qui, par de nouveaux délits, ont mérité une déportation nouvelle, devait partir à la fin du mois d'août dernier, du port Jackson. C'est celle-ci qui est destinée à fonder un dépôt de punition, et l'endroit choisi pour établir ce dépôt, est un point sur les bords de la rivière découverte par le lieutenant Oxley, en 1823. Cette rivière qui est belle et qui arrose un pays superbe, se décharge dans un golfe, auquel on a donné, ainsi qu'à elle-même, le nom de Morton. L'île de ce même nom, qui concourt à former le golfe, est située sous la latitude 28° 18', et par la longitude orientale 153° 34'. Elle est éloignée d'environ 450 milles du port Jackson, et elle ne le cède en beauté à aucune des contrées jusqu'ici explorées dans l'Australasie.

Consommation du lait à Londres. — La ville de Londres consomme environ soixante-dix millions de pintes de lait par an; ce qui fait, pour chaque individu, à peu près

soixante pintes par an, et un sixième de pinte par jour. Mais avant que ce lait arrive au consommateur, combien n'est-il pas altéré? On peut dire que le degré d'altération varie selon la conscience du vendeur. On estimait, il y a quelques années, que la quantité d'eau ajoutée au lait, équivalait à une pinte sur deux : aujourd'hui elle équivaut à quatre pintes d'eau sur dix ou onze de lait, que l'on peut dire avoir été déjà délayé avant d'être trait, par le genre de nourriture que l'on donne à la vache, afin d'en obtenir une plus grande quantité.

On remarque aussi que chaque laitière a du lait de différentes qualités dans plusieurs pots, afin de pouvoir satisfaire celles de ses pratiques qui sont plus riches ou plus difficiles.

Les résultats suivans nous font voir quelle importance a acquise le commerce du laitage en Angleterre.

Vers le milieu du siècle dernier, un *stone* (poids de 8 livres de Londres) de beurre et un de fromage coûtait 5 shillings; c'est-à-dire 3 sous 6 d. pour le *stone* de beurre, et 1 sou 6 d. pour le *stone* de fromage. En 1810, au moment de la détresse du commerce en Angleterre, il valait trois fois plus. En 1822, le beurre se vendait 17 shillings le *stone*, et le fromage 11 shillings 6 d.; tandis que le gruau d'avoine qui, pendant les 80 premières années du siècle dernier, se vendait environ 1 shilling le picotin, se vend aujourd'hui un shilling 6 *pences*.

AGRICULTURE.

Des vins de Tokai. — Le village de Tokai, près duquel on récolte les différens vins qui portent ce nom, est situé au sommet d'une colline, et au confluent des rivières de Bogdrog et de Tibisque ou Thesis. Il est habité par quelques Hongrois protestans, et par une peuplade qui est d'origine grecque. Les vignes d'où l'on tire les vins de Tokai,

croissent sur plusieurs collines situées à l'est du Bogdrog. Ces collines s'étendent l'espace de trois à quatre lieues vers le nord, et sont séparées l'une de l'autre par des plaines, où sont bâtis les villages de Tertia, de Mada, de Tarézal, de Syombon, de Benge et de Tolesrwa. Les vins de Tertia et Tarézal, sont de meilleure qualité que ceux qui portent spécialement le nom de Tokai; cependant ils se vendent généralement moins cher. Les vignes qui fournissent ces différens vins, sont situées sous le 48e degré de latitude, et le sol qui les porte est principalement une craie de couleur jaune où se mêlent des cailloux qui sont de nature calcaire. Les meilleurs crûs sont ceux où les collines ont le plus de pente et sont exposées au midi. La vendange s'y fait très-tard, le plus souvent à la fin d'octobre, et quelquefois même à la mi-novembre.

Les vins de Tokai sont blancs. On en fait de deux sortes, qu'on distingue par les noms de *Anspruch* et *Masslach*. Le premier de ces vins, qui est le plus estimé, se fait avec du raisin de choix. On met ce raisin dans un tonneau percé de trous à son fond, et on l'y presse jusqu'à ce que tout le jus en soit exprimé. On laisse ensuite fermenter ce jus pendant deux jours; puis on le verse dans de petits tonneaux, où il reste exposé à l'air pendant un mois, et quelquefois beaucoup plus long-tems. Quant au *Masslach*, on le fait en ajoutant, à ce dernier, le moût ordinaire. L'*Anspruch* est le vin qui est généralement connu, dans le commerce, sous le nom de vin de Tokai. Quand il est bon, il est de couleur argentée, et il a un certain aspect huileux. Il est doux et légèrement astringent, et en même tems, aromatique et terreux. Ce vin se garde fort long-tems, et il n'est même potable qu'au bout de trois ans. Le prix ordinaire du Tokai de première qualité, est de 6 à 7 francs la bouteille, acheté sur les lieux.

Les vignes, ci-dessus nommées, fournissent du vin en

quantité suffisante pour la consommation des classes riches en Hongrie, en Autriche, en Pologne et en Russie. Les meilleurs cantons où elles viennent, appartiennent à l'empereur d'Autriche, au prince de Tautzen et au collége des Jésuites, établi à Ungwar.

Le feu lord Montagu aimait si passionnément ce vin, que peu d'années avant sa mort, il fit le voyage de Londres à Tokai, dans le seul but d'en acheter des meilleurs crûs.

ARTS INDUSTRIELS.

Connaissances utiles, peu mises à profit. — Nous sommes bien loin de tirer tout le parti possible des connaissances utiles que nous possédons déjà, et de celles que nous acquérons tous les jours. C'est ainsi que l'arbre appelé *laburnum*, connu généralement, en France, sous le nom de *chêne vert des Alpes*, fournit un bois très-propre à faire des meubles élégans, et cependant on ne le voit presque jamais employé à cet usage.

On a reconnu, en France, que le noyer étant *greffé*, décuplait son fruit; et il y a pourtant lieu de croire que l'on soumet rarement le noyer à ce procédé.

On sait que les fruits à espalier mûrissent plus vite sur un mur *peint en noir*, que sur un blanc; et malgré l'importance de ce fait, on citerait peu de jardins où il y ait des murs peints de cette manière.

La propriété absorbante du *charbon*, et l'utilité qu'on peut tirer de cette substance, en l'employant aux fondemens des édifices dans les lieux humides, sont connues depuis long-tems, puisque, selon Diogène Laërce, l'architecte Théodore proposa d'employer le charbon aux fondemens du temple de Diane à Éphèse, afin que jamais l'eau n'y pût pénétrer. Voilà donc deux mille cinq cents ans que cette propriété du charbon est connue, et

cependant nous ne croyons pas que dans les tems modernes, on en ait jamais fait l'application.

Procédé nouveau pour paver les rues. — M. Chambers, ingénieur fort connu, vient d'inventer, pour le pavage des rues, un procédé pour lequel il a obtenu un brevet, et qui, indépendamment de la solidité, aura aussi l'avantage de la propreté et de l'égalité de surface. Voici les détails de ce procédé : M. Chambers pose d'abord une forte couche d'argile, qui sert de base à la rue qu'il veut paver, et il pratique, aux parties latérales de cette rue, des conduits pour opérer l'écoulement des eaux; sur cette couche d'argile, il en étend une de sable qui reçoit immédiatement le pavé. Pour former ce dernier, M. Chambers emploie la pierre de granit, communément adoptée pour cet usage; mais il a soin de ne se servir que de pierres d'égale hauteur, et contre l'usage ordinaire, il les pose de manière que leur plus grande face est tournée en bas. Les interstices entre les pavés, sont remplis de substances dures, et le tout est recouvert d'une couche de matière vitrifiée, qui est capable de résister à l'action de l'humidité et à celle du frottement. Ces dispositions ont, pour premier effet, de donner à la rue qu'on veut construire, une grande solidité, en faisant supporter tout le poids des voitures par la base même du pavé; et elles ont, pour autre effet, d'empêcher qu'aucune matière terreuse ne s'élève à sa surface, et que l'eau y puisse séjourner. L'expérience de ce procédé sera incessamment tentée pour *Harcourt street*, à Londres; et si elle réussit, comme il y a lieu de le croire, le procédé sera sans doute généralement adopté.

Pont d'une seule arche sur la Tamise. — Depuis longtems l'encombrement du pont de Londres, par la foule de ceux qui le traversent, fait regretter qu'il n'existe pas

un autre pont plus bas; par exemple, au-dessous de la petite Tour; mais la nécessité de conserver un libre passage pour les vaisseaux, a empêché jusqu'ici de mettre à exécution aucun des projets qui ont été présentés. M. John Seward vient de proposer le plan d'un pont de fer d'une seule arche assez élevé pour que les vaisseaux puissent passer dessous. L'arche aurait six cents pieds de longueur et quatre-vingts de hauteur, au-dessus des plus grandes eaux, ce qui doit suffire pour que les petits vaisseaux qui vont ordinairement à la Tour, ne soient point obligés de baisser leurs mâts. Il entrerait 6,500 tonneaux de fer dans la construction de ce pont; le poids des matériaux employés pour la construction de la route, serait de 3,500 tonneaux. Ce pont serait le plus bel ornement du port de Londres; il produirait l'effet le plus imposant sur les personnes qui arriveraient dans la métropole par la Tamise.

Un Mécanicien aveugle. — Rien certes ne commande davantage notre admiration que la manière dont la nature compense ordinairement l'absence d'une faculté par le développement d'une autre. Ainsi les sourds ont, en général, une excellente vue, et les aveugles ont presque toujours le sens du toucher très-fin et très-délicat. Nous allons citer une nouvelle preuve de cette prévoyance de la nature, qui nous paraît plus extraordinaire que toutes celles déjà connues.

M. Kidd, fils d'un marin, et âgé maintenant d'environ cinquante ans, est né dans la ville maritime de Greenock. A l'âge de quatre ans, il eut le malheur de perdre la vue, par suite de la petite-vérole. Devenu incapable, par cet accident, de prendre la profession de son père, on le destina à être musicien. Nous ignorons quels succès il a pu obtenir dans cet art, mais nous savons, par le témoignage de personnes qui ont pu apprécier M. Kidd, que la profession de

musicien n'est pas la seule pour laquelle il a reçu de la nature une haute capacité. Quoique privé de la vue, il montra, de très-bonne heure, des dispositions particulières pour les arts mécaniques. Un morceau de bois, qu'il venait de se procurer, était toujours pour lui une acquisition précieuse; et, sans autre instrument qu'un couteau, il savait lui faire prendre une grande diversité de formes; mais son plus grand plaisir était de tailler le bois en forme de bâteau : prédilection qui s'explique aisément par la nature du lieu qu'il habitait (c'était un port de mer), et par la profession que son père y exerçait.

Ce goût pour les occupations mécaniques, développé dans sa jeunesse, ne l'a jamais quitté jusqu'à ce jour, et il lui a fait passer, d'une manière agréable, bien des momens que, sans cela, sa cécité lui aurait rendus très-pénibles. Toute la portion de son tems que l'exercice de sa profession n'a pas réclamée, il l'a consacrée à cette occupation favorite. Outre son couteau, seul instrument dont il faisait d'abord usage, il emploie maintenant la scie et le rabot, et il manie ces outils avec une adresse dont nous ne saurions donner une trop haute idée.

Nous n'avons pu voir qu'une seule de ses productions dans les arts mécaniques; mais celle-ci n'est pas d'un genre ordinaire. C'est le modèle d'un vaisseau de guerre de soixante-quatorze, ouvrage qui occupe ses loisirs depuis sept années, et qui est, maintenant, sur le point d'être terminé. Ce modèle a quatre pieds de quille et six pieds de longueur, de la proue à la poupe. Le corps du navire, qui est à côtes, est achevé. Les ponts sont formés d'ais, comme ceux de tout autre bâtiment. Les embrasures pour les canons sont pratiquées avec la plus grande justesse, et les canons eux-mêmes, quant à la longueur et au calibre, sont dans les proportions les plus exactes; ceux qui appartiennent aux grands ponts, sont montés sur des affûts. Les

agrès inférieurs sont posés, et, pour compléter le bâtiment, il ne manque plus que les agrès supérieurs, qui ne tarderont pas être faits et mis en place. Ce vaisseau, d'après l'examen que nous en avons fait, est construit suivant les règles ordinaires de l'architecture navale. Toutes les pièces qui le composent sont, entr'elles, dans le rapport le plus parfait; c'est enfin un véritable bâtiment de guerre en miniature. Pour ne rien omettre dans cette description, nous devons dire qu'une chaloupe et trois petits canots sont attachés au navire. La première est composée de plusieurs pièces, et les autres sont taillés dans le bois massif. Tous sont également pourvus de bancs pour les rameurs. La seule portion de ce travail qui soit étrangère à M. Kidd, c'est la peinture. Ce monument de génie, d'adresse et de patience, est le quatrième de ce genre dont il est l'auteur. Dans son jugement, il l'emporte de beaucoup sur les trois autres. Le premier modèle qu'il fit, est devenu la propriété de lord Douglas, et il occupe une place dans le vestibule de son hôtel à Édinbourg.

Ce qui nous a spécialement engagés à entrer dans quelques détails, tant sur cette production en elle-même, que sur la personne de son auteur, c'est que ce dernier est pauvre, et qu'il paraîtrait avoir besoin de faire un emploi utile de son long et ingénieux travail. Peut-être se rencontrera-t-il un amateur qui voudra faire l'acquisition de ce bel et curieux ouvrage. Il nous semble, cependant, que sa place la plus convenable, serait un établissement public. Comme nation maritime, nous en avons tant auxquels ce petit modèle des constructions nautiques conviendrait, qu'il nous est difficile de croire qu'il ne soit pas acheté pour cette destination.

Qu'un homme qui n'a point appris le métier de constructeur parvienne, par la seule force de son génie, à exécuter un modèle de ce genre, cela sera sans doute surpre-

nant; mais qu'un infortuné, privé de la vue, entreprenne et achève un pareil ouvrage, voilà ce qui tient du prodige!

BOURSE DE LONDRES.

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 *octobre jusqu'au* 30 *novembre* 1825.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Banck Stock, 8 p. %................	226	219	220 ....
3 p % consol......................	87 3/4.	83 3/4.	84 1/2
3 p. % réduits....................	87	83	83 3/4
3 1/2 p. % réduits................	94 1/2.	91 1/8.	91 1/2
Nouveau 4 p. %..	103 1/2..	101 1/8.	101 1/2
Longues annuités expirant en 1860 ..	21	21 1/4.	20 1/4
Fonds de l'Inde 10 1/2 p. %........	266 3/4..	260 . ..	260 ....
Obligations de l'Inde, 3 p. %.......	14 s. p. m.	2 dis..	44 s. dis.
Billets de l'Échiquier, 2 1/4 p. %....	4 s. p. m.	4 s. dis.	3 s. dis.

FONDS ÉTRANGERS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes, 5 p. %...	96	92	92 ....
Id. du Brésil........ *Id.*......	74	69	70 ....
Id. de Buenos-Ayres, 6 p. %...	83 1/2.	76	76 ....
Id. du Chili *Id.*......	68 1/4.	54	60 ....
Id. de Colombie, 1822. *Id.*......	72 1/2.	59	62 1/4
Id. *Id.*, 1824. *Id.*......	74 1/2.	61	64 1/4
Id. de Danemarck, 5 p. %....	101 3/4.	101 1/4.	101 1/2
Rentes françaises, 5 p. %..........	100 1/4.	97 3/4.	97 3/4
Obligations grecques, *Id.*..........	29 1/2.	22	22 ....
Id. du Mexique, *Id.*..........	71	60	61 ....
Id. du Pérou, 6 p. %........	61 1/2.	45	49 ....
Id. de Naples, *Id.*..........	84 1/2.	81	81 ....
Id. du Portugal, 5 p. %........	84 1/2.	83	83 ....
Id. de Prusse, 1818, *Id.*........	98 1/8.	96 1/2.	96 1/2
Id. *Id.* 1822, *Id.*........	99 3/4.	97 3/4.	97 3/4
Id. de Russie, *Id.*.........	92 1/2.	87 1/4.	88 .....
Id. d'Espagne, *Id.*........	17 5/8.	14 1/2.	15 1/2

REVUE BRITANNIQUE.

SCIENCES MÉDICALES.

DES MODES EN MÉDECINE.

Un écrivain connu, en parlant de l'empire universel de la mode, observait dernièrement que la médecine elle-même était bien loin d'en être affranchie; mais comme il paraît être étranger à cette science, nous allons reprendre la plume qu'il a laissé tomber, et entretenir nos lecteurs, avec un peu de développement, de choses qui seraient fort plaisantes, si quelquefois les conséquences n'en étaient terribles. Adopter, suivre de nouvelles méthodes en médecine, et les changer ensuite, sans autre but que d'obéir à la mode, n'est pas, il s'en faut bien, une folie innocente; aussi nous garderons-nous de plaisanter sur une matière aussi sérieuse; et, loin d'imiter le piquant persiflage de notre confrère, nous traiterons notre sujet avec toute la gravité que son importance réclame, et qui sied à notre caractère.

Écrire l'histoire des modes en médecine, ce serait, en quelque sorte, faire l'histoire de la médecine elle-même. Nous nous contenterons de toucher légèrement aux som-

mités du sujet, afin de ne pas nous enfoncer dans des profondeurs où les gens du monde auraient peine à nous suivre. Nous croyons même ne devoir parler que de ce qui intéresse la génération présente ; car celles qui sont mortes ne le seraient pas moins, quelques modes qu'elles eussent suivies.

L'histoire de la petite-vérole est presqu'aussi bien connue des gens du monde que des médecins, et par conséquent rien ne s'oppose à ce que nous en disions un mot. C'était jadis la mode de tenir le malade aussi chaudement que possible; on l'enveloppait dans des draps bien chauds ; on l'enfermait dans une chambre bien close, où l'on entretenait un grand feu ; alors, l'air frais était un poison, et l'air froid la mort. Cet usage paraissait fondé sur des raisons très-plausibles : il fallait, disait-on, favoriser le plus possible l'éruption ; et c'était aussi dans ce but, que l'on donnait des cordiaux et des boissons chaudes. Mais les tems ont changé, et, avec eux, les modes et les doctrines ; et quoique l'on trouve encore quelques vieilles femmes qui tiennent à l'ancien usage, il n'est pas probable qu'il reprenne jamais faveur.

L'on dira peut-être que c'est l'expérience acquise en traitant la petite-vérole qui a déterminé ce changement ; quant à nous, nous sommes convaincus qu'il ne l'a été que par le caprice de la mode. Dans le fait, si c'étaient de bonnes raisons qui eussent fait adopter la nouvelle méthode, on l'aurait suivie également dans le traitement des maladies analogues. Le froid doit évidemment exercer une influence semblable dans les rougeoles et les fièvres scarlatines, que dans la petite-vérole. Mais il est toujours d'usage de tenir chaudement les personnes atteintes de la rougeole, et cela, afin d'aider l'éruption ; et si on voulait faire autrement, toutes les femmes jeunes et vieilles se lèveraient en masse. On a, il est vrai, tenté d'arrêter la scar-

latine par le froid ; mais l'adoption de cette méthode est encore bien loin d'être générale.

La manière de traiter les fièvres ordinaires a éprouvé de si nombreux changemens, qu'il nous est impossible de les indiquer tous. Dans le principe, on les guérissait avec la saignée et les cathartiques (1), et cela dura même assez long-tems. On reconnut ensuite que l'emploi des évacuans conduisait inévitablement à la mort, et qu'il fallait employer le vin et l'eau-de-vie ; mais le traitement de ces fièvres a éprouvé une nouvelle révolution ; on est convaincu maintenant que rien n'est plus meurtrier que le vin et l'eau-de-vie ; et la lancette est redevenue l'instrument à la mode.

Qu'on leur infuse du vin, ou qu'on leur tire du sang, il est incontestable que les malades n'en meurent pas moins. Mais, comme dit un auteur français : « C'est une grande consolation d'être tué selon les règles, parce que vos héritiers n'ont rien à vous reprocher. » Un homme doit être à la mode, qu'il soit malade ou docteur. Lorsqu'on a vécu à la mode, il faut mourir de même. Quant au médecin qui voudrait aller à l'encontre de la mode, il compromettrait inévitablement son salut dans l'autre monde, et ses honoraires dans celui-ci.

Mais les changemens dont nous parlions tout-à-l'heure ne font pas le demi-quart des révolutions qu'a subies le traitement des fièvres. A une époque, l'antimoine était le remède souverain ; aucune fièvre ne pouvait résister à l'antimoine, et encore moins aux poudres de James ; ce qui, par parenthèse, était une mode très-avantageuse pour le docteur James et pour ses héritiers. Plus tard, le calomel (2) fut la panacée en faveur ; nous ne pouvons dire quelle sera ensuite la mode. Il est probable qu'elle prendra de nouveau

(1) Purgatifs violens.

(2) Mercure doux.

sous sa protection le vin et l'eau-de-vie ; peut-être aussi surgira-t-il quelqu'autre docteur James, ou peut-être l'Amérique nous enverra-t-elle une nouvelle écorce qui servira d'équivalent au quinquina, que, par parenthèse, nous avons oublié de comprendre dans notre énumération.

Il n'y a pas encore très-long-tems que cette foule de maux anonymes, qui assiégent les hauts rangs de la société, et principalement les femmes, étaient compris sous la dénomination générale d'affections nerveuses. C'était à qui se plaindrait que telle chose lui avait porté sur les nerfs. L'on n'entendait parler que de nerfs tirés, tendus, détendus, relâchés. C'était la mode, et chacun voulait y être; les médecins écrivaient sur les maladies nerveuses ; les apothicaires vendaient leurs anti-spasmodiques, et nous avalions tous à qui mieux mieux, du camphre, de l'assafœtida, du musc, de la valériane, de l'opium, de l'éther, etc., etc. Mais voilà que tout-à-coup les nerfs se sont évanouis ; les affections nerveuses ont cessé d'être de mode, et il en est de même du camphre, du musc, de l'assafœtida, et de toutes ces drogues empestées. Les opinions ont changé avec le tems; le calomel a remplacé le camphre, et personne ne lit plus le docteur Whytt (1).

Ce changement a eu des conséquences importantes. La femme qui veut avoir un carosse de son mari, l'actrice qui désire en obtenir un de son amant, n'y parviennent plus par des attaques de nerfs. Les spasmes nerveux ont cessé d'intéresser; car ils ont cessé d'être à la mode; on les abandonne à Lise, à Marton, aux beautés subalternes de l'office et du comptoir. Il est vrai que la jolie miss Kelly (2) a été sur le point de les remettre en vogue; mais, après quelques cris et quelques mouvemens convulsifs, cette mode

(1) Médecin écossais.

(2) Actrice célèbre.

a expiré de nouveau, et l'on dirait qu'elle s'est évaporée dans l'air avec l'odeur des sels.

Mais les modes ne cessent pas toujours entièrement ; il arrive assez souvent qu'elles ne font que changer de couleur, ou légèrement altérer leur forme. Ainsi le chapeau de paille est substitué au chapeau de soie ; les étoffes de coton remplacent les tissus de laine, et les culottes s'alongent en pantalons. C'est de la même manière que le mot, si dur, de *dyspepsie* a été substitué à celui de nerfs. Les digestions laborieuses, les premières voies, les symptômes dyspeptiques devinrent la phraséologie à la mode. Chacun apprit qu'il avait un estomac fort délicat, qu'il devait se défier de la bière, des croûtes de pâtés, se lever avec de l'appétit et prendre des ferrugineux et des amers.

Mais voilà qu'une armée d'olivâtres nabahs (1), brûlés par le piment et par les ardeurs du soleil de l'Inde, déborde sur l'Angleterre, et le règne de l'estomac finit, de même qu'avait passé celui du système nerveux. Les affections du foie eurent toute la vogue. Le mot de dyspepsie ne fut plus prononcé ; on n'entendit plus parler que d'obstructions, de bile, de maladies bilieuses. La bière, les croûtes de pâtés restèrent toujours à l'*index ;* mais le calomel et les

(1) Note du Tr. Les nabahs étaient, dans l'origine, des gouverneurs de province nommés par les empereurs mogols de Dehli. Comme les titulaires des bénéfices à vie, sous les rois de France de la première et de la seconde race, ils finirent par transformer des dignités temporaires, en fonctions héréditaires et à peu près indépendantes. Aujourd'hui la plupart des souverains musulmans de l'Hindostan portent le titre de nabah, comme ceux d'origine hindoue prennent celui de rajah. Par extension, et en plaisantant, on appelle nabahs en Angleterre, tous ceux qui ont rapporté de l'Inde une fortune considérable. Ces nabahs servent souvent à dénouer l'intrigue des comédies et des romans anglais, de même que le *deus in nube* dans les compositions dramatiques des anciens, et ces oncles que nos poètes du dernier siècle faisaient arriver de Saint-Domingue ou de la Guadeloupe. S.

sels remplacèrent les ferrugineux et les amers. Ce fut à qui alors palperait ses hypocondres, examinerait son teint en sortant du lit, et tirerait la langue devant un miroir. On commença à appeler chaque chose par son nom, et à renoncer à toute délicatesse dans le langage. Qui le croirait? On entendit des beautés célèbres, parler, devant leurs adorateurs, d'évacuations bilieuses. On monta à cheval à dos-d'âne pour faire couler sa bile, et un misérable petit village, Cheltenham, fut transformé en ville, et devint le rendez-vous général, non-seulement des colons des Antilles et des nabahs de l'Hindostan, mais aussi des opulens citoyens de la Cité, et des nobles habitans de Westminster.

M. Scott (1) devint à la mode, ainsi que M. Abernethy (2); l'un avec ses lavemens, et l'autre avec ses pilules de mercure. Le foie fut généralement admis comme une excuse valable pour la mauvaise humeur; au moyen du foie, les hommes personnels et moroses, et les femmes qui querellaient leurs maris, maltraitaient leurs enfans et leurs domestiques, réussirent à se faire excuser et même à se faire plaindre. Cette méthode subsiste toujours, et c'est une des plus dispendieuses que nous connaissions; elle l'emporte beaucoup sur celle des nerfs et de l'estomac, par l'étendue des sacrifices qu'elle a fait faire. Il n'était pas toujours très-facile, avec les nerfs, d'obtenir une voiture, même pour celles qui, indépendamment des convulsions spasmodiques, avaient aussi le don des larmes; et il fallait, si ce n'est plus d'habileté, au moins plus de persévérance que n'en possède en général le beau sexe pour se faire donner un collier de diamans, avec des défaillances et une perte d'appétit. D'ailleurs, ces modes étaient fort ébranlées;

(1) Médecin qui accompagnait lord Macartney, pendant son ambassade en Chine.

(2) Chirurgien écossais.

elles avaient vieilli, et les moyens qu'elles autorisaient étaient devenus très-suspects.

La bile se présenta dans un moment favorable; c'était une substance visible, et, pour ainsi dire, palpable. L'existence des nerfs avait toujours eu quelque chose d'obscur et d'équivoque; même au tems de leur plus grande vogue, des esprits hardis avaient mis en doute la réalité de leurs effets. Plusieurs fois les souffrances des personnes nerveuses avaient été taxées d'être imaginaires, et c'était une bien grave accusation. Mais l'existence du foie n'avait rien de problématique, et ne pouvait pas être contestée. Il n'était pas moins certain que lorsque le bal était fini et le rouge enlevé, le visage des danseuses avait un ton jaunâtre qui venait évidemment de la bile.

Tous les médecins envoyèrent alors leurs malades passer une ou deux saisons aux eaux. La belle maison de la métropole fut abandonnée pour un mauvais logement à Brighton, à Cheltenham, à Ramsgate, à Bognor, à Southend, etc. (1); et ce logement, malgré son incommodité, coûte plus cher que la maison de Londres. On met ses enfans en pension chez quelque pédant subalterne, ou en nourrice chez la femme d'un rustre. Quant au mari, il faut qu'il se console de sa solitude avec la conversation d'une femme de charge. L'argent qui n'est pas dépensé en logement, se perd au jeu, dans des paris, ou va s'engloutir chez les apothicaires. L'on ne guérit pas de ses maux et l'on contracte des habitudes incurables de dissipation, de folie et d'oisiveté. Les nerfs n'auraient pas coûté moitié aussi cher.

Pendant tout ce tems, le *spleen* est tombé dans un entier abandon. Sous la reine Anne, il faisait tout ce que fait

(1) Lieux où on va prendre des bains de mer ou des eaux thermales.

le foie aujourd'hui, quoiqu'à moins de frais. Nous ne désespérons pas de le voir reprendre faveur et l'emporter sur son jeune rival. Il nous faut du nouveau ; et la bile, ainsi que son médecin, M. Abernethy, ne peuvent pas espérer un règne éternel. Il y a lieu d'être surpris de la manière dont le spleen a été traité ; ses avantages ne sont pas moins grands que ceux du foie, et peut-être même supérieurs ; car il y a quelque chose de plus mystérieux, et, partant, il donne plus de prise à l'imagination. Si nous étions ambitieux, nous le rétablirions dans tous ses droits et nous nous chargerions ensuite de le guérir.

Que sont devenues les envies de femmes grosses ? c'était une invention très-ingénieuse ; elles n'étaient guère moins utiles que les nerfs pour obtenir ce que l'on désirait; et les dames ont eu très-grand tort de les laisser tomber en désuétude. Personne n'y croit plus aujourd'hui, parce qu'elles ne sont plus à la mode ; mais nous sommes convaincus qu'elles ne tarderont pas à y revenir ; et alors, si elles sont ménagées avec un peu plus de prudence, elles ne seront pas moins efficaces que jadis. Autant que possible, il faudra se tenir dans des généralités et ne pas trop spécifier, sans quoi on s'exposerait à être démenti par l'événement. Par exemple, on doit bien se garder d'imiter cette femme qui voulait persuader à son mari, que si elle n'avait pas une voiture à quatre chevaux, l'enfant qu'elle avait dans son sein en porterait l'empreinte. Ces maladresses ont dû nécessairement beaucoup contribuer à décréditer les envies de femmes grosses. Nous espérons que ces avis seront favorablement accueillis du beau sexe ; car c'est notre affection pour lui, et notre dévouement à ses intérêts, qui nous ont engagés à les lui donner. Nous allons maintenant nous occuper de matières plus graves et de modes plus sérieuses.

Autrefois, depuis Thucydide jusqu'à Sir Hildebrand Oakes, la peste était contagieuse. On était atteint par la

peste, et on en mourait à Marseille, au Kaire, à Constantinople, à Maroc, à Malte, à Cadix, de même qu'à Athènes, au tems de Périclès. On gagnait cette terrible maladie, soit par le contact des malades, soit en en portant les vêtemens; on parvenait à s'y soustraire en évitant ces contacts, en brûlant ces vêtemens, ou bien encore en en détruisant les miasmes par des fumigations. L'usage était alors d'arrêter les progrès de la contagion, en isolant ceux qui en étaient atteints. On pensait aussi que la peste pouvait être importée dans des balles de coton, et en conséquence elles étaient soumises à une quarantaine très-sévère. Il en résultait que le coton était importé sans que la peste le fût.

Mais, voyez quel est le prodigieux empire de la mode. La peste cesse tout-à-coup d'être contagieuse; elle ne peut pas être importée, elle n'est point susceptible d'être propagée. La quarantaine est une pure tyrannie, qu'on ne peut justifier par aucune bonne raison, et qui n'a été établie par les gouvernemens que pour gêner le commerce et pour prendre l'argent de leurs sujets.

Il faut l'avouer, cette nouvelle mode a son côté utile. Il est incontestable que la moitié de l'espèce humaine n'a rien ou presque rien à faire. En Angleterre, par exemple, les machines à vapeur font l'ouvrage de deux millions d'hommes; donc elle a deux millions d'habitans de trop. Un économiste célèbre, le docteur Malthus, nous a clairement fait voir que les denrées alimentaires ne tarderont pas à être inférieures à la population; que, faute de bœufs, nous finirons par nous manger les uns les autres; en un mot, qu'il y a dans l'univers trop d'habitans, trop de bras et trop de bouches. Or, la peste est un remède souverain et expéditif, et il convient de lui donner un peu de latitude.

Jadis, la fièvre avait aussi un caractère contagieux; on la prenait dans les voitures de place, par le contact des

habits des médecins et des apothicaires, et de plusieurs autres manières semblables. Les médecins et leurs élèves la prenaient dans les hôpitaux; les prisonniers la donnaient aux juges et aux gens de loi, pendant les assises d'Oxford; les noirs, après l'avoir contractée dans les bâtimens négriers, la propageaient aux Antilles. Si quelque malheureux, pris sur un ponton, était transporté sur un bâtiment de guerre, il communiquait rapidement la fièvre au reste de l'équipage; les officiers, les chirurgiens eux-mêmes en étaient atteints; tout le monde mourait, et les nouveaux équipages destinés à remplacer les anciens, périssaient également. Lorsque l'usage s'établit de faire des fumigations à bord des vaisseaux, on prétendit que la fièvre en avait disparu et que les équipages ne mouraient plus. Alors les fièvres étaient toutes considérées plus ou moins comme contagieuses; la fièvre jaune comme les simples typhus. Mais la mode a subi une nouvelle révolution; les non-contagionistes prennent le dessus; ils prétendent que les fumigations sont une pratique absurde, et que l'on peut impunément dormir même près d'un malade qui a la fièvre putride.

Un moyen infaillible, pour un médecin, de se mettre à la mode, c'était de découvrir une nouvelle maladie. Celui qui a découvert la maladie, peut seul la guérir; cela est évident et personne ne le conteste. Il en résulte que la mode, la maladie et l'heureux docteur sont désormais inséparables; tandis que la maladie étend ses ravages, le médecin recueille ses honoraires. Tantôt c'est la maladie qui arrive la première, et tantôt c'est le docteur: lorsque c'est la maladie, on s'empresse de faire venir le médecin; et lorsque c'est celui-ci qui est venu le premier, il s'empresse d'appeler la maladie. Dans le fait, il ne pourrait pas, sans une noire ingratitude, se conduire autrement. Si le docteur a fait la réputation de la maladie, celle-ci fait la fortune du

médecin, qui empoche tout le profit, tandis qu'il ne laisse à la maladie qu'une renommée stérile.

Il est vrai qu'il faut beaucoup d'art pour inventer une nouvelle maladie, et pour la mettre à la mode, attendu qu'on en compte déjà près de sept cents. Si vous ne pouvez pas y parvenir, donnez un nouveau nom à un mal antérieurement connu, cela est presque aussi avantageux. L'ancienne maladie était dédaignée, parce que le nom n'en était pas assez imposant. Changez-le; il était anglais: qu'il soit grec. Lorsqu'elle aura reçu sa nouvelle désignation, exposez-en tout le danger. Dites-nous que nous sommes sur le bord d'un précipice. « Prêchez fortement et long-tems la damnation éternelle, » disait Selden aux prédicateurs méthodistes. Les médecins du corps doivent suivre la même marche que ceux de l'ame; car il n'y a pas de moyen plus sûr de conduire les hommes que de les effrayer.

On est assez généralement disposé à éternuer dans les tems chauds. Pour une incommodité aussi légère, il serait assez difficile de faire prendre six potions par jour, de neuf ou dix pences chacune. Donnez-lui un nom; appelez-la, par exemple, *fièvre de fenaison*, et elle aura une vogue prodigieuse; vous n'en aurez pas moins : l'habile homme, s'écriera-t-on de toutes parts, il est le seul qui entende la fièvre de fenaison!

M. Broussais (1) a suivi une autre marche, mais dont

(1) Note du Tr. Il est inutile de répéter ici ce que nous avons déjà dit dans le prospectus qui sert d'introduction à notre recueil, c'est que nous n'accepterions pas la responsabilité des opinions que nous serions dans le cas de reproduire dans la *Revue Britannique*, et que nous le pourrions d'autant moins, que souvent nous serions obligés, par la nature même de notre plan, d'en admettre de contradictoires. Étranger à l'art médical, le traducteur de cet article n'a, d'ailleurs, aucun droit de se constituer juge des moyens curatifs du docteur Broussais. Au reste, quand bien même l'inefficacité en serait démon-

les résultats sont les mêmes. Il a attribué une nouvelle cause à d'anciennes maladies. C'était une belle occasion d'écrire un gros livre et de prouver que tous les médecins depuis Hippocrate jusqu'à et non compris M. Broussais, n'avaient pas cessé de déraisonner. Suivant la nouvelle école, toutes les maladies résultent de l'inflammation du tube intestinal; expression si heureusement choisie pour effrayer les malades! La goutte, l'apoplexie, l'hydropisie, l'hydrocéphale, la rougeole, la petite-vérole, en un mot, toute la nosologie, viennent de la gastro-colite, de la gastro-entérite, de la gastro-duodénite, de la gastrite simple. Rien n'est plus certain, et en conséquence la gastro-entérite devient à la mode. Il n'y a plus que M. Broussais qui puisse guérir, excepté ceux qui suivent la mode et qui adoptent les doctrines de M. Broussais.

Il y a des modes avec terreur, et des modes sans terreur. Les premières, comme nous l'observions tout-à-l'heure, sont préférables; car ce sont les plus productives. Sous ce rapport, rien ne surpasse l'habileté des dentistes; ils ont beaucoup de prise sur la vanité humaine, et surtout sur la vanité des belles, et ils savent merveilleusement en tirer parti. Ils les soumettent à une contribution hebdomadaire ou mensuelle d'une guinée; moyennant laquelle ils leur nettoyent, leur plombent ou leur liment les dents, toutes les semaines ou tous les mois. Au bout d'un certain tems, leurs dents se noircissent, s'ébranlent et tombent, et elles finissent par en avoir à peu près autant qu'un walrus (1). Mais, qu'importe au dentiste; sa réputation

trée, il nous semble que notre savant compatriote aurait encore rendu un grand service à la science, en établissant cette vérité féconde, que la fièvre n'est point le principe du mal, mais qu'elle en est la conséquence. S.

(1) Note du Tr. Vache marine. Elle n'a que deux dents qui ressemblent à des défenses, et sont du plus bel ivoire.

n'en souffre pas. Lady Betty ou lady Caroline continuent à le recommander à leurs amies. Il a un bel appartement, des valets-de-pied pour introduire chez lui les pratiques qui y viennent, et un carrosse pour le transporter chez celles qu'il va faire en ville.

Certains médecins, pour se mettre en vogue, ont des duchesses pour aides-de-camp. D'autres couvrent nos murs d'affiches, dans une étendue de dix milles. Un excellent moyen, c'est de faire un livre. Il existe peut-être deux ou trois cents traités sur la goutte, mais cela ne fait rien : un livre de médecine qui a trois ans de date, est déjà oublié. D'ailleurs, les gens du monde, qui ne savent pas comment se font ces livres, sont convaincus que l'auteur de ce gros in-8°, dont on leur fait hommage, est nécessairement un habile homme ; qu'il n'aurait pas écrit s'il n'avait rien eu de nouveau à dire ; et qu'il est le premier qui ait entendu la matière. Dès-lors, le torrent de la mode se dirige vers l'heureux docteur ; c'est à qui viendra le consulter sur sa goutte, et ceux qui ne guérissent pas, ont du moins la satisfaction d'avoir été soignés par lui. Voulez-vous encore mieux vous convaincre du pouvoir d'un livre en médecine? Un correspondant étourdi envoie, par erreur, à Londres, la racine d'une plante inconnue, au lieu de gentiane qu'on lui avait demandé. Il est d'abord impossible d'en vendre ; mais on lui donne un nom imposant ; on écrit un livre pour en célébrer les propriétés, et aussitôt qu'il est publié, elle obtient un succès et un débit prodigieux.

Il est très-avantageux pour un médecin d'entrer dans le monde sous la protection de deux ou trois douairières en crédit. « Ma chère duchesse, dira l'une, vous devriez me permettre de vous envoyer mon médecin ; c'est le seul qui entende la coqueluche ou le rhumatisme. — Pourquoi, dira l'autre, ne faites-vous pas venir le docteur H.? Je vous

assure que le docteur Baillie en fait beaucoup de cas ; c'est un homme charmant ; il est le médecin de lord Liverpool, et c'est lui qui a guéri mylord Castlereagh. »

Mais la mode n'a jamais mieux fait sentir sa puissance, que par l'extrême division qu'elle a introduite dans les travaux de la médecine. Adam Smith, qui attachait tant d'importance à la division du travail, aurait certes, à cet égard, tout lieu d'être satisfait. Jadis le barbier maniait à la fois le rasoir et la lancette. Il coupait nos cheveux, rasait notre menton, remettait nos bras et nos jambes, et appliquait les ventouses. Les chirurgiens survinrent et s'emparèrent de la meilleure partie de ses attributions. Ceux-ci ne tardèrent pas à être dépouillés à leur tour. Nous avons maintenant des oculistes pour nos yeux, des dentistes pour nos bouches, des auristes pour nos oreilles et des chiropodistes pour nos pieds et pour nos mains. Enfin, depuis quelque tems, l'application des ventouses est devenue une industrie spéciale.

Pour favoriser cette dernière industrie, il fallait que le sang se dirigeât vers le cerveau. En conséquence, le sang commença à affluer dans toutes les têtes des trois royaumes. Cette miss au teint blême, dont toutes les nuits s'écoulaient, l'hiver précédent, à l'Opéra, dans les *routs* et aux bals d'Almack (1), jusqu'à cinq ou six heures du matin, et dont le sang avait alors je ne sais quelle direction, découvre tout-à-coup qu'il est accumulé dans sa tête. On lui applique les ventouses pour rétablir l'équilibre; elle est toujours plus pâle. On les lui met de nouveau ; elle devient nerveuse, hystérique ; et lorsque, dans les réunions de l'hiver suivant, elle découvre son col, il est décoré de deux ou trois douzaines de petites taches blanches, parfaitement alignées, et formant un élégant quinconce. Elle

(1) Bals de souscription où ne sont admises que les personnes des rangs les plus élevés de l'aristocratie britannique.

devient, dès-lors, un objet de dégoût; les amans, les maris s'éloignent; mais elle a la satisfaction d'avoir obéi à l amode.

Un pauvre diable d'étudiant, occupé jour et nuit à tracer des lignes et à faire des triangles, ou quelque malheureux praticien, qui passe quinze ou seize heures de la journée à transcrire des procès, finissent par tomber dans un état de langueur. On pourrait croire que ce sont les veilles, le travail et l'abstinence qui en sont cause; mais point: c'est le sang qui afflue au cerveau. On leur met les ventouses; ils se trouvent toujours plus mal. On les leur met deux fois, trois fois, quatre fois; ils deviennent valétudinaires pour le reste de leur vie, ou ils vont finir à Bedlam.

Un alderman a bu du vin de Champagne avec trop peu de modération, et mange trop de soupe à la tortue. Au lieu de lui retirer de l'estomac le Champagne et la soupe à la tortue, on lui tire du sang de la nuque. Les étourdissemens dont il se plaignait continuent; et il continue également à boire et à manger aussi immodérément. A la première fête de la Cité, il tombe le verre à la main. Vite on envoie chercher les ventouses; mais cette fois, elles arrivent trop tard et l'entrepreneur des convois les a précédées.

Si la doctrine de l'affluence du sang au cerveau a été si funeste, celle des phlegmasies, dont la première n'est qu'un accessoire, l'est nécessairement bien davantage. Aujourd'hui toutes les maladies viennent de la pléthore et de l'inflammation; les fièvres, la peste, la consomption, l'hydropisie, et bien d'autres encore que nous nommerions si nous ne craignions pas d'effrayer les lecteurs étrangers à la science, par un trop grand nombre de mots techniques. Une abstinence excessive est le moyen préservatif; la lancette, les sangsues et les ventouses sont les remèdes. Dans ce système, nous mangeons toujours trop; le vin n'est rien moins qu'un poison; et l'on préoccupe perpétuellement

notre imagination de craintes chimériques sur les résultats que doit avoir notre prétendue intempérance.

La saignée est certainement une des modes médicales qui a le plus de dangers; d'autant plus qu'il est toujours facile d'employer ce remède, et que, quels qu'en soient les résultats définitifs, il procure ordinairement un soulagement temporaire, en diminuant la sensibilité. En effet, l'état de torpeur et d'engourdissement où la saignée a plongé le malade, diminue momentanément sa douleur, tout en en laissant subsister, ou plutôt en en fortifiant le principe; et c'est-là la cause des déplorables illusions que se font certains médecins sur ses prétendus avantages.

Quels que soient leur âge, leur sexe, leur constitution, l'espèce de leurs maux, tous les malades sont maintenant traités de la même manière. On dirait que certains médecins ne savent pas qu'il y a un sytème nerveux aussi bien qu'un système sanguin; que la douleur peut exister sans inflammation, et que les étourdissemens viennent souvent de la faiblesse. Ont-ils donc oublié que lorsqu'un homme va s'évanouir, sa tête se trouble; que des substances délétères peuvent aussi déterminer des attaques d'apoplexie et de paralysie; et que, plus d'une fois, avec la piqûre de leur lancette, ils ont donné des étourdissemens à leurs malades? Les nerfs peuvent causer des douleurs aussi aiguës que les plus violentes inflammations, sans que le système sanguin éprouve aucun trouble, et quand bien même il serait épuisé par la saignée.

L'extraction du sang n'est jamais une chose indifférente. Si les ravages de la saignée sont assez promptement réparés chez les personnes d'une constitution robuste, alors même qu'elle a été employée mal-à-propos, il n'en est pas ainsi chez les personnes faibles dont elle ébranle pour long-tems, et, quelquefois pour toujours, le tempérament, lorsqu'elle ne les conduit pas immédiatement au tombeau.

Qui n'a pas vu, comme nous, un être délicat, souvent une jeune fille légèrement indisposée, que des vins généreux et quelques amers auraient pu rétablir? mais, au lieu de les lui administrer, on la fait impitoyablement dévorer, qu'on nous permette cette expression, par des sangsues; ou bien on verse son sang comme de l'eau avec une lancette. A mesure qu'elle le perd, sa tête, qui était un peu embarrassée, s'embarrasse davantage; sa faiblesse s'augmente; les étourdissemens, les vertiges se multiplient, et elle finit par expirer sous les coups des barbares qui la soignent.

Londres et Paris revendiquent également, dit-on, la priorité de la nouvelle doctrine; belle gloire, en effet, et bien digne d'être disputée! Quant à nous, nous sommes convaincus que ce sont les médecins du continent, qui sont les inventeurs de cette doctrine, car c'est le docteur de Gil Blas qui en a incontestablement posé les premières bases. Il s'est aussi établi une émulation terrible entre ses partisans, dans chacune des deux métropoles. Si l'un verse une livre de sang, l'autre va en remplir un baquet. Cela s'appelle une pratique vigoureuse et décisive; très-décisive, en effet, comme on peut s'en convaincre par l'inspection des registres mortuaires.

Nous terminerons ici, car l'indignation nous rend plus sérieux que nous ne voudrions l'être. Peut-être reprendrons-nous plus tard le même sujet, et ferons-nous quelques nouvelles observations sur l'extrême mobilité des modes médicales. (*London Magazine.*)

LITTÉRATURE.

DU GOUT DES ALLEMANDS ET DE L'APPRENTISSAGE DE WILHELM MEISTER, ROMAN DE GOETHE.

La diversité du goût chez les différens peuples présente, au premier coup-d'œil, un phénomène bizarre et qui paraît presque inexplicable. Cependant il y a peu de problêmes dont la solution soit plus facile : en effet, s'il est vrai que le fond de la nature humaine soit essentiellement le même dans tous les lieux, il ne l'est pas moins que des circonstances particulières ont dû la modifier diversement et produire cette variété de traits qui caractérise la physionomie de chaque nation. On doit donc, pour trouver l'explication de cette contradiction apparente, étudier la marche plus ou moins rapide que les peuples ont suivie, dans la carrière de la civilisation; la forme du gouvernement; les rapports avec les contrées voisines; la direction des travaux, déterminée en général par les propriétés du sol et la nature du climat; enfin, et pardessus tout, le caractère des premiers ouvrages qui ont servi de modèles, ou le genre de mérite qui a éveillé d'abord l'admiration publique et la vanité nationale.

Il est à remarquer que les progrès du goût et de la civilisation sont à peu près uniformes, et peuvent très-souvent se diviser en périodes dont l'ordre et la succession offrent, en général, une analogie frappante. Si, dans le cours naturel des choses, les tribus sauvages passent de la vie de chasseurs à la vie pastorale, pour cultiver ensuite l'agriculture et se livrer enfin au commerce et à l'industrie, l'enchaînement ne paraît pas moins invariable dans

l'histoire des lettres et des arts. Dans les lettres, on voit constamment la poésie précéder la prose ; les légendes merveilleuses devancer l'histoire critique, et l'exagération des sentimens, l'expression vraie de la nature. Les arts d'imitation débutent par la grossièreté des formes ; ils se distinguent ensuite par l'ostentation d'un travail fastueux, qui s'exerce d'abord dans les proportions gigantesques, et plus tard sur des détails minutieux prodigués sans discernement ; et ce n'est qu'après tous ces écarts qu'ils arrivent à reproduire l'image simple et gracieuse de la réalité.

Dans l'énumération des circonstances qui modifient le goût chez les différens peuples, nous avons placé en première ligne la rapidité plus ou moins grande de leur marche dans la carrière de la civilisation : il résulte de cette inégalité que tel peuple méprisera ses voisins, parce qu'ils admirent aujourd'hui ce que ses aïeux ont admiré jadis, pendant que de son côté il se trouve en butte au ridicule pour des goûts que partageront inévitablement les descendans de ceux qui le poursuivent de leurs dédains. Les autres causes que nous avons indiquées, semblent demander un examen plus approfondi ; mais, en réalité, il n'est pas plus difficile de prouver leur existence, et d'expliquer leur action. En effet, lorsqu'un lourd despotisme, établi à l'aide de la superstition, ou simplement par la force, a pesé sur un peuple naissant, comme chez la plupart des nations de l'Asie ; ou que des tribus peu nombreuses et d'origines diverses, se sont trouvées engagées dans des luttes sans fin, soit pour défendre leur liberté, soit pour saisir la suprématie, comme dans l'ancienne Grèce ; lorsque l'ambition et les facultés de chaque individu ont été enchaînées par l'établissement de castes qui tracent des limites que nul ne peut franchir, comme dans l'Inde et dans l'Égypte, ou que tous les citoyens peuvent également remplir toutes les fonctions et prétendre à tous les honneurs,

comme chez les Anglais; lorsque la guerre est l'unique occupation du peuple, comme dans l'enfance de Rome; ou qu'une immense population, dans les loisirs d'une paix éternelle, est réduite à des travaux mécaniques, comme en Chine; il est inutile de dire que ces différences affectent puissamment le caractère des arts, et que le goût national est doublement modifié par l'influence des sentimens que l'éducation développe et que l'exercice fortifie. Toutefois, la plus puissante de ces causes est peut-être le caractère particulier des premiers ouvrages qui ont excité l'admiration publique; si, par exemple, les premiers écrivains d'une nation se sont distingués par une régularité sévère et majestueuse; par une certaine simplicité étudiée de composition et de style; il arrivera naturellement que le goût national sera dirigé par une critique ombrageuse dans l'appréciation de ces qualités spéciales, et qu'il accueillera avec froideur le mérite du naturel et de l'invention, s'il y trouve un mélange d'irrégularité et de grossièreté. Si, au contraire, la supériorité des patriarches de la littérature s'est manifestée par la variété et le mouvement de la composition, par la chaleur et la vérité des sentimens, alors ces qualités, malgré le défaut de correction et de convenance qui pourrait en altérer la pureté, deviendront la mesure du génie national, et l'élégante régularité si prônée des autres écoles sera regardée comme le plus sûr moyen de tomber dans la monotonie.

Telle est, à notre avis, l'influence inévitable du caractère particulier de leurs premiers écrivains, sur le goût des peuples; mais nous ne saurions concevoir que d'aussi graves différences dépendent uniquement de l'organisation purement accidentelle de quelques individus. Nul doute que le goût national de l'Angleterre et de la France ne fût autre qu'il n'est aujourd'hui, si Shakspeare eût été Français, et si Boileau et Racine eussent écrit en anglais; mais

aussi nous ne pensons pas que Shakspeare eût pu être Français, et nous sommes persuadés que son génie, ainsi que celui de plusieurs écrivains originaux, a dû être puissamment modifié par les circonstances morales et politiques du pays qui les a vus naître. Il est clair que la seule force de la nature n'aurait pas rendu notre grand tragique capable de produire les mêmes chefs-d'œuvre, s'il fût né et s'il avait été élevé parmi les Chinois ou les Péruviens.

Ces considérations générales, dont l'évidence frappe tous les yeux dans les cas extrêmes, peuvent seulement être contestées quand il existe de grands rapports entre les circonstances qui ont présidé à la formation du goût. Ainsi, que les Japonais et les Iroquois n'aient aucun rapport avec nous, rien ne nous semble plus naturel; mais que les nations de l'Europe, formées du mélange des mêmes races, élevées dans la même admiration des modèles classiques, et le même respect des chefs-d'œuvre de l'antiquité, attachées aux mêmes travaux, liées entre elles par les rapports du commerce, et formant, pour ainsi dire, une seule famille, présentent des différences si sensibles, non-seulement dans la supériorité relative de leurs productions, mais dans les élémens qui constituent leur génie, cette étrange diversité offre un problême dont la solution présente plus de difficultés.

C'est surtout entre le goût qui domine en Angleterre et celui des Français, qu'on s'est plu à établir un parallèle, et quoique l'esprit de rivalité qui divise les deux nations, ait abusé des apparences pour aller au-delà de la réalité, il faut avouer que, sous ce rapport, il y a, entre nous et nos voisins, des différences essentielles. Si on les considère sous le point de vue le plus général, on peut dire que les Français sont plus choqués des défauts et moins touchés des beautés; plus amoureux de l'art, et moins admirateurs

de la nature; plus sensibles au mérite des difficultés vaincues, qu'à cette puissance du génie qui nous empêche de les apercevoir; moins avides d'émotions vives; et plus enclins que tout autre peuple, à l'exception peut-être des Chinois, à ne reconnaître d'autres règles du goût que celles qu'ils ont pu mettre en pratique, et à limiter l'empire de l'intelligence humaine aux régions qu'ils ont explorées. Les principes des deux peuples ont été, pendant ces dernières années, le sujet d'une grave contestation, soumise au jugement de l'Europe littéraire : nous pensons que le résultat définitif a été favorable aux Anglais, et que la France s'est vue obligée de sacrifier une grande partie de ses prétentions. Il faut moins attribuer ce résultat aux argumens des champions de notre littérature, qu'aux circonstances politiques qui ont forcé nos ingénieux voisins d'entrer plus souvent qu'ils ne l'avaient fait jusqu'à nos jours, en rapport avec les peuples qui les entourent, et à se familiariser ainsi avec les formes variées que peut adopter le génie.

En cherchant à fixer d'une manière précise les différences qui existent entre nous et les Français, nous n'avons pas encore parlé de celles qui nous distinguent des Allemands; et la lecture de l'ouvrage bizarre que nous avons sous les yeux, en nous suggérant quelques-unes des réflexions qui précèdent, nous a inspiré un sentiment de déplaisir si vif et si profond, que nous désespérons de l'expliquer d'une manière satisfaisante, au moyen des principes que nous venons d'établir.

Les Allemands s'accordent en général à le regarder comme le meilleur ouvrage du premier de leurs écrivains. C'est, à leurs yeux, celui qui présente le plus d'originalité, de variété et d'invention; en un mot, celui qui caractérise le mieux l'auteur et sa nation. Ce jugement, que nous avons reçu avec une foi respectueuse, en même tems qu'il excitait au plus haut degré notre curiosité, nous

commandait une religieuse attention. A la vérité, nous n'avons lu que la traduction dont le titre précède cet article, mais elle est l'œuvre d'un admirateur déclaré, d'un homme qui fait preuve, dans sa préface, d'un talent distingué, et, dans tout l'ouvrage, d'une connaissance approfondie de l'une, au moins, des deux langues qui font la base de son travail. Il est presque inutile d'avertir nos lecteurs que nous prendrons pour seule règle de notre jugement, nos principes de goût et notre manière propre de sentir, et que, loin de prétendre dicter aux critiques d'outre-Rhin ce qu'ils doivent penser de leur auteur favori, nous nous proposons simplement de leur faire connaître, avec toute l'humilité convenable, notre opinion et celle de la plupart de nos compatriotes, sur ce *chef-d'œuvre* du génie allemand.

Nous commencerons par déclarer que nous ne saurions, en aucune manière, partager cette idolâtrie des Allemands, ni même concevoir à quel titre cette production mérite l'admiration ou même l'estime. Elle nous semble, au contraire, après l'examen le plus réfléchi, un modèle d'absurdité, d'inconvenance, de trivialité et d'affectation ; et bien qu'une grande force d'invention, plusieurs traits brillans et des touches descriptives de la plus grande vigueur soient de quelque poids dans la balance, elle est à nos yeux si éloignée de la perfection, que nous la considérons, depuis le commencement jusqu'à la fin, comme un outrage contre tous les principes du goût et contre toutes les règles de la composition. Quand, par hasard, le lecteur échappe aux disputes de métier, au jargon grossier et au libertinage éhonté des acteurs ambulans, des farceurs et des mimes, principaux personnages du roman, il est obligé de subir l'étalage d'un mysticisme vulgaire, qui, fût-il intelligible, serait encore de fort mauvaise compagnie. Il y aurait toujours à rougir de se trouver en pareille société. Chaque

événement et chaque personnage présentent ou une énigme ou une bizarrerie, et cependant, malgré la trivialité de l'intrigue et la grossièreté des sentimens, cette composition ne produit nulle part l'illusion de la réalité, et elle a presque toujours quelque chose de faux et de fantastique.

Certes, il n'est pas facile d'expliquer tant d'irrégularités, ni d'établir, d'après un résultat si étrange, une théorie bien intelligible. Cependant, autant que nous pouvons le deviner, on doit attribuer cette bizarrerie du goût allemand en partie à l'inexpérience de ce peuple nouveau-venu dans la littérature, et à la situation de l'Europe, lorsqu'il s'est aventuré pour la première fois dans la carrière des lettres, aussi bien qu'à l'état de la société dans ce vaste pays, et à la condition peu élevée des écrivains et de la plupart des lecteurs.

Les Allemands, quoique doués d'une grande puissance d'imagination et d'enthousiasme, ont négligé pendant deux siècles leur littérature nationale, et ne s'étaient distingués que par l'érudition. Ils se contentaient de composer d'énormes traités latins sur la jurisprudence et la théologie, ou de volumineux commentaires des auteurs classiques. Cependant ils se fatiguèrent enfin de faire ainsi, sans gloire, les frais de l'érudition européenne, et résolurent de donner au monde, par des créations originales, la mesure de leur génie. Cette résolution une fois prise, leur premier soin fut de se mettre en garde contre le reproche d'imitation servile des auteurs classiques. Cela eût trop senti la vieille école, et, pour prouver leur *originalité*, ils devaient nécessairement tomber dans l'excès opposé, et s'attaquer à des sujets tout-à-fait modernes, pour mieux établir leur indépendance, et se montrer supérieurs à la pédanterie des règles de l'antiquité. Quelques-uns de ces nouveaux affranchis prirent les Français pour modèles, et apprirent le plus sérieusement du monde, *à être vifs*. Ils composèrent

de petites pièces de galanterie dans un style que nous aurons la générosité de ne pas qualifier. Toutefois cette manière faisait un contraste trop prononcé avec le goût général de la nation, pour trouver beaucoup de partisans, et la plupart des écrivains se tourna naturellement de notre côté, pour y choisir des guides et des modèles. En effet, il y a plus de rapports dans le génie des deux nations, et nos grands écrivains ont incontestablement le mérite d'être plus originaux et moins *classiques* que les Français. Cependant, nous le disons avec regret, les méchans modèles ne sont pas plus rares en Angleterre que les bons, et les meilleurs sont encore dangereux pour des imitateurs téméraires et novices. Il arriva que la préférence des Allemands tomba sur les plus mauvais, et choisit dans les meilleurs ce qu'il y avait de plus défectueux. On admira Shakspeare, mais bien plutôt dans les écarts de son imagination, dans son audace incorrecte et ses absurdités, que dans la sagacité infinie et cette exactitude de bon sens qui rachètent ses extravagances, ou dans cette tendresse délicate et cette simplicité de sentiment qui se mêle si heureusement à la hardiesse de ses images, et à la sublimité de son style. Aussi bien Shakspeare était un rival trop redoutable, et, quoique Schiller ait osé, non sans gloire, lutter contre ce merveilleux génie, c'était avec d'autres rivaux que la foule de ses compatriotes devait se mesurer. L'absurdité prétentieuse, la bizarrerie affectée, la familiarité impertinente, le style coupé et l'exagération sentimentale de Tristam Shandy; les moralités insipides, les détails minutieux et les interminables agonies de Richardson; les aventures vulgaires et les théories sans profondeur comme sans solidité de John Buncle et autres écrivains tombés dans l'oubli, devaient trouver plus de faveur à leurs yeux. C'était là qu'ils croyaient trouver de l'originalité, de l'éclat, de l'invention, et par dessus tout le mérite de n'être point classique. En outre, ces auteurs pi-

quaient vivement leur curiosité par l'obscurité du langage, et il faut bien avouer aussi que la brusque rapidité de leurs transitions excluait la monotonie, et qu'ils promettaient de mettre en jeu la sensibilité la moins active par la violence des émotions qu'ils excitent sans relâche et sans pitié. Telles étaient les beautés que recherchaient les écrivains allemands, et ils ne manquaient pas de les adopter et d'y ajouter de nouveaux agrémens. Pour achever d'établir leur droit de propriété sur ces richesses d'emprunt, ils mêlaient à nos extravagances une certaine dose de leurs vieilles visions philosophiques et de leur métaphysique nébuleuse, puis ils ajoutaient à ce mélange quelques théories bien bizarres, et assaisonnaient le tout de force dissertations sur la morale et les beaux arts. Outre cela ils ne se faisaient pas faute de comparaisons ridicules, tirées pour la plupart d'objets bas ou repoussans; trop heureux encore quand elles étaient à peu près justes, et qu'elles n'augmentaient pas l'obscurité qu'elles devaient dissiper.

Ces considérations expliquent assez bien, à notre avis, l'absurdité, la confusion et l'affectation des ouvrages dont nous parlons; mais il reste encore une qualité distinctive dont nous ne nous sommes pas rendu compte, c'est une espèce particulière de *vulgarité* qui se mêle à toutes leurs conceptions, et constitue peut-être ce qu'il y a de plus repoussant dans le caractère de leurs ouvrages. Nous ne saurions faire connaître cette particularité malheureuse, autrement qu'en disant que c'est la trivialité prosaïque de bons et paisibles bourgeois uniquement occupés à satisfaire matériellement leurs grossiers appétits. Certainement, jamais écrivains ne daignèrent pourvoir aux besoins naturels de leurs héros avec une condescendance aussi minutieuse que les romanciers allemands. Leurs souvenirs de jeunesse les plus intéressans roulent sur des expéditions gastronomiques contre des garde-mangers bien garnis. La

carte détaillée de tout ce qui a été consommé est le complément nécessaire des scènes les plus passionnées : les douceurs d'un tête à tête seraient incomplètes, sans la bouteille de vin vieux et la légère collation. Leurs sages rendent leurs oracles sur un bol de punch, et l'amant le plus épris trouve de nouveaux motifs à son idolâtrie, en voyant « le savon et les peignes de sa maîtresse, et les traces de leur usage. » En un mot, ces humiliantes nécessités de notre nature, que tous les auteurs, dont le but est de toucher le cœur et d'émouvoir l'imagination, dérobent soigneusement à notre vue, sont mises en évidence avec une sorte d'ostentation par chaque écrivain sentimental de l'Allemagne.

Il est tems d'aborder enfin l'examen détaillé de l'ouvrage qui a servi de texte à toutes ces considérations ; il ne nous reste plus d'observations générales à présenter, si ce n'est que nous ne pouvons pas donner notre assentiment au reproche que lui attire de toutes parts son immoralité prétendue. Certainement les modèles qu'il offre sont d'un genre peu élevé, et sa morale n'est rien moins que sévère ; mais, sous ce rapport, il n'est pas plus blâmable que plusieurs romans dont s'enorgueillit notre littérature : *Tom Jones*, par exemple, ou *Roderick Random*. On y rencontre sans doute des passages qui effaroucheraient la pudeur d'une jeune femme ; mais pour les hommes, auxquels il nous paraît s'adresser principalement, nous ne craignons pas qu'il altère la pureté de leurs mœurs, ni qu'il blesse la délicatesse de leurs sentimens.

Wilhelm Meister est fils d'un marchand qui habite en Allemagne une ville du second ordre. Avant de terminer son apprentissage, il se prend de belle passion pour le théâtre, et s'abandonne naturellement à son goût, en nouant une intrigue d'amour avec une petite actrice fort éveillée, qui entreprenait avec beaucoup de succès l'éducation des jeunes officiers et autres sujets du même sexe. C'est par un

souper donné chez elle que commence l'ouvrage. Son nouvel amant lui raconte longuement l'histoire de sa passion pour les marionnettes pendant son enfance ; il lui apprend comment il déroba un assortiment complet de poupées, de l'office de sa mère, où il s'était glissé pour prendre des dragées ; de quelle manière il construisit lui-même un théâtre de marionnettes dans le galetas de la maison de son père, et parvint à mettre en scène David et Goliath, à la grande surprise et satisfaction de toute la famille, et de quelques voisins complaisans, qui s'étaient dévoués pour lui faire un public ; comme un lieutenant à demi-solde l'aida à peindre les acteurs et à clouer ses planches, et enfin comment il conçut dès-lors un goût décidé pour le théâtre et les actrices. Cette intéressante narration se prolonge pendant cinquante mortelles pages avec un sérieux, une solennité et une niaiserie qui surpassent de beaucoup tout ce que M. Newberry (1) a jamais publié. Comme ce morceau est un de ceux qui caractérisent le mieux l'ouvrage, nous voulons justifier la sévérité de notre jugement par quelques citations. Wilhelm est occupé à décrire le costume du prophète Samuel, dans son opéra des marionnettes, et à raconter comment le taffetas d'une robe de sa grand'mère avait fourni l'étoffe de son manteau, quand sa narration est interrompue par un bruit qu'on entend dans la rue. Suivant le rapport de la vieille servante Barbe, ce trouble était causé par une société de joyeux compagnons qui sortaient de la taverne d'Idalie, cabaret voisin, où ils avaient fait une grande consommation d'huîtres fraîches, dont une charge venait d'arriver, et n'avaient pas épargné le Champagne. « Quel malheur, dit Mariana, que nous ne l'ayons pas su à tems, nous aurions pu profiter de la circonstance !

(1) Libraire de Londres, qui ne vend que des livres pour l'amusement des enfans.

— Il n'est pas encore trop tard, reprit Wilhelm en donnant à Barbe un louis d'or ; va nous chercher ce qu'il nous faut, reviens de suite, et prends soin de nous. » La bonne vieille s'empressa d'obéir, et en un clin-d'œil une table garnie d'une fort jolie collation fut dressée devant les amans. Ils firent asseoir Barbe avec eux, et se mirent à boire et à manger à cœur joie. Dans de telles occasions, il y a toujours matière à babiller ; Mariana ramena aussitôt sur le tapis le petit Jonathan, et la vieille suivante tourna la conversation sur le sujet favori de Wilhelm. « Vous en étiez, dit-elle, à la première représentation de vos marionnettes, donnée la veille de Noël. Je me rappelle que vous avez été interrompu juste au moment où le ballet allait commencer. — Je vous assure, dit Wilhelm, qu'il alla à merveille ; et certainement les étranges gambades de tous ces Maures et Mauresses, bergers et bergères, nains et naines ne sortiront jamais de ma mémoire aussi long-tems que je vivrai. »

Nous épargnons à nos lecteurs quelques douzaines de pages sur le costume des poupées, pour arriver à un morceau de choix.

« Dans les maisons bien administrées, continua Wilhelm, les enfans ont une manière de sentir qui ne diffère pas beaucoup de celle que je suppose aux rats et aux souris. Ils épient de l'œil toutes les ouvertures et tous les trous qui peuvent les conduire à des friandises cachées ; les découvertes de ce genre leur causent une satisfaction mêlée de crainte qui ne compte pas pour peu de chose dans le bonheur de l'enfance. Plus que tout autre marmot, j'avais l'habitude de guetter attentivement pour voir si je ne pourrais pas découvrir quelque *buffet laissé ouvert* ou quelque clef oubliée dans sa serrure. Je portais dans mon cœur une profonde vénération à toutes ces portes fermées, auprès desquelles je passais des semaines et des mois entiers, me

contentant d'y jeter un coup-d'œil furtif lorsque notre mère ouvrait ce sanctuaire pour en tirer quelque chose. J'étais fort habile à saisir toutes les circonstances favorables que m'offrait de tems à autres la négligence des gens de la maison. De toutes les portes c'était celle du garde-manger que j'épiais avec le plus de soin. Il y a dans la vie peu de jouissances par anticipation qui puissent égaler le sentiment de plaisir que j'éprouvais quand par hasard ma mère m'appelait à l'office pour lui donner un coup de main dans des opérations, qui ne manquaient pas de me valoir quelques grappes de raisin sec, que je devais, soit à la générosité maternelle, soit à ma propre dextérité. La richesse des trésors accumulés dans ce magasin transportait mon imagination, et l'odeur qui s'exhalait de cette précieuse réserve produisait sur mes sens un tel effet que je ne passais jamais devant elle sans m'y arrêter quelques instans, pour savourer au moins ces douces exhalaisons. Enfin, un dimanche matin, ma mère prise au dépourvu par l'appel des cloches de la paroisse, oublia d'emporter sa clef en fermant la porte, et sortit en laissant toute la maison dans un calme profond. Je n'eus pas plus tôt remarqué cet oubli, que quittant doucement mon poste une ou deux fois, pour y revenir ensuite, je pris enfin mon parti, et me décidai à ouvrir la porte. Un pas de plus me mit aussitôt en contact avec tous ces trésors si long-tems l'objet de mes vœux. Je découvris des bocaux, des boîtes, des coffres, des tiroirs, sur lesquels je promenais mes regards indécis ; toute réflexion faite, je fis main-basse sur mes chers raisins secs, en prenant toutefois une petite provision de pruneaux, que je complétai avec une orange confite. Je battais tranquillement en retraite avec ma proie, quand une pile de petites caisses attira mon attention, d'autant plus vivement que j'aperçus quelques fils de fer terminés par des crochets que laissait passer le couvercle de l'une des caisses. Plein d'es-

poir, j'ouvris ces boîtes mystérieuses, et jugez de mes transports quand je découvris tout mon bataillon de héros, dormant de compagnie. J'essayai d'enlever le premier, et après l'avoir examiné, de m'emparer de son voisin; mais dans cette opération les fils de fer s'embarrassèrent. Cet accident me troubla, surtout quand j'entendis la cuisinière faire quelque bruit dans ses fourneaux qui sont contigus au magasin; je n'eus d'autre ressource que de serrer précipitamment le tout ensemble, du mieux que je pus, et de refermer la boîte, emportant seulement un petit livre manuscrit qui se trouvait en dehors, et contenant l'opéra de *Goliath et David*. Chargé de ce butin, j'opérai, sans encombre, ma retraite dans le grenier. »

Mais, poursuivons notre histoire. Pendant que notre héros endort sa petite actrice avec cette édifiante narration, et se propose de monter avec elle sur le théâtre, son père le force soudainement à quitter la place, en l'envoyant à la campagne chercher l'argent de quelques débiteurs. On pense bien que notre ingénieux auteur, si prodigue de détails, ne le laisse pas partir sans donner au moins à ses lecteurs un portrait du vieux marchand, respectable bourgeois, et de son associé. « Le vieux Meister, dit-il, semblait avoir un goût particulier pour la magnificence, pour tout ce qui éblouit les yeux et possède en même tems une valeur réelle. Dans sa maison tout devait être solide et massif; son ameublement était riche et somptueux, et l'argenterie de sa table avait coûté fort cher; mais d'un autre côté, il invitait rarement ses amis, car chaque dîner était une fête que la dépense et l'embarras qu'elle causait, empêchaient de renouveler souvent. Son économie avait fini par mettre tout le monde à la ration, et cette ration était justement ce qu'il fallait pour ne contenter personne.

» Le vieil associé de Meister menait, dans sa maison

obscure et mal tenue, un train de vie tout opposé. Les affaires de la journée une fois réglées, à son mauvais comptoir et sur son vieux pupître, Werner aimait *à manger du bon*, et, s'il était possible, *à boire du meilleur*. La solitude aurait empoisonné ses jouissances; aussi voulait-il voir chaque jour à sa table, outre sa famille, tous ses amis et tout étranger qui avait le moindre rapport avec sa maison; ses chaises n'étaient pas dans le dernier goût; mais il invitait tout le monde à s'y asseoir. *Des morceaux succulens* attiraient l'attention de ses convives, qui ne remarquaient pas qu'ils fussent servis dans la vaisselle commune. Son cellier n'était pas abondamment garni; mais plusieurs places étaient remplies par du vin de première qualité. »

On ne peut pas donner ce passage comme un modèle achevé de style noble; le départ du héros lui-même n'est pas décrit d'une manière plus relevée.

Le morceau suivant offre quelques coups de pinceau vigoureux, mais qui sont encore défigurés par une affectation de bizarrerie, et par des traits de la plus grossière *vulgarité*. C'est une peinture du délire qu'éprouve Wilhelm, pendant les heures qu'il passe au théâtre, lorsque sa maîtresse y joue.

« Il se tenait des heures entières appuyé sur la rampe de la scène, respirant l'odeur des chandelles et les yeux fixés sur sa maîtresse : lorsqu'elle venait à se tourner de son côté et à laisser tomber sur lui un doux regard, il se sentait ravi en extase, et quoique pressé durement par des barres de bois, il se croyait transporté dans le paradis. Ces paquets rembourés de laine qu'on appelle agneaux sur la scène, ces cascades de fer blanc, ces roses de papier, ces chaumières qui n'ont qu'un seul côté, tout cela faisait naître en lui des visions poétiques d'un vieux monde pastoral. Les danseuses même, malgré leur laideur, ne pouvaient désenchanter son imagination; elles étaient auprès de Ma-

riana ! Tant il est vrai que l'amour qui, seul, peut donner tout leur charme aux berceaux de roses, aux bosquets de myrte et aux rayons de la lune, sait aussi communiquer à des copeaux de bois et à des rognures de papier, l'aspect de la nature animée ! C'est un assaisonnement si piquant qu'il donne une saveur délicieuse à des mets insipides, ou même désagréables.

» Il fallait toute sa puissance pour que Wilhelm pût supporter, admirer même, l'état dans lequel il trouvait habituellement la chambre de sa maîtresse, pour ne pas dire sa maîtresse elle-même. Elevé dans la maison d'un riche bourgeois, il avait, pour ainsi dire, respiré l'ordre et la propreté. Son père lui avait légué une partie de son amour pour l'élégance ; aussi, dès son enfance prenait-il un soin particulier d'orner sa chambre, qu'il regardait comme son petit royaume ; il s'était fait lui-même deux tapis, l'un plus simple pour le plancher ; l'autre plus riche pour sa table. Il avait aussi un bonnet blanc qu'il relevait en turban sur sa tête, et il avait rétréci les manches de sa robe de chambre à la manière des Orientaux, prétendant que leur ampleur l'empêchait d'écrire à son aise.

» Combien, à cette époque, devait-il porter envie au bonheur des acteurs qui possèdent tant de costumes, de bijoux et d'armures magnifiques, et à ce genre de vie qui semble l'image de tout ce qui, suivant les préjugés et les passions des hommes, se distingue par l'éclat et la magnificence. Wilhelm s'imaginait que les acteurs jouaient toujours les mêmes personnages dans leur vie privée, et qu'elle n'était qu'une suite non interrompue de fêtes et d'honneurs, dont la scène ne lui présentait que la moindre partie ; aussi quelle fut sa surprise, lorsqu'il se trouva pour la première fois au logis de sa maîtresse, et qu'il jeta les yeux sur les tables, les tabourets et le parquet. Des ornemens d'un éclat passager, sans valeur comme sans solidité, étaient

dispersés ça et là, dans le plus grand désordre. Les instrumens de sa toilette, le savon, les peignes, et les traces de leur usage, étaient exposés aux regards. Des morceaux de musique, des fragmens de pièces, des souliers, des essences et des fleurs d'Italie étaient étalés pêle-mêle avec des épingles, des pots de rouge, des rubans, des livres et des chapeaux de paille. Aucun de ces objets n'avait à se plaindre du voisinage des autres; tous étaient réunis par un élément commun, la poudre et la poussière. Wilhelm, au milieu de ce beau désordre, ne voyait que sa Mariana : comme tout ce qui lui appartenait, tout ce qu'elle avait touché devenait cher à son cœur, il finit par éprouver, à la vue de ce chaos, un sentiment délicieux, que la recherche et l'élégance de son appartement ne lui avaient jamais inspiré. Lorsqu'il délassait le corset de sa maîtresse, pour qu'elle pût se mettre plus librement à son clavecin, ou qu'il portait ensuite sa robe sur le lit qui lui servait de siége, quand celle-ci, sans s'inquiéter de sa présence, *satisfaisait certain besoin naturel*, auquel, par respect humain, on a coutume de satisfaire en secret, Wilhelm pensait que cette familiarité resserrait leur intimité, et que leurs cœurs commençaient à s'unir par des liens invisibles et indissolubles. »

Au milieu de ses transports, après avoir donné une sérénade galante à sa chère Mariana, avec les trompettes d'un bateleur ambulant, il découvre que sa fidèle amie a une intrigue avec un rival, et il tombe alors dans la plus terrible agonie.

Il se dégage, en partant, de toutes ces intrigues de coulisses; mais il ne tarde pas à s'y rejeter de nouveau, et l'on peut dire presque qu'il n'en sort pas avant la fin de l'ouvrage. Rien, en vérité, n'est plus brusque et moins naturel que le hasard qui lui fait rencontrer, à chaque pas, ou des comédiens ou des gens attachés aux théâtres. Peu de tems après s'être mis en route, il trouve un acteur qui s'est

enfui avec une jeune femme qui s'était éprise de passion pour lui, en le voyant sur la scène ; et à peine a-t-il eu le tems d'admirer l'effet pittoresque des montagnes, au milieu desquelles il avait à passer sa première nuit, qu'il apprend avec surprise que les ouvriers du pays se disposent à donner une représentation ; il ne manque pas de nous en faire un récit aussi solennel, et non moins soporifique que l'histoire de ses marionnettes.

Dans la première ville où il descend, il rencontre d'abord une troupe séduisante de joueurs de gobelets et de danseurs de corde, augmentée du précieux renfort d'un *Hercule*. Une demi-heure après, il trouve une jeune personne vive, charmante, qui traverse la rue pour lui demander le bouquet qu'il tient à la main, et qui, par l'accident le plus heureux du monde, est justement une comédienne ambulante qui séjourne en attendant de l'emploi. Pour donner une idée du genre de descriptions que les grands écrivains de l'Allemagne prodiguent, nous copions le récit suivant, peinture simple et énergique de la marche d'une troupe de bateleurs.

« Précédé d'un tambour, le directeur s'avançait à cheval. Il était suivi d'une danseuse portée sur une monture pareille, tenant devant elle un enfant, et tout enjolivée de rubans et de paillettes. Après cette avant-garde venait le reste de la troupe à pied. Quelques-uns portaient sur leurs épaules des enfans placés dans des postures dangereuses, mais dans lesquelles ils se maintenaient avec adresse et légèreté. Un de ces enfans attira de nouveau l'attention de Wilhelm. — Pickleherring courait gaiement à droite et à gauche au milieu de la foule, distribuant avec toute l'assurance du métier, ici des billets écrits à la main, là quelques baisers aux jeunes filles, plus loin quelques coups de pied aux garçons, enfin, éveillant généralement parmi le

peuple un vif désir de faire avec lui plus ample connaissance. De grands tableaux offraient une peinture grossière des différens tours de force qui composaient le répertoire de ces saltimbanques. »

La nouvelle actrice à laquelle il est présenté par un autre sociétaire qu'il a rencontré à son auberge, s'appelle Philina. Son caractère est soutenu, pendant tout le cours de l'ouvrage, avec beaucoup plus de talent qne n'en promettent les passages que nous avons cités. Elle est enjouée, libre, agaçante, gracieuse, remplie de caprices, fausse, quoiqu'avec un bon naturel; et, si quelquefois elle paraît affectée, souvent aussi elle se montre originale et piquante. Cependant l'entrée en scène de Philina est entièrement dans la manière particulière à l'auteur, et l'on y trouve sa bizarrerie et sa trivialité ordinaires.

« Pour les recevoir elle sortit de sa chambre, montée sur une paire de petites pantoufles à talons hauts. Elle avait jeté un manteau noir sur une robe blanche qui n'était peut-être pas d'une propreté rigoureuse, mais qui par cela même donnait à son négligé un air plus franc, plus dégagé. Sa robe très-courte laissait voir le plus joli pied, la plus jolie *cheville* du monde. « Soyez le bien-venu, dit-elle à Wilhelm; je vous remercie de vos charmantes fleurs. » Puis, d'une main elle le fit entrer dans la chambre, et de l'autre elle pressa le bouquet sur son sein. Lorsque tout le monde fut assis et engagé dans une conversation qu'elle savait diriger à merveille, Laerte lui jeta sur les genoux une poignée de noisettes et de pain d'épices qu'elle se mit de suite à *manger*. « Voyez, dit-elle, la malignité de Laerte; il voulait vous persuader que j'aime passionnément les friandises, et c'est lui qui ne saurait vivre sans *se lécher les lèvres* après s'en être rassasié. — Avouons, répliqua celui-ci, que de ce côté vous et moi nous pouvons nous donner la main. Par exem-

ple, continua-t-il, le tems est charmant aujourd'hui ; si nous allions faire une partie de campagne, et dîner au moulin. »

Leur bonne étoile veut que, même au moulin, ils assistent à une représentation dramatique. Quelques mineurs du voisinage s'étaient mis en tête, par le plus heureux des hasards, de démontrer l'utilité de leur profession à des paysans incrédules, en chantant une partie des leçons de Werner sur la minéralogie. A propos de cette rencontre si naturelle et si vraisemblable, notre apprenti fait le commentaire suivant :

« Ce petit dialogue, dit Wilhelm, lorsqu'il fut assis à table, nous prouve évidemment combien le théâtre peut être utile à toutes les conditions ; quels avantages l'*état* ne pourrait-il pas en tirer, si les occupations, les métiers, les entreprises des hommes étaient tous portés sur la scène ; présentés par leur côté honorable, dans le point de vue sous lequel l'état lui-même doit les encourager et les protéger. Mais dans le système actuel, nous ne montrons que le côté ridicule de l'humanité. Ne serait-ce pas pour un homme public une occupation aussi noble qu'avantageuse à la société, d'observer l'influence naturelle et réciproque de toutes les classes, les unes sur les autres ; et d'engager quelque poète, doué d'un talent réel, à tracer des tableaux de ce genre. Je suis persuadé qu'on peut faire de cette manière une foule de pièces tout à la fois fort agréables et fort utiles. »

Voilà cependant les sublimes méditations des auteurs allemands ! C'est en écrivant des phrases aussi évidemment dénuées de sens, que, dans ce pays, on acquiert la réputation d'un génie supérieur, qui réunit aux grâces de l'imagination la profondeur des vues et la science de la politique. Avons-nous tort de prétendre, après cela, qu'il y a entre le goût des nations de telles différences, qu'il est impossible

de les concilier, et souvent même très-difficile de les expliquer.

Un autre jour, dans une promenade en bateau, ils imaginent, pour passer le tems, d'improviser une pièce en prenant chacun un caractère idéal, et en s'efforçant de le soutenir. Ce passe-tems est reconnu fort utile, parce qu'il force l'esprit et l'imagination à déployer toutes leurs ressources; et un révérend père qui s'est mis de la partie, et a rempli avec le plus grand succès un rôle de paysan, observe que cet usage est très-utile entre comédiens, et même dans une réunion d'amis. « C'est, dit-il, le meilleur moyen de faire sortir les hommes d'eux-mêmes, et de les ramener ensuite à eux-mêmes par un sentier tortueux. » Leurs loisirs du soir ne sont pas employés d'une manière moins dramatique; mais le dénouement de la journée est, comme on s'y attend bien, beaucoup plus animé. Ils se réunissent tous pour la lecture d'une pièce nouvelle, et « entre le troisième et le quatrième acte, on apporte un immense bol de punch. Comme les personnages du drame se battaient et buvaient, nos acteurs devaient naturellement entrer dans l'esprit de la pièce, et porter quelques santés à ceux des personnages pour qui ils prenaient parti. Chacun était transporté du plus noble, du plus patriotique enthousiasme : quel plaisir pour cette réunion de Germains, qu'une récréation poétique si conforme à leur caractère, *et dont l'étoffe était de leur propre fabrique !* Les souterrains et les cavernes, les châteaux en ruine, les troncs d'arbres creux et couverts de mousse, mais, par-dessus tout, les scènes nocturnes de Bohémiens et le tribunal secret, produisirent un effet vraiment prodigieux.

» Pendant le cinquième acte l'approbation devint plus impétueuse et plus bruyante. Enfin, au moment où le héros triompha de son oppresseur, et où le tyran entendit son

arrêt, l'enthousiasme fut porté à un tel point, qu'ils s'écrièrent tous que jamais ils n'avaient passé d'aussi heureux momens. Mélina, que la liqueur avait inspirée, faisait plus de bruit que tous les convives ensemble; et lorsque le second bol fut à sec, à minuit environ, Laerte jura ses grands dieux que nul mortel sur la terre n'était digne d'approcher ses lèvres de leurs verres, et, tout en jurant, il jeta le sien dans la rue, à travers les vitres. Les autres suivent son exemple, et, malgré les protestations de l'hôte, que ce vacarme avait attiré, le bol de punch lui-même, pour qu'il ne fût pas souillé par des profanes, fut brisé en mille pièces : cependant Philina, dont la gaîté était moins vive, et deux autres de ses compagnes, couchées sur le sopha, dans des postures un peu équivoques, encourageaient malicieusement nos gaillards à continuer ce tumulte.

» En ce moment, la patrouille survint, et demanda à entrer dans la maison. Wilhelm, que sa lecture avait fort échauffé, quoiqu'il eût bu modérément, eut beaucoup de peine, avec le secours de son hôte, et en prodiguant l'argent et les belles paroles, à congédier ces importuns, et à transporter ensuite chez eux ses convives que cette orgie avait mis dans un fâcheux état. »

Nos lecteurs en ont sans doute assez sur cette matière, mais ils n'en seront pas quittes pour si peu de chose; nous devons leur donner un échantillon du badinage et de la galanterie qui régnaient dans cette joyeuse société. Un jour, Philina fit une guirlande de fleurs qu'elle enlaça à ses cheveux, et une autre dont elle couronna le front de notre héros.

« Et moi, dit Laerte, il paraît que je n'aurai rien. — Non, certes, reprit Philina, vous n'aurez pas sujet de vous plaindre; » et, détachant sa guirlande, elle la lui plaça sur la tête. « Si nous étions rivaux, dit Laerte, nous pourrions nous disputer avec chaleur pour savoir lequel de nous deux

est le plus avant dans vos bonnes grâces. — Le plus sot, c'est vous ; » et ce disant, elle se pencha vers lui, offrant ses lèvres à baiser. Puis elle se retourne brusquement, jette ses bras au col de Wilhelm, et lui accorde la faveur d'un doux embrassement. « Lequel des deux a le meilleur goût? dit-elle en souriant. — Chose étonnante! s'écrie Laerte; il me semble que rien ne sent plus l'absynthe. — Il sent si peu l'absynthe, reprit-elle, que nul homme n'aurait pu le goûter sans trouble et sans désir. Mais maintenant, je voudrais danser pendant une heure, et après cela nous irons voir la voltige. »

Mais nous sommes las d'extraire tant de fatras; passons à quelque chose de meilleur. Croirait-on que l'ouvrage qui contient tant de platitudes ait fourni à notre grand romancier celui de ses caractères qui offre le plus d'idéal, et à lord Byron un des plus beaux passages de ses poésies. Cependant rien n'est plus vrai; le caractère de Fénella, dans *Péveril du Pic*, est calqué presqu'entièrement sur celui de Mignon, et le prélude de la *Fiancée d'Abydos*, qui commence ainsi : « Connais-tu la terre où le cyprès et le myrte, etc. » est tiré, sans être embelli, d'une petite romance chantée par Mignon. Ce chant est même beaucoup mieux placé dans le roman de Gœthe, et produit plus d'effet que dans le poëme ; car cette jeune fille a été arrachée au beau ciel de l'Italie, et la chanson exprime le vif désir qu'elle éprouve de revoir cette terre délicieuse, et de repasser les sentiers sauvages des Alpes pour retrouver le somptueux palais de ses ancêtres.

« Connais-tu la contrée où fleurit le citronnier, où le fruit d'or de l'oranger brille à travers l'ombre épaisse des bois, où le doux zéphir règne sans cesse sous un ciel sans nuage, où les bocages sont formés de lauriers, de rosiers et de myrtes; la connais-tu? — C'est là, oui c'est là, mon ami, mon bien-aimé, que je veux aller avec toi.

» Connais-tu le château dont les remparts sont couronnés de tours, dont les salles sont claires et spacieuses, dont les statues de marbre me regardaient d'un air si doux, et semblaient me dire : Pourquoi te font-ils tant de mal, pauvre enfant? le connais-tu? — C'est là, oui, c'est là, mon guide, mon gardien, que je veux aller avec toi.

» Connais-tu la montagne qu'enveloppe, comme l'arche sainte, une mystérieuse obscurité; où la mule effrayée s'avance à travers les vapeurs, sur des torrens fougueux? Dans les fentes de ses rochers, le serpent, entouré de ses petits, pousse d'horribles sifflemens. Sa cime fracassée se précipite en mugissant du séjour des orages ; la connais-tu? — C'est là, oui, c'est là, notre chemin; ô viens, mon père, je t'en conjure, viens avec moi. »

Le mystère qui enveloppe la condition première de Fénella dans le château de Rush, est éclairci comme celui qui couvre le sort de Mignon. On nous montre d'abord cette dernière faisant des tours de force, et notre héros la sauve du fouet du saltimbanque, qui l'a enrôlée dans sa troupe, et qui est mécontent de ses talens; mais le personnage est au fond le même que celui du roman de Walter-Scott ; elle est belle et de très-petite taille ; bizarre et pleine de sensibilité; enfin, elle aime en secret son protecteur, qui n'éprouve pour elle qu'un sentiment de bienveillance et de compassion. Elle finit par devenir plus éprise, plus folle que Fénella, et meurt victime d'un amour sans espoir. La description suivante, qui est peut-être un peu chargée, et n'est pas toujours parfaitement claire, produit cependant une impression naturelle et profonde. C'est le moment où cette jolie créature découvre, pour la première fois, son amour à son jeune libérateur.

« Rien n'est plus touchant que le premier aveu d'une passion qui a été nourrie en silence, d'une passion qui s'est fortifiée dans le secret, et qui, ne pouvant plus être conte-

nue, éclate et se dévoile aux yeux de celui qui l'a d'abord regardée comme une chose légère. — Mignon se tenait devant Wilhelm, et témoignait son inquiétude. « Maître, s'écria-t-elle, si tu es malheureux, que deviendra Mignon ? — Chère petite créature, dit-il en lui prenant les mains, toi aussi tu es pour quelque chose dans mes soucis. » — Elle regarda ses yeux humides de pleurs qu'il retenait, et tomba tout à coup à genoux devant lui; puis elle appuya sa tête sur les genoux de Wilhelm en se tenant immobile. Il jouait avec ses cheveux, la caressait et lui parlait avec douceur; elle demeura long-tems sans mouvement; enfin il sentit en elle une palpitation d'abord très-faible, mais qui, augmentant par degrés, se répandit bientôt dans tout son corps. « Qu'avez-vous, Mignon, s'écria Wilhelm; qu'avez-vous? » Elle lève sa charmante petite tête, regarde son protecteur, et en même tems porte sa main sur son cœur, comme pour comprimer l'excès de ses souffrances. Il la souleva, elle retomba sur lui; il la serra dans ses bras et lui donna un baiser; elle ne répondit qu'en le pressant fortement sur son sein, et en poussant en même tems un soupir accompagné d'un mouvement convulsif, qui agitait tous ses membres; elle s'élança et tomba aussitôt devant lui comme si toutes ses articulations eussent été brisées; ce fut un moment déchirant. « Mon enfant, s'écria-t-il en la relevant et l'embrassant avec force, mon enfant, qu'as-tu donc? » Les palpitations de Mignon continuaient toujours; Wilhelm l'avait soulevée de terre; tout à coup elle se roidit comme dans l'agonie la plus douloureuse, et bientôt elle se jeta à son cou avec la vivacité d'un ressort qui se détend; son cœur étant déchiré par la douleur, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux fermés et coula sur son sein. Il la serrait étroitement; elle pleurait! et la parole eût été moins expressive que ses pleurs. Sa longue chevelure s'est détachée et flotte sur ses épaules; on eût dit que tout son

être se fondait en un déluge de larmes. Dans le trouble de ce cruel moment, Wilhelm la serrait toujours plus étroitement. « Mon enfant, s'écriait-il, mon enfant ! » elle continuait à pleurer ; enfin, elle se leva ; un faible rayon de joie brillait sur son joli visage. « Mon père, s'écria-t-elle, tu ne m'oublieras pas ? Veux-tu être mon père ? je serai ton enfant. »

Nous ne pouvons mieux prouver les étranges disparates de la manière de notre auteur, qu'en transcrivant, après cette scène passionnée, la description de la danse des œufs, que cette petite créature exécute quelques jours après pour le plaisir de son ami.

« Elle entra un soir dans sa chambre, portant sous son bras un petit tapis qu'elle étendit sur le plancher. Elle prit quatre chandelles qu'elle plaça aux quatre coins du tapis ; des œufs qu'elle apporta ensuite dans un petit panier, indiquèrent quel était son dessein. Mesurant avec soin ses pas, elle parcourut le tapis en tous les sens, et y déposa les œufs de manière à tracer certains signes. Cela fait, elle appela un ménétrier qui logeait dans la maison et jouait du violon. Il se plaça avec son instrument dans un coin. Mignon se banda les yeux, et à un signal donné, elle commença, avec la précision d'une machine dont le rouage a été mis en mouvement, à danser au bruit de la musique, accompagnant ses pas et l'instrument du ménétrier des sons d'une paire de castagnettes.

» Elle continua sa danse avec légèreté, agilité, prestesse et précision. Elle sautait avec tant de grâce et d'aplomb entre les œufs, et les effleurait de si près qu'on aurait cru à chaque instant qu'elle allait en briser quelqu'un, ou disperser les autres par la rapidité de ses mouvemens ; mais elle n'en toucha pas un seul. Malgré mille tours et détours, quoiqu'elle précipitât et ralentît ses pas, et que quelquefois elle tombât presque à genoux, elle continuait

sa danse avec un mouvement aussi régulier que celui d'une montre. La danse terminée, elle roula doucement avec le pied les œufs les uns auprès des autres, et en forma un petit monceau sans en laisser derrière elle et sans en endommager aucun. Ensuite elle ôta le bandeau qui couvrait ses yeux, et termina son exercice par une gracieuse révérence. »

Bientôt après, toute la troupe est appelée au château d'un riche seigneur qui veut amuser un grand prince, qu'il attend avec une suite nombreuse. Notre héros s'y laisse entraîner et conduit Mignon avec lui. Quoique traité assez négligemment, mal logé et mal servi, il consent à composer une pièce de circonstance en l'honneur de l'illustre étranger, à diriger les représentations, et même à y prendre part. Cependant, il obtient par degrés les bonnes grâces des hôtes les plus distingués, est admis comme lecteur auprès de la comtesse ; enfin, il se laisse séduire à sa grâce et à ses charmes, pendant que, de son côté, il fait, à son insu, quelqu'impression sur ce cœur innocent. Il est bien servi dans ses projets, quelle qu'en soit la nature, par une certaine baronne intrigante qui le revêt des habits du comte pendant l'absence de ce personnage. Elle avait l'intention de lui envoyer la comtesse, à qui on aurait annoncé faussement le retour de son mari ; mais le plan est dérangé, parce que le mensonge qu'on médite devient, par un accident imprévu, une réalité. Le comte arrive inopinément de son voyage, et, en entrant dans son cabinet de troilette, est tellement épouvanté de voir son Sosie assis tranquillement dans un fauteuil auprès du feu, qu'il sort en toute hâte, devient bientôt visionnaire, et adopte toutes les rêveries des disciples de Swedenborg.

Une circonstance accidentelle amène cependant une scène intéressante, et quoiqu'elle ne soit pas conduite par des moyens tout-à-fait naturels, nous croyons devoir la citer ;

c'est un excellent échantillon de la manière de l'auteur. Wilhelm a été invité à faire sa lecture accoutumée à la comtesse et à son amie. Ils sont interrompus par quelques visites; la baronne sort pour les recevoir; et la comtesse au moment de fermer son secrétaire qui était resté ouvert, tira son écrin, et mit quelques anneaux à son doigt : « Nous sommes près de nous séparer, dit-elle, en tenant ses yeux fixés sur l'écrin, acceptez un souvenir d'une amie véritable qui, ne désire rien tant que de vous voir prospérer. » Alors elle prit une bague qui, sous un cristal, renfermait une tresse de cheveux, et qui était enrichie de diamans magnifiques. Elle la présenta à Wilhelm, qui la reçut sans pouvoir articuler un seul mot, et resta immobile comme s'il eût été attaché à la terre. La comtesse ferma son secrétaire et s'assit sur le sopha. « Et moi, n'aurai-je rien? dit Philina, se mettant à genoux à la droite de la comtesse. Voyez le novice, il a un déluge de paroles à la bouche lorsqu'on ne se soucie pas de l'entendre, et maintenant, il ne saurait souffler le plus petit mot de remerciement. Allons, monsieur, exprimez votre reconnaissance, au moins par le moyen de la pantomime; et si vous ne pouvez rien trouver aujourd'hui, avec l'aide du ciel, imitez mon exemple. » Philina saisit la main droite de la comtesse, et la baisa avec transport; Wilhelm tomba à genoux, s'empara de la main gauche et la pressa sur ses lèvres. La comtesse semblait éprouver quelque embarras, mais sans déplaisir. « Oh! s'écria Philina, j'ai déjà vu d'aussi riches parures, je n'ai jamais vu quelqu'un aussi digne de les porter. Quels bracelets; mais aussi quelle main! quel collier; mais aussi quel cou! — Silence, petite flatteuse, dit la comtesse. — Est-ce le portrait de Son Excellence? demanda Philina, les yeux fixés sur un riche médaillon que la comtesse portait à gauche, attaché à une chaine particulière. — Il est peint dans sa parure de noce,

reprit la comtesse. — C'est un homme bien aimable, observa Philina; mais jamais, continua-t-elle en plaçant la main sur le cœur de la comtesse, jamais une autre image n'a-t-elle trouvé en secret le chemin qui conduit ici? — Vous êtes bien hardie, Philina, s'écria la comtesse; je vous ai gâtée : que je n'entende plus à l'avenir un pareil langage. — Si je vous ai fâchée, je vais être bien malheureuse, » dit Philina en se levant; et elle se hâta de sortir de la chambre.

» Wilhelm tenait encore cette main charmante dans les siennes. Ses yeux s'étaient arrêtés sur le médaillon du bracelet. Il remarqua avec une surprise extrême, que les initiales de son nom y étaient tracées en diamant. « Aurais-je donc, demanda-t-il modestement, une tresse de vos propres cheveux dans cette précieuse bague? — Oui, répondit-elle d'une voix faible. » Puis, recueillant tout-à-coup ses forces, elle lui dit, en lui serrant la main : « Levez-vous, adieu. —Voilà mon nom, s'écria-t-il, qu'un caprice du hasard a sans doute gravé autour de votre médaillon. — Comment, s'écria la comtesse, c'est le chiffre d'une de mes amies. — Ce sont les initiales de mon nom; ne m'oubliez pas; votre image est gravée dans mon cœur et n'en sera jamais effacée. Adieu, je pars. » Il lui baisa la main et essaya de se lever. Mais comme dans les songes un prodige s'évanouit pour faire place à un prodige plus grand, ainsi sans savoir comment s'opéra ce changement, il trouva la comtesse dans ses bras : leurs lèvres étaient unies, et leurs baisers de feu communiquaient à leur ame cette délicieuse ivresse que les mortels puisent goutte à goutte dans la brillante écume qui couronne la coupe de l'amour, lorsqu'elle est nouvellement remplie. La tête de la comtesse s'appuyait sur l'épaule de son ami. Elle ne songeait pas au désordre de sa coiffure. Elle avait jeté un de ses bras autour de lui; il l'embrassa avec transport et plusieurs fois il la pressa vivement sur son cœur. Mo-

ment délicieux ! que ne peut-il être le dernier de la vie ! et pourquoi le sort envieux abrège-t-il encore, pour ceux que nous aimons, cet instant d'ivresse? Avec quel étonnement, quel effroi Wilhelm fut tiré de ce songe enchanteur, lorsque la comtesse se rejeta tout-à-coup en arrière, en poussant un cri, et porta précipitamment sa main sur son cœur. Après un moment de silence, elle s'écria : « Quittez-moi, fuyez promptement ! » il resta debout et immobile. « Fuyez-moi, » s'écria-t-elle ; et puis, en ôtant la main dont elle couvrait ses yeux, elle le regarda avec une expression de bienveillance indéfinissable, et ajouta, de la voix la plus tendre et la plus affectueuse : « Fuyez, si vous m'aimez. » Wilhelm était hors de l'appartement, et déjà rentré dans sa chambre, avant de savoir ce qu'il avait fait. Malheureux ! quels funestes pressentimens durent s'élever dans leurs ames quand ils se furent séparés ! »

Cette scène pathétique est suivie de longues dissertations sur l'art théâtral, les études et les exercices propres aux acteurs. Mais on lit ensuite un morceau que nous n'hésitons pas à regarder comme la plus juste, la plus éloquente et la plus profonde analyse qui ait jamais été faite du caractère d'Hamlet, tel que l'a conçu notre grand poète. En vérité on a peine à concevoir que ce chef-d'œuvre de critique soit l'ouvrage de celui qui raconte si longuement une histoire de marionnettes.

Les acteurs, notre héros à leur tête, parcourent maintenant le pays, et passent leur tems à répéter, à se quereller et à s'embrasser, suivant leur usage. Cependant la guerre se fait à côté d'eux, et pendant qu'ils se reposent de leur voyage en prenant un charmant dîner, dans un bois, ils sont attaqués par des maraudeurs armés, qui les dépouillent de tout ce qu'ils possèdent, et le pauvre Wilhelm reste étendu sur le champ de bataille, couvert de blessures

et privé de sentiment. La description suivante ne manque ni d'effet ni de vivacité.

« Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouva dans la situation la plus étrange. Le premier objet qui perça le nuage répandu sur sa vue, fut la figure de Philina, penchée sur la sienne. Malgré sa faiblesse, il fit un mouvement pour se lever, et reconnut qu'il était sur le gazon, entre les genoux de Philina. Elle avait doucement pressé la tête de ce pauvre jeune homme, après sa chute, et lui avait fait, autant qu'il avait dépendu d'elle, une couche commode. Mignon, les cheveux en désordre et tout sanglans, s'était agenouillée aux pieds de son ami, qu'elle embrassait en versant un torrent de larmes. Philina lui apprit que cette charmante créature, guidée par son excellent cœur, à la vue de son ami blessé, et dans le trouble inséparable d'un pareil moment, n'avait songé qu'à étancher le sang qui coulait de ses blessures, et avait employé, pour y parvenir, sa longue chevelure, flottante autour de sa tête; mais elle avait été, bientôt, obligée d'y renoncer, et avait pris le parti de ramasser la mousse du tronc des arbres, et d'en faire un bandage avec la collerette que Philina avait sacrifiée.

» Quelques instans après, une jeune femme montée sur un cheval gris, accompagnée d'un homme âgé, et de quelques cavaliers, sortit de l'épaisseur du bois; des laquais, des domestiques, et quelques hussards, fermaient la marche. Cette apparition frappa beaucoup Philina, qui allait réclamer le secours de la brillante amazone; mais celle-ci tournant ses regards étonnés, sur cette scène, y dirigea aussitôt son cheval et s'arrêta. Elle demanda vivement des nouvelles du blessé, dont la posture sur les genoux de cette belle Samaritaine, lui semblait fort étrange. Puis s'adressant à Philina : « Est-ce votre époux? lui dit-elle. — Non, c'est seulement un ami, « répond Philina avec un son de voix

et une expression qui déplut beaucoup à Wilhelm. Celui-ci avait les yeux fixés sur la figure noble, calme et compatissante de l'étrangère, et il lui semblait que jamais il n'avait rien vu de plus distingué, ni de plus aimable. Il ne pouvait pas voir sa taille, qu'elle avait couverte du manteau d'un de ses compagnons pour éviter les atteintes de la fraîcheur du soir.

» Un chirurgien qui faisait partie de cette société, examina les blessures du malade, et lorsque l'examen fut terminé, la jeune femme se tourna vers le vieillard qui l'accompagnait, et lui dit : « Mon cher oncle, dois-je faire de la générosité à vos dépens? » Puis elle ôta le manteau qui la couvrait, avec l'intention marquée de le donner au pauvre blessé.

» Wilhelm, qui jusqu'alors n'avait été frappé que de la douceur de ses regards, fut ravi d'étonnement quand il put contempler tous les charmes de sa personne. Elle s'approcha de lui, et étendit doucement le manteau sur son corps. Dans ce moment, comme il essayait d'ouvrir la bouche et de hasarder quelques mots de reconnaissance, la présence de cette beauté céleste fit sur ses sens une impression si vive, qu'il crut voir une auréole briller autour de la tête de l'inconnue, et une douce lumière la couvrir, par degrés, tout entière. Cependant le chirurgien, en essayant de retirer la balle qui était restée dans sa blessure, lui fit éprouver une vive douleur ; l'ange de beauté disparut à ses yeux ; il perdit toute connaissance ; et, lorsqu'il revint à lui, cavaliers, voitures, déesse, cortége, tout s'était évanoui comme un songe. »

Après cette aventure, la troupe s'établit dans une grande ville, où elle est soumise à une direction régulière. On retrouve ici les interminables dissertations sur l'art théâtral, déjà si prodiguées dans la première partie. Notre héros

joue le rôle d'Hamlet avec beaucoup de succès, et, après son triomphe, court s'enivrer avec tous ses compagnons dans un souper bruyant, dont nous allons citer l'un des épisodes.

« Au milieu de tous ces plaisirs, on n'avait pas remarqué l'absence des enfans ni du joueur de harpe. Ils firent leur entrée un peu tard, et reçurent de la compagnie un accueil très-affectueux. Ils arrivèrent tous dans un costume étrange : Félix jouait du triangle, et Mignon du tambourin. Le vieillard portait sa grande harpe suspendue à son col, et en tirait de tems en tems quelques accords. Tous les trois marchaient autour de la table en chantant. On leur offrit des *vivres*, et les convives pensaient qu'ils ne pouvaient faire un plus vif plaisir aux enfans que de leur donner autant de *vin doux* qu'ils pourraient en boire. Quant à la compagnie, elle n'avait pas manqué de faire honneur à quelques douzaines de bouteilles délicieuses, offertes par deux amateurs, et arrivées le soir même dans des paniers. Les enfans continuaient leurs danses et leurs chants; Mignon surtout montrait une gaîté folâtre qu'on ne lui avait jamais vue, et elle mit tant d'ardeur dans ses jeux, que les spectateurs, qui avaient commencé par s'en amuser beaucoup, se virent enfin obligés de modérer ses transports. Mais les moyens de persuasion furent inutiles; dans son délire, on la voyait sauter, frapper son tambourin et courir autour de la table. Sa chevelure flottante, sa tête renversée en arrière et ses membres comme suspendus dans l'air, lui donnaient l'aspect d'une de ces bacchantes dont les poses étranges et inexplicables nous frappent d'étonnement, lorsque nous les voyons dans les monumens de l'antiquité. »

Dans cette partie de l'histoire, on voit figurer une certaine Aurélia, sœur du directeur, et actrice elle-même; mais femme de talent et d'une sensibilité passionnée. C'est

après avoir été indignement trahie par son amant qu'elle vient confier à notre héros l'amertume dont son cœur est navré. Voici quelle en est l'expression vraiment éloquente :

« Une femme de plus qui a été délaissée ! que vous importe ? vous êtes homme, et vous dites, l'insensée ! Pourquoi faire tant de bruit pour un mal non moins inévitable que la mort ; pour un mal auquel l'inconstance de votre sexe aurait dû nous accoutumer ! O mon ami ! si ma destinée avait été semblable à celle des autres femmes, je la supporterais sans me plaindre ; mais il n'en est pas ainsi : que ne puis-je vous en présenter le tableau dans une glace fidèle ? que n'ai-je ici quelqu'un pour en faire le récit ? Si comme les autres j'avais été séduite, trahie, abandonnée ; peut être serait-ce un soulagement à mon désespoir ? Mais, non, c'est moi seule qui ai causé mon infortune ; je suis tombée dans mes propres filets ; j'ai été victime de moi-même, et voilà ce qui jamais ne sortira de ma mémoire.

» Je hais la langue française, ajouta-t-elle, je la hais du plus profond de mon cœur. Tant que dura notre douce intimité, il ne m'écrivit qu'en allemand, dans cet allemand si franc, si énergique, si cordial ; mais sitôt qu'il eut formé le dessein de me quitter, il employa le français. J'en fis la remarque et compris ce qu'il méditait. Ce qu'il eût rougi d'exprimer dans sa langue maternelle, celle-là lui donnait les moyens de l'écrire sans blesser sa conscience. C'est un langage de réserve, d'équivoques, d'artifices ; en un mot, c'est un langage *perfide*. Dieu soit loué ! Je n'eusse pu trouver une autre expression pour rendre le mot *perfide* et tout ce qu'il comprend. Notre pauvre *treulos*, le *faithless* des Anglais ont auprès de lui toute l'innocence du jeune âge. *Perfide* signifie trahir avec volupté, avec insolence, avec malignité. Oh ! combien on doit craindre une nation dont la richesse du langage est telle qu'un seul mot renferme tant de significations diverses ! C'est bien la langue du monde ;

elle mérite de devenir universelle, afin que chacun acquierre l'heureuse facilité de tromper ses semblables. Une lettre française, à la première lecture, est toujours douce et agréable ; elle paraîtra, si vous le voulez, pleine de chaleur, passionnée même; mais prêtez-y plus d'attention, vous n'y trouverez que des phrases, et des phrases maudites. De cette époque date ma haine pour la langue des Français et leur littérature; haine que j'étends même aux expressions de la tendresse la plus noble et la plus délicate. Aussi, je frissonne malgré moi, lorsque j'entends prononcer un seul mot français. »

Les passages suivans, dont la traduction affaiblit nécessairement les beautés, sont d'un style encore plus pathétique :

« Aussi long-tems que nous méritons le nom de femmes, nous sommes sages, clairvoyantes, froides, fières, orgueilleuses même; et toutes ces précieuses qualités, nous les déposons à vos pieds, lorsqu'en vous aimant nous avons conçu l'espérance d'un tendre retour. Hélas! comment ai-je pu, de gaîté de cœur, détruire ainsi mon existence tout entière? Mais aujourd'hui, je veux m'abandonner au désespoir; j'en ai pris la résolution. Il n'y a pas en moi une goutte de sang que je ne destine à la douleur, pas une fibre que je ne veuille punir. Eh bien! vous ne souriez pas? vous ne riez pas de l'expression théâtrale de mon affreuse passion? »

» Wilhelm était loin d'en éprouver l'envie; il était trop profondément affligé de l'horrible situation de cette infortunée. Après l'avoir observé attentivement, elle reprit en ces termes : « Pouvez-vous jurer que vous n'avez pas encore trompé de femmes? que, par des paroles mensongères, par de faux sermens, par une galanterie à laquelle votre cœur était étranger, vous n'avez jamais essayé d'obtenir leurs plus douces faveurs? — Je le puis, répondit Wilhelm, et

je le puis sans vanité. Ma vie a été si simple, si retirée, que de semblables occasions se sont très-rarement présentées. Ce me sera une grande leçon, ma belle, ma généreuse amie, que l'état dans lequel je vous vois. Recevez le serment que dicte mon cœur. Jamais mes lèvres ne parleront d'amour à une femme si je n'ai résolu de lui consacrer mon existence. » Elle fixa de nouveau ses yeux sur lui, et il y avait dans ses regards comme une sauvage indifférence. Wilhelm lui tendit la main, mais elle recula de plusieurs pas. « Parmi tant de milliers, s'écria-t-elle, une femme sauvée! toujours est-ce quelque chose. Parmi tant de milliers, un honnête homme découvert! Non, il ne faut pas le refuser. Mais savez-vous à quoi vous vous engagez? — Je le sais, répondit Wilhelm en souriant et en lui tendant de nouveau la main. — Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, je l'accepte; » et elle fit un mouvement avec sa main droite comme si elle voulait saisir la sienne; mais, au même instant, elle l'enfonça dans sa poche, et, avec la rapidité de l'éclair, elle en tira un poignard, avec lequel elle lui fit une incision sur le poignet. Wilhelm l'arrêta aussitôt, mais trop tard, car le sang coulait déjà.

« Il faut appuyer davantage, si l'on veut vous marquer, vous autres hommes, dit-elle; » et elle accompagna ces paroles d'un rire sauvage qui ne tarda pas à se dissiper; puis elle arracha son mouchoir qu'elle passa autour de la main de Wilhelm, pour étancher le sang qui coulait en abondance. « Pardonnez à une insensée, reprit-elle, et ne regrettez pas les faibles gouttes de sang que je vous fais verser; il me semble que je suis calmée, que je reprends l'usage de mes sens. C'est à vos genoux que j'implore mon pardon : oh! ne me refusez pas la grâce de vous soigner. »

L'auteur nous fait ensuite brusquement entrer dans les régions du mysticisme. Wilhelm se met en route pour aller rendre à Lothario, la lettre d'Aurélia; mais il trouve ce

digne baron si occupé des préparatifs d'un duel; qu'il ne peut parvenir à remplir lui-même sa mission. Cependant il s'arrête au château, dans la société de quelques savans, beaux parleurs, qui ne doutent de rien, et gouvernent son esprit à leur gré. La conversation tombe par hasard sur un certain comte, beau-frère de Lothario, qui, dans un accès de mélancolie, parlait de se réunir aux Herrnhuthers, avec sa belle compagne. Wilhelm s'enquiert aussitôt de quel comte il est question.

« Vous le connaissez bien, dit Jarno; et vous êtes le malin esprit qui avez déterminé la conversion de ce malheureux, et porté le désespoir dans le cœur de sa femme. — Quoi, la comtesse de.... est la sœur de Lothario, s'écria notre ami? — Oui! — Et Lothario sait-il toute l'histoire? — Entièrement. — Miséricorde! Comment me présenter devant lui? Que pourra-t-il me dire? — Qu'aucun homme ne doit jeter la première pierre à son frère, et qu'avant de s'amuser à composer de longs discours, qui doivent déshonorer nos voisins, on devrait se regarder au miroir. »

Notre héros renonce dès-lors à l'idée de reprocher au baron sa perfidie envers Aurélia, et lui offre même ses services pour le délivrer d'une autre victime de l'amour, dont la présence peut retarder, à ce qu'on pense, la guérison de la blessure qu'il a reçue dans son duel. D'accord avec une certaine Thérèse, amante délaissée de Lothario, il parvient à l'éconduire. Cette Thérèse, qui a un goût passionné pour le ménage, ainsi que pour tous les détails d'économie domestique, me semble une des conceptions les plus absurdes, et les plus prétentieuses de l'ouvrage. L'auteur fait des efforts très-sérieux pour élever les qualités estimables, mais vulgaires, d'une femme de ménage, à la hauteur des plus hautes vertus.

Lothario était décidé à épouser cette héroïne de l'économie domestique. Mais cet arrangement est rompu, parce

qu'on a malheureusement découvert qu'il a eu précédemment une affaire d'amour avec la mère de Thérèse, pendant qu'il voyageait sous un nom supposé. Nous avouons que ce scrupule de délicatesse nous surprend, surtout de la part de Thérèse, attendu qu'elle avait montré, sur la fidélité conjugale, des idées très-libérales, et qu'en parlant des intrigues de son amant avec Aurélia et quelques autres maîtresses, elle avait dit :

« Que s'il eût été son mari, elle eût trouvé assez de courage pour prendre son parti sur cette matière, si toutefois l'*ordre de la maison* n'en eût pas été troublé : au reste, elle répétait souvent qu'une femme qui entend l'*économie domestique*, ne prend point d'ombrage de ces écarts passagers d'un mari, mais qu'elle doit être assurée qu'il lui reviendra toujours. »

Notre héros retourna au château, enchanté de ce modèle des femmes. Une conversation qui s'élève alors entre Lothario et lui, à ce sujet, fournit bientôt un nouvel aliment à la flamme qui commençait à dévorer son cœur. Après s'être raconté gaîment leurs aventures amoureuses, l'aimable Lothario parla ainsi à son confident :

« Il faut avouer, dit-il, que l'on ne saurait rien imaginer de plus délicieux que les atteintes d'une nouvelle passion, après une assez longue indifférence; et cependant j'eusse à jamais renoncé à un tel bonheur, si les destinées avaient uni mon sort à celui de Thérèse. Vivre près de Thérèse eût été pour moi le paradis sur la terre; paradis non pas d'extase, mais de calme et de bonheur : ordre dans la prospérité, courage dans l'adversité, soins pour les plus petites choses, et un esprit capable de concevoir et de diriger les plus grandes : voilà quelle est Thérèse. Vous me pardonnerez, ajouta-t-il en se tournant vers Wilhelm avec un sourire, vous me pardonnerez d'avoir quitté Aurélia pour elle. Avec celle-ci, je pouvais me promettre une

existence calme et heureuse; l'autre ne m'eût pas procuré un seul instant de bonheur. »

C'est ainsi qu'il se justifie; du reste, il se défend beaucoup d'être le père de Félix; il prétend même qu'Aurélia n'en est point la mère. Il affirme qu'il lui a été remis par une vieille femme, nommée Barbe, qui se chargeait généreusement de ces sortes de commissions. Sur cet avis, Wilhelm parcourt aussitôt la ville, découvre enfin cette complaisante vieille, dans laquelle il finit par reconnaître la suivante de Mariana, sa première maîtresse; elle lui apprend que Félix est le fruit de leurs amours, et que sa malheureuse mère, réduite au désespoir par la trahison de son perfide amant, est morte brisée par la douleur, mais innocente. Wilhelm se montre long-tems incrédule, et donne à la vieille rendez-vous chez lui vers la nuit, pour répondre à toutes ses questions. La scène qui suit est, à notre avis, habilement exécutée, et c'est, de tous les morceaux de l'ouvrage, celui qui produit, sans contredit, l'effet le plus pathétique, quoiqu'on y rencontre encore quelques traits bizarres et vulgaires.

« Minuit avait sonné, lorsqu'on entendit la porte s'entr'ouvrir; Barbe s'avança, portant à la main un petit panier. « Je viens, dit-elle, vous raconter l'histoire de mes malheurs; j'espère que vous daignerez m'écouter avec calme jusqu'à la fin. Mais voyez, c'était ainsi que, lors de cette soirée de délices, je vous apportai moi-même la bouteille de Champagne; c'est ainsi que je plaçai trois verres sur la table! Vous commençâtes alors à nous bercer et à nous endormir par le récit d'agréables histoires semblables aux contes de nourrices; je vais en retour vous faire entendre de tristes vérités : peut-être réussirai-je à vous tenir éveillé. »

» Wilhelm ne savait que dire, lorsque la vieille fit en effet sauter le bouchon, et remplit les trois verres jusqu'au bord. « Buvez, dit-elle, en lui présentant un verre plein

d'une mousse écumeuse; buvez, avant que l'esprit du vin soit évaporé. Ce troisième verre est à la mémoire de mon infortunée Mariana ! Hélas ! le jour qu'elle but à votre santé, l'incarnat le plus vif colorait ses lèvres; aujourd'hui elles sont pour jamais pâles et glacées. — Sybille ! furie ! s'écria Wilhelm, en se levant et frappant la table du poing. — Doucement, monsieur, répliqua la vieille, ne pensez pas m'intimider. Votre dette envers nous est incontestable, et ce n'est pas votre mauvaise humeur qui diminuera la valeur de nos titres; mais le récit de vos fautes en sera le digne châtiment. »

Elle lui raconte alors une longue histoire qui met au grand jour tous les torts de sa conduite dans sa rupture avec Mariana; cette scène touchante se dénoue d'une manière vraiment dramatique.

« Bien, chère Barbe, s'écria Wilhelm en se levant et saisissant la main de la vieille. Assez de précautions oratoires; le ton calme, indifférent, satisfait, de ta voix, t'a trahie. Ramène-moi près de mon amie, près de Mariana, elle vit encore, elle est ici; ce n'est pas en vain que tu as choisi cette heure solitaire pour venir me visiter, et que tu as fait précéder ton discours de ce cruel exorde. Où est-elle? où l'as-tu cachée? Je crois tout; je promets de tout croire; voilà ton but atteint. Maintenant, montre-la moi; laisse-moi t'éclairer de ce flambeau, laisse-moi contempler encore une fois les traits charmans de son visage.

Il avait soulevé de sa chaise la pauvre vieille femme, qui se tint immobile devant lui; des larmes coulaient de ses yeux, et de pénibles soupirs oppressaient sa poitrine. «Malheureuse erreur, s'écria-t-elle; quittez cet espoir d'un moment : vous me demandez où je l'ai cachée, c'est sous la terre ! ni la lumière du soleil, ni celle d'aucun flambeau n'éclaireront désormais son doux visage; conduis ton fils Félix près de son tombeau, et dis-lui : « Là repose

ta mère, celle que ton père a jugée sans l'avoir entendue. » L'impatience de vous revoir ne fait plus palpiter le cœur de Mariana; elle n'attend point dans une chambre voisine le résultat de mon récit; elle est descendue dans le séjour des ténèbres, séjour où l'on n'est point suivi par un époux, et d'où l'on ne sort jamais pour aller à la rencontre d'un amant. » A ces mots, elle tomba sur le plancher, à côté d'une chaise, et pleura amèrement. Elle lui présenta quelques lettres de la malheureuse jeune fille, qu'il avait refusé de recevoir, et une autre qui lui était adressée de son lit de mort; l'une des premières était ainsi conçue :

« Tu m'as crue coupable, je le suis; mais non comme tu le crois. Viens à moi; cette démarche est nécessaire pour soutenir une vie, deux même, dont l'une doit t'être toujours chère. Cette démarche détruira aussi tes soupçons; oui, je le dirais à l'heure de la mort : l'enfant que je porte dans mon sein est à toi. Depuis que j'ai commencé à t'aimer, aucun autre homme ne m'a pressé la main. »

Après cette confidence, Wilhelm envoie Félix et Mignon auprès de Thérèse, le nouvel objet de ses amours, et vient retrouver Lothario. Il lui raconte, ainsi qu'à ses amis, sa touchante aventure; mais tous ces beaux esprits l'écoutent avec indifférence et légèreté. Nous arrivons maintenant au mystère des mystères. Notre héros, après avoir reçu quelques révélations prophétiques, se rend un matin, au lever du soleil, dans une partie du château dont il n'avait jamais pu trouver l'accès. « Arrivé à l'extrémité d'un sombre corridor, il entend une voix qui lui crie : Entre. Il lève une tapisserie et entre. La salle dans laquelle il se trouva paraissait avoir été autrefois une chapelle; au lieu d'autel on voyait une grande table élevée de quelques degrés au dessus du sol, et couverte d'un drap vert; à l'une des extrémités, un rideau abaissé semblait cacher un tableau; sur le côté étaient des armoires bien travaillées, et garnies d'un joli

treillage de fer, comme les portes d'une bibliothèque; seulement au lieu de livres, c'étaient des rouleaux qui remplissaient les rayons. Il n'y avait personne dans la salle. Le soleil levant brillait à travers la fenêtre, et un rayon, en tombant directement sur Wilhelm, sembla le saluer à son entrée. « Assieds-toi, cria une voix qui paraissait sortir de l'autel. » Wilhelm s'assit dans un petit fauteuil qui se trouvait près de la tapisserie par laquelle il était entré; c'était le seul qui fût dans la salle. Il fut obligé de s'y placer, quoique les rayons du soleil vinssent l'éblouir; mais comme le fauteuil était fixé fortement au sol, il ne put se garantir qu'en mettant sa main devant ses yeux. Tout-à-coup le rideau qui pendait derrière l'autel s'ouvrit avec un bruit sourd, et laissa voir dans le cadre d'un tableau une ouverture obscure; à cette ouverture parut un homme, dont le vêtement n'avait rien d'extraordinaire, qui salua le spectateur étonné, et lui dit : « Est-ce que tu ne me reconnais pas? »

La place nous manque pour entrer dans le détail de toute cette mascarade. Une foule de figures connues et inconnues apparaissent successivement, entre autres le spectre d'Hamlet. Enfin, après une pause, l'abbé parut, et se plaça derrière une table verte. « Viens ici, dit-il à son ami étonné. » Wilhelm s'approcha et monta les dégrés. Sur le drap vert se trouvait un petit rouleau : « Voilà votre brevet, lui dit l'abbé, placez-le sur votre cœur; le contenu en est de la plus haute importance. » Wilhelm le prit, l'ouvrit, et lut l'étrange galimatias qui suit :

BREVET.

« L'art est long, la vie courte, le jugement difficile, l'occasion fugitive. Agir est aisé, penser est difficile; agir d'après notre propre pensée est pénible. Tout commencement est plein de charmes; au seuil est placée l'espérance;

l'enfant s'arrête étonné, son instinct le guide, il apprend en jouant. Nous naissons imitateurs; la difficulté consiste à savoir ce qu'il faut imiter. L'excellent se trouve rarement, plus rarement encore on l'apprécie. L'élévation nous plaît; mais non pas les degrés qui y conduisent. Nous attachons nos regards au sommet de la montagne, et nous aimons à nous promener dans la plaine. Il n'y a qu'une partie de l'art qui puisse être enseignée; l'artiste a besoin de l'art tout entier. Celui qui le connaît à demi en parle beaucoup, et toujours mal; celui qui le connaît entièrement aime mieux agir, et parle rarement ou tard, etc., etc. »

« Assez, cria l'abbé, le reste en son tems. Maintenant regardez autour de vous, dans ces cases. » Wilhelm s'approcha et lut le titre des rouleaux. Quel fut son étonnement de trouver l'apprentissage de Lothario, l'apprentissage de Jarno, et son propre apprentissage placé là avec ceux de plusieurs autres personnages dont les noms lui étaient inconnus. « Puis-je espérer de jeter les yeux sur ces rouleaux? — Dans cette salle, il n'y a rien de caché pour vous. »

Lorsqu'ensuite il examine ce rouleau, il y trouve sa vie tout entière, tracée à grands traits, avec quelques réflexions générales sans amertume.

Après cette scène, il écrit une longue lettre à Thérèse, pour lui demander sa main. Mais pendant qu'il attend sa réponse, Lothario lui fait dire de venir trouver sa sœur, aux soins de laquelle, à ce qu'il paraît, la pauvre Mignon avait été remise par Thérèse. Il prend cette sœur pour la comtesse dont il s'était séparé si singulièrement dans le château, et il redoute un nouveau tête-à-tête. Mais, chemin faisant, il découvre que c'est une autre sœur, et précisément cet ange libérateur qui l'a enveloppé du manteau, quand il était blessé dans la forêt, et qui, depuis, a régné sur ses pensées.

Il trouve la malheureuse Mignon dans un état de santé déplorable, et ne peut pas douter que sa maladie ne soit le résultat de la passion secrète dont elle brûlait toujours pour lui. Elle lui remet une lettre de Thérèse qui acceptait sa proposition avec beaucoup de grâce et de confiance, mais qui l'engageait à ne rien dépenser de son argent jusqu'à ce qu'elle pût l'aider et le diriger dans ses emplettes. Cette lettre le plonge dans un assez grand embarras, attendu que sa passion romanesque pour Nathalie, avait repris tout son empire; déjà même il répond de mauvaise grâce aux félicitations empressées de cette dernière, quand un ami de Lothario arrive fort à propos pour leur apprendre que l'on a découvert que Thérèse n'est pas la fille de sa prétendue mère, et que l'obstacle qui s'opposait à son mariage avec Lothario, n'existe plus. Wilhelm joue la magnanimité en lui rendant sa parole, toutefois il tremble en songeant avec quelle vivacité de sentiment elle a accepté ses offres, et son embarras devient extrême quand, dans une nouvelle lettre encore plus passionnée, elle lui dit que le songe de son amour pour Lothario est effacé de son cœur. Bientôt elle arrive elle-même en poste, vole dans ses bras, et s'écrie : « Mon ami, mon amour, mon époux ; oui, pour toujours à toi. » En même tems elle lui prodigue les plus tendres baisers, et lui de répondre : « Ma Thérèse! » et de l'embrasser à son tour. L'affaire paraît définitivement réglée ; mais, en dépit de tous ces préliminaires, Lothario et ses amis se présentent pour poursuivre leur dessein, et, malgré les diverses passions qui les agitent, tous nos amans vivent ensemble pendant plusieurs semaines dans la plus grande tranquillité et la plus grande harmonie. Aucun d'eux ne prend une détermination définitive, et tous s'occupent, pendant cet intervalle, de divers travaux. Enfin, les anciennes affections reprennent le dessus. Thérèse se refroidit pour son nouvel amant, et, sous la con-

dition que Nathalie essaiera de consoler Wilhelm, elle consent à renouer ses engagemens avec Lothario; et les deux couples, ainsi que quelques autres, sont heureusement unis.

Voilà le dénouement; mais ceux qui le chercheraient dans le livre même, ne le trouveraient qu'avec peine, car il se complique de beaucoup d'autres événemens. On y voit la mort de la pauvre Mignon, et ses obsèques; l'arrivée d'un marquis italien, qui se trouve être son oncle, et qui reconnaît sa fille dans une vieille folle, joueuse de harpe, que nous n'avons pas eu le tems de citer, quoiqu'elle nous ait constamment suivis; le retour de Philina, toujours égrillarde, avec un jeune libertin du château de Lothario; Félix sauvé d'un empoisonnement; l'arrivée du comte, que Wilhelm a rendu dévot et à peu près fou, en revêtant ses habits; et de la belle comtesse, dont on apprend les longues douleurs subies en expiation d'un égarement passager. Ajoutons à cela les saillies d'un gentilhomme nommé Sarlo, qui décide de tout et ne se trompe sur rien.

Plusieurs des scènes que nous venons d'indiquer sont traitées avec un talent supérieur et méritaient peut-être les honneurs d'être citées plus que d'autres auxquelles nous avons donné la préférence; mais il est trop tard pour faire un autre choix. Au reste, en fermant le livre, nous sentons mollir notre sévérité pour les fautes, et nous sommes disposés à adoucir la rigueur des observations que nous avons faites sur le commencement. L'ouvrage s'améliore bien certainement à mesure qu'il avance, quoiqu'il pêche toujours par la vraisemblance et qu'on ne trouve ni vérité ni naturel dans les caractères; mais la force d'imagination de l'auteur semble s'accroître dans la dernière partie, où il l'exerce moins souvent sur des objets puérils et révoltans. Nous désirons que l'on comprenne bien qu'en citant cette production comme un exemple curieux et frappant

de la diversité du goût des différens peuples, notre intention était de la présenter plutôt comme un objet d'étonnement que de mépris. Quoique la plus grande partie n'eût pu ni être accueillie, ni être écrite en Angleterre, il y a certains passages dont tout pays aurait droit de s'enorgueillir et qui prouvent que si le goût est local et variable, le génie est invariable et universel.

(*Revue d'Édinbourg.*)

INDUSTRIE.

DES ROUTES A LA STEVENSON.

M. Stevenson s'est attaché plus spécialement à perfectionner les parties des routes qui sont le plus fréquentées, ou dont la pente est très-roide. Pour bien comprendre sa méthode de construction, et juger des avantages qui doivent en résulter, il faut commencer par donner à nos lecteurs une idée des routes actuelles de l'Écosse.

On a soin que les grandes communications présentent constamment une surface unie; c'est ce qui frappe le plus les regards des voyageurs. C'est par une construction très-soignée, et beaucoup de vigilance dans l'entretien, que l'on parvient à leur donner cette admirable apparence. Les matériaux que l'on emploie doivent être réduits aux plus petites dimensions possibles. Il en résulte que ces constructions, faites avec tant de recherche, se dégradent promptement; que les travaux de réparation gênent sans cesse le voyageur, trop séduit par le premier coup-d'œil et par le plaisir qu'il trouve à parcourir ces belles routes, lorsqu'elles sont en bon état. Si le commerce est très-actif,

on ne peut pas perdre de vue un seul instant ces chemins si bien dressés; il faut qu'on s'en occupe sans cesse. On peut se faire une idée des soins qu'ils exigent, en jetant les yeux sur les tas de boue qu'il faut enlever après les pluies, ou de poussière dont il faut les débarrasser pendant les sécheresses.

A Édinbourg et aux environs, où l'on ne manque jamais d'excellentes pierres, la dépense première d'un chemin ferré, dont les pierres sont réduites aux dimensions convenables et forment un lit de huit pouces de profondeur, peut être évaluée à 2 liv. st. et 10 sh. pour une surface de trente-six yards carrés (environ 2 fr. par mètre carré). La durée de pareilles routes est à peu près de trois ans, aux approches de la ville; mais dans les rues et les lieux très-fréquentés, il faut les refaire beaucoup plus souvent. Les essais que l'on en a faits, en Angleterre et dans le pays de Galles, ont excité les réclamations des habitans, qui se plaignaient d'avoir beaucoup à souffrir, en été, de la poussière, et, en hiver, de la boue.

Si les routes pavées étaient moins chères, moins rudes et moins incommodes, à cause du bruit des voitures qui roulent dessus, nul doute que l'on en ferait plus souvent usage comme en France. Il y a deux sortes de chaussées pavées : l'une que l'on nomme *blocage ;* elle est formée de matériaux irréguliers, de toutes formes et de toutes grandeurs, à peine dégrossis et ajustés par les ouvriers qui les mettent en place. L'autre espèce de pavé, est au contraire un assemblage fait avec soin, bien damé sur une couche de sable, et disposé régulièrement. Cette manière de construire les voies publiques fut regardée long-tems comme la meilleure de toutes ; mais, comme les pavés étaient ordinairement taillés en diminuant un peu du haut en bas, et reposaient sur leur petite base, ils n'étaient réellement en contact qu'à la surface de la route. Dès que la pression ou

les chocs avaient produit un abaissement, les pavés enfoncés se trouvaient détachés de la masse, mal retenus par le sable, et la route se remplissait de trous. Quant aux *blocages*, ils se dégradent encore plus promptement, parce que les pierres dont ils sont formés sont plus petites et moins bien assemblées que les autres pavés, surtout lorsqu'on y emploie des cailloux arrondis, comme dans nos petites villes de province. Cette sorte de pavé est la plus désagréable et la plus mauvaise de toutes; mais, en l'associant aux constructions dont nous allons parler, elle peut devenir très-bonne et très-durable.

Aux environs d'Édinbourg, une chaussée de gros pavé (*aisler*) coûte 8 guinées pour trente-six yards de superficie (environ 7 fr. par mètre carré); on estime que la construction d'un blocage coûte seulement la moitié de ce prix. On cite comme les plus beaux pavés la grande route commerciale de Londres (*commercial road*), la grande rue de Sackville à Dublin et l'allée de Leith à Édinbourg. Celle-ci, qui est presque la seule avenue du port, est longue de deux milles, large de cinquante-huit pieds (environ dix-huit mètres), entre deux trottoirs spacieux. Il y a quatorze ou quinze ans que ce n'était qu'une grande route ordinaire et fort mauvaise; depuis qu'elle est pavée, elle a coûté peu d'entretien, et quoiqu'en ce moment elle présente quelques inégalités, elle a cependant toujours été d'un bon service, et peut durer long-tems dans le même état. En la comparant aux routes ferrées qui demandent des réparations continuelles lorsqu'elles sont très-fréquentées, on verra que, dans l'intervalle de quinze ans, il eût fallu renouveler au moins cinq fois les travaux de l'allée de Leith, et dépenser au moins 15 guinées sur le même espace dont le pavé ne coûte que 8 guinées. Cette estimation est très-modérée. Il est donc certain que les pavés sont d'un meilleur service, plus économiques, préférables à tous

égards; mais les voyageurs trouvent plus agréables les routes non pavées.

La difficulté était de trouver une construction de routes qui épargnât des frais et dépenses de réparations trop fréquentes, et qui réunît la solidité des chaussées pavées à la surface unie et commode des routes à rainures de fer. Tel est le but que s'est proposé M. Stevenson, et des épreuves décisives ont constaté les avantages de sa méthode. Cet ingénieur fait rouler les voitures sur des rangées de pierres bien affermies sur le sol, assemblées avec soin et d'une largeur suffisante pour qu'elles ne soient pas exposées à être brisées par le poids qu'elles supportent, et par le mouvement des roues. Si une route n'est pas assez importante pour qu'on la construise ainsi dans toute sa longueur, que l'on applique au moins cette méthode aux pentes un peu roides, et il faut regarder, comme telles, celles dont l'inclinaison surpasse la vingt-sixième partie de la distance horizontale. Sur les routes aussi fortement ondulées, les voituriers ne chargent que la moitié de ce que leurs chevaux pourraient traîner sur un chemin plus nivelé. Il convient aussi d'employer cette construction au passage des grandes routes dans les villes et les villages : on délivrera ainsi les voyageurs et les habitans du bruit et des secousses qui rendent ces passages si désagréables.

Pour faire sentir les avantages des routes construites suivant la méthode de M. Stevenson, il suffit de citer les expériences faites à Port-Dundas, près de Glasgow, en présence des directeurs du canal des rivières de Clyde et de Forth, sur un chemin de fer dont la pente était d'un quinzième de la distance horizontale. Un seul cheval y traîna une charge de trois tonneaux (plus de trente quintaux métriques) sur un chariot pesant neuf quintaux anglais (450 kilogrammes), sans faire de grands efforts, jusqu'au haut de la côte où il devait prendre la chaussée

ordinaire ; mais il ne put aller plus loin quoique la route eût été réparée et nivelée depuis peu de tems. Les voituriers qui fréquentent cette route assurent qu'autrefois leurs chevaux ne traînaient qu'avec peine une charge de vingt-quatre quintaux (1,200 kilogrammes) sur cette même route, où l'on a vu un seul cheval conduire aisément la charge de trois tonneaux (3,000 kilogrammes). On voit que le commerce de ce pays acquerrait de grandes ressources et pourrait prendre un accroissement notable, si, par l'emploi des procédés dont nous parlons, nos communications par terre devenaient plus faciles.

Il est fâcheux que le fer fondu, beaucoup plus durable que les pierres, soit d'une si grande dépense. Observons cependant que les chemins faits avec ce métal seraient sujets à prendre trop de poli, et à devenir glissans ; ce qui n'est pas sans inconvénient, surtout dans les villes. Au contraire, les pierres conservent toujours une surface un peu rude, et leurs joints multipliés modèrent l'accélération du mouvement des voitures, et pourvoyent ainsi à la sûreté des chevaux.

Aux environs d'Aberdeen, on emploie des quartiers de granit de trois à quatre pieds de long, de dix à douze pouces de large et de huit à dix pouces de hauteur. M. Stevenson réduit ces dimensions aux suivantes : six à huit pouces dans le sens de la longueur de la route, dix-huit pouces à la base inférieure, et douze pouces à celle qui supporte les roues. En général, il suffit de leur donner assez de masse, et par conséquent de grosseur, pour qu'elles soient stables et d'une assez grande résistance. On sent bien que des matériaux d'un plus grand poids coûtent plus de transport et de main-d'œuvre. En Italie, où l'on emploie des dalles de pierres de deux pieds de large et de différentes longueurs, on est obligé de piquer avec la pointe du marteau la face supérieure de ces grands pavés, afin que les che-

vaux ne glissent point, et qu'ils ne soient point exposés à des chutes continuelles. On a essayé de paver quelques rues de Londres en dalles de granit travaillées à l'italienne. Pour que ces pavés soient assujettis solidement, il faut que toutes leurs faces soient de même grandeur, c'est-à-dire qu'ils aient la forme cubique : mais cette construction deviendrait excessivement dispendieuse, si les pavés étaient d'un fort échantillon. Ceux que l'on emploie aujourd'hui sont beaucoup plus petits, d'un prix modéré, et abondans dans un très-grand nombre de provinces, d'où il est facile de les transporter partout à peu de frais. Lorsqu'on sait les employer avec intelligence, ils sont d'un aussi bon usage et d'une aussi longue durée que les plus grands blocs. Comme les roues n'appuient, tout au plus, que sur un pouce de largeur, pendant quelques momens, un pavé, même assez petit, ne peut être ébranlé fortement, et encore moins communiquer autour de lui l'ébranlement qu'il aurait reçu. Ce système de construction n'est pas tout-à-fait nouveau ; on peut en suivre l'histoire dans l'Encyclopédie de M. Brewster, à l'article *Roads*. Quelques-unes des principales rues de Glasgow, quelques paroisses de Londres, et une partie du comté d'Édinbourg sont les lieux où les expériences ont été faites.

Les pavés dont il s'agit sont de granit, de basalte, et en général de pierres assez dures pour n'être travaillées qu'avec la pointe du marteau. Les roches de cette nature abondent en Écosse (1), au nord de l'Angleterre, et dans quelques parties du pays de Galles.

Eclaircissons par un exemple tout ce que nous avons dit sur le système de routes de M. Stevenson (2). Qu'il s'agisse

(1) Note du Tr. Il en est de même, en France, d'une partie de la Bretagne et de la Normandie, de la chaîne des Vosges, des Alpes, des montagnes de l'Auvergne, du Vivarais et des Cévennes.

(2) Voyez la planche en tête du numéro, n°s 1 et 2.

de paver, d'après ce système, une rue de trente pieds de largeur, outre les trottoirs pour les piétons : en partageant en six parties la largeur de la chaussée, on en réservera trois pour l'usage des habitans, et dans celles-ci, la voie des chevaux sera faite en blocage ; les trois autres divisions seront consacrées au passage de la grande route à travers la ville, et traitées d'après cette destination. Les voies des roues seront garnies, comme nous l'avons dit, de pierres dures, bien jointes, reposant sur un fond solide, bien liées avec le reste de la construction. Comme la face sur laquelle ces pierres sont posées est plus large que celle de dessus, les faces latérales sont en pente de part et d'autre ; mais il est inutile de les dresser : on ne fait cette opération qu'à la face supérieure qui doit porter les roues, et aux joints par lesquels ces pierres sont mises en contact. Surtout que le fond soit bien solide : cette partie de la construction exige les plus grands soins, et l'emploi de tous les moyens connus pour augmenter la résistance du sol, lorsque la nature n'y a pas pourvu. A Bath, à Paris, et dans quelques autres villes, on ne craint pas de faire la dépense de constructions en mortier pour rendre les pavés plus durables, ce qui ne peut convenir qu'aux passages les plus fréquentés.

Quant aux réparations des chaussées faites suivant la méthode de M. Stevenson, les faits qu'Édinbourg nous a fournis, attestent assez que cette cause de dépense n'est pas très-onéreuse. L'accroissement du commerce influera nécessairement sur la durée de ces nouvelles routes, et sur tout ce qu'elles coûteront en argent, en soins, en surveillance ; il ne sera pas sans intérêt de les comparer, sous tous ces rapports, aux routes ordinaires, dont elles diffèrent essentiellement, puisque sur celles-ci les voitures n'ont aucune place assignée, qu'aucun ordre n'y est prescrit, aucune direction tracée : au lieu que, sur celles de M. Stevenson,

les voitures qui vont dans le même sens se placent exactement sur la même ligne, et que toutes les roues d'un même côté suivent la même trace.

Les frais de construction varieront suivant les lieux et avec le tems. Aux environs d'Édinbourg, la partie de la chaussée parcourue par une seule voiture coûte aujourd'hui 9 shillings par yards de longueur (12 fr. le mètre); mais, comme il faut au moins deux voies pareilles, outre celles des piétons, il est clair que chaque yard coûte plus de 18 shillings (24 fr. le mètre). Dans tous les cas, cette construction passera pour économique, si on la compare à celle d'un chemin en fer capable de rendre les mêmes services. (*Glasgow Magazine.*)

HISTOIRE DE LA LITHOGRAPHIE.

La manière dont la lithographie a été découverte est, en général, fort peu connue, et le nom de son ingénieux inventeur n'a pas acquis toute la célébrité qu'il mérite. Nous allons rapidement en tracer l'histoire, afin de réparer cette espèce d'injustice.

La lithographie est l'art de prendre des impressions de dessins ou de caractères tracés sur la pierre. Elle diffère de l'art d'imprimer au moyen de la gravure sur cuivre, ou de caractères en fonte, en ce que ce dernier procédé est purement mécanique, au lieu que la lithographie repose sur des principes entièrement chimiques, et elle a été, pour cette raison, appelée en Allemagne, *imprimerie chimique.* Les principes sur lesquels cet art est fondé, sont en premier lieu, la propriété qu'a la pierre à chaux granulée et compacte, de s'imbiber de graisse ou d'humidité, et en second lieu, l'antipathie que la graisse et l'eau ont l'une pour

l'autre. Voici le procédé et sa théorie : on trace un dessin sur la pierre, soit avec de l'encre, soit avec un crayon composé d'une matière grasse. On lave ensuite la pierre avec de l'eau, et le liquide pénètre dans tous les endroits auxquels le crayon ou l'encre n'a pas touché. On fait alors passer sur la pierre un rouleau cylindrique chargé d'encre à imprimer. Le dessin s'imbibe de cette encre et le reste de la pierre demeure intact, au moyen de l'eau qui remplit ses pores et qui repousse la matière grasse dont l'encre est composée.

Cette utile invention est en partie, comme tant d'autres, le produit du hasard.

Aloïs Sénéfelder, fils d'un acteur du théâtre royal de Munich, et étudiant en droit à l'université d'Ingoldstadt, s'était aussi consacré au théâtre après la mort de son père ; mais ayant eu peu de succès dans cette carrière, il l'abandonna pour embrasser celle des lettres. A cette occasion, la nécessité devint chez lui mère de l'invention ; car étant trop pauvre pour pouvoir faire imprimer ses écrits, il s'ingénia pour découvrir quelques moyens de les imprimer lui-même, et dans ce but, il employa au lieu de caractères en fonte, des planches de cuivre, sur lesquelles il traçait des lettres avec une substance particulière de sa composition. Dans le cours de ses diverses expériences, il trouva qu'un composé de savon, de cire et de noir de fumée, formait une encre excellente pour écrire sur le cuivre, par la raison que, lorsque cette matière était sèche, elle prenait une si grande consistance, que l'eau forte n'avait pas même de prise sur elle. Cependant pour remplir entièrement son but, il lui manquait la faculté d'écrire à rebours sur la planche, et afin de l'acquérir, il se procura quelques carreaux de pierre de Kilkeim, matière qui a fort peu de valeur dans le pays qu'il habitait, et sur laquelle il écrivait après en avoir bien poli la surface. Ayant été chargé, un

jour, par sa mère, de faire une note du linge qu'elle voulait envoyer au blanchissage, et n'ayant point de papier sous la main, il écrivit la note sur un de ces morceaux de pierre avec le composé dont on a parlé plus haut; puis, lorsqu'il voulut ensuite effacer ce qu'il avait écrit, il réfléchit qu'il serait possible d'en retirer des empreintes. Il en fit aussitôt l'expérience après avoir légèrement diminué l'élévation de la pierre, au moyen d'un acide, tout autour des caractères qu'il y avait tracés, et il trouva, comme il l'avait pressenti, qu'il lui serait facile de prendre des impressions successives de ce qui y était écrit. Il lui parut alors que ce nouveau mode d'imprimerie pourrait avoir quelque importance, et il s'occupa dès ce moment de le perfectionner et d'en faire des applications à divers objets.

Il s'aperçut bientôt que pour obtenir des impressions des caractères tracés sur la pierre, il n'était pas nécessaire que ces derniers s'élevassent au-dessus de sa surface; mais que les propriétés chimiques qui appartiennent à l'eau et à la graisse, et qui empêchent qu'elles ne se mêlent l'une à l'autre, suffiraient seules pour obtenir ces impressions. Il se mit donc à organiser une presse, et à disposer tout l'appareil convenable pour faire ses lithographies. Ses premiers essais dans ce genre furent quelques morceaux de musique, qui parurent en 1796. Il tenta ensuite de lithographier également des dessins et de l'écriture, et quant à la nécessité de tracer des caractères à rebours, il rendit cette opération facile en les transportant sur la pierre après les avoir calqués. Un savon sec, qui laissait sur cette pierre des traces permanentes, fut le crayon qu'il employait alors, soit pour dessiner, soit pour écrire.

En 1799, M. Sénéfelder ayant beaucoup perfectionné son invention, demanda et obtint un brevet pour exploiter sa nouvelle branche d'industrie; puis, voulant y donner

toute l'extension dont elle lui paraissait susceptible, il associa à ses vues un capitaliste, M. André d'Offenbach, et entreprit avec lui d'établir simultanément des imprimeries lithographiques à Paris, à Vienne et à Londres. Pour exécuter ce projet dans la dernière de ces villes, M. Sénéfelder passa lui-même en Angleterre avec un frère de M. André; il prit à Londres un brevet d'invention et tenta de faire adopter l'usage de la lithographie par les artistes de cette capitale; mais, soit que son procédé ait été alors mal compris, soit que la rareté de pierres convenables pour ce mode d'imprimer, en ait rendu l'exécution difficile, les artistes anglais, après avoir fait quelques essais qui furent malheureux, se rebutèrent, et abandonnèrent successivement la lithographie.

L'année suivante (1800), M. Sénéfelder, s'étant séparé de son associé, se rendit à Vienne, et tenta d'y introduire pour son compte particulier ses procédés lithographiques. Il sollicita d'abord l'autorisation d'établir des presses dans cette capitale, et éprouva les plus grandes difficultés pour l'obtenir. Lorsqu'il eut enfin ce privilége, il ne put en tirer aucun parti avantageux, d'une part, faute d'adresse dans les artistes de cette ville, et de l'autre, faute de protection et de ressources nécessaires pour vaincre divers obstacles d'un autre genre. A la fin, dégoûté de son établissement de Vienne, il le céda à d'autres, en 1806, et revint s'établir à Munich dans le cours de cette même année.

Peu après le retour de M. Sénéfelder en Bavière, son invention prit un peu de vogue par suite du besoin qu'eut M. Mitterer, professeur de dessin à l'école publique, de multiplier des copies de ses dessins pour ses élèves. Ce professeur eut recours pour cela à la lithographie, et il s'occupa de perfectionner cet art. C'est à lui, dit-on, qu'on doit la composition, ou du moins l'amélioration du crayon dont on se sert aujourd'hui. L'exemple une fois donné par

cet artiste, l'usage de la lithographie devint général en Bavière, et se répandit de proche en proche dans les autres contrées de l'Allemagne. Il se forma à Munich divers établissemens pour appliquer la lithographie aux arts du dessin, à l'écriture et à l'impression des actes officiels pour l'administration intérieure du royaume. On créa, en 1819, une *lithographie royale*, tant pour l'impression de ces derniers actes que pour celle d'un cadastre et d'une carte générale de la Bavière ; et l'inventeur de ce nouvel art fut alors nommé par le roi, chef de cet établissement. Récompensé par cette place et par les émolumens qui y furent attachés, M. Sénéfelder occupa dès-lors ses loisirs à écrire l'histoire de son invention, et à y ajouter, autant que possible, des perfectionnemens. Dans ces dernières années, la lithographie s'est très-généralement répandue en Europe. En Angleterre, elle ne fut jamais entièrement abandonnée, depuis son introduction en 1800. Quelques artistes la mirent un peu en crédit en 1806 ; mais on n'y donna de véritables développemens que dix années plus tard. Ce fut en 1817, qu'à l'instar de ce qui s'était fait en ce genre sur le continent, il se forma en Angleterre des établissemens de lithographie, qui ont fait depuis des progrès rapides, et rivalisent aujourd'hui avec ceux qui leur ont servi de modèle. En France, on ne tenta rien à cet égard avant 1815 ; ce mode d'imprimer fut alors établi à Paris par M. de Lasteyrie, et, comme il y a été employé par des artistes habiles, il a promptement atteint un haut degré de perfection. La lithographie s'est ensuite répandue en Russie et dans quelques autres pays de l'Europe.

(*Glasgow Magazine.*)

VOYAGES.—STATISTIQUE.

ÉTABLISSEMENS ANGLAIS DANS L'AUSTRALIE (1).

Il y a, dans la constitution physique de l'Australie, quelque chose de si étrange et qui est si différent de celle de

(1) NOTE DU TR. D'épaisses ténèbres, que les recherches des savans ne sont pas encore parvenues à dissiper entièrement, couvrent tout ce qui a rapport aux premières découvertes du grand continent australien, désigné plus communément sous le nom de Nouvelle-Hollande. Les Portugais, si l'on s'en rapporte à d'anciennes cartes publiées dans les *Ephémérides géographiques de Weimar*, auraient eu connaissance de la côte orientale de ce continent, dès le XVIe siècle; mais un motif semblable à celui qui anima plus tard les Hollandais, leur fit tenir leurs découvertes cachées, et les priva ainsi de l'honneur d'imposer leur nom à ce nouveau monde. Ils craignaient que d'autres nations européennes, entraînées par l'esprit de colonisation qui s'était alors emparé de tous les peuples, ne vinssent y former des établissemens dont le voisinage eût été dangereux pour leurs possessions des Indes. Cependant, rien ne nous prouve d'une manière formelle qu'on doive attribuer aux Portugais la gloire de cette découverte; il est même fort possible qu'ils n'aient eu connaissance du continent australien que par leurs relations avec les peuples de l'Asie, et nous lisons, dans Marc-Pol, qui, comme on sait, parcourut l'empire des Mongols et pénétra jusqu'en Chine, pendant le XIIIe siècle, que les Chinois indiquaient deux grandes îles au sud-est de Java. Le passage suivant, tiré de l'ouvrage de M. de Krusenstern, intitulé *Extrait des Mémoires servant à l'analyse des cartes de l'Océan Pacifique Austral*, 1814, sans jeter un nouveau jour sur la question qui nous occupe, tendrait néanmoins à confirmer ce que nous venons d'avancer, c'est-à-dire que la Nouvelle-Hollande était connue long-tems avant l'époque assignée aux premières explorations des navigateurs hollandais. « Le cap du Retour » en hollandais (*c. Keer weer*), est un nom donné par les Hollan-

toutes les autres parties du monde; la nature nous présente dans le règne animal et dans le règne végétal de la Nouvelle-

» dais en 1605. Les Hollandais, sur le vaisseau *la Colombe* (Duyfhen), » croyaient alors que ce point faisait partie de la côte S. O. de la Nouvelle-Guinée. C'est à ce navire qu'on doit la première connaissance » authentique qu'on a eue de la Nouvelle-Hollande; je dis authentique, car d'après une carte française de l'année 1542, et qui se » trouve au Musée britannique, il paraît que la côte de la Nouvelle-Hollande a été découverte long-tems auparavant. Sur cette carte » construite par Rotz, hydrographe du roi d'Angleterre, on a marqué » au sud de la Nouvelle-Guinée, un continent dont la côte occidentale s'étend jusqu'au 26° lat. S., où elle prend une direction S. E. Il » est hors de doute que ce continent, qui est nommé sur cette carte » *Grande Java*, n'est autre chose que celui que nous connaissons aujourd'hui sous celui de Nouvelle-Hollande. Mais il est bien singulier que sur la côte orientale de ce grand continent, on ait placé » sous le nom de CÔTE DE HERBIAGE, ou des herbages, une partie de » cette côte, à peu près dans l'endroit où se trouve BOTANY BAY (Baie » Botanique); pag. 57. »

Il paraîtrait d'après cela que les navigateurs bataves ne possèdent pas, comme Christophe Colomb, la gloire immortelle d'avoir découvert un nouveau monde. Le célèbre commodore Abel Tasman, envoyé en 1642 par Anthony Van Diemen, gouverneur de la Compagnie des Indes à Batavia, aperçut, le 24 novembre de cette année, une terre au sud de la Nouvelle-Hollande, à laquelle il donna le nom de Terre de Van Diemen, et, le 17 décembre suivant, la Nouvelle-Zélande. Ce n'est que deux années après qu'il explora une partie des côtes est, nord, nord-ouest et ouest, et il assigna le même nom de Van Diemen à la terre de la côte nord, qui l'a conservé de nos jours. Antérieurement à cette expédition, les terres d'Endraght, de Nuyts et de Witt, avaient été vues pendant les années 1616, 1627 et 1628. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la côte nord fut aperçue en 1605, par le navire *Duyfhen* (la Colombe); mais ce n'est que depuis les voyages de Cook, de Flinders et surtout depuis la célèbre expédition française en 1800, sous les ordres du capitaine Baudin, dont Péron nous a laissé une excellente relation, qu'on connaît parfaitement tout le littoral du continent australien. Bass, chirurgien de vaisseau, au service du roi d'Angleterre, découvrit, en 1797, de concert avec Flinders, entre la Nouvelle-Hollande et la Terre de Van Diemen,

Hollande, et de la terre de Diemen, des écarts si prodigieux, et des exceptions qui semblent tellement contrarier

le détroit qui porte son nom, et dont on n'avait fait, jusque-là, que soupçonner l'existence.

Le gouvernement anglais, après la guerre d'Amérique, ne sachant plus dans quelle contrée déporter les criminels condamnés, et ne voulant ni se priver de ce moyen de former de nouveaux établissemens coloniaux, ni garder en Europe des gens dangereux, donna à Popham la commission d'examiner la côte de Cafrerie entre le cap Nègre et le cap de Bonne-Espérance, afin de s'assurer si ce point lui offrirait les ressources qui lui échappaient par l'émancipation de ses anciennes colonies américaines. Mais sur les instances du célèbre Sir Joseph Banks, il se décida enfin à choisir la Nouvelle-Galles du Sud, et le premier vaisseau, chargé de déportés, vint jeter l'ancre à Botany-Bay, le 20 janvier 1788. Ce lieu n'ayant pas répondu aux espérances qu'on en avait conçues, le gouverneur Philips résolut de transférer la colonie douze milles plus haut vers le nord, à Port Jackson, un des plus beaux ports du monde, et capable, dit-on, de recevoir, dans ses nombreuses criques ou baies, toutes les flottes réunies de l'univers.

Afin d'établir plus sûrement ses droits de propriété sur la partie orientale du continent australien, et effacer toutes les traces de ceux que pourraient revendiquer les Hollandais, le gouvernement Britannique a jugé à propos d'appeler *Nouvelle-Galles du Sud* la portion occupée par ses colonies, qui, chaque jour, s'étendent dans les deux directions opposées. Il est donc nécessaire, pour ne pas apporter de confusion dans les noms, de supposer ce continent divisé en deux moitiés à peu près égales par une ligne qui s'étendrait du nord au sud; la partie occidentale conserve ainsi le nom de Nouvelle-Hollande, et l'autre est désignée sous celui de la Nouvelle-Galles du Sud. Quant à la dénomination d'Océanie, de Terres Australes, d'Australie ou Australasie que les géographes ont adoptée, elle est beaucoup plus générale, et embrasse non-seulement la Nouvelle-Hollande et la Terre de Van Diemen du sud, mais encore les divers groupes d'îles qui sont renfermés entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Zélande. Cependant, quelques personnes ont proposé d'abandonner le nom d'*Australasie*, qui, à leurs yeux, a le grave inconvénient de paraître rattacher à l'Asie les contrées australiennes, quoiqu'il n'y ait pas entr'elles le moindre trait de ressemblance. Nous avons été obligés d'employer celui d'*Australie*, dans tout le cours de cet article, parce qu'il est aujourd'hui générale-

les règles générales qu'elle s'est prescrites partout ailleurs, qu'il faudrait supposer un voyageur bien malencontreux pour ne pas trouver à récolter une ample moisson d'observations intéressantes et curieuses, dans des contrées sur lesquelles nous ne possédons encore que des connaissances imparfaites. A l'appui de ce que nous avançons, nous pourrions citer une foule d'exemples de ces anomalies, tels que des oiseaux sans ailes, de la grandeur du daim, et dont le corps, au lieu de plumes, est couvert de poils; des quadrupèdes à bec d'oiseau; des cygnes noirs et des aigles blancs. Nous pourrions citer aussi les fougères, les orties, et jusqu'à l'herbe qui s'élèvent à la hauteur des arbres et acquièrent un développement non moins considérable; les fleuves, qui, au lieu de se jeter dans la mer, se dirigent en sens inverse et vont se perdre dans des marais intérieurs : les arbres couverts d'une éternelle verdure, en dépit des neiges et des gelées; des plaines immenses dans lesquelles, ainsi qu'on nous le rapporte, le même sol, la même eau, les mêmes espèces d'arbres, d'oiseaux, de poissons ou d'animaux se trouvent dans un rayon de dix milles comme dans un rayon de cent milles, et (quoique nous ayons peine à ajouter foi à ce dernier fait) où la température diminue à mesure que les cultures s'étendent.

« Telle est la Nouvelle-Hollande, dit un écrivain; c'est là que l'été commence quand l'hiver se fait sentir en Europe, et *vice versâ;* c'est là qu'on voit le baromètre descendre avant le beau tems, et s'élever à l'approche de la tempête; là, où le vent du nord est le vent chaud, et celui

ment en usage chez les Anglais; nous devons néanmoins faire observer que la dénomination de *terres australes* avait, pour ainsi dire, été consacrée parmi nous depuis l'expédition française de 1800, et nous croyons fermement avoir, non moins que nos voisins, le droit de conserver les noms que nos marins ont été inscrire sur chaque point de la côte, au péril de leur vie.

du sud, le vent froid; où les plus misérables chaumières sont construites en bois de cèdre (*Cedrela toona*, selon M. Brown); où le myrte (*Myrtaceæ*) sert de bois de chauffage; où le Kangarou, animal qui tient à la fois de l'écureuil et du daim, a cinq griffes à ses pattes de devant, et trois serres à celles de derrière, ainsi qu'un oiseau, et s'élance en s'appuyant sur sa queue; où la taupe (*Ornithorhynchus paradoxus*) a le bec d'un canard, et est ovipare; où l'on trouve un oiseau (*Meliphaga*) qui, au lieu de langue, a dans son bec une sorte de balai, et un poisson dont la moitié du corps appartient au genre *raia*, et l'autre moitié à celui des *squalus;* où les poires formées d'une substance ligneuse (*Xylomelum pyriforme*), ont la queue placée à la partie la plus large; et, enfin, où les cerises (*Exocarpus cupressiformis*) grossissent avec leurs noyaux placés à l'extérieur. » (1).

Mais comme notre intention n'est pas de nous arrêter en ce moment sur les étonnantes productions de cette partie du monde, qui présente un fonds presque inépuisable aux recherches du naturaliste, nous nous contenterons de jeter un coup d'œil rapide sur les nouvelles améliorations, et sur l'importance, toujours croissante, des deux colonies de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Terre de Diemen. Nous chercherons, en même tems, à faire connaître les découvertes géographiques les plus récentes; découvertes qui s'étendent sans cesse, principalement dans l'immense territoire de la Nouvelle-Hollande.

Les hommes d'état qui, les premiers, imaginèrent de fonder les établissemens anglais de l'Australie, étaient loin sans doute de prévoir la rapidité de leurs progrès; et, nous ne craignons pas de le dire, le plus confiant d'entre eux n'en

(1) *Geographical Memoirs on New South Wales, by various hands.* Edited by Barron Field, Esq. F. L. S., etc. London, 1825.

attendait rien de plus alors que de servir de réceptacle aux malfaiteurs incorrigibles, qu'il eût été dangereux de rejeter dans la société. Les personnes préposées à la garde des déportés, et le petit nombre de ceux qui s'exposèrent volontairement à venir résider parmi eux, eurent, de même que les premiers planteurs de l'Amérique du Nord, à lutter pendant plusieurs années contre une foule d'obstacles, tant physiques que moraux, dont ils ne purent triompher qu'au bout d'un laps de tems assez considérable, malgré les secours et encouragemens de toute nature qu'ils recevaient de la métropole. Heureusement, ils ont, pour la plupart, survécu à cette crise; et ils ont vu ces colonies prendre un accroissement rapide, et passer de l'état d'enfance à celui de la maturité. Il en est déjà parmi eux, qui se croient assez avancés pour marcher seuls, pour briser le joug si léger de l'autorité paternelle qui les soutient, en un mot, pour se gouverner par leurs propres lois, et selon leurs fantaisies. Mais ont-ils bien réfléchi aux conséquences qui résulteraient pour eux et leurs compatriotes, d'une émancipation prématurée? Ont-ils prévu les maux qui les accableraient infailliblement, si on leur retirait les secours annuels nécessaires à l'entretien des déportés et la garnison qui les tient en respect; si on les abandonnait à la merci de dix mille malfaiteurs, qui n'ont aucun lien de famille, aucun intérêt de propriété, et qui ne sont retenus par aucun frein, ni celui de la religion, ni celui de la morale? La ruine de la colonie, la destruction immédiate des personnes et des propriétés : tel serait l'inévitable résultat de cette mesure.

Qu'on ne croie pas néanmoins, d'après ce que nous venons de dire, que nous refusions aux colons de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Terre de Diemen, la possibilité de se gouverner eux-mêmes, à une certaine époque, et le droit de se déclarer indépendans, quand ils en auront for-

mellement énoncé la volonté; mais, en prenant pour base de notre opinion, la connaissance que nous avons de la nature du sol il nous paraît difficile que, de long-tems, la population de ces deux îles acquière un développement proportionné à leur étendue. En effet, la plus grande partie des terres découvertes jusqu'à ce jour, se compose de roches, de sables, de marais et terrains arides qui ne peuvent offrir la moindre ressource ni pour l'agriculture, ni pour élever des troupeaux. On trouverait à peine, sur les côtes occidentale et méridionale de la Nouvelle-Hollande, un point qui ne fût pas, pour ainsi dire, inhabitable; sur un espace immense comprenant au moins les trois quarts du littoral, ce ne sont que des plaines désertes privées d'eau, et des vallées remplies de marais bourbeux, qui empêcheront toujours la population de s'y fixer et de s'y agglomérer. Il est même probable que, par la suite, les colons se verront forcés de quitter ces lieux pour aller s'établir dans ces îles nombreuses, qui sont remarquables par une grande fertilité, et par leur aspect agréable, et qui s'étendent en latitude depuis l'équateur jusqu'au 48° sud, dans la direction du N. O. au S. E., c'est-à-dire, depuis la pointe septentrionale de Papua ou la Nouvelle-Guinée, jusqu'à l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande, renfermant les différens groupes de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Géorgie, ou Archipel de Salomon, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie et de la Louisiade. Elles forment comme une ceinture autour des côtes septentrionale et orientale de la Nouvelle-Hollande, et la moins rapprochée d'entr'elles, n'est pas éloignée de plus de trois cents lieues du rivage (1).

(1) C'est par le moyen des missionnaires, par les relations constantes de nos navires, et les fréquens voyages des chefs et des autres individus à Sidney et jusqu'en Angleterre, que la civilisation a commencé à se propager dans la partie septentrionale de la Nou-

Mais n'anticipons pas sur l'agrandissement futur de nos colonies australiennes, et au lieu de chercher ce qu'elles deviendront un jour, arrêtons notre vue sur ce qu'elles

velle-Zélande. La partie opposée de l'île est encore peu connue ; mais on assure qu'elle renferme deux ou trois ports excellens dans lesquels de grands fleuves ont leur embouchure. Le chef principal de ce district, Tippahi Cupa est ou était dernièrement à Londres, et les circonstances de son arrivée dans notre pays, méritent d'être rapportées en ce qu'elles sont une preuve du caractère hardi et résolu de ces insulaires.

Le capitaine Reynolds, de l'*Uranie*, en doublant la pointe sud de l'île, aperçut trois grands canots, montés par soixante-dix ou quatre-vingts hommes qui s'avançaient avec rapidité vers son bâtiment. Le premier de ces canots n'était qu'à une courte distance, lorsque le chef Tippahi se leva, et, par ses signes, témoigna le désir de venir à bord. Le capitaine Reynolds, soupçonnant quelque dessein perfide de sa part, répondit par des gestes de refus ; mais, au même instant, le canot ayant abordé le navire, le hardi sauvage s'en élança, et, en un clin-d'œil, fut sur le pont. Les trois canots prirent aussitôt le large. Interrogé sur ce qu'il voulait, Tippahi répondit en mauvais anglais : « Aller en Europe, voir roi Georges. » Néanmoins le capitaine, peu curieux de garder à son bord un pareil hôte, et connaissant l'habileté de ces insulaires pour la natation, ordonna à trois de ses plus vigoureux matelots de le jeter à la mer. Tippahi, devinant leur intention, se renversa sur le pont, et, saisissant les anneaux de deux canons, s'y cramponna de telle sorte, qu'on vit bien qu'il serait impossible de l'en arracher sans lui couper les mains. Il persistait à dire dans cette position qu'il voulait aller visiter le roi Georges, et, comme les canots qui l'avaient amené n'étaient déjà plus en vue, force fut au capitaine Reynolds de le conserver, se promettant intérieurement de le laisser sur quelque point de la côte ; mais le vent et le tems ne le lui permirent pas, et il n'eut plus d'autre ressource que de conduire en Europe son passager. Tippahi devint bientôt le favori de tout l'équipage, et témoigna le plus vif attachement au capitaine Reynolds, qui lui dut la vie quelque tems après. En effet, non loin de Monte-Video, ce dernier se laissa tomber dans la mer ; il allait périr faute de savoir nager, lorsque le Zélandais, voyant le danger que courait son ami, se précipita dans les flots, parvint à le saisir, et regagna le vaisseau, na-

sont aujourd'hui. Les divers ouvrages que nous avons mis à contribution, nous permettront de donner un exposé succinct des découvertes géographiques les plus récentes, et des nouveaux établissemens qu'elles ont provoqués; de l'état et du caractère de la population actuelle, et de l'influence que doit avoir sur elle une émigration toujours croissante; car telle sera nécessairement la conséquence de l'intention du gouvernement, énoncée formellement à la chambre des communes, d'encourager de tout son pouvoir l'émigration des comtés du midi de l'Irlande, vers les colonies anglaises de cette partie du monde.

On n'a pas oublié qu'il y a environ dix ou douze ans, vingt-deux années après les premiers établissemens de la colonie à la Nouvelle-Galles du Sud, les Montagnes Bleues étaient regardées comme une barrière insurmontable qui fermait aux colons tout accès dans l'intérieur. Ce fut à cette époque qu'on essaya, pour la première fois, de les franchir, et, quoique le chemin qu'on s'ouvrit fût escarpé,

geant d'une main, tandis que de l'autre il soutenait le capitaine Reynolds.

Tippahi a une belle physionomie, et il est doué d'une force musculaire prodigieuse; il est doux dans ses manières et d'une humeur fort traitable; mais la moindre insulte excite sa colère. Un jour, un matelot très-robuste prit plaisir à le tourmenter; Tippahi, s'en étant aperçu, saisit le mauvais plaisant par le cou et les jambes, et l'ayant élevé quelque tems au-dessus de sa tête, le précipita de toute sa force sur le pont. Les observations que lui suggérèrent des objets nouveaux et étonnans pour lui, dénotent des facultés intellectuelles plus qu'ordinaires, et qui n'auraient besoin que du secours de l'instruction pour faire de lui un homme remarquable. Quand on lui demanda ce qui l'avait le plus frappé en Angleterre, il fit cette belle réponse: « Angleterre tout bien, pas de *coukies* (esclaves); chacun regarde en haut.» Si l'association pour la Nouvelle-Zélande n'est pas un projet chimérique, nous recommandons à ses membres de cultiver l'amitié de Tippahi, et d'ouvrir des relations avec la partie de l'île dont sa tribu est en possession.

difficile et dangereux, on ne tarda pas cependant à voir la ville de Bathurst s'élever sur le revers de la montagne. Les immenses prairies qui l'entouraient, sont aujourd'hui couvertes de fermes, et animées par les bestiaux et les nombreux troupeaux de moutons qu'on y voit paraître, la plupart des riches cultivateurs ayant parqué leurs troupeaux dans ces plaines. Deux grandes rivières dont le cours a été reconnu par M. Oxley, les traversent : la première coule à l'O. S. O. et la seconde au N. O. jusqu'aux lieux où elles paraissent se perdre dans de vastes lacs ou marais. Depuis cette époque, on a découvert, un peu plus loin, vers le Nord (entre les 31° et 32° de lat.), un beau pays, dont le sol est très-fertile et sans arbres, couvert de gazon, auquel on a donné le nom de *Liverpool plains*. On peut en lire la description faite par M. Cunningham, botaniste, dans la compilation de M. Field.

Deux autres passes qu'on a trouvées récemment, conduisent aux Montagnes Bleues; elles sont plus accessibles que la première et ajoutent une valeur considérable aux grandes plaines de Bathurst et de Liverpool. Des extrémités E. et O. de celles-ci, coulent vers le nord les rivières Castlereagh, York et Peel, et plusieurs autres rivières moins importantes. Si l'on parvient à s'assurer que leurs eaux se déversent dans le fleuve Brisbane, qu'on a reconnu avoir son embouchure dans la baie de Moreton, les plaines de Liverpool, et le pays que sillonnent ces cours d'eaux ne pourront pas manquer d'être un jour d'une grande importance pour la richesse et la prospérité de la colonie.

C'est au hasard seul qu'on doit la découverte de la Brisbane. M. Bigge, commissaire du Gouvernement, avait ordonné la formation de trois nouveaux établissemens au nord de Port-Jackson, savoir : à la baie de Moreton, au port Bowen et au port Curtis. Les déportés dont on n'avait plus besoin dans les anciens établissemens, et tous ceux

qui étaient notés comme paresseux ou réfractaires, devaient y être envoyés, afin de commencer les premiers travaux et de couper et préparer les bois, etc., pour le compte du Gouvernement. Conformément à cette résolution, Sir Thomas Brisbane donna l'ordre, en septembre 1823, à M. Oxley, arpenteur, et à M. Uniacke d'examiner les ports Bowen et Curtis; et leur enjoignit en même tems d'y faire transporter les condamnés alors employés au port Macquarie. Il n'y avait que deux ans que le port Macquarie avait été créé comme établissement *pénal;* mais la fertilité du sol, la douceur du climat et son rapprochement de Sidney avaient fait naître au gouverneur le désir de l'ouvrir aux planteurs libres. MM. Oxley et Uniacke visitèrent d'abord cet établissement, qu'ils trouvèrent dans l'état le plus prospère. Il consistait en une ville coupée par des rues bien alignées, avec une belle esplanade, une caserne pour cent cinquante hommes, près de laquelle se trouvaient des constructions commodes, formant les quartiers des officiers; des cabanes plus petites, entourées de jardins, pour les hommes mariés, et des huttes très-propres pour les déportés, faites de bois, de lattes et de plâtre, blanchies à l'extérieur, avec un jardin attaché à chacune d'elles, où les arbres à fruit, le maïs et la canne à sucre croissaient en abondance. Ils remarquèrent que les naturels se mêlaient familièrement avec les soldats. La description qu'ils en font, prouve que ces sauvages sont d'une race supérieure à ceux qui vivent aux environs de Sidney. Beaucoup d'entre eux ont plus de six pieds (anglais) de haut, des traits pleins d'expression et d'intelligence, et les membres parfaitement formés. La colonie en nourrit quelques-uns à ses dépens; ils remplissent en retour la charge de constable, et il n'est pas d'Européens qui puissent les égaler dans ces fonctions. Lorsqu'un déporté cherche à s'enfuir dans les bois, on met à l'instant à sa poursuite la police *noire;* elle

le ramène infailliblement mort ou vif, afin de recevoir la récompense promise.

Le port Curtis, que MM. Oxley et Uniacke visitèrent ensuite, présente un hâvre d'une entrée difficile. Tout le pays à l'entour est formé principalement de collines pierreuses et de bassins sablonneux; la végétation y est rare, et le peu d'arbres qu'on trouve parsemés çà et là, n'est guère propre qu'à fournir du bois de chauffage. Ils furent obligés de s'éloigner de douze ou quatorze milles de la côte, pour rencontrer de l'eau fraîche, et ils donnèrent le nom de Boyne à une rivière d'un cours rapide qu'ils découvrirent. Au-delà de cette rivière, plusieurs autres coulaient avec une égale rapidité. A mesure qu'ils pénétraient dans l'intérieur, ils trouvaient des sites plus pittoresques, des collines couvertes de bois, et des plaines verdoyantes; néanmoins le résultat de leur exploration fut que cette partie de la côte ne pouvait offrir aucune ressource pour un établissement, et que le travail des condamnés y serait employé en pure perte.

Comme la saison s'avançait, ils se virent contraints de revenir vers le sud. Chemin faisant, ils entrèrent dans la baie de Moreton, découverte par Cook, et visitée depuis par Flinders. Ils étaient à peine au mouillage, qu'ils aperçurent un grand nombre de naturels accourant sur le rivage. Parmi ceux-ci, était un individu qui leur parut d'une taille plus forte, d'une couleur moins foncée que le reste de la troupe, et qui, s'étant avancé sur un tertre situé en face du vaisseau, les héla en anglais. Lorsqu'ils s'approchèrent du rivage dans leur chaloupe, les naturels manifestèrent la joie la plus vive, dansant et embrassant l'homme blanc, qui leur sembla presqu'aussi sauvage que les autres, ayant comme eux le corps entièrement nu et tatoué de blanc et de rouge. Ils ne tardèrent pas cependant à reconnaître en lui un Anglais; mais ce pauvre homme était

tellement ivre de joie, qu'il ne put, ce jour-là, raconter qu'une partie de son histoire. Le jour suivant, M. Uniacke l'écrivit sous sa dictée, et c'est à coup sûr la plus curieuse et la plus intéressante partie de la collection de M. Barron Field. Son nom est Thomas Pamphlet. Il s'était embarqué dans un grand bateau avec trois autres individus, Richard Parson, John Finnegan et John Thompson, pour Illawara, ou les Cinq Iles, au sud de Sidney, dans l'intention d'en rapporter du bois de cèdre. Mais il survint un violent coup de vent qui dura cinq jours. Ils supposèrent que ce coup de vent les avait entraînés au sud, bien au-delà de la Terre de Diemen. Dans cette idée, ils remontèrent vers le nord. Mais, après avoir souffert des maux incroyables et avoir été privés d'eau pendant vingt-un jours; après avoir vu périr de soif un de leurs camarades, John Thompson; ils allèrent s'échouer sur l'île Moreton, se croyant toujours au sud de Port-Jackson. Six semaines avant le débarquement de MM. Oxley et Uniacke, Parsons et Finnegan ayant résolu de se rendre à Sidney, Thomas Pamphlet les avait accompagnés jusqu'à une distance de cinquante milles, au nord. Des ulcères qui lui survinrent aux pieds l'empêchèrent de continuer sa route, et il fut contraint de retourner sur ses pas. Peu de jours après leur séparation, Parsons et Finnegan s'étant querellés ensemble, ce dernier le quitta et vint rejoindre Pamphlet. Il était alors absent: il avait suivi à la chasse, dans un canton voisin, le chef de la tribu. Quant à Parsons, on n'avait pas eu de nouvelles de lui depuis son départ (1).

(1) Note du Tr. Parsons regagna Sidney dans le courant de l'année dernière; il avait parcouru une distance de cinq cents milles en se dirigeant vers le nord, jusqu'à ce qu'il eût reconnu, à l'augmentation de la chaleur, qu'il suivait une mauvaise route. Il n'eut qu'à se louer partout des bons traitemens des sauvages, qui le nourrissaient bien, ce que témoignaient assez du reste son embonpoint et sa parfaite santé.

Le lendemain de l'arrivée de la *Mermaïd* à la baie de Moreton, Finnegan revint de son expédition. Comme son récit coïncidait parfaitement avec celui de Pamphlet au sujet d'une grande rivière ayant son embouchure à la partie méridionale de la baie, M. Oxley s'embarqua sur un bateau baleinier pour l'explorer. La couleur terne de l'eau, et le grand nombre de mollusques d'eau douce qu'il rencontra, l'eurent bientôt convaincu qu'il était entré dans le fleuve ; au bout de quelques heures, il ne lui resta plus le moindre doute, ayant trouvé l'eau parfaitement douce. Mais écoutons-le parler.

« Au coucher du soleil, nous avions fait environ vingt milles en remontant le fleuve. Le paysage était ravissant. Les rives, tantôt escarpées, tantôt au niveau de l'eau, sans affecter néanmoins des mouvemens d'ondulation, s'offraient à nos regards sous l'aspect le plus délicieux. La terre était couverte d'arbres fort élevés, d'espèces différentes, dont plusieurs ne nous étaient pas encore connues. Nous remarquâmes, entre autres, des pins magnifiques qui y croissaient abondamment. Le bois répandu sur les hauteurs nous parut d'une excellente qualité. A peu de distance du fleuve, vers le sud-est, nous vîmes des forêts du cyprès commun australien (*collitris australis*) de la grande espèce. Jusqu'à cet endroit, le fleuve est navigable pour des navires d'un fort tonnage, s'ils ne tirent pas plus de seize pieds d'eau. La marée s'y élève d'environ cinq pieds, de même qu'à l'embouchure.

» Le jour suivant, nous continuâmes l'examen du fleuve, et reconnûmes, à notre grande satisfaction, après nous être avancés environ trente milles plus loin, qu'il ne diminuait ni en largeur ni en profondeur ; seulement, dans un certain endroit, un banc de roches détachées s'étend en travers, sur un espace de près de trente verges; à l'époque des plus fortes marées, il n'a jamais plus de douze pieds

d'eau. Depuis ce point, jusqu'à *Termination Hill*, la largeur du fleuve varie peu ; la contrée offre partout la même richesse et d'égales ressources pour la culture et pour les pâturages ; le bois de charpente qu'on y rencontre en abondance peut servir aux usages domestiques, ou à l'exportation, tandis que ses pins conviendraient parfaitement pour les grands mâts des vaisseaux. Quelques-uns, que nous avons mesurés, avaient plus de trente pouces de diamètre, et de cinquante à quatre-vingts pieds de haut, sans aucune branche.

» La nature du pays, et plusieurs circonstances particulières à ce fleuve, me portent à croire qu'il n'a pas ses sources dans un terrain montagneux, mais plutôt qu'il sert d'écoulement à quelque lac dans lequel viendraient se déverser ces rivières intérieures que j'ai traversées en 1818, lors de mon voyage de découvertes. Quoi qu'il en soit de son origine, c'est sans contredit le plus grand fleuve de la Nouvelle Galles méridionale, et il acquerra un jour d'autant plus d'importance, qu'il ouvre une communication avec la mer à une étendue considérable de pays, où les productions les plus riches des tropiques paraissent pouvoir facilement s'acclimater. »

La découverte de ce fleuve doit un peu déranger les assertions de ceux qui avancent si positivement qu'il n'existe dans la Nouvelle Hollande aucun grand fleuve qui se jette dans la mer. Comment n'a-t-on pas craint d'émettre une pareille opinion ? Sur une étendue de côtes de plus de six mille milles géographiques, on ne trouverait aucun fleuve navigable ! Mais rassurons-nous ; avant peu nous apprendrons sans doute qu'on en a découvert plusieurs autres, tant à la partie méridionale que sur toutes les autres côtes de cet immense continent.

Il faut lire la narration de Pamphlet, pour avoir une idée des attentions délicates que les naturels du pays té-

moignèrent aux malheureux naufragés; non contens de les loger dans leurs huttes, ils allaient à la pêche et à la chasse pour fournir à leur subsistance, et les femmes et les enfans recueillaient pour eux des racines de fougère. Ils leur peignaient le corps deux fois par jour, et auraient poussé la complaisance jusqu'à les scarifier et à percer le cartilage de leurs nez, si ceux-ci n'avaient manifesté le désir de se soustraire à cette mode, quelqu'élégante et quelque répandue qu'elle fût. Une conduite aussi amicale ne se borna pas seulement aux naturels de Moreton-Bay; toutes les hordes qu'ils rencontrèrent, lorsqu'ils se dirigeaient vers le nord, eurent le soin d'allumer de grands feux pour les réchauffer, de prendre et de faire griller le poisson dont ils se nourrissaient. Il paraît que ces pauvres gens ne connaissent pas l'usage de faire bouillir l'eau, et qu'ils ne conçoivent pas plus la possibilité de la rendre brûlante que de la voir à l'état solide. Pamphlet avait conservé un vase de fer-blanc, qu'il remplit d'eau et plaça sur le feu; le liquide n'eut pas plus tôt commencé à frémir, que toute la tribu, qui observait avec anxiété les progrès de l'opération, s'enfuit en poussant des cris épouvantables. Pamphlet ne put les décider à se rapprocher du feu qu'après avoir versé l'eau et leur avoir montré le vase vide. Néanmoins, il ne parvint jamais à les réconcilier avec ce procédé.

M. Uniacke considère les habitans de Moreton-Bay comme bien supérieurs à ceux de Sidney par leur constitution physique et leur intelligence. Les femmes surtout sont en général d'une stature élevée, droites, bien faites, et elles ont les traits du visage aussi réguliers et non moins expressifs que ceux des Européennes. Les deux sexes sont entièrement nus : dans cet état les femmes n'éprouvent pas le plus léger sentiment de honte à l'approche d'un étranger. Ils ont tous le nez percé, et plusieurs d'entr'eux y portent suspendus d'épais morceaux de bois ou d'os, placés trans-

versalement, de manière à boucher hermétiquement les narines. De même qu'à Sidney, les femmes se coupent les deux premières jointures du petit doigt de la main gauche; mais les hommes n'ont pas, comme ceux de Port-Jackson, une des dents supérieures arrachée. L'occupation journalière des femmes est de déterrer le *dingowa* ou racine de fougère, qui est le fond de leur nourriture, et de tresser le jonc en paniers, ou en nattes. Les hommes fabriquent leurs filets pour la pêche et pour la chasse du kangarou, avec l'écorce du kurrajong (*hibiscus heterophyllus*), qu'ils trouvent communément dans les terrains marécageux. Tout leur tems est employé à la chasse et à la pêche, et, si nous en croyons Pamphlet, ils y sont fort adroits. Quoiqu'ils vivent au jour le jour, ne conservant rien pour le lendemain, néanmoins il ne manquent jamais de provisions. Chaque horde établit ses huttes et ses stations de pêche à trois ou quatre milles l'une de l'autre; aussitôt que le poisson ou le gibier deviennent plus rares, elles quittent leurs résidences et vont se fixer ailleurs. Formées de claies d'osier arrondies en voûtes, et recouvertes de l'écorce de l'arbre à thé (*melaleuca armillaris*), ces huttes sont presque impénétrables à la pluie; elles offrent d'ailleurs assez de commodités, et peuvent contenir dix ou douze personnes.

Les relations des hommes entr'eux sont amicales; ils traitent leurs femmes avec douceur, bien différens en cela des autres sauvages et surtout de ceux des environs de Sidney. Pamphlet assure que, pendant près de sept mois qu'il a résidé parmi eux, il n'a jamais vu une femme battue ou maltraitée par un homme. Mais des querelles s'élèvent fréquemment entre les hordes voisines et se terminent très-souvent d'une manière fatale. En pareil cas, les champions combattent loyalement et avec la courtoisie de l'ancienne chevalerie européenne, en présence de tout le monde,

dans une enceinte qu'on trace à cet effet. Pamphlet donne la description d'un de ces duels dont il fut témoin. Un homme de la tribu où il se trouvait, fut blessé au genou par une lance dont le frappa un individu de la tribu voisine. Aussitôt qu'il fut guéri, il envoya demander satisfaction; le *champ clos* où ils se rencontrèrent pouvait avoir vingt-cinq pieds de diamètre; il était creusé de trois pieds, et entouré de palissades. Plus de cinq cents personnes, hommes, femmes et enfans, s'étaient rassemblées pour assister au combat : chaque homme était armé de cinq ou six lances. Les deux champions entrèrent dans l'enceinte, et après quelques pourparlers accompagnés de gestes violens, ils arrachèrent leurs lances de la terre, et les jetèrent tour à tour l'un contre l'autre. Ils en avaient déjà employé deux sans succès, quand une troisième, lancée par l'ami de Pamphlet, vint traverser l'épaule de son adversaire, qui tomba, et fut à l'instant emporté par ses compagnons. Toute l'assemblée se sépara avec force acclamations des deux côtés; mais on ne tarda pas à se réconcilier; et, après bien des cris, des danses et des luttes, les deux partis se réunirent pour une expédition de chasse qui dura une semaine.

Peu de tems auparavant, Finnegan avait assisté à un combat semblable; mais celui-ci s'était terminé plus sérieusement. La querelle commença par une dispute entre deux femmes. Nos amazones se battaient avec des bâtons, quand deux hommes vinrent prendre part à leur querelle. L'un de ces derniers, appartenant au parti de Finnegan, ayant été blessé mortellement, fut emporté par les femmes, qui l'écorchèrent aussitôt qu'il eut cessé de vivre. Un cri horrible s'éleva au même instant; ce fut pour le matelot anglais, qui avait été forcé de demeurer avec les femmes, l'annonce d'un engagement général entre les deux hordes. A la fin, ses amis furent mis en fuite, après avoir perdu

un autre homme qu'ils entraînèrent avec eux, et qui fut également écorché. Puis ils brûlèrent les deux cadavres. Les peaux furent étendues au-dessus du feu, séchées et conservées avec soin, sans que Finnegan ait pu deviner l'usage auquel on les destinait.

Il paraît que les aborigènes de cette partie de la côte sont cependant d'un caractère moins sauvage et moins féroce que ceux qui vivent dans le voisinage de notre principal établissement, et qu'on n'a pu jusqu'ici parvenir à adoucir. Cela provient sans doute de ce qu'ils ne se sont jamais trouvés en contact hostile avec les étrangers. A la Terre de Diemen et à Port-Jakson, les Européens ont échoué dans toutes les tentatives qu'ils ont faites pour civiliser les naturels. Il y a plus; nous leur avons communiqué des vices dont ils n'avaient pas même l'idée, et principalement celui de l'ivrognerie : « C'est pitié, lisons-nous dans un écrit qui fait partie de la compilation de M. Barron Field; c'est pitié de voir, au milieu des rues de Sidney, les querelles et les combats que l'ivresse suscite parmi les naturels de l'Australie. » Mais si l'école établie à Botany-Bay pour l'instruction des sauvages, n'a encore eu aucun résultat favorable, on ne peut en accuser ni la sollicitude du gouvernement, ni la bonne volonté des colons. Les sauvages se refusent à améliorer leur condition, tant le travail ou la moindre contrainte leur sont à charge. Capables de supporter les plus grandes fatigues, ils sont cependant si enclins à la paresse, que les besoins même de la faim ne sauraient les arracher à leur apathie ordinaire. L'indépendance est leur premier besoin; aussi voyons-nous presque toujours les enfans recueillis et élevés dans des familles européennes s'enfuir tôt ou tard pour retourner à la vie sauvage. On leur a bâti des huttes fort commodes; on leur donne des terres et des grains pour les ensemencer; mais à peine ont-ils la patience d'attendre que le maïs ou les

légumes qu'ils ont plantés soient parvenus à leur maturité. Une école ayant été instituée par le gouverneur Macquarie, en faveur des enfans des naturels, on reconnut en eux une aptitude égale à celle des enfans d'origine européenne. Une jeune fille, âgée de quatorze ans, admise à l'école depuis trois à quatre ans, remporta le second prix; mais le même écrivain que nous avons mentionné ci-dessus, ajoute que leurs parens les enlèvent fréquemment aux instituteurs et ne les ramènent presque jamais. Ces enfans ont la conception prompte, et possèdent un talent inoui d'imitation. « Ce sont, ainsi qu'il le rapporte, les *Will Wimbles* de la colonie; les nouvellistes, les commères de la ville, les désœuvrés du quai; ils connaissent chaque habitant, les abordent avec familiarité et prononcent leur *How do you do* (comment vous portez-vous?) avec un très-bon accent anglais et d'un air d'égalité qui est vraiment plaisant. Quant aux traits de leur visage, M. Collins nous en a donné une peinture beaucoup trop défavorable; avec une aussi bonne expression de physionomie, il est impossible qu'ils soient aussi hideux qu'il nous les représente. Leur chevelure est loin d'être laineuse, et ils n'ont ni la tête conformée comme celle du chien, ni les extrémités trop grêles, ainsi qu'il le prétend. »

Nous ne sommes pas du nombre de ceux qui croient que les habitudes et les dispositions des parens doivent nécessairement se perpétuer dans leur postérité, comme un héritage inaliénable; loin de là, nous sommes convaincus que, malgré toutes les modifications de l'espèce, l'homme est soumis, dans presque tout le cours de sa vie, à l'influence des circonstances, et que ses pensées, ses inclinations et sa conduite sont, en général, le résultat de l'éducation et des exemples qu'il reçoit. Mais si, jusqu'ici, les efforts tentés pour améliorer la condition des naturels ont eu peu de succès, on n'a d'un autre côté, qu'à se féliciter

de l'accroissement de bien-être survenu dans celle des colons, soit émigrés volontaires, soit criminels émancipés. L'aisance et le bonheur ont pénétré dans toutes les classes; nous ne citerons d'autre preuve à l'appui de ce fait, que l'extension donnée aux limites géographiques de nos établissemens coloniaux. Depuis la découverte de la Brisbane, et conformément au plan adopté d'appliquer le travail des déportés réfractaires aux nouveaux points qu'on désire coloniser, on a successivement fait passer ces misérables, de Newcastle dans le port Hunter, où coule la rivière Paterson, au port Macquarie, sur les bords du fleuve Hastings, et enfin, toujours en remontant vers le nord, à Redcliff, point dans la baie de Moreton, près l'embouchure de la Brisbane. C'est en vertu des ordres de Sir T. Brisbane, que M. Oxley, arpenteur, accompagné de M. Cunningham, botaniste, fut de nouveau, en septembre dernier, reconnaître ce fleuve, sur lequel il s'avança quarante milles plus haut qu'il ne l'avait fait la première fois; en tout de quatre-vingt-dix milles. Il se trouva, en plusieurs endroits, arrêté dans sa navigation par des bancs de sable ou des lits de roches placés d'une rive à l'autre. D'une éminence où il monta, il put suivre le cours du fleuve, jusqu'à ces lacs ou marais dans lesquels se perd la rivière Macquarie. Quoi qu'il en soit, il reste encore à éclaircir si la Brisbane est une continuation des rivières Macquarie, Castlereagh, Peel et autres dont les eaux coulent vers le nord.

Au moment où l'on créait cette nouvelle colonie, une autre s'élevait dans l'île Melville, à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande, en conséquence des ordres venus d'Angleterre. Sous le point de vue commercial, l'île Melville, offrant une station intermédiaire entre les établissemens de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Terre de Diémen et les ports de l'Inde et de la Chine, semble

de nature à acquérir un jour une grande importance dans le monde oriental. C'est dans son voisinage que se réunissent, chaque année, les innombrables *pros* des Malais pour la pêche du *trepang*, article d'une grande consommation à la Chine. Mais comme les Malais sont obligés d'avoir recours à l'entremise des Hollandais, et que ceux-ci, non contens d'imposer des droits exorbitans sur cette denrée à son entrée dans leurs ports, prélèvent encore des bénéfices énormes sur les marchandises qu'ils livrent en échange; il est probable qu'une conduite aussi impolitique aura pour résultat d'attirer les Malais au fort de Dundas de l'île de Melville, où ils trouveront plus de facilité de la part de nos marchands. Aussi pensons-nous qu'il serait convenable de permettre à ce peuple industrieux de s'établir dans le voisinage de ses pêcheries.

Non seulement les deux îles Bathurst et Melville sont admirablement situées, sous le rapport du commerce général de l'Asie, mais leur sol et leur climat conviennent beaucoup à la culture des épices les plus estimées, et des autres productions qu'on avait jusqu'à présent tirées de l'Archipel oriental. Le poivrier et deux espèces de muscadier viennent naturellement dans les bois; il n'est pas rare d'y trouver aussi le chou-palmiste et la noix de Betel. Sur tous les points de la côte septentrionale, le palmier-sagou croît abondamment, et les forêts sont remplies d'un bois excellent, propre à la charpente. Des puits naturels, et de nombreux ruisseaux fournissent de l'eau douce d'une très-bonne qualité. Grâce à tous ces avantages, en deux mois de tems, le travail de cent vingt-six individus, se composant de soldats, de marins, de quelques femmes et de quarante-cinq criminels, a donné à ce lieu inculte l'apparence d'un village populeux. Un fort avec des logemens pour les officiers, un vaste magasin, trente huttes pour les soldats et les déportés ont été construits, et sont entourés de jardins

où poussent aujourd'hui le maïs et des légumes de diverses sortes. On y élève des cochons, des canards et des volailles dont le nombre s'accroît journellement. A la vérité, nos colons eurent à souffrir, dans le principe, des attaques fréquentes des naturels, que leurs rencontres avec les Malais avaient aguerris ; mais quelques mesures sevères convainquirent bientôt ces sauvages de notre supériorité, et, depuis lors, ils ne songèrent plus à les inquiéter. Ainsi nos possessiens actuelles à la Nouvelle-Hollande s'étendent sur la côte septentrionale, depuis le cap Van Diemen jusqu'au golfe de Carpentarie, et sur la côte orientale, depuis le cap York (11° lat.) jusqu'au détroit de Bass (39° lat.).

Les nouvelles les plus récentes de la Nouvelle-Galles du Sud font mention d'une découverte fort importante. Deux voyageurs, nommés Howell et Hume, partirent de Sidney dans l'intention de se rendre à la côte méridionale du détroit de Bass. Après avoir franchi plusieurs chaînes de montagnes, dont quelques-unes étaient si élevées, que la neige les couvrait même au milieu de l'été, ils atteignirent une contrée d'un aspect délicieux. D'après la description qu'ils en font, « il n'en existe aucune qui lui soit comparable; et, sous le rapport de la fertilité du climat, c'est celle qui se rapproche le plus de l'Angleterre. » Quoique des chaînes de montagnes en défendent l'accès du côté de l'est, on peut facilement y arriver soit par terre, soit au moyen d'une grande rivière navigable, qui a son embouchure dans le port Western, et qui offre un mouillage sûr et commode. Nous ne doutons pas que ce port, situé dans le détroit de Bass, devenu bientôt le chef-lieu d'un nouvel établissement, ne serve, par la suite, à protéger la navigation du détroit, comme point militaire, et en même tems à la communication la plus directe entre la Nouvelle-Galles et le second port principal de la Terre de Diemen. Aussi pensons-nous qu'il serait fort utile d'employer les bras

d'un millier de déportés aux travaux préparatoires de cette colonie future.

Malgré le peu d'étendue de la Terre de Diémen, les années qui viennent de s'écouler ont été si stériles en découvertes, que nous ne croyons pas devoir nous y arrêter. La ligne qui joint les deux grands ports situés aux extrémités septentrionale et méridionale de l'île, et dans laquelle sont comprises les deux rivières qui, coulant dans des directions opposées, vont se jeter dans ces ports, est occupée dans sa longueur et assez bien pourvue d'habitans. Elle forme comme une large bande qui divise le pays par le milieu, et elle peut contenir en superficie les deux septièmes de l'île entière. Le reste est une terre inconnue, à l'exception du port Macquarie, placé au centre de la côte occidentale, dans lequel deux rivières, dont le cours n'a été tracé qu'à une petite distance, versent leurs eaux. Aux environs de ce port, et sur les bords des deux rivières, le pays paraît propre à toute espèce de culture; il abonde en charbon de terre et en bois d'une excellente nature, que des condamnés, récemment installés dans ce lieu, sont chargés d'exploiter. Eu égard à la population, les améliorations ne sont pas moins rapides dans cette colonie qu'à la Nouvelle-Galles; et, lorsque les capitaux des deux grandes compagnies formées en Angleterre pour l'extension du commerce et de l'agriculture des colonies australiennes auront reçu leur destination, nous verrons, en peu de tems, une nombreuse population couvrir la surface entière de l'île. Les naturels sont en petit nombre; rarement ils troublent les travaux des colons, quoiqu'ils aient, à diverses reprises, annoncé des intentions hostiles, suite d'une rixe déplorable dans laquelle plusieurs d'entre eux perdirent la vie. Néanmoins, il paraît que, depuis, quelques-uns se sont rendus de leur plein gré à Hobart Town; l'accueil amical et les bons traitemens qu'ils reçurent des habitans, ne tar-

dèrent pas à ramener la confiance. Les relations de tous les voyageurs s'accordent à regarder ces indigènes comme inférieurs à ceux même de Port-Jackson, dans l'échelle de l'espèce humaine; leur chevelure est laineuse, tandis que chez ces derniers, elle est roide et dure. Ils ignorent l'usage des filets ou de l'hameçon pour la pêche, ne savent pas creuser un canot, et lorsqu'ils ont besoin de traverser un lac ou une rivière, ils se servent de radeaux grossièrement travaillés. Leurs lances sont faites de bois, et non de joncs, avec un morceau de bois pointu à l'extrémité, comme celles de la Nouvelle-Galles du Sud; ils les jettent en les tenant par le milieu; mais, n'ayant pas le *womera*, sorte d'arbalète, ils ne les lancent ni aussi loin, ni aussi adroitement que leurs voisins.

Qui eût osé prédire, à l'époque si récente où la première colonie fut fondée à Botany-Bay, l'accroissement rapide qu'elle devait prendre? Cependant, une seule génération a passé, et nous avons vu les déserts convertis en champs fertiles, en vergers, en jardins délicieux. Là où des hordes de sauvages nus, affamés, erraient à l'aventure, trouvant à peine de quoi soutenir leur misérable existence, nous contemplons des villes, des hameaux, et le spectacle enchanteur de fermes situées les unes près des autres. Déjà la ville de Sidney compte douze cents maisons et sept mille habitans, et les demandes de terrain, pour l'érection de nouveaux bâtimens, sont devenues si nombreuses, que, dans beaucoup d'endroits, l'acre de terre coûte jusqu'à 1,000 liv. st.: les maisons se louent de 100 à 500 liv. st. par an. Il est difficile de rien imaginer de plus ravissant que la position élevée de cette capitale de l'Australie. Son port magnifique, ses magasins, ses quais, et le grand nombre de vaisseaux qui y abordent, lui donnent tout-à-fait l'apparence et le mouvement d'un port d'Angleterre. Sidney renferme deux églises, deux chapelles de méthodistes et

une chapelle catholique; un excellent marché se tient trois fois par semaine sur une grande place, qui a la forme d'un carré long; elle est entourée de magasins publics dans lesquels se déposent les denrées qui n'ont pas eu de débit. Les droits légers qu'on prélève sur ces denrées montaient, en 1817, à 130 liv. st.; en 1822, ils se sont élevés à 595 l. st. Le marché est toujours abondamment fourni de grains, de légumes, de volailles, de beurre, d'œufs et de fruits; mais quelques-uns de ces objets se vendent plus cher qu'on n'est tenté de le croire. En 1823, qui fut pourtant une année très-fertile, le mouton, le bœuf et le porc, coûtaient, chez le boucher, de 6 d. à 8 d. la livre, le boisseau de blé 4 sh. 7 d., celui d'avoine 2 sh. 9 d., celui d'orge 3 sh., celui de maïs 2 sh. 6 d., les pommes de terre 8 sh. par cwt., la paire de poulets 2 sh. 9 d., la douzaine d'œufs 1 sh. 9 d., la livre de beurre 2 sh. 3 d., celle de fromage 1 sh. 3 d. Le prix d'un pain de deux livres, du meilleur froment, avait été fixé à 3 1/2 d. (1).

On a établi dans cette ville une banque dont les derniers dividendes partagés entre les actionnaires, ont présenté un bénéfice de 12 à 15 p. °/₀. Il en existait déjà une, fondée par le gouverneur Macquarie, sous le nom de *Caisse d'épargnes*. Il s'y imprime trois journaux, *le Magasin Australien*, *le Journal Australien* et *la Gazette de Sidney*, et cette capitale possède, en outre, dans son sein, une Société philosophique, une Société d'agriculture et une Société d'horticulture. Diverses écoles, où les adultes et les enfans des deux sexes reçoivent une éducation à la fois morale et religieuse, sont entretenues aux frais de la colonie. Tous les dimanches, des écoles gratuites sont ouvertes aux pauvres; cinq de ces écoles ont été spécialement réservées aux méthodistes, et elles comptent trois à quatre cents

(1) Le denier anglais vaut à peu près deux sous de France.

élèves. Les personnes des classes opulentes envoient leurs enfans dans des séminaires, dirigés par les prêtres des différentes églises ; on trouve aussi à Sidney une école de commerce.

La ville de Paramatta, bâtie sur les bords de la rivière qui se jette à l'extrémité du port Jackson, renferme une population de quinze cents ames ; de même que Sidney, elle a déjà son église, ses chapelles, sa maison de ville, son hospice pour les orphelins, des hôpitaux, et une manufacture de drap commun, dans laquelle travaillent cent soixante femmes déportées ; on y remarque, en outre, plusieurs belles constructions, entr'autres, des auberges montées à l'instar de celles d'Angleterre, qui offrent, dit-on, toutes les commodités désirables. Une foire s'y tient deux fois l'an pour la vente des bestiaux ; mais une institution dont elle peut se glorifier, et qu'elle doit au dernier gouverneur, M. Macquarie, c'est l'école fondée pour l'éducation et la civilisation des aborigènes. Il est permis de douter, il est vrai, qu'elle obtienne de sitôt des résultats satisfaisans ; néanmoins, nous croyons que les magistrats, au lieu de se laisser décourager par les obstacles qui entourent tout établissement naissant, feront bien de persévérer, et le succès répondra un jour aux vues bienfaisantes du fondateur.

Sur la rivière Hawkesbury, la ville de Windsor voit tous les jours augmenter sa population, qui est maintenant de huit à neuf cents ames. Newcastle, sur la rivière Coal, en renferme une plus considérable ; et il est probable que cette ville, riche comme elle l'est en charbon de terre, en bois de cèdre et en bois de rose, acquerra, avant peu d'années, un haut degré d'importance. Mais on aurait tort de supposer que nous ne prenons pour base de notre opinion sur l'état futur de la colonie, que la situation prospère où quelques-unes de ses villes sont parvenues : c'est sur les progrès marqués de l'agriculture, sur l'augmentation prodi-

gieuse des troupeaux de toute espèce, que nous appuyons notre jugement et nos espérances. La laine, elle seule, cet objet d'une si grande utilité, est un des produits les plus riches de la colonie; les bestiaux fourniront, plus tard, aux habitans, des cuirs et du suif en abondance. Outre le froment, l'orge, le seigle et l'avoine, ils ont le maïs, dont les récoltes ne manquent jamais. La vigne mûrit dans les parties méridionales, et vers le nord, la canne à sucre, le caffier, ainsi que tous les fruits des tropiques, croissent et prospèrent.

Les progrès de la civilisation et les améliorations de toute nature n'ont pas été moins rapides dans l'île de Diemen, quoiqu'elle n'ait été colonisée que quinze ans après la Nouvelle-Galles du Sud, et qu'on y ait placé, dans le principe, les condamnés réfractaires, bannis de l'île de Norfolk, qui se recrutèrent ensuite des plus détestables malfaiteurs. Cependant la salubrité du climat, la beauté du pays, ses fleuves et ses ports magnifiques lui firent bientôt donner la préférence par les planteurs libres, que charmait une ressemblance si parfaite avec leur patrie. Dans l'intervalle de 1818 à 1820, la population a été presque doublée; mille soixante colons vinrent s'y fixer dans le cours de l'année précédente; à cette époque, le nombre des criminels était de trois mille quatre cent soixante-dix-sept, dont trois mille cent sept hommes et trois cent soixante-dix femmes; la population totale était de six mille cent soixante-dix-huit ames. En 1821, elle s'est élevée jusqu'à sept mille cent quatre-vingt-cinq, dont trois mille deux cent quarante-six planteurs libres et trois mille neuf cent trente-neuf déportés. Depuis ce tems, cinq cents familles respectables ayant émigré dans l'île, et le nombre des déportés s'étant proportionnellement accru, la population ne peut être aujourd'hui moindre de douze mille ames. On comptait, pendant cette même année 1821, cent soixante-dix mille trois cent quatre-vingt-onze mou-

tons, et trente-quatre mille sept cent quatre-vingt-dix bêtes à cornes. Le produit de la colonie fut, cette année, évalué à 234,975 liv. st., sur lequel on exporte pour environ 60,000 liv. Plus de la moitié des exportations étaient en grains expédiés pour le compte de la Nouvelle-Galles du Sud. Hobart-Town contient six cents maisons et trois mille cinq cents habitans; tous les jours, on en construit de nouvelles, et cependant le prix des loyers n'en est pas moins élevé, puisque dans les deux villes principales, on paie de 60 à 300 liv. st. par année. A l'autre extrémité de l'île, se trouve Launceston renfermant deux cent cinquante maisons et douze cents habitans. Launceston est bâtie sur la Tamar, comme Hobart-Town sur la Derwent, deux fleuves considérables, qui vont aboutir à des baies et des ports, dont le dernier surtout est un des plus beaux qu'on connaisse. On a construit récemment une autre ville sur les rives de la Tamar; son nom est Georges-Town. Elle compte déjà six cents habitans, possède des églises, des chapelles, des écoles, des marchés, de même que les cités voisines.

Il serait difficile de décider laquelle de ces deux colonies offre le plus de ressources et d'agrémens à ses habitans. Quoi qu'il en soit, ils paraissent tous également satisfaits du pays dans lequel le hasard ou leur choix les a fixés. Il n'y a pas long-tems qu'une discussion, assez amusante pour le public, s'éleva au sujet de leur supériorité respective entre les présidens des deux sociétés d'agriculture. Celui de la Nouvelle-Galles du Sud prônait beaucoup les avantages de cette colonie, sous le rapport des eaux, du climat et de sa civilisation plus avancée. A ces argumens, l'autre président répondait en niant le premier point, et pour ce qui concerne le climat, il prétendait que celui de la Terre de Diémen est incontestablement meilleur, puisque les chaleurs de l'été y sont, par rapport à la Nouvelle-Galles, dans la proportion de 70 à 90, tandis que

l'hiver ne s'y fait jamais sentir d'une manière trop rigoureuse. Il convenait volontiers qu'ils étaient privés des fruits des tropiques. « Mais, d'un autre côté, disait-il, nous voyons croître les fruits et les légumes de la métropole, et, à tout prendre, nous préférons nos grains excellens et nos pommes de terre, à l'orange et au citron. Nous ne contestons pas la supériorité de vos laines sur les nôtres; mais cette branche de commerce, que vous exaltez tant, est encore chez nous dans son enfance, et rien ne prouve que notre sol soit moins favorable que le vôtre à l'entretien des moutons. Quant à la civilisation, il y a huit ans, qu'aucun navire, qu'aucune marchandise ne pouvaient entrer dans nos ports qu'en venant de Port-Jackson. Vos plus affreux criminels, vous vous en débarrassiez en notre faveur, et c'est-là ce qui a donné naissance aux bandes de brigands qui ont long-tems désolé notre colonie; mais enfin elles ont été heureusement détruites, et aujourd'hui, les personnes et les propriétés sont en sûreté dans toutes les parties habitées de la Terre de Diemen. » Nous croyons inutile d'ajouter que ces deux colonies sont purement anglaises; tout y est calqué sur la métropole, opinions et coutumes des habitans, institutions religieuses, morales ou économiques, plaisirs, bals, divertissemens, assemblées. A la chasse même, les colons veulent retrouver les usages de la mère-patrie, et non contens de poursuivre les quadrupèdes et les oiseaux indigènes, ceux de la Terre de Diemen viennent de former une association qui a pour but d'acclimater chez eux les daims, les lièvres, les faisans et les perdrix de l'Angleterre, qu'ils chasseront un jour avec une meute de chiens courans anglais.

Le gouvernement séparé, et la juridiction particulière qu'on vient d'accorder dernièrement à la colonie de la Terre de Diemen, mettront sans doute fin aux petites

rivalités qui peuvent encore subsister entr'elle et la colonie de la Nouvelle-Galles méridionale. Mais on apaisera plus difficilement les animosités qui divisent les diverses classes d'une société composée d'élémens aussi hétérogènes que celle de l'Australie. C'est même, à nos yeux, un miracle que ces classes soient déjà parvenues à s'amalgamer. Dans l'origine, elles se réduisaient à deux : les officiers civils et militaires, et les déportés. Peu à peu, il s'en forma une troisième, composée de la réunion des planteurs libres et des déportés qui avaient accompli leur tems ou avaient été graciés. On désigna ces derniers sous le nom d'*émancipés*, qu'on s'obstine à leur donner encore aujourd'hui pour les distinguer des *émigrés volontaires*. Quoiqu'ils eussent acquis une certaine importance, par leur nombre et leur aisance; quoique leur nouveau genre de vie eût effacé en eux la tache originelle, cependant, jusqu'à l'époque où le gouverneur Macquarie prit les rênes de l'administration, ils n'avaient joui d'aucune considération dans la société, et ils étaient considérés comme les membres d'une caste dégradée; mais ce magistrat jugea qu'il était de son devoir de relever d'un état aussi avilissant des hommes qui avaient satisfait aux rigueurs de la loi, et dont toutes les offenses se trouvaient dès-lors pardonnées. En conséquence, dans sa conduite privée, et dans toutes les mesures de son administration, il ne se départit jamais du principe salutaire de replacer les émancipés au rang qu'ils avaient antérieurement occupé dans la société. Les renseignemens suivans, que nous puisons dans le livre de M. Wentworth (1), prouvent, s'ils ne sont pas exagérés, la sagesse des vues de M. Macquarie. « Le nombre des émancipés s'élève en ce moment à 7,556;

(1) *A Statistical Account of the Bristish Settlements in Australasia, including the colonies of New South Wales and Van Diemen's Land.* By W. C. Wentworth, Esq. a Native of New South Wales. Third Edition, 2 vols. London, 1824.

et celui de leurs enfans à 5,859, tandis qu'on ne compte dans la colonie que 1,358 émigrés volontaires avec 878 enfans. Les propriétés territoriales ou mobilières des deux classes sont, à peu de chose près, en proportion avec leurs nombres respectifs. Les premiers possèdent 29,028 acres de terre en culture, 212,333 acres de pâturages, 1,200 maisons dans les villes, 42,988 bêtes à cornes, 174,179 moutons, 2,415 chevaux, 18,563 cochons, 15 navires de différens tonnages, et l'on peut évaluer à 150,000 liv. st. la somme des capitaux qu'ils emploient dans le commerce étranger et intérieur. Les seconds ne possèdent que 10,737 acres de terres en culture, 198,369 acres de pâturages, 300 maisons dans les villes, 28,582 bêtes à cornes, 87,391 moutons, 1,553 chevaux, 6,304 cochons, 8 navires, et 100,000 liv. st. de capitaux occupés dans le commerce. La valeur approximative des propriétés de toute nature qui sont entre les mains des colons émancipés, se monte à 1,251,600 liv. st.; pour les colons émigrés, à 526,136 liv. st., ce qui fait une différence de 597,464 liv. st. en faveur des premiers. »

Mais un mal bien autrement grave, et auquel le tems seul pourra apporter remède, affecte nos colonies australiennes. Ce mal, c'est la disproportion effrayante qui existe entre les individus des deux sexes. « Les jeunes garçons, dit M. Wentworth, se font presque tous remarquer par leur chasteté, leur frugalité et une grande activité au travail; malheureusement, on n'en peut dire autant des jeunes filles nées dans la colonie. A peine sorties de l'enfance, elles sont habiles dans l'art de la séduction, qu'elles se hâtent de mettre en pratique. Doit-on s'étonner que ces pauvres filles, élevées par des mères qui, peut-être, n'ont pas entièrement perdu le souvenir de leurs premiers désordres, se laissent aller à un appât aussi dangereux, et passent le reste de leur vie dans les plaisirs du libertinage. Il ne faut

pourtant pas les accuser d'un penchant inné à l'immoralité; la première cause du mal gît dans la disproportion des deux sexes; qui est telle que, sur quatre hommes, on compte à peine une femme. » Les calculs de M. Wentworth sont encore loin de la réalité. Les renseignemens que nous nous sommes procurés à ce sujet, portent qu'en 1821, il n'y avait qu'une femme contre dix hommes, et, depuis cette époque, la différence est devenue presque deux fois plus grande. Plusieurs personnes l'attribuent à l'éloignement du gouvernement anglais à déporter les femmes condamnées, surtout depuis qu'on a établi, en Angleterre, des maisons de correction à leur usage. Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'il serait plus profitable aux deux pays d'envoyer ces femmes à la Nouvelle-Galles du Sud, que de les rejeter en Angleterre dans la société; et nous faisons des vœux pour que le gouvernement avise aux moyens de détourner le péril que nous venons de signaler.

On a souvent élevé des doutes sur l'efficacité des colonies, considérées comme écoles de correction et de réforme. Nous n'opposerons aux objections déjà faites, que les heureux résultats produits par la colonisation des déportés. « Depuis l'année 1788, époque de la fondation du premier établissement, jusqu'à l'année 1815, 17,066 individus, dont 13,801 hommes, et 3,265 femmes, furent déportés. Sur ce nombre, il en est mort 5,498, parmi lesquels il s'en trouvait une assez grande quantité d'émancipés; 1,688 ont obtenu leur congé absolu; 6,067 sont devenus libres, soit qu'ils aient accompli leur tems, soit qu'on leur ait accordé leur grâce; et 3,813 sont restés à la disposition du gouvernement. Nous avons fait connaître précédemment la valeur et le genre des propriétés possédées par les émancipés; nous devons ajouter que ces hommes, jadis isolés, aujourd'hui pères de famille, ont donné le jour à plus de 9,000 enfans, auxquels ils ont fait contracter de bonne heure des

habitudes laborieuses, et que, par leurs travaux, ils emploient et nourrissent plus de 4,600 condamnés, dont l'entretien n'est plus, par conséquent, à la charge de la couronne. Quoi qu'on puisse avancer contre la moralité intime et les sentimens secrets de ces gens (et nous sommes persuadés qu'ils valent, sur ce point, beaucoup de leurs concitoyens), au moins ne se refusera-t-on pas à reconnaître qu'ils sont, aux yeux de la loi, entièrement réhabilités. Les propriétés dont ils jouissent, ils les ont acquises à la sueur de leur front, et par une industrie honnête; ils remplissent tous les devoirs du citoyen, et l'éducation qu'ils font donner à leurs enfans, élevera un jour ceux-ci au niveau des autres habitans de la Grande-Bretagne. On peut donc conclure de ces faits, dont l'authenticité est démontrée, que la Nouvelle-Galles du Sud, considérée comme établissement de correction, a amélioré à un très-haut degré la condition morale des personnes qui y ont été transportées. Sous le rapport économique, elle a encore un avantage immense sur les prisons, les pénitentiaires, les pontons et les diverses maisons de détention. Depuis 1788 jusqu'à 1821, la dépense entière de la colonie n'a été que de 5,301,023 liv. st. 16 sch. 6 d., dans cette somme, il faut comprendre le transport et l'entretien de 33,155 individus, les frais d'administration civile, ceux de la marine et de l'armée, en général toutes les dépenses coloniales. Évaluant au taux le plus bas ce qu'il en eût coûté pour l'entretien d'un même nombre d'individus renfermés dans des prisons ou maisons de correction, pendant une égale période de tems, nous trouvons 16,309,861 liv. st., y compris l'érection des bâtimens nécessaires, stipulée au meilleur marché possible. La différence en faveur de la Nouvelle-Galles du Sud est donc de 11,008,838 liv. st. »

Il se présente, à l'appui de ce système, une autre considération qui n'est pas sans importance. Le travail des con-

damnés qu'on emploie en Angleterre, venant en concurrence avec celui d'un nombre égal d'artisans libres, a pour fâcheux résultat de laisser ceux-ci inoccupés, et par conséquent de surcharger d'autant la taxe des pauvres. Leur travail, au lieu d'être productif, est donc nuisible. A la Nouvelle-Galles du Sud, au contraire, loin de rivaliser avec l'artisan anglais, le déporté est le consommateur du travail de celui-ci, puisque tout l'argent qui s'y dépense a été en grande partie employé, directement ou indirectement, à l'achat des produits des manufactures anglaises. Lors même, d'ailleurs, que les partisans du système opposé parviendraient à nous prouver que le travail des criminels renfermés dans nos prisons ou maisons de correction, laisse après lui une valeur réelle, que serait-ce en comparaison de ce qu'ils ont créé dans la Nouvelle-Galles du Sud? Une population de plus de 40,000 ames occupe aujourd'hui 700,000 acres de terre, possède au-delà de 5,000 chevaux, 120,000 bêtes à cornes et 350,000 moutons. Le pays a vu s'élever cinq villes, dont la prospérité est toujours croissante, et un plus grand nombre de villages; chaque année, il consomme pour 350,000 liv. st. de marchandises manufacturées en Angleterre, et il exporte pour 100,000 liv. st. de productions indigènes. Un nombre considérable de navires, jaugeant plus de 10,000 tonneaux, sont employés aux besoins de son commerce, et le revenu colonial s'élève à une somme annuelle de 50,000 liv. st.

Voilà ce que l'on doit à l'adoption du système de colonisation. Hâtons-nous d'ajouter que là, le coupable a la chance de devenir un honnête et utile citoyen, lorsqu'il a subi sa peine ou reçu son pardon. L'expérience l'a démontré ; mais il est presqu'impossible, au milieu d'une population aussi considérable que celle de l'Angleterre, qu'il y ait en sa faveur les mêmes chances de salut. Comment espérer qu'un homme sortant de prison ou d'une maison de

correction, nécessairement entaché d'une certaine souillure, puisse trouver le moyen de se créer une existence honorable, lorsque tant de gens connus par leurs habitudes laborieuses et que le moindre soupçon n'a jamais atteints, obtiennent à peine, malgré tous leurs efforts, le travail nécessaire à leur subsistance? Nous n'avons pas oublié que quelques soi-disans philantropes s'élevèrent, il y a plusieurs années, contre la cruauté et l'injustice du gouvernement, qui aurait dû, selon eux, procurer aux déportés les moyens de revenir en Angleterre, à l'expiration de leur peine. Les faits que nous avons mentionnés ci-dessus prouvent d'une manière palpable que la difficulté du retour, en faisant perdre de vue aux condamnés leur ancienne patrie, les attache plus fortement au pays qu'ils sont désormais destinés à peupler.

L'auteur des trois lettres adressées à M. Peel, dans ses observations sur le mode à suivre pour l'emploi de la distribution du travail des déportés, recommande au gouvernement local d'éloigner, autant que possible, du voisinage des villes ceux que l'on met à la disposition des planteurs. Forcés de se livrer à un travail assidu, n'ayant plus devant les yeux aucun mauvais exemple, ils perdent peu à peu leurs habitudes pernicieuses, changent entièrement de conduite, et finissent par n'être plus à charge à la colonie. Malheureusement les planteurs ne sont pas en nombre suffisant pour occuper tous les déportés. Afin de remédier à cet inconvénient, notre auteur propose de leur faire préparer la terre, couper et brûler le bois, construire des cabanes pour les émigrés qui viennent s'établir dans la Nouvelle-Galles, et qui deviendront plus nombreux à mesure que les capitaux des deux compagnies australiennes auront reçu leur destination. De cette manière, les nouveaux colons gagneront une année; si l'on ne prend pas ce parti, la masse toujours croissante des déportés inoccu-

pés occasionera des dépenses énormes au gouvernement ; il en a, dès ce moment, à sa disposition plus de 10,000, qu'il est obligé de loger, nourrir et habiller.

D'après une estimation détaillée, il a été reconnu qu'une ferme de trente acres de terre, dont cinq en culture et un pour le jardin, avec une cabane de vingt-quatre pieds de long sur douze de large et huit de haut, couverte de lattes, et bien abritée contre la pluie, le tout entouré d'une triple haie, pouvait être, dans l'espace d'un an, mise en état par le travail d'un seul homme, moyennant 19 liv. st., y compris tous les matériaux nécessaires. Quel avantage n'y aurait-il donc pas pour les classes pauvres de l'Angleterre et de l'Irlande, si tous les ans 5,000 familles quittaient ces deux pays pour aller se fixer à la Nouvelle-Galles du Sud, où elles trouveraient à leur arrivée 10,000 fermes toutes préparées, ainsi que nous venons de les décrire? Quel soulagement n'en éprouveraient pas leurs paroisses? Cette considération est, à notre avis, digne de la plus sérieuse attention; car nous sommes intimement convaincus qu'il n'existe pas une autre contrée dans le monde où la classe pauvre puisse être transportée, à moins de frais, que dans l'Australie, et qu'il n'en est pas une qui lui offre autant d'avantages réunis.

Le passage suivant, que nous lisons dans un ouvrage de M. Curr (1), vient à l'appui de notre opinion. L'auteur parle d'une excursion qu'il fit dans les environs d'Hobart Town (Terre de Van Diemen): « Dans ces magnifiques cam-
» pagnes, des aspects enchanteurs, la plus délicieuse ver-
» dure charment l'œil, en même tems que la fertilité du
» sol semble promettre au laboureur d'abondantes mois-
» sons. J'ai souvent regretté de ne pouvoir m'y fixer : heu-

(1) *An Account of the Colony of Van Diemen's Land, principally designed for the Use of Emigrants.* By Edward Curr. London, 1820.

» reux, me disais-je, si, possesseur de ces terres que ma » vue embrasse, il m'était donné de venir ici couler des » jours paisibles au milieu de ma famille! Je verrais autour » de moi paître mes nombreux troupeaux, sans qu'il fût » nécessaire de veiller à leur subsistance. Au-dessus des » besoins, possédant même le superflu, je mourrais avec » la certitude de laisser à mes enfans une honorable indé- » pendance. Tels seront, à coup sûr, les souhaits que for- » meront ceux qui visiteront cette belle contrée. »

Mais quelles que soient ses richesses naturelles, elle est susceptible encore de recevoir de grandes améliorations, lorsqu'elle sera peuplée par une race de colons plus économe et plus industrieuse que les émancipés qui l'occupent aujourd'hui. Son étendue, et surtout celle de la Nouvelle-Galles du Sud, empêchent de craindre pour long-tems la surabondance de la population. M. Oxley, qui visita ce dernier pays en 1817 et 1818, et pénétra assez avant dans l'intérieur, nous apprend que sur un espace de 62,500 milles carrés ou 40,000,000 d'acres, il s'en trouve au moins 10,000,000 situés sur les bords des fleuves ou des rivières, dont le terrain riche, fertile, bien assorti et propre à toute sorte de culture ou de pâturage est capable de produire, avec la plus grande abondance, le froment, l'orge, l'avoine, le maïs, le tabac, le lin, le chanvre et en même tems de nourrir les bêtes à cornes, les chevaux et les moutons de la race la plus fine. La terre est douée d'une telle fécondité, qu'elle peut, en quelques endroits, rendre pendant trente ans de suite, et en d'autres pendant quinze ou vingt ans, sans recevoir d'engrais et sans se reposer. Il serait impossible de trouver nulle part un climat plus favorable : c'est surtout dans l'origine d'une colonie qu'on apprécie davantage ce bienfait. Point de chaleurs brûlantes qui empêchent les Européens de se livrer au travail; point de ces neiges et de ces longues gelées, qui,

pendant la moitié de l'année, arrêtent les travaux agricoles; point de marais ou terrains tourbeux (dans les parties ci-dessus désignées) qui engendrent des fièvres et influent d'une manière si funeste sur l'économie animale. Bien au contraire, une expérience de trente-cinq ans nous a démontré que le climat de ces régions était éminemment salutaire; et l'on a vu des personnes âgées ou débiles recouvrer, dans l'Australie, une santé qu'elles croyaient perdue, et qu'elles ont conservée depuis. Les fièvres et les maladies inflammatoires qui désolent l'Amérique, n'ont jamais atteint les colons de la Nouvelle-Galles du Sud. Leurs enfans sont également à l'abri des maladies qui affectent le jeune âge, telles que la petite-vérole, la rougeole et la coqueluche. Quant aux animaux privés, la manière prodigieuse dont ils se multiplient, fait voir assez jusqu'à quel point la température et le sol leur conviennent.

Si maintenant nous fixons notre attention sur ce qui a été entrepris et exécuté par les déportés, tant pour la colonie que pour eux-mêmes, nous ne conserverons plus aucun doute sur les succès qui attendent les émigrés industrieux et laborieux. Ici se présente naturellement une question d'une haute importance : ne serait-ce pas pour les paroisses un avantage considérable que d'envoyer chaque année, à leurs frais, un certain nombre de familles nourries par la taxe des pauvres, à la Nouvelle-Galles du Sud et à la Terre de Van Diémen? L'auteur des lettres adressées à M. Peel, que nous avons déjà cité, propose de transporter tous les ans cinq mille familles, formant une masse de 25,000 individus, pour lesquelles on aurait fait préparer d'avance 5,000 fermes ou habitations par les criminels. La seule objection que nous voyions à ce plan, c'est que l'émigration doit être libre. Dans les paroisses manufacturières qui regorgent de population, on parviendrait peut-être à se procurer, sans trop de difficulté, des individus

disposés à émigrer ; mais cette classe est, de toutes, celle qui convient le moins au but qu'on se propose. Dans les paroisses agricoles, au contraire, où l'amour du sol natal existe dans toute sa force, où l'idée de la déportation à Botany-Bay, est encore entourée d'une horreur salutaire, nous avons peine à croire qu'on puisse décider un nombre considérable de familles à abandonner leur patrie. Habituées à recevoir leur part de la taxe des pauvres, qu'elles considèrent maintenant comme leur propriété, elles écouteraient fort impatiemment toute proposition qui tendrait à les en priver, et, comme elles le supposeraient, à soulager cette taxe à leurs dépens. (*Quarterly Review.*)

RÉPUBLIQUE DE GUATIMALA (1).

L'Amérique, qui vient de conquérir son indépendance, et dont la découverte, préparée par les combinaisons du

(1) Note du Tr. Guatimala, ou plus exactement les Provinces-Unies de l'Amérique centrale, forment le sixième état de l'Heptarchie républicaine élevée dans le Nouveau-Monde sur les débris de la monarchie espagnole, et qui se compose de la république de Colombie, des Provinces-Unies de la Plata, du Chili, du Pérou, du Mexique, des Provinces-Unies de l'Amérique centrale et de celle du Haut-Pérou. Voici les premiers renseignemens de quelque étendue publiés sur la république de Guatimala, qui était peut-être encore plus imparfaitement connue en Europe que la portion de l'Amérique du sud soumise au mystérieux gouvernement du docteur Francia. Jusqu'à la publication de ces renseignemens, que nous nous sommes empressés de recueillir, on n'avait guère été instruit de ce qui se passait à Guatimala que par les gazettes de Mexico, en général fort peu bienveillantes pour cette république ; car la fédération mexicaine a vu avec regret et dépit la séparation des provinces qui composent aujourd'hui celle de l'Amérique centrale.

génie, fixa l'attention du 16e siècle, ne mérite pas moins d'exciter les méditations du 19e. Parmi les nouvelles républiques, quelques-unes ont déjà occupé la plume des publicistes; plusieurs ont été récemment visitées et décrites par les voyageurs. Il en est une cependant, la *république fédérative de l'Amérique centrale*, dont jusqu'à ce jour il a été fort peu question, peut-être parce qu'elle a été émancipée la dernière. Isolé au milieu du Nouveau-Monde, et privé, par la clôture de ses ports, de toute relation commerciale, nous ne connaissions guère du royaume de Guatimala que son existence. Mais deux années se sont écoulées depuis que cette vaste région s'est élevée au rang de république indépendante, et a pris le titre, à la vérité encore fort peu connu, de république de l'Amérique centrale. Cette belle contrée n'avait été jusqu'alors, suivant l'élégante expression d'un écrivain de Guatimala, *qu'une rose cachée dans son bouton*; mais, à présent, sa nouvelle physionomie politique, le nombre et l'importance de ses productions, et l'étendue de son territoire lui assignent une place à part dans la géographie de l'Amérique moderne, et la recommandent puissamment à l'attention du monde commercial.

La position géographique de Guatimala est très-avantageuse, et doit singulièrement favoriser le développement de sa richesse et de sa puissance. Elle est située au centre du Nouveau-Monde, entre l'Amérique du nord et celle du sud, ayant d'un côté, pour limite, la république de Colombie, et de l'autre celle du Mexique. L'Atlantique et l'Océan Pacifique, qui baignent également ses côtes, lui donneront de grandes facilités pour entretenir les relations qu'elle doit établir un jour avec tous les peuples de l'univers. Guatimala présente une surface de 36,152 lieues carrées, qui varient beaucoup quant à l'exposition, la qualité du sol, la hauteur, la température et la fertilité. On voit que cette superficie forme un état plus étendu que n'est l'Espagne

en Europe, ou la république du Chili dans le Nouveau-Monde. Du sommet des montagnes qui traversent le territoire de Guatimala, descendent de nombreuses rivières qui fertilisent le sol qu'elles arrosent, rafraîchissent l'atmosphère, et vont se perdre dans les deux océans. Quelques-unes de ces rivières sont en partie navigables, telles que la *Motaga*, l'*Ulna*, l'*Aguan*; beaucoup d'autres pourraient aisément le devenir, et nul doute que le gouvernement ne s'occupe avec zèle de cette amélioration importante, lorsque les ressources de cette nation commenceront à se développer. Le grand lac de *Nicaragua*, dont la circonférence est de 150 lieues, baigne le territoire de cette république, et ce sera une des causes principales de sa prospérité, si le projet d'ouvrir, à travers ce lac et la rivière *San Juan de Nicaragua*, une communication entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique, reçoit jamais son exécution. Plusieurs maisons de commerce de Londres et de l'Amérique du nord, désirent vivement aujourd'hui réaliser cette entreprise (1). Un grand nombre de ports facilitent l'accès du territoire de l'Amérique centrale. Vers le nord, sont ceux d'*Omoa*; *Truxillo*, *San Juan* et *Matina*; au sud ceux de *Ricoia*, *Acalejo*, *Conchagua*, *Acajutla*, *Iztapa*, etc. Les productions du sol sont innombrables; la nature ne se lasse pas de prodiguer ses trésors, et, dans tout le cours de l'année, il y a une succession non interrompue de fruits et d'autres produits végétaux de toute espèce.

E mentre spunta l' un l' altro matura!
TASSO.

Les deux productions les plus estimées sont l'indigo et la cochenille. C'est dans la province de *Soconusco* qu'on re-

(1) Voyez des observations sur le *Projet d'unir par un canal navigable, l'Atlantique et la mer Pacifique*, dans le 4e numéro.

cueillait autrefois le cacao pour l'usage particulier de la cour de Madrid. Les provinces renferment plusieurs mines d'argent; et comme ces mines sont aujourd'hui la spéculation favorite des capitalistes anglais, nous en dirons quelque chose.

D'après les calculs de M. de Humboldt, en 1822, là population de l'ancien royaume de Guatimala n'excédait pas 1,600,000 ames. Ces évaluations, toutefois, ainsi que M. de Humboldt le reconnaît lui-même, dans une lettre à Bolivar, ne sont que des conjectures assez vagues, et ont besoin d'être rectifiées sur un tableau exact de la statistique du pays. Le señor del Valle (1) pense que la population de Guatimala ne peut pas être moindre de 2,000,000 d'ames. Il remarque que ce pays n'a été soumis, depuis longues années, à l'action d'aucune maladie pestilentielle; que des guerres sanglantes ne l'ont pas ravagé comme Buénos-Ayres, le Chili, le Pérou, la Colombie et la Nouvelle-Espagne. Les objets de consommation usuelle y sont à meilleur marché qu'au Mexique, et les mariages y sont plus féconds. Si donc on s'en rapporte à l'opinion de M. del Valle, dont les bases me paraissent assez exactes, on peut estimer que la population de Guatimala surpasse celle de Venezuela, du Pérou, du Chili, et peut-être même de Buénos-Ayres.

Guatimala resta sujette de l'Espagne jusqu'en 1821. De 1821 à 1823, époque de son indépendance, son état politique a éprouvé plusieurs phases remarquables. Quelque tems avant l'année 1822, les esprits de ses habitans étaient mûrs pour secouer le joug de l'Espagne. Les journaux, les écrits et les opinions des hommes influens avaient allumé dans le cœur des colons un vif désir d'affranchir leur pays. A côté des charmes de la liberté, on avait fait briller à leurs yeux la dignité et les avantages qui accompagnent toujours

(1) Écrivain distingué de la république de Guatimala.

l'indépendance. Ce feu qui avait langui si long-tems, étouffé sous la cendre, commença à jeter des flammes. Le 15 septembre 1821, un vœu général pour l'indépendance se manifesta ouvertement ; et ce jour du mois devint un anniversaire cher et solennel dont un décret de l'assemblée constituante consacra le retour par des fêtes nationales. L'esprit d'indépendance se répandit avec la rapidité d'une flamme électrique, et les députés de Guatimala, qui siégeaient aux cortès de Madrid comme représentans de cette partie de l'Amérique, ayant répété les cris de joie que poussaient leurs compatriotes, firent retentir dans la capitale de l'Espagne, en décembre 1821, l'écho des acclamations de leurs concitoyens dans un banquet splendide.

Mais il était dans la destinée de Guatimala de ne secouer le joug espagnol que pour passer sous un autre, à la vérité moins cruel et moins honteux que le premier. Le Mexique, dont l'indépendance avait été proclamée en même tems, désirait ne former qu'un seul état avec Guatimala; il vit avec déplaisir les provinces chercher à s'isoler et à former un état séparé. Le gouvernement du Mexique envoya donc un Italien nommé Filisola, avec quelques troupes, pour empêcher la séparation dont il était menacé. Les intrigues du capitaine général, d'accord avec les vues du gouvernement mexicain, les vœux émis par plusieurs villes qui avaient été séduites, et le bruit artificieusement répandu que Filisola venait avec une force imposante, lorsque dans le fait il n'avait pas plus de sept cents hommes, donnèrent à la réunion du Mexique et de Guatimala l'apparence d'une démarche volontaire, quoique dans la vérité cette réunion ne fût que l'ouvrage de la déception et de la violence. Les efforts d'un grand nombre de citoyens pour détruire cet amalgame, qui leur était odieux, échouèrent; et la voix que M. del Valle fit entendre en cette occasion ne fut pas écoutée. Ces généreux amis de leur pays ne purent recueillir que deux an-

nées après, en 1823, le fruit de leur courage et de leur éloquence. Cependant la province de *San Salvador* et une partie de celle de *Nicaragua* refusèrent, dès l'origine, de se soumettre au Mexique. Elles prirent les armes pour protéger leur indépendance, et, quoique assaillies par les forces de Filisola, que les troupes de Guatimala protégeaient encore, leur résistance se prolongea jusqu'au moment où le vœu unanime de toutes les provinces éclata une seconde fois, le 21 juin 1825, en faveur d'une entière indépendance.

La chute d'Iturbide fut le signal et l'occasion de ce grand mouvement; tout alors le favorisait. Le commandant Filisola, qui s'était trouvé à même d'étudier les véritables besoins et les vœux de ce peuple, au lieu de combattre l'insurrection, en accélérait le progrès de tout son pouvoir, quoique les motifs qui dirigeaient alors sa conduite ne partîssent pas d'un principe bien généreux.

Animé du désir de devenir le chef de la nouvelle république de Guatimala, il espérait, par cette adhésion intéressée, s'ouvrir la route au pouvoir. Le congrès du Mexique, instruit par l'expérience, et ramené par ses malheurs à des idées de justice et de modération, reconnut, quelques mois après, l'indépendance de Guatimala. Mais l'armée, ce terrible élément des sociétés modernes, qui d'abord avait opprimé la nation, et qui lui avait ensuite donné la liberté, menaça de renverser de nouveau la république, pour asseoir sur ses ruines un usurpateur. Le 14 septembre 1823, une conspiration dangereuse contre le gouvernement éclata dans plusieurs régimens, et le destin de la république fut pendant deux jours en suspens. Les séances de l'assemblée constituante furent interrompues; des rixes et des combats ensanglantèrent les rues; et la salle où siége l'assemblée fut transformée en un fort, pour protéger les citoyens contre les attaques de la soldatesque. Enfin le patriotisme triompha, et le capitaine Ariza, auteur de la conspiration, se vit forcé

de prendre la fuite. Les troupes rebelles furent licenciées; on prodigua les éloges au courage et au patriotisme des habitans de Guatimala; et les noms de ceux qui, dans ces jours d'épreuve, avaient sacrifié leur vie en combattant pour la patrie, furent gravés sur le marbre dans la chambre du congrès. On peut dire avec assurance qu'à l'exception de ces troubles passagers, l'arbre de la liberté de Guatimala est presque le seul dont le sang n'ait pas arrosé la racine. Guatimala avait à peine levé l'étendard de l'indépendance, le 24 juin 1823, lorsqu'on prit des mesures pour nommer une assemblée constituante qui devait arrêter les bases d'une constitution fédérative. Cette constitution devait être ensuite présentée à l'approbation de cinq états qui composent la république.

Après quelques mois de délibération, l'assemblée termina son travail. Les formes républicaines des État-Unis d'Amérique, celle de Colombie, étaient les modèles qu'avaient suivis les législateurs de Guatimala.

Il y a quelques années qu'un Américain aussi recommandable qu'éclairé, M. *Rocafuerte* (aujourd'hui chargé d'affaires du *Mexique* à Londres), a démontré dans un livre intitulé : *El Systema Colombiano*, la nécessité d'adopter le système républicain; et c'est en partant de ce principe que l'assemblée constituante de Guatimala a choisi, pour forme de gouvernement, le système d'une république représentative et fédérale, et a investi de la puissance législative un congrès et un sénat. Le congrès se renouvelle par moitié tous les ans. Chaque état fournit un représentant par trente mille habitans. Le sénat se compose de membres élus par le peuple sur le pied de deux par état. Ce corps a le droit de sanctionner toutes les résolutions passées dans le congrès, et se renouvelle tous les ans par tiers, les membres sortans restant éligibles et pouvant être réélus. L'exercice du pouvoir exécutif est confié à un président nommé par

les habitans des différens états de la fédération. Les fonctions de président et de vice-président, auxquelles on nomme de la même manière, durant quatre ans, et ceux qui les remplissent peuvent être réélus une fois sans souffrir aucune interruption. La constitution abolit l'esclavage, établit la liberté individuelle, et garantit celle de la presse. La république est maintenant divisée en cinq états, savoir : *Guatimala*, *Salvador*, *Honduras*, *Nicaragua* et *Costa Rica*. Chacun de ces états est libre et indépendant, quant à son gouvernement et à son administration intérieure.

Voici en quels termes M. *Barrandia*, un des plus zélés patriotes et des plus éloquens orateurs de la république, et président de la commission qui a préparé le projet de constitution, plaide la cause de la forme de gouvernement fédérative, adoptée par Guatimala. « Nous avons reproduit, autant que possible, dit-il, dans la rédaction de ce projet, le modèle que nous offraient les États-Unis, modèle digne d'être imité par tous les peuples qui viennent d'acquérir leur indépendance. Nous n'avons pas jugé à propos d'y faire aucune altération importante, mais plus tard nous pourront y ajouter tout ce qui sera compatible avec notre propre situation, ou en rapport avec les grands principes qui, depuis que cette nation s'est constituée, ont contribué si puissamment aux progrès de la science législative. Nos regards se sont aussi portés sur les constitutions d'Espagne et de Portugal, sur la constitution fédérative et centrale de Colombie, et sur toutes les opérations législatives de la France constitutionnelle, de cette grande nation qui, dotée de tant d'écrivains célèbres; de philosophes et de publicistes, a fait des essais dans toutes les formes de gouvernement, excepté dans le gouvernement fédératif; et qui, du fond de l'abîme où les malheurs de sa révolution l'avaient plongée, donnait encore des leçons au monde;

qui s'est regénérée par un effort admirable, et à qui nous devons, sans aucun doute, les idées les plus propres à améliorer les institutions sociales des différentes nations de l'univers. »

Le 20 février 1825, l'assemblée constituante fut dissoute, et remplacée par le congrès fédéral qui, le 20 avril dernier, jura le maintien de la constitution. M. del Valle, qui, jusqu'à cette époque, avait été président du conseil exécutif, avant de quitter ses fonctions, prononça un discours éloquent à l'ouverture du congrès. On ne saurait donner assez d'éloges à ce citoyen estimable, pour tout le bien qu'il a fait à son pays.

Les journaux, les actes de la république et les discours de quelques hommes d'état, qui sont sous nos yeux, sont composés avec un talent si remarquable que c'est peut-être la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui prétendent que le peuple américain n'a pas encore acquis, dans les anciennes colonies de l'Espagne, ce degré de civilisation, cette maturité, cette douceur de mœurs, qui conviennent aux formes libres et indépendantes du gouvernement qu'il a adopté.

Cette esquisse rapide des principaux événemens historiques, servira comme de cadre au tableau que nous nous proposons de tracer. Nous allons maintenant entretenir nos lecteurs du territoire de la république, et des mœurs et des usages de ses habitans. La route de commerce, à laquelle tous les voyageurs donnent ordinairement la préférence, et qui conduit d'*Omoa*, port situé sur les côtes de l'Atlantique à la ville de Guatimala, est le premier objet qui fixera notre attention dans ce pays. Nous croyons ne pouvoir mieux la faire connaître au lecteur qu'en donnant ici des extraits un peu étendus du journal du docteur Lavagnino.

« Le 26 avril 1825, dit le docteur, nous arrivâmes à

Omoa, non sans avoir été très-inquiétés par des pirates, qui se montrèrent à plusieurs reprises dans le golfe d'Honduras. *Omoa* est située à l'extrémité d'une baie, et habitée par des nègres qui vivent dans des cabanes. Quelques blancs y résident en qualité de négocians, et y font le commerce pour le compte d'autrui. Les eaux stagnantes qui couvrent les environs rendent le climat malsain, et cette raison nous fit préférer le séjour de notre vaisseau qui nous exposait moins à l'action des vapeurs fétides qu'exhalent les marais d'alentour. L'ouverture d'un canal pour diriger dans la mer, qui en est voisine, ces eaux malfaisantes, pourrait faire d'*Omoa* un séjour assez agréable. Elle possède une forteresse, bâtie en pierre, et défendue par un fossé. Un officier nègre, qui vint à bord de notre goëlette, ne nous donna qu'une pauvre idée de la garnison de la place; il nous demanda de l'argent sous de misérables prétextes, nous vola honteusement une bouteille de vin, et nous offrit même de *nous faire connaître des dames*, si nous voulions lui en donner une autre. Le commandant de la place, dont les manières étaient excellentes, nous dédommagea amplement du dégoût que nous avait inspiré la conduite méprisable de ce nègre.

» Le 28, à onze heures du matin, nous partîmes pour *Isabel*, et le 29, à la pointe du jour, nous atteignîmes l'embouchure du fleuve qui, de *golfo Dolce* (golfe Doux), se décharge dans la mer, après avoir traversé vingt-deux lieues. Nous commençâmes, le même jour, à remonter ce fleuve; le pays avait un aspect très-pittoresque. Nous ne tardâmes pas à entrer dans le petit golfe, et, après avoir passé un détroit que domine le fort San Félipe, nous nous trouvâmes dans le *golfo Dolce*.

» Le 30, de très-bon matin, nous descendîmes à *Isabel*, petit village habité par des nègres, et qui n'avait commencé à se repeupler que depuis un an environ. *Isabel* avait été

saccagé et brûlé par des pirates venus de l'île de la Providence, et qu'on supposait même n'avoir agi que de concert avec le commandant du fort de San-Félipe. Ils firent un butin d'un million et demi de dollars, et emportèrent aussi le canon de la forteresse. Nous nous établîmes dans une cabane, et nous trouvâmes quelques canards, mais quant aux autres objets de consommation, il est nécessaire, et même indispensable, aux voyageurs d'en apporter avec eux. Dans ce village, nous vendîmes nos matelas pour acheter une sorte de couchette que les habitans du pays appellent *amache*. Le climat est sain; le commandant de la place, dont l'autorité s'étend sur le golfe, ne négligea rien pour nous rendre tous les petits services qui dépendaient de lui. La distance de l'embouchure du fleuve à *Isabel* est de dix-huit lieues.

» Le 2 mai, après avoir pris un jour de repos, nous quittâmes *Isabel*, à cinq heures du matin, et, à deux heures après-midi, nous arrivâmes à *Micho*. La distance n'est que de sept lieues, et la route suit une montagne appelée *del Micho*, ou la montagne de Guatimala. Le chemin que nous parcourûmes ce jour-là était horriblement mauvais, et nous enfoncions souvent dans la boue. Dans la saison des pluies, il n'est pas rare de voir des mules périr dans des lacs de bourbe. Quelquefois un voyageur, en passant sur le sommet des précipices, a besoin de tenir ses yeux bien fermés pour se soustraire à l'horreur que lui causerait l'aspect d'un aussi grand danger. Il est également forcé de s'en rapporter à l'expérience des mules, qui montrent une sagacité admirable dans le choix de leurs sentiers; mais, en dépit de ce merveilleux instinct, vous les voyez quelquefois s'enfoncer jusqu'au ventre dans des bourbiers. D'autres fois, le voyageur est réduit à descendre sur un plan rapidement incliné, où chaque pas le met en péril de glisser, et de disparaître dans les fondrières. S'il cherche à distraire

son attention des dangers et des difficultés de sa marche, il entend le rugissement des lions et des tigres (1), et un bruit confus produit par le cri des animaux, et par les chants de mille oiseaux, dont il semble que le plumage riche et varié ne vienne frapper ses yeux que pour lui rendre plus sensible la scène d'horreur qui l'environne. Cependant l'esprit du voyageur est souvent distrait des impressions pénibles qu'il éprouve, par la magnificence et la beauté de la végétation dont cette terre est décorée. Quand il arrive à une certaine distance d'*el Micho*, les bois épais qui couvraient la route s'éclaircissent jusqu'au moment où la terre paraît enfin entièrement dépouillée d'arbres; mais bientôt on les aperçoit de nouveau, et de larges cyprès s'offrent de tous côtés.

Le 3, à huit heures du matin, nous partîmes de *Micho*.

La route est sur le sommet de la montagne. Elle est belle, et assez bonne; mais la descente présente quelques dangers. Le rugissement des jaguars résonnait dans nos oreilles comme les jours précédens; dans la matinée, quatre laboureurs étaient allés à la chasse au tigre, et en avaient tué un; mais un autre de ces redoutables animaux s'était jeté sur l'un des chasseurs, qui n'avait échappé qu'avec peine, en grimpant sur un arbre. Ces montagnes sont couvertes de pins, et abondent en riches pâturages. Nous vîmes des chevaux et des vaches errer en liberté sur leurs sommets. Nous traversâmes un bouquet charmant de palmiers sauvages, et l'impression que cette vue produisit sur nous est impossible à décrire; l'effet en était vraiment magique. L'aspect de ces arbres, et la confusion de leurs branches entrelacées, offraient à l'imagination un si riant tableau, que l'Armide du Tasse n'aurait pas paru déplacée

(1) Note du Tr. A proprement parler, le lion et le tigre, n'existent pas en Amérique. Le quadrupède, vulgairement appelé tigre, par les habitans du Nouveau-Monde, est le jaguar.

dans une semblable retraite. Quelquefois, au contraire, le lieu avait un caractère si sauvage, et appelait un ordre d'idées si sévères, que Byron aurait pu choisir ce séjour pour y placer le farouche désespoir de son Manfred.

» Le 5, à neuf heures du matin, nous nous remîmes en route, et nous nous arrêtâmes à *San-Antonio;* le chemin est rapide et pierreux, et laisse apercevoir à quelque distance le fleuve *Motagua.* On nous dit que ce fleuve contenait des crocodiles. Nous rencontrions souvent des convois de mules chargées de marchandises. Les ballots sont placés en ligne droite; et quand les mules sont déchargées de leur fardeau, on les laisse errer en liberté, et s'égarer quelquefois à la distance de deux lieues, en cherchant des pâturages. A chaque instant nous apercevions des tentes où les marchandises étaient entassées, et, auprès d'elles, un ou deux hommes pour les garder.

» On commence à marquer le sol de quelque signe particulier pour établir une séparation entre les héritages. De vastes portions de terrains, autour desquelles la main de l'homme a tracé un sillon, et dont la surface est couverte de troupeaux de bœufs, de vaches et de chevaux indiquent le droit de propriété. Toutefois, le pays est toujours inculte, et on n'y découvre aucune trace d'agriculture. La route est plus battue dans cette partie qu'à son commencement, ce qui annonce une population plus nombreuse. Nous remarquâmes quelques Indiens presque nus, et chargés comme des bêtes de somme. Ces Indiens, appelés laboureurs, sont en très-petit nombre, car l'Indien est en général paresseux. Le voyageur, en traversant ces solitudes, et en contemplant l'état d'abandon où languit un sol vierge et fertile, ne peut se défendre d'un sentiment d'indignation contre les rois d'Espagne. Trente nations couvraient cette portion de l'Amérique, avant sa conquête par les Espagnols, et toutes ont été presqu'entièrement détruites, pour le vain

plaisir d'ajouter un nouveau titre au protocole de leurs souverains : celui de roi des Indes. Le fanatisme catholique se rendit complice de ces ravages. Alexandra VI, ce monstre décoré de la tiare, traça une ligne sur la carte du monde, et cette ligne était la seule limite que dût rencontrer en Amérique la domination des rois d'Espagne. Ce titre de propriété à la main, la conquête se poursuivit par la flamme et le fer, et trente-six mille lieues carrées de terrain, car telle est la superficie que présente le territoire de Guatimala, devinrent une vaste solitude. Il s'en faut bien que les vains noms que s'arrogent les despotes de l'Asie, en se proclamant empereurs de la lune, frères du soleil, etc., aient coûté à l'humanité les torrens de sang qu'elle a perdus, lorsque les titres de roi de Jérusalem et des Indes ont été, pour la première fois, adoptés par des princes de l'Europe. L'Espagne imposait des taxes à ces colonies, mais elle n'a jamais tiré aucun profit du royaume de Guatimala. Les moines, les soldats et les individus chargés de fonctions civiles n'ont rien laissé arriver jusqu'à elle des tributs dont elle écrasait ses malheureux habitans.

» Dans ces régions brûlantes, la vue d'une cabane est un véritable plaisir ; non-seulement parce qu'il est agréable de retrouver des traces de l'habitation des hommes, mais aussi par l'espérance d'y obtenir un verre d'eau pour se désaltérer. Une soif dévorante nous tourmentait depuis plusieurs heures, lorsque, par bonheur, j'aperçus quelques cabanes, vers lesquelles je m'empressai de diriger ma mule. Une vieille femme indienne se présenta, et, sur ma demande, ordonna à une jeune fille de m'apporter de l'eau à boire. En même tems, je vis s'avancer vers moi un vieillard dont l'aspect, les manières, et l'étonnante vivacité de ses regards, me surprirent et me pénétrèrent de respect. Il commença par recommander à la jeune fille de nous donner de son eau la plus fraîche, et finit par lui faire observer

que j'étais *un blanco y caballero*, un blanc et un gentilhomme. Je le remerciai, et il me répondit : « Il n'y a pas de quoi, monsieur ; un Castillan croit qu'il est de son devoir de se montrer poli envers les étrangers. » A ces mots, avec une satisfaction grave, il me tendit la main, et me demanda si je retournais en Europe. Je lui répondis que oui. Alors il me dit : « Mes os reposeront dans ce désert »; et ces paroles furent prononcées par le vieillard avec une douleur qu'il ne cherchait pas à déguiser. Son chagrin me toucha, mais je crus ne pouvoir lui en donner une meilleure preuve qu'en lui épargnant des questions pénibles, et me hâtant de vider mon verre, je laissai aller la main qu'il avait placée sur la mienne, et mis ma mule au galop. Quelle énigme! me dis-je à moi-même, que cet amour de la patrie! Deux Européens de deux nations différentes, restent toujours étrangers l'un à l'autre, et deviennent souvent ennemis, lorsqu'ils sont en Europe ; et en Amérique, ils se voyent et se saluent comme s'ils étaient concitoyens. La figure vénérable du vieillard, dont je viens de parler, restera long-tems gravée dans ma mémoire.

» Zacapa est un grand village, situé dans une plaine qui se prolonge jusqu'à Simalappa, c'est-à-dire, qui a huit lieues de long sur quatre de large, dimension qui décroît à mesure qu'on avance. La population de Zacapa, y compris les différentes castes qui l'habitent, n'est pas au-dessous de 6,000 ames. Elle possède une église dont l'architecture a quelque chose de gothique, et qui est desservie par deux prêtres. Le village contient plusieurs maisons en pierre, mais toutes très-basses ; le commerce de la place est peu considérable. Le café et le cacao y sont l'objet d'une culture étendue ; mais on y rencontre rarement l'indigo et la cochenille. La chaleur y est excessive. Nous nous fatiguâmes beaucoup à chercher des mules pour continuer notre route. Il était très-difficile de s'en procurer ; car, des chaleurs pro-

longées ayant désséché le sol, elles n'auraient pu trouver qu'avec peine le fourrage nécessaire à leur subsistance.

» A une petite distance de Zacapa, sur la route de Guatimala, on traverse la rivière appelée *Zacapa*, qui, une lieue environ plus bas, mêle ses eaux à celles du *San Augustin*. C'est au confluent de ces deux rivières que le fleuve Motagua commence, et, après un cours de neuf lieues, qui le conduit à Gulani, il devient navigable pour de grands canots jusqu'à la mer, sur une étendue de quarante lieues. C'est par ce fleuve que sont expédiés l'indigo, la cochenille, et les autres productions que la république exporte pour fournir aux besoins de Guatimala. Le gouvernement a le projet de le rendre navigable jusqu'au confluent. On estime que quelques avances de fonds suffiraient pour livrer aux besoins de la navigation la rivière *San Augustin* elle-même, pendant un cours de huit lieues, jusqu'à la ville qui porte son nom. Si ce projet reçoit jamais son accomplissement, la province de *Chiquimala* en tirera de grands avantages. C'est dans cette province que se trouve la célèbre mine d'Alotepéque. La mine de *San Pantaleone*, qui est maintenant inondée, a fourni, dans le tems, une prodigieuse quantité de métal. On conserve, dans le muséum de Madrid, deux caisses pleines d'échantillons tirés de cette mine. On y remarque plusieurs amas de pierres attachées ensemble par des filons d'argent pur, qu'il est facile de reconnaître, puisqu'ils sont suspendus en l'air. Les trésors immenses que cette mine cachait dans ses entrailles, déterminèrent le gouvernement espagnol à accorder divers priviléges à la famille Zéa, pour l'encourager dans l'exploitation qu'elle en faisait. On pourrait la mettre à sec en creusant un canal ou en pratiquant une tranchée à sa base; et ce procédé mérite l'attention, en ce qu'il dispenserait de l'emploi de machines coûteuses, et diminuerait de cette manière les dépenses qu'une aussi vaste

exploitation doit entraîner. Les mines de *Santa Rosalia*, *Montenita*, et *San Antonio Abad*, qui appartiennent à la même veine, ont donné une grande abondance de métal, et pourraient encore être remises en activité à peu de frais, puisqu'elles ne demandent qu'à être débarrassées de quelques amas de terres dont l'éboulement a encombré plusieurs des galeries souterraines. Les Indiens du voisinage vont à cette mine pour y recueillir l'argent, qu'ils vendent ensuite quatre ou cinq réaux l'once, aux créoles qui spéculent sur cet article. Plusieurs familles de la ville de *Chiquimala* et du pays environnant, font de grands bénéfices dans ce commerce. Nous donnerons une plus juste idée de la richesse de cette mine, en rappelant ici que le rapport adressé au gouvernement par le contrôleur de la monnaie de Guatimala, établit que chaque quintal de matière métallique donne seize marcs six onces et trois huitièmes d'once d'argent.

» La famille Zéa devint propriétaire de cette mine en 1800, et se mit à l'exploiter avec toute l'activité que pouvait comporter une fortune particulière. Elle appela du Mexique des minéralogistes et des mineurs qui franchirent, pour venir participer à cette exploitation, une distance de quatre cents lieues. Mais les erreurs et la mauvaise foi de ses agens privèrent cette famille du profit qu'elle pouvait raisonnablement attendre, et elle se vit ruinée par une mauvaise administration, tandis que les hommes qu'elle employait s'enrichirent. La mine est maintenant entre les mains d'une compagnie anglaise, qui se propose de commencer ses opérations au printems prochain, et qui obtiendra probablement tout le succès que les connaissances minéralogiques et mécaniques, réunies à une bonne administration, paraissent devoir lui assurer.

» Le 12, nous nous mîmes en route, à sept heures du matin, et nous nous enfonçâmes dans des vallées ombra-

gées et rafraîchies par de grands arbres. Après avoir gravi une montagne assez élevée, et traversé une assez longue suite de collines, nous atteignîmes *Montegrande*, et nous commençâmes à apercevoir quelques plantations de sucre, et des maisons en bon état. A mesure que nous avancions vers le terme de notre voyage, la température devenait de plus en plus modérée. Il est digne d'observation que le froid règne, dans cette partie, pendant quelques mois de l'année, comme pour permettre à ses habitans de se livrer à la culture de la cochenille. Nous remarquâmes que des loupes défiguraient le visage des grandes personnes, et que les enfans avaient le ventre très-gros. *Roncadilla* est à quatre lieues de *Montegrande*.

» A deux heures de l'après-midi, nous partîmes et nous arrivâmes à la propriété du père *Caballeros*, à six heures du soir. La route est excellente, et les plantations de sucre très-nombreuses. La plantation du père *Caballeros* a un aqueduc où je me baignai, ce dont je me trouvai très-bien, et je conseille à tous les voyageurs d'en faire autant quand ils en auront l'occasion.

» Le 13, nous partîmes à cinq heures du matin. La route est très-étroite, et sur le bord d'un précipice; elle passe près d'un volcan, qui est éteint depuis quelque tems, et d'où coulent plusieurs petits ruisseaux d'eau tiède sulfureuse, qui tous, réunis en un seul, vont se perdre dans une rivière dont le cours est voisin de ce volcan, et qu'on nomme *Aqua Caliente*. A dix heures du matin, nous arrivâmes à la propriété d[illegible]*n José*, où l'air est sain et d'une fraîcheur délicieuse. N[illegible]e pûmes y parvenir qu'en gravissant une haute montagne, dont la vue s'étendait sur une plaine magnifique. Il faut que l'élévation au dessus de la mer soit très-grande, si on en juge par la température qui nous rappelait le printems de la Lombardie. Nous rencontrâmes, comme cela nous était déjà arrivé plusieurs fois, une troupe

d'Indiens des deux sexes, chargés comme des bêtes de somme, qui marchaient au son d'un tambourin, peut-être pour alléger les fatigues de la route.

» Le 14, à cinq heures et demie, nous continuâmes notre voyage sur une route, d'abord très-bonne, mais qui devenait de plus en plus mauvaise, à mesure que nous avancions. A environ une lieue de Guatimala, on commence à découvrir cette ville qui, par ses maisons entièrement blanches et le nombre et la beauté de ses églises, présente un coup-d'œil très-agréable. Elle est située dans une plaine, où l'on aperçoit plusieurs villages habités par des Indiens. L'agriculture n'y a pas fait de grands progrès. Cette plaine, qui, en Europe, se chargerait de nombreux produits, n'offre à Guatimala que quelques traces de culture, et la fertilité naturelle du sol nourrit une végétation abondante, qui ne consiste le plus souvent qu'en plantes inutiles. »

Nous avons vu que, dans la description que donne le docteur Lavagnino de la route qui conduit d'*Omoa* à *Guatimala,* on rencontre, à de courts intervalles, des villages et des bandes d'Indiens. Ces tribus forment plus de la moitié de la population de la république. Le plus grand nombre descend, sans aucun doute, des Indiens de *Julteca* qui, après avoir conquis le Mexique, étendirent leur domination jusque sur le territoire actuel de Guatimala. Cependant avant leurs conquêtes, cette partie de l'Amérique était peuplée par des nations différentes, et les *Jultecas,* en pénétrant dans le royaume de Mexique, le trouvèrent occupé par les *Chichimecas.* Si les Indiens de cette république étaient tous sortis de la souche de Julteca, ils parleraient aujourd'hui à peu près le même dialecte; mais comme les naturels de ce pays parlent, au contraire, plusieurs langues différentes, il est présumable qu'ils n'ont pas la même origine. Dans les provinces de *Quiché* et de *Totonicapan,* dans une partie de celle de *Quezaltenango,*

et dans la ville de *Rabinal*, les habitans font usage de l'idiome de *Quiché*, c'est-à-dire de celui des *Jultecas*. A *Guégnétenango*, dans une partie du *Chimalténango* et dans la province de *Soconuzco*, on parle la langue de Mam ou de Pocoman, et il n'existe pas de royaume dans le Nouveau-Monde où l'on se serve de tant de dialectes, et de dialectes si différens que dans les limites du territoire de Guatimala. Les langues connues, et qui ont un nom, comme celles de *Quiché*, de *Mam*, de *Pipil*, de *Zoque*, de *Chol*, de *Lanca*, de *Maga*, sont au nombre de trente-six. Disons cependant que plusieurs de ces langues ont, entr'elles, de l'analogie; elles sont très-difficiles à apprendre à cause de leur prononciation dure, gutturale et accentuée, et de la signification diverse que prennent certains mots, suivant qu'on les profère avec plus ou moins de rapidité.

Charles-Quint ordonna aux moines dominicains d'instruire tous les Indiens dans la langue espagnole, uniquement pour faciliter parmi eux l'introduction de la religion catholique, puisqu'il était impossible de supposer que le castillan deviendrait jamais le lien de communication entre les Indiens eux-mêmes; mais cette ordonnance ne fut pas également exécutée partout, et la preuve en est que, parmi les Indiens les plus sauvages et les moins civilisés, il s'en trouve absolument incapables de comprendre ou de parler un mot espagnol.

Avant la conquête, les Indiens étaient idolâtres, et avaient leurs prêtres, qui, dans beaucoup de circonstances, faisaient l'office de devins. Plus tard, en 1524, lorsque don Pedro Alvarado (1) eut soumis, pour l'Espagne, les différens royaumes entre lesquels cette vaste portion de

(1) Note du Tr. Les descendans de ce conquérant habitent l'état de *Costa Rica*. C'est une famille de citoyens recommandables et éclairés; un de ses membres siège dans le congrès de l'Union, et un autre au sénat.

l'Amérique était partagée, le zèle des missionnaires espagnols, qui se succédèrent dans cette contrée, fit embrasser à ses diverses populations la religion catholique, et ce n'est pas sans braver d'affreux périls et des difficultés sans nombre, que ces ardens instituteurs parvinrent à propager les lumières de l'Évangile. Sans parler des dangers des chemins, de la soif, de la faim, et des maladies fréquentes sous des climats meurtriers, il leur fallait souvent affronter la mort, que leur montraient, sous la forme la plus terrible et la plus effrayante, les tortures inventées par la barbarie et la férocité de leurs indociles néophytes. Toutefois, ces saints personnages ne se laissèrent rebuter par aucun obstacle; ils essayèrent sur les Indiens la séduction des présens; ils leur prodiguèrent les caresses, et, habiles à profiter des conversions déjà opérées pour en étendre le cercle, ils revêtaient de formes poétiques quelques-uns des mystères de la religion, et, en faisant chanter ces poésies, ils excitaient la curiosité des Indiens. C'est ainsi que l'Amérique fut initiée aux mystères du nouveau culte.

Ceux des Indiens qui n'habitaient pas les grandes villes et les forteresses, vivaient dans des villages ou bourgs, dont quelques-uns existent encore aujourd'hui, sous le nom de *Pajuynco*. Les maisons de ces Pajuynco sont si éloignées les unes des autres, qu'il n'est pas rare de voir un bourg de cinq cents familles occuper l'espace d'une lieue. Les missionnaires, pour trouver plus de facilité à baptiser et à instruire, ont rassemblé leurs catéchumènes dans des villages, bâtis sur le modèle de ceux d'Espagne, c'est-à-dire que l'église s'élève au centre, ayant en face le presbytère, la prison et d'autres bâtimens publics, tandis que les maisons sont placées en carré dans des rues tirées au cordeau. Si le missionnaire espagnol avait dédaigné l'emploi des baïonnettes, et n'eût attendu ses succès que de la seule persuasion; s'il s'était abstenu de remplir de superstitions

absurdes et d'un amas de ridicules miracles les esprits qu'il cherchait à convertir, la prédication de l'Évangile, dans le Nouveau-Monde, eût été un des plus grands services rendus à l'humanité.

Cependant, malgré le zèle des missionnaires, beaucoup d'Indiens, un siècle après la conquête, n'étaient pas convertis au christianisme; et d'autres, vers l'an 1725, abjurèrent cette croyance et mirent à mort trois missionnaires, qui se trouvaient par hasard au milieu d'eux, en accusant la religion et les moines espagnols d'avoir été les instrumens de leur esclavage. A présent, la plus grande partie de ces Indiens professent la religion catholique; mais elle n'est comprise que du petit nombre. Ils sont crédules et superstitieux. L'état d'Honduras, sur les bords de la rivière *Uloa*, nourrit une tribu de quinze à vingt mille Indiens, appelés Sicaynes, d'un caractère doux et hospitalier. Ils font à tous les étrangers l'accueil le plus affectueux, et lorsque quelqu'un manifeste le désir de se fixer parmi eux, ils lui donnent une cabane, et lui fournissent des instrumens aratoires; si, après un stage d'une année, cet étranger s'est bien conduit, ils l'incorporent à leur tribu, et lui offrent une de leurs filles en mariage.

L'étranger, objet de ces marques d'hospitalité et de faveur, doit éviter, avec un soin scrupuleux, de leur parler des missionnaires qu'ils détestent, attendu qu'ils ont toujours été les principaux agens de leur oppression.

D'autres Indiens habitent encore l'état d'Honduras. Ce sont les Indiens de *Mosquito*; ils sont d'un aspect sauvage, malpropres et presque nus. Les Espagnols ont trouvé dans cette tribu un ennemi implacable qu'ils n'ont jamais pu dompter. Ils ne sont pas hospitaliers, et font un commerce de peu d'importance avec les seuls Anglais, qui leur achètent le peu d'or et d'argent qu'ils recueillent dans les rivières et dans les mines. Dans les rues d'un établissement

anglais nommé Waillis, on en voit quelques-uns qui ressemblent à nos Bohémiens, et qui vivent séparés des autres habitans, se nourrissant d'ordures et des restes qu'ils peuvent ramasser dans les rues. Quelques auteurs prétendent qu'ils sont cannibales. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont toujours idolâtres.

A voir le désordre, la mesquinerie et l'incommodité absolue que présentent les maisons des aborigènes, et l'état de misère où ils se trouvent maintenant, il paraît incroyable qu'avant la conquête, les Indiens aient possédé ces palais si magnifiques, ces villes si bien bâties, ces forteresses et ces châteaux défendus avec tant d'art, et tous ces édifices de pure ostentation et de parade, qui font l'admiration de plusieurs historiens, et dont on trouve encore quelques traces. Le plus riche Indien, aujourd'hui, vit dans une maison misérable, qui, le plus souvent, n'a qu'une seule chambre. Quoique leurs habitations contiennent quelquefois plusieurs appartemens, leur distribution n'offre aucun ordre suivi, et ils sont séparés les uns des autres; de sorte qu'il n'y a pas d'exemple qu'un Indien possède une maison, entourée de murs réguliers, et offrant quelque trace de goût, quoiqu'ils aient incessamment sous les yeux les demeures des Espagnols.

Les Indiens du voisinage de Guatimala sont encore dans l'état de nature. Ils parlent la langue indigène, et s'habillent comme des sauvages, si l'on peut donner le nom d'habillement à un morceau de drap dont ils couvrent le milieu du corps, laissant tout le reste entièrement nu. Les femmes ne se couvrent pas davantage; mais leur peau de bronze et leurs traits grossiers diminuent le danger qu'offre un si léger costume. Les Indiens des autres provinces sont plus civilisés, s'habillent à l'européenne et parlent espagnol.

C'est une observation générale, que les Indiens sont natu-

rellement lâches et timides, et l'histoire de la conquête établit sans réplique cette vérité. Don Pedro Alvarado conquit les nombreux royaumes qui existaient alors, avec quelques centaines de soldats espagnols et six mille alliés indiens de la province de Plaxaltecas. Mais à mesure que ces Indiens avancent dans la carrière de la civilisation, ils acquièrent du courage et de la valeur, et plusieurs d'entr'eux se sont distingués dans la dernière guerre. Leur arme principale est le sabre, et on en voit beaucoup qui savent aussi se servir du fusil. Plusieurs tribus sont armées de lances, et sont habiles à lancer les flèches.

Par la constitution actuelle, les Indiens ont acquis le droit de cité, et jouissent des mêmes avantages politiques que les descendans des Espagnols. Aussi, ils ont en général beaucoup d'attachement pour le nouveau système, et dans plusieurs de leurs villes, la totalité des habitans est ouvertement prononcée en faveur du gouvernement républicain.

Sous la domination espagnole, ces peuples vivaient dans l'oppression. Le gouvernement paraissait les protéger, mais les lois n'avaient, en effet, d'autre but que de les tenir dans l'ignorance et dans l'esclavage. C'est ainsi qu'une fiction de la loi espagnole considérait les Indiens comme des mineurs pendant toute leur vie, et les soumettait à une tutelle perpétuelle. Pour fermer à l'instruction tout accès dans leurs esprits, l'entrée des villages indiens n'était pas permise aux Espagnols. La danse, dans leurs propres maisons, leur était défendue, et la crainte de leurs progrès dans les exercices de la guerre, leur avait fait interdire l'équitation; quoique le pays qu'ils habitent produise beaucoup de chevaux. Enfin, sous la verge espagnole, les propriétaires de mines pouvaient forcer les Indiens de travailler dans ces cavernes souterraines, à deux réaux par jour. Ces peuples ont donc sujet de bénir la constitution actuelle qui les a tirés de l'état de dégradation où ils gémissaient, et leur

émancipation opposerait toujours une digue puissante aux prétentions et aux entreprises de l'Espagne, quand même cette puissance serait dans un état assez florissant pour lui permettre d'aspirer à reconquérir ses colonies.

L'historien Torquemada dit que les Indiens, du tems de leurs rois, avaient des colléges et des séminaires pour les enfans et les adultes, sous la direction de personnes capables et prudentes. Quoiqu'il ne reste aujourd'hui aucune trace de ces colléges, les Indiens donnent beaucoup de soins à l'éducation de leurs enfans. La mère nourrit son enfant jusqu'à l'âge de trois ans, et il n'y a pas d'exemple qu'elle l'ait livré à un sein étranger. Elles les portent suspendus à leurs épaules, enveloppés dans un morceau de drap qu'elles nouent devant elles. Ce fardeau ne les empêche pas de laver, de moudre, et le mouvement de la mère sert à bercer doucement l'enfant. Elles ne les garantissent pas des rigueurs du vent, de la pluie, du soleil ou du froid, et ils n'ont d'autre berceau que la terre, ou tout au plus une pièce de drap. Aussitôt que l'enfant peut marcher, on lui fait porter des fardeaux proportionnés à sa force, et, dès l'âge de cinq ou six ans, on le conduit aux champs pour faire de l'herbe ou ramasser du bois. Plus tard, le père apprend à ses fils le labourage, l'usage de l'arc, de la flèche et du filet, la danse, et les autres exercices. La mère instruit ses filles à moudre, à filer le coton et le *pita*, et à tresser plusieurs sortes d'étoffes. Elles les habituent à se baigner souvent, jusqu'à deux ou trois fois par jour. Elles sont jalouses de l'honneur de leurs filles, et ne les laissent pas s'éloigner un seul instant de leur vue.

Les Indiens mènent une vie très-pénible, couchant sur la dure, la tête enveloppée d'une couverture de laine, et les pieds découverts. Ils n'ont d'autre table que la terre, ne se servent ni de nappes ni de serviettes, et leur principale nourriture est le maïs, ou blé des Indes; car, quoique la

chair du bœuf, celle du gibier et d'autres animaux des montagnes leur soient connues, ils n'en mangent que de petites quantités, et toujours avec leur *tortilla*, ou gâteau de maïs, qui est un gâteau mince, cuit sur un plat de terre, et sans autre assaisonnement qu'un peu de sel. Ils boivent de l'eau ou du *chicka*, breuvage extrait du maïs, du son, ou de différens fruits. Le *chicka* est une boisson douce, cependant il y en a aussi de fort. La liqueur que les Indiens préfèrent est l'eau-de-vie, qu'ils achètent en bouteilles, ou qu'ils font eux-mêmes dans leurs maisons avec du son ou du *panela*, espèce de sucre d'une qualité très-inférieure. Dans certains villages, une bouteille d'eau-de-vie se vend deux réaux, et dans d'autres quatre. Le gouvernement a toujours mis une taxe sur cette liqueur.

Quand ils font des visites, ils débitent de longues harangues pleines de répétitions, et leurs fils, lorsqu'ils les accompagnent dans ces occasions, observent le plus profond silence. Les Indiens sont de la plus grande fidélité pour garder un secret, et souffriraient la mort plutôt que de le trahir. Quand on leur adresse quelques questions, ils ne répondent jamais positivement, mais toujours sous la forme dubitative, et avec un *quizas si*, qui veut dire *peut-être*. L'occupation la plus générale des Indiens est l'agriculture. Plusieurs d'entr'eux travaillent aux mines; d'autres à leurs manufactures, encore bien grossières. Le gouvernement vient d'ordonner qu'il serait accordé en propre à chaque village une lieue de tour de terrain, pour familiariser la population avec les travaux des champs, et mettre chaque homme en état de labourer pour ses propres besoins.

Parmi les Indiens de la province de Guatimala et ceux de *Quesaltenago*, plusieurs possèdent de nombreux troupeaux de moutons. Ils font avec leur laine des étoffes de diverses espèces. La plus commune de ces étoffes est celle appelée *serga*, qui est un tissu de laine noire et blanche,

avec lequel ils s'habillent. Ils préparent une autre étoffe plus ordinaire, digne à peine du nom de drap, et qui sert à plusieurs usages. Le plus bas prix de ces étoffes est un réal le *vara*, ce qui fait à peu près une aune anglaise. Les Indiens fabriquent aussi un tissu de coton plus cher que les étoffes dont nous venons de parler, et qui sert de vêtement aux femmes indiennes, comme aux classes les moins riches du peuple des grandes villes.

Il n'est nullement vrai, malgré l'assertion de plusieurs écrivains, que les Indiens le cèdent aux Européens sous les rapports de la force physique et des facultés intellectuelles. En général, les indigènes du Nouveau-Monde ont été jugés beaucoup trop défavorablement. En ce qui concerne les avantages physiques, si les Indiens ne sont pas à comparer aux Européens, pour les beautés de convention des traits du visage, beaucoup d'entre eux les égalent ou les surpassent en force, et peuvent porter des fardeaux du poids de deux cents livres anglaises. On peut dire aussi qu'ils résistent aux maladies mieux que les Européens. L'organisation des Indiens est, sans nul doute, conforme à celle des Européens qui habitent l'Amérique, et, pour prouver que la nature les a doués de la même aptitude pour les arts et pour les sciences, il suffit de cette simple observation, que, parmi les indigènes qui se sont trouvés en contact avec la civilisation, et dont l'intelligence a été livrée à des maîtres capables de la bien diriger, plusieurs se sont fait remarquer par leurs connaissances en philosophie, en théologie, en jurisprudence, et dans les autres sciences à l'étude desquelles ils se sont livrés. Il n'y a pas long-tems que la mort a enlevé, dans la province de *Nicaragua*, un ecclésiastique indien, qui se nommait le docteur Ruiz, et qui était un homme d'un savoir peu commun. En général, les Indiens font de grands progrès dans toutes les études auxquelles ils s'adonnent; et la nature leur a surtout accordé

une grande facilité d'élocution. Ils ont été les premiers, en 1812, à prendre part à la guerre de l'indépendance; et, dans la première assemblée constituante de Guatimala, en 1823, siégeaient trois députés indiens, dont deux ecclésiastiques. Un autre Indien a été élu sénateur, et a siégé en cette qualité dans l'assemblée de la république, l'année même dont nous venons de parler. Il est probable que, dans les premières sessions, il y en aura encore un plus grand nombre.

Dans le tems du gouvernement espagnol, on rencontrait peu d'écoles à l'usage des Indiens; le petit nombre d'établissemens de ce genre n'avaient que des allocations mesquines, et l'on n'y apprenait qu'à lire et à écrire l'espagnol. Aujourd'hui, les écoles se multiplient, le meilleur esprit préside à leur établissement; et tous les efforts qu'on a faits pour y introduire la méthode lancastrienne ont eu un plein succès. (*New Monthly Magazine.*)

LETTRES DE CONSTANTINOPLE.

PREMIÈRE LETTRE.

Péra, 16 juillet 1825.

J'ai reçu ici un accueil très-franc et très-cordial des familles anglaises qui s'y trouvent. Elles ont eu le bon esprit de renoncer à ces formes réservées et sèches, à cette absurde et incommode étiquette, qui nous mettent à la gêne dans notre terre de liberté. Je loge chez M. C., dont je ne saurais trop me louer; c'est un homme fort instruit: il connaît les langues orientales, ce qui est assez rare parmi les Francs de Péra. J'ai dîné au palais d'Angleterre, chez M. Turner, notre chargé d'affaires. Il possède deux

choses également précieuses : une très-jolie femme et un fort beau jardin; j'y dîne de nouveau aujourd'hui avec quelques voyageurs anglais. Mais, parlons de Constantinople. Lady Montague dit qu'il a l'air d'une boutique de tabletterie, dont les petits meubles sont étalés avec ordre les uns au-dessous des autres; et, dans le fait, c'est assez l'impression que produit d'abord cette métropole, habitués, comme nous le sommes, à l'aspect de nos villes de briques et de mortier; mais l'œil se fait bientôt au style de ses charmantes constructions, dont, selon moi, rien ne surpasse l'élégance.

J'ai été voir hier passer le grand seigneur qui se rendait par eau à la mosquée; c'est un très-beau spectacle. Rien n'est plus magnifique, et en même tems aussi léger et d'aussi bon goût que son bateau; les pierreries qui le décorent sont éblouissantes. Quant au grand-seigneur lui-même, c'est un homme de bonne mine, d'environ quarante ans. Son visage n'a point cet aspect féroce qui caractérise en général la physionomie des Turcs, et qu'ils conservent, même dans leur sommeil. Le petit nombre de ceux dont la figure a une expression plus douce, ont été atteints et humanisés par la douleur.

Les Grecs paraissent faire, dans ce pays, le monopole de la gaîté. La leur est intarissable; les traitemens cruels et les injures journalières qu'on leur prodigue en ma présence, et qui font quelquefois bouillir mon sang, ne sauraient la réprimer. Il est pénible pour la fierté d'un Anglais de circuler dans les rues d'une ville dont les habitans le considèrent comme au-dessous de l'humanité, tandis qu'à son tour il ne les estime guère plus que des brutes. De ce côté de la mer, où il n'y a que des Grecs et des Francs qui soient autorisés à résider, je puis répliquer aux injures et aux malédictions que les Turcs m'adressent en passant, au risque de recevoir quelques coups; mais à

Constantinople, ce serait me condamner à une mort immédiate et certaine.

J'ai adopté l'usage, si utile et si raisonnable, d'aspirer, d'un côté de ma bouche la fumée du tabac, tandis que je m'amuse à considérer les ondulations qu'elle forme en sortant de l'autre côté : le fait est que j'ai préféré me soumettre à cet usage, plutôt que d'avoir l'embarras de refuser toujours les pipes que l'on m'offrait. Je vais, avec une pipe, boire, dans les cafés, du moka que l'on m'y sert sans crême ni sans sucre. Au fond, l'usage du tabac est dégagé ici de tout ce qui le rend désagréable ailleurs. Le tabac, dont on use à Constantinople, a le parfum d'une fleur ; il n'est point suivi des horreurs de cette dégoûtante salivation que provoque celui que l'on prend en Angleterre, et les fumeurs turcs, au lieu de boire sans modération, comme les nôtres, des liqueurs fermentées, ne prennent jamais que du café. On ne saurait nier qu'il ne soit assez agréable de s'asseoir sous un berceau formé par la vigne, avec une longue pipe, dont l'extrémité est d'ambre jaune, et, selon l'expression du poète, « de s'environner des élégantes ondulations de sa fumée. »

Il serait absurde de vous parler de tout ce que j'ai vu à Constantinople; car je n'y ai rien vu qui n'ait été précédemment décrit. Quant au caractère turc, je me contenterai d'observer qu'il est à la fois pire et meilleur que je ne l'imaginais.

M. C. a épousé une Grecque-Maniote qui pourrait dire comme la Sunamite : « Je suis noire, mais je suis belle. » Au teint près, qui est un peu trop brun, elle est charmante. Je ne suis pas étonné que les Anglais épousent des femmes grecques; car ici une beauté anglaise paraîtrait bien insipide. Dieu me garde, cependant, d'exciter le courroux de mes belles compatriotes en contestant leurs charmes, au risque d'être forcé, comme lord Byron, de

me condamner à un exil éternel. Mais, je l'avoue, si je devais me marier dans la Grèce, ce serait une de ces femmes que j'épouserais, quoiqu'elles ne portent pas de corset, et qu'en s'asseyant, elles posent leurs jambes et leurs pieds sur le sofa qui entoure l'appartement. Cette manière de s'asseoir est fort de mon goût, et convient à mon indolence naturelle. M. C. ne s'explique pas très-favorablement sur Odessa; mais n'importe, je ne suis pas abattu :

Whatever sky's above me
Her's a heart for every fate (1).

Lorsqu'on approche de Constantinople, et que l'on n'en est plus qu'à trois ou quatre milles de distance, l'on commence à sentir l'odeur du tabac qui s'en exhale : l'herbe de la prairie n'a pas un parfum plus agréable. Une autre excuse, pour l'usage de fumer que j'ai adopté, c'est qu'ici on le considère comme un préservatif contre la peste. Je suis arrivé précisément dans le moment où elle commençait; elle a déjà, dit-on, fait quelques ravages; mais, ni moi ni les autres Francs n'en sommes alarmés. J'attends un bon vent pour me rendre à Odessa, et par conséquent, je ne puis vous indiquer l'époque précise de mon départ.

DEUXIÈME LETTRE.

Péra, 26 juillet 1825.

Nous attendons toujours un vent favorable pour nous embarquer sur le Bosphore, et peut-être attendrons-nous encore pendant un mois, car les vents du nord règnent ordinairement jusqu'à cette époque. Je me félicite de ce retard, puisqu'il me donne le moyen d'examiner tout ce qui mérite ici d'être vu. J'ai été voir dernièrement un site

(1) Quel que soit mon destin, mon cœur y est préparé.

que plusieurs voyageurs considèrent comme le plus beau de la terre. C'est du haut d'une colline appelée Bougourlou, située en face de Constantinople, sur la rive asiatique du Bosphore, qu'on le découvre. De cette colline, vous pouvez contempler à la fois la mer de Marmara, le mont Olympe, les plaines d'Asie, Constantinople, et le Bosphore qui serpente à travers des jardins couverts d'une riche verdure, et, si j'ose parler ainsi, émaillés de kiosques et de palais qui sont peints des couleurs les plus vives et les plus variées. Avant de me rendre à cette colline, j'étais allé visiter un kiosque du grand-seigneur, situé sur le bord de la mer : c'est une de ces délicieuses retraites où Sa Hautesse va fumer ses pipes, et jouir en paix de la beauté du paysage et du sentiment de sa propre grandeur. Ce kiosque est environné, de tous côtés, d'un jardin semé des plus belles fleurs. La croisée de derrière s'ouvre sur un réservoir d'où jaillissent plusieurs jets d'eau.

Je partis de la colline, à cheval, avec des étriers à la turque, qui élevaient mes genoux à peu près à la hauteur de mon menton, et je fus voir ce cimetière fameux si bien décrit dans *Anastase* (1), et qui est tout hérissé de cyprès et de pierres tumulaires. Je me rendis ensuite dans un endroit nommé Senel-Batchki, où se trouve un réservoir d'eau douce dans une langue de terre qui s'avance dans le Bosphore. Des poissons dorés se jouent dans ce réservoir

(1) Note du Tr. L'auteur d'*Anastase* a fait, pour la Grèce moderne et les autres dépendances de l'empire ottoman, ce que l'abbé Barthélemy a fait, dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, pour la Grèce antique. Mais l'imitation est, selon nous, très-supérieure au modèle, par le mouvement et l'intérêt de la narration, et par la vivacité du coloris. Il existe en français une élégante traduction d'*Anastase*, bien différente de ces plates et infidèles versions, faites par des manœuvres littéraires, sous la direction de certains libraires, et dans lesquelles les productions des plus habiles écrivains de la Grande-Bretagne sont si étrangement travesties. S.

qu'alimente une fontaine. Sous les beaux arbres qui l'ombragent, étaient assis quelques Turcs qui fumaient et qui prenaient du café. Je descendis de cheval, et j'imitai leur exemple. L'un d'eux, déjà âgé, et d'un aspect vénérable, m'offrit du tabac de sa propre provision. J'accueillis sa politesse avec une profonde révérence ; tandis que lui me regardait en souriant, d'un air de condescendance, à peu près comme nous sourions à un joli épagneul, quand il paraît ronger avec plaisir un os que nous lui avons jeté.

De retour à la maison, j'appris que M. C. était allé passer un jour aux Iles. Vous ne savez pas ce que c'est que les Iles ; mais je vous l'apprendrai tout-à-l'heure. En conséquence, je me rendis seul au petit cimetière, qui est une promenade publique, comme le sont en général tous les lieux de sépulture. Lorsque j'y fus arrivé, je me couchai et je m'endormis. A mon réveil, il faisait presque nuit, et tout le monde s'en était allé. Mes yeux, en s'ouvrant, se fixèrent sur une pierre tumulaire, décorée, selon l'usage, d'un turban. Je la pris d'abord pour une figure humaine ; j'espérai qu'elle allait me parler, et j'éprouvai presque de l'effroi de l'immobilité avec laquelle elle semblait me considérer. Quand enfin je fus bien convaincu qu'elle n'avait rien à me dire, je me levai et je m'en fus.

Parlons maintenant des Iles, nommées aussi Iles des Princes. M. C. y a une maison de campagne, et j'y suis allé plusieurs fois. Elles sont situées dans la mer de Marmara, à l'entrée du Bosphore. Lord Byron dit quelque part, que c'est un paradis terrestre, et je partage son sentiment. L'entrée en est interdite aux Turcs, de manière que les Grecs s'y livrent, sans contrainte, à leur intarissable gaîté. En les voyant danser et chanter sous ces arbres, je me suis surpris désirant faire partie de ce troupeau d'esclaves avilis, mais joyeux. Chacune de ces îles est gardée par trois soldats turcs ; les autres Turcs, comme je viens de le dire, n'y sont pas

admis, attendu que leur présence y était jadis une occasion de fréquentes querelles; et, comme les Grecs y sont en majorité, ils se permettaient quelquefois de bâtonner les vrais croyans. A tout prendre, il valait mieux faire cette prohibition que de tuer en masse la population grecque; quoique ce dernier moyen de prévenir les querelles eût été plus expéditif et plus conforme aux habitudes des Turcs.

J'ai fait le tour, aujourd'hui, des murs de Constantinople, des vieux murs romains. Tout, dans cette promenade, m'avertissait du néant des prospérités humaines. Sur ma gauche, se trouvaient les vieux murs qui tombent en poussière parmi des bouquets d'arbres; à droite, ma route était bordée, pendant plusieurs milles, par des tombes turques qu'ombragent des cyprès. Ce qui ajoutait encore au caractère mélancolique de cette scène, c'est que de tous côtés j'apercevais des squelettes. Rassurez-vous, cependant : ce n'étaient pas des squelettes humains, mais seulement les restes d'un grand nombre de chevaux et de chiens, que d'autres chiens cherchaient à mettre à profit en les rongeant. Ces mêmes chiens ne tuent pas leurs semblables; ils se contentent d'utiliser ce qui autrement serait perdu; et, en cela, ils font bien. Mais nous, qui nous attribuons une raison supérieure, nous nous tuons les uns les autres, le plus souvent sans aucun profit, et nous serions choqués de voir un animal affamé se nourrir du bras d'un homme mort. Dans le cours de ma promenade, je vis les ruines de ce que mon guide appelait le *Sérail de Constantin* : cela a beaucoup plus l'air d'une caserne que d'un palais.

Il me semble que j'ai lu quelque part la description de « l'heureuse vallée; » je crois que c'est dans *Rasselas*. Je suis allé en voir une qui se trouve à quelques milles de Constantinople. Elle est parfaitement de niveau, ombragée par de beaux arbres et arrosée par une rivière limpide. Du haut des coteaux qui la dominent, elle offre un paysage

enchanteur, et qui m'a rappelé l'heureuse vallée. Elle a aussi un fort joli nom; on l'appelle « les Eaux douces. » Je m'y arrêtai quelque tems, je fumai ma pipe, je pris du café, et je regardai les pasteurs qui lavaient la toison de leurs brebis dans les eaux douces. Je suis enchanté des progrès que j'ai faits dans le bel art de fumer; aucun Turc ne pourrait maintenant surpasser les courbes gracieuses que je fais décrire aux émanations de ma pipe.

Je suis allé hier passer la soirée chez un négociant anglais qui a épousé une dame grecque; tandis que nous nous reposions, en fumant sur le sofa, un domestique entra avec des conserves, de l'eau et du café. La maîtresse du logis se leva aussitôt et offrit des conserves aux hommes qui daignèrent en manger; sa sœur présenta l'eau, et une troisième dame, le café. Aucun de nous ne débita ces phrases fastidieuses, tant répétées dans nos salons. « Permettez-moi, madame; je ne puis vous voir debout, » etc. Cela vous paraîtra sans doute bien barbare; mais peut-être cela est-il comme il convient que cela soit. Je termine ici, car, si je continuais, vous me taxeriez probablement d'être déjà à moitié Turc. Il est probable que je partirai demain dans la matinée.

TROISIÈME LETTRE.

Odessa, 26 août.

Après notre embarquement, nous sommes restés trois semaines dans le Bosphore, sans pouvoir en sortir, à cause des vents contraires. Pendant ce tems, j'ai fait connaissance avec le capitaine M., propriétaire d'un gros navire qui était près du nôtre. C'est un homme très-supérieur à la plupart des capitaines des bâtimens marchands, et il était de fort bonne société. Nous employions nos journées à concerter et à exécuter des excursions dans la campagne, à

pêcher dans le Bosphore, à aller à Constantinople dans un beau bateau à huit rames, et le soir nous passions le tems avec du punch et nos *tchibouks*. Qu'est-ce que des tchibouks? direz-vous. Les tchibouks sont des pipes. Vous gémiriez de me voir, à huit heures, lorsque le déjeûner est terminé, m'élancer sur ma pipe, comme un pêcheur endurci, quand le capitaine Gotham s'écrie *tchibouk*, *tchibouk*, et fumer de compagnie avec lui, pendant une grande partie de la matinée.

Un jour, vers les neuf heures, un Turc vint à bord de notre bâtiment avec un esclave grec. Nous lui offrîmes du vin; il désirait fort en boire; mais il n'osait pas le faire ouvertement, et il dit au Grec d'en goûter. Le Grec qui le comprit, déclara que c'était du rhum. Comme le prophète n'a point mis le rhum à l'*index*, la conscience du Turc fut à l'aise, et il but comme un chrétien. Nous rencontrâmes ensuite ce même Turc dans le village près duquel nous nous trouvions, et il nous régala de café et de melon d'eau. Pendant que nous étions dans le Bosphore, nous vîmes aussi un vieux Turc qui avait voyagé; il était allé jusqu'à Gibraltar. Il nous demanda si Bonaparte vivait encore; si l'Angleterre était aussi grande que Constantinople; et s'il était vrai qu'elle eût deux cents vaisseaux. Cet homme était cependant moins ignorant que la plupart de ses compatriotes; il savait l'Italien, et c'était dans cette langue qu'il m'adressait ces ingénieuses questions.

Je suis allé à un bal chez un des ambassadeurs européens; on m'a dit qu'un Turc, qui s'y trouvait également, enchanté de la bonne grâce des dames, avait demandé combien on leur donnait pour les faire danser. Mais une chose plus curieuse qu'un bal de Péra, c'est l'intérieur d'une maison turque. Les Francs ont bien rarement occasion d'en voir; mais cette bonne fortune m'était réservée. Notre bâtiment était à l'ancre, près d'une belle maison de campa-

gne, qui appartenait à un personnage considérable. Il vint un jour pour nous engager à venir le voir, quand cela pourrait nous être agréable; nous y fûmes le lendemain. Après avoir traversé un joli jardin, nous arrivâmes à la porte du kiosque, ou maison d'été; nous défîmes notre chaussure et nous entrâmes. Nous nous trouvâmes dans une grande salle d'environ quarante pieds carrés; elle avait des jours sur le jardin, et un sofa très-bas régnait tout autour. A quelques pieds de l'entrée, il y avait une fontaine de marbre. Le lambris était peint en blanc, et revêtu d'une espèce de treillage en bois de chêne.

Sur le sofa étaient assis trois Turcs qui, avec des cuillers de bois, mangeaient, dans la même écuelle, du riz bouilli. Ils nous engagèrent à partager leur repas, et sur notre refus, ils firent apporter pour nous des pipes et du café. Lorsqu'ils eurent fini de manger, ils lavèrent leurs mains dans des bassins d'argent qui leur furent présentés par des esclaves. Le maître de la maison m'invita à m'asseoir près de lui, et il m'offrit sa pipe, après en avoir essuyé l'extrémité avec sa pelisse; je ne pouvais refuser cet honneur, le plus grand qu'un Turc puisse vous faire. Il témoigna une grande curiosité pour tous les détails de ma toilette, et mes gants paraissaient surtout lui causer beaucoup de surprise.

Je ne vis jamais une aussi riche collection de pipes; quelques-unes étaient d'ambre, d'autres émaillées, et plusieurs enrichies de pierreries. Je crois que j'en changeai au moins huit fois, dans le cours de ma visite. Je me levai enfin pour m'en aller; on me pressa vivement de revenir; mais je ne pus pas le faire, attendu que, quelques heures après, nous mîmes à la voile. La propreté des Turcs est admirable, et c'est, selon moi, leur plus grande vertu. Un petit marchand en boutique est toujours très-proprement habillé, et souvent même beaucoup mieux qu'un gentilhomme anglais.

Quant à l'ignorance des Turcs elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et ils s'en glorifient. On m'a assuré qu'Ibrahim-Pacha, le fils de Mohammed-Ali, et le même qui commande maintenant l'armée égyptienne dans le Péloponèse, parlait fort bien italien; mais qu'il n'osait pas se servir de cette langue en présence de ses officiers, qui sont convaincus qu'un musulman ne pourrait, sans se dégrader, parler autrement qu'en turc ou en arabe.

(*London Magazine.*)

VUES PRISES A SAINTE-HÉLÈNE,

PAR M. ENNIS (1),

OFFICIER DANS LA MARINE BRITANNIQUE.

Le Dimanche 25 février de cette année (1825), à sept heures du matin, nous approchâmes de l'île de Sainte-Hélène. Cette île, célèbre par l'exil qu'y subit Napoléon, est située sous le 25° 55' de latitude australe, et par le 5° 45' de longitude occidentale. Elle se compose d'une masse de rochers brisés et informes, qui a environ sept lieues de tour, et dont la cime se cache en partie dans les nues. Cette île paraît être inaccessible, et, vue de la mer, il est impossible de rien voir de plus noir, de plus sombre et de plus affreux. J'ai lu les descriptions qu'on en a faites; j'ai vu des dessins qu'on en a tracés; mais les unes et les autres ne rendent qu'imparfaitement le sentiment d'épouvante et de tristesse qu'on éprouve en la contemplant. Elle sort

(1) Le lieutenant Ennis est le même qui faisait partie de l'expédition entreprise pour établir une nouvelle colonie dans l'Australie. Voyez notre 2e numéro.

brusquement du sein de l'Océan, et s'élève presqu'à pic jusqu'à la hauteur de quatre cent cinquante toises; de vastes ravins la divisent; des gorges profondes la sillonnent; et ses rochers, confusément entassés les uns sur les autres, n'offrent à leur surface aucun buisson, aucun arbrisseau, aucune trace de végétation. En voyant ce tableau de désordre et de stérilité, il est impossible de ne pas reconnaître dans cette île le produit d'une éruption volcanique. J'ajouterai que l'idée que j'en donne ici ne convient pas à tel ou tel point de la côte, mais à la circonférence toute entière.

A neuf heures, nous entrâmes dans la baie de Saint-James, et, après qu'on y eût jeté l'ancre, je me fis conduire à terre, et m'acheminai vers la ville du même nom. Elle est bâtie dans une vallée entourée de hauts rochers, dont les sommets avancent en saillie au-dessus des habitations, et semblent les menacer d'une destruction prochaine. On entre dans James-Town par un beau pont-levis et par une grosse porte, qu'on n'aperçoit bien que quand on est au-dedans des murs, à cause du roc qui, à l'extérieur, se projette en avant, et la cache en grande partie. Le premier objet qui frappe les regards, lorsqu'on a franchi cette porte, c'est une place carrée, qui est formée par l'église principale de la ville, le palais ou gouvernement, un jardin public, et quelques bâtimens, dont les uns sont des magasins, les autres des maisons particulières, et qui produit un effet très-agréable. La ville a environ un mille de longueur, et peut contenir à peu près deux cents maisons. Ces dernières sont bâties en pierre; mais leur toiture est en bois. Un ravin profond et étroit coupe Saint-James en deux portions, et concourt à la rendre propre et saine, en servant de réceptable à ses immondices, qui sont ensuite entraînées par les eaux qui y affluent. Trois jolis ponts, jetés sur ce ravin, entretiennent les communications entre les deux portions

de la ville. La principale rue part du nord de la place, et se compose de bâtimens destinés en partie au logement des employés civils de la Compagnie des Indes; à l'extrémité de cette rue, sont situées les casernes qu'occupent les officiers et les soldats de la garnison. Les rues et la place sont plantées d'un double rang de pruniers sauvages, qui, ayant aujourd'hui atteint leur pleine croissance, procurent à la ville beaucoup de fraîcheur et des fruits d'une saveur très-agréable. James-Town possède une école publique et quelques établissemens industriels, parmi lesquels il faut compter trois brasseries.

Je retrouvai ici une ancienne connaissance dans M. Thomas, l'un des plus respectables négocians de l'île, et je l'eus heureusement pour guide dans la course que je fis aux environs de la ville. Voulant profiter du peu de momens que je pouvais donner à Sainte-Hélène, pour y voir le tombeau de Napoléon, je témoignai mon désir à cet égard à M. Thomas, qui, sur-le-champ, fit apprêter des chevaux, et partit avec moi pour le lieu où ce tombeau est situé. Nous suivîmes d'abord un chemin tracé sur le flanc d'une colline, à l'est de la ville (Ruperts Hill), et qui nous conduisit, en un petit quart d'heure, à la jolie habitation des *Briars*, la première que Napoléon occupa, en arrivant dans l'île. Je fus curieux, par cette raison, d'en voir l'intérieur; nous descendîmes en conséquence de cheval, M. Thomas et moi, et nous nous mîmes à parcourir la maison et les jardins qui en dépendent. La maison est petite; mais elle s'agrandit à mes yeux par le souvenir de l'homme extraordinaire qui l'avait occupée, et ce ne fut pas sans un certain plaisir que je m'assis, pendant quelques minutes, sur un canapé sur lequel, me dit-on, il s'était souvent reposé. Cette habitation est la propriété de M. Balcombe, trésorier actuel du gouvernement à Sidney, dans

la Nouvelle-Hollande (1). Pressés par le tems, nous la quittâmes après avoir jeté sur elle un coup-d'œil rapide, et nous gagnâmes par une fort bonne route, le sommet d'une colline qu'on appelle *Alarm Ridge Hill*, située à une lieue de James-Town, et à trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Ce point élevé domine sur la ville, sur la baie et sur une portion considérable de l'île. On découvre de là Longwood, Deadwood, Flagstaff-Hill, Lagrange, la vallée d'Arno. L'île s'offre ici sous un aspect tout autre que celui sous lequel je l'avais d'abord aperçue. De ce point on voit bien encore des rochers escarpés et de profonds abîmes; mais on aperçoit aussi quelques fermes bien entretenues et différentes maisons de plaisance, qui appartiennent aux négocians de la ville, et qui sont éparses sur les collines d'alentour. Tout ce qui était susceptible de culture paraît avoir été ici mis à profit; des plantations qu'on a faites dans diverses parties de l'île se développent et y prospèrent; l'intérieur commence enfin à se couvrir d'herbes et de vergers; déjà, dans quelques endroits, les rochers se cachent sous des ombrages, et, dans d'autres, les collines et les vallées présentent des masses de verdure, où l'on voit paître des bœufs et quelques troupeaux de moutons.

Après avoir promené un moment nos regards sur ce spectacle agréable, nous passâmes de Alarm Ridge Hill à Huttsgate, lieu que l'on me dit avoir été habité par le général Bertrand, et où la route se partage en trois branches, dont l'une va se rendre au Pic-de-Diane (sommet d'une haute montagne), une autre à Plantation-House, demeure de l'ex-gouverneur Sir Hudson Lowe, et une troisième à Longwood, dernière habitation de l'illustre exilé dont

(1) Le même dont il est question dans le *Mémorial* de Sainte-Hélène.

nous allions visiter la sépulture. A Huttsgate, nous quittâmes nos chevaux, et nous descendîmes, par un sentier tortueux, jusqu'au fond d'un petit vallon. C'est là qu'est situé le tombeau objet de notre curiosité. Ce tombeau ne présente en lui-même rien de remarquable; c'est un simple carreau de marbre, sans ornement et sans inscription; mais cette simplicité même a quelque chose qui en impose, et qui augmente l'émotion avec laquelle on approche de cette sépulture. Le site où elle se trouve a été heureusement choisi. Tout y respire le calme et la solitude. Le vallon est fermé de tous côtés par des collines, dont quelques-unes s'élèvent presqu'à pic, et qui, comme le vallon même, ont leur surface couverte d'une épaisse verdure. Il règne dans ce vallon une température très-égale. La végétation y est extraordinairement active, et on y voit constamment fleurir une foule d'arbustes et d'arbrisseaux, tels que le séringat, le rosier, le myrte, le jasmin, le géranium, le magnolier, et d'autres. A quelques pas du monument, est une source vive, d'où jaillit une eau qui coule dans un bassin grossièrement taillé dans le roc. Deux saules pleureurs ombragent le tombeau, et tout autour croissent des fleurs que quelques habitans de l'île entretiennent. Il est impossible de ne pas être profondément ému à la vue de ce simple monument, qui rappelle de si grands souvenirs et une destinée si extraordinaire (1).

Malheureusement à peine avais-je eu le tems de le contempler, qu'il fallut m'en éloigner; ce ne fut pas toutefois sans emporter quelques boutures que je détachai des saules pleureurs et des géranium qui touchent immédiatement la tombe, et que j'ai réussi depuis à faire croître en Angleterre. Je dis alors adieu à Napoléon et à sa dernière demeure, et je

(1) Voyez la traduction des beaux vers inspirés à un voyageur anglais par la tombe de Napoléon, dans le 3e numéro de la *Revue Britannique.*

repris avec mon guide le sentier qui devait nous conduire hors du vallon. La *Résolution* devant mettre à la voile ce même soir, et le jour étant déjà fort avancé, je dus abandonner le projet que j'avais formé de visiter aussi Longwood, habitation à jamais illustrée par le séjour que l'illustre captif y a fait, et je me hâtai de retourner avec M. Thomas à James-Town, où j'eus encore le tems de partager un repas avec lui, avant que le signal du départ ne fût donné. On me fit remarquer chez mon hôte une glace de cristal de fort grande dimension, qui avait appartenu à l'ex-empereur; elle était d'une seule pièce, et avait quatre-vingts pouces de haut sur soixante de large. Le cadre dans lequel elle est enchâssée, est noir et sans dorure ou ornement quelconque. On me montra aussi, comme objets curieux, des cordons de sonnette qui avaient servi au même personnage; ils étaient de soie et dorés. Tous les meubles de Longwood sont aujourd'hui dispersés dans les plus riches maisons de James-Town. Leurs propriétaires actuels les ont acquis à l'envi l'un de l'autre, et le prix qu'on y attache ne fait que s'accroître avec le tems.

Voici quelques renseignemens sur l'île, que je me suis procurés pendant le séjour de quelques heures que j'y ai fait.

Le climat est tempéré, et j'ai de la peine à croire qu'il ne soit pas sain; car à James-Town, le thermomètre n'est jamais au dessus de 79 degrés (de Fahrenheit), ni au dessous de 71. A Longwood, il ne s'élève qu'à 72°, et il descend jusqu'à 66. Le terme moyen de la température à James-Town, est de 74°; l'air y est, d'ailleurs, constamment rafraîchi par la brise de mer. Les orages sont rares à Sainte-Hélène; la foudre et les éclairs y sont à peine connus. Quoique cette île soit, comme nous l'avons dit, d'origine volcanique, ce qui est prouvé par la disposition de ses parties et par l'absence de tout roc primitif, il n'y a

pas eu d'éruption, et il ne s'y est pas fait sentir de tremblement de terre, depuis qu'elle est découverte. L'inconvénient dont les habitans ont le plus à souffrir, est le défaut de pluie. La sécheresse y a duré quelquefois pendant trois années consécutives, et y a flétri alors toute espèce de végétation; mais ces cas sont fort rares, et communément la sécheresse n'y est que de quelques mois.

L'agriculture de cette île est à peu près nulle, ce qui tient, en partie, à la nature même du sol, qui, étant inégal et rocailleux, ne permet pas l'usage de la charrue, et, en partie, dit-on, à la cupidité mal entendue des fermiers, qui, plutôt que de réduire le prix des grains, les laissent sécher sur pied. Par suite de l'extrême cherté des denrées, peu de bâtimens, si l'on excepte ceux de la Compagnie des Indes, viennent s'approvisionner dans ce port; d'où il résulte que le commerce n'y a guère d'activité. Dans le cours du mois de février, il est passé vingt-neuf bâtimens devant Sainte-Hélène, sans qu'aucun d'eux y ait relâché, ou ait eu une communication quelconque avec ses habitans.

La population de Sainte-Hélène s'élève à plus de cinq mille ames; savoir: blancs, huit cent soixante-dix, dont cent soixante hommes, deux cent soixante-dix femmes, deux cents enfans mâles et deux cent quarante filles; noirs, treize cent soixante, dont quatre cents hommes, trois cent vingt femmes, trois cent dix garçons et trois cent trente filles.

On y compte, en outre, quatre-vingt-dix-huit noirs esclaves de la Compagnie, cinq cents noirs libres, trois cents Chinois, douze Lascars, ce qui fait neuf cent dix, en tout trois mille cent quarante, auxquels il faut ajouter environ deux mille individus pour les troupes de la garnison et leurs familles, et l'on a ainsi un total de cinq mille cent quarante ames.

Les ressources de l'île, en bestiaux, se composent d'environ trois mille bœufs et vaches, et cinq mille moutons,

chèvres et porcs, quelques chevaux, et des ânes. On y élève beaucoup de pigeons et de volailles.

Sainte-Hélène est fortifiée par d'excellens ouvrages, lesquels sont entretenus avec beaucoup de soin. La ville est défendue au couchant par un fossé et par un rempart, et au levant par les hauteurs de Munden et de Rupert, et par les batteries de Banks. Toute la baie est également munie de batteries, enfin sur toute la côte il n'y a pas un seul point attaquable qui ne soit fortifié par l'art; pas une seule brèche où l'on ne voie au dehors percer un canon. Nul doute qu'après Gibraltar, cette place ne soit la plus forte de toutes celles de l'empire britannique, et peut-être même ses roches inaccessibles et ses ressources intérieures en rendraient-elles la conquête encore plus difficile.

Satisfait de m'être procuré ces divers renseignemens, et d'avoir vu le tombeau que je viens de décrire, il ne me restait plus qu'à prendre congé de mon hôte, et à rejoindre ma frégate qui s'apprêtait à mettre à la voile; ce que je fis sans retard. Elle appareilla sur les sept heures du soir; aidée d'un vent propice, elle sortit du port, et nous continuâmes notre route pour l'Europe.

Le 5 mars suivant, nous nous trouvâmes devant l'île de l'Ascension, qui est située sous le 7° 54' de latitude australe, et le 14° 16' de longitude occidentale. Cette île, qui s'élève moins haut que celle de Sainte-Hélène, est, comme elle, d'origine volcanique; elle est nue, stérile et presqu'inaccessible; on n'y trouve pas d'eau douce, et elle n'offre d'autre ressource, en fait de vivres, que des tortues qu'on pêche sur ses côtes. Pendant la captivité de Napoléon, on y avait mis une corvette en station.

(*Monthly Magazine.*)

MÉLANGES.

ANECDOTES SUR L'EMPEREUR ALEXANDRE.

J'ÉTAIS à Aix-la-Chapelle à l'époque du congrès, écrit un correspondant de l'*Examiner;* l'empereur Alexandre se promenait souvent de grand matin dans les environs de cette ville. Je le rencontrai un jour, de très-bonne heure, dans le joli bois appelé *bois Pauline*, promenade favorite de la princesse Pauline Borghèse, sœur de Napoléon, lorsqu'elle venait prendre les eaux. Il était vêtu en simple frac de couleur bleue. Après m'avoir souhaité le bonjour en m'abordant, il me demanda si je pouvais lui dire le nom du propriétaire d'un grand bâtiment neuf peu éloigné du bois qu'il m'indiqua avec sa canne. Je satisfis sa curiosité en lui apprenant que c'était une filature de laine, et que le propriétaire, que je connaissais, s'appelait M. Ludwig. Il me demanda alors s'il lui serait possible de voir cet établissement, en ajoutant qu'il était aide-de-camp de l'empereur de Russie. J'offris de l'y conduire, et il accepta avec empressement ma proposition. Comme nous approchions du bâtiment, nous fûmes rencontrés par M. Ludwig, à qui je demandai la permission de voir sa fabrique, pour l'étranger qui m'accompagnait. M. Ludwig, qui savait aussi bien que moi que cet étranger était l'empereur Alexandre, respecta son *incognito*, et le conduisit à sa filature, dont il lui fit voir successivement tous les ateliers, ce qui prit environ une couple d'heures. L'empereur accepta ensuite chez M. Ludwig un déjeûner, qui se composa simplement de café, de pain et de beurre. La pièce dans laquelle ce déjeûner fut servi, était tapissée de gravures qui représentaient divers exploits de Napoléon, et dans l'une d'elles

était figurée son entrevue avec Alexandre sur le Niémen. Celle-ci fixa particulièrement l'attention de l'empereur. Après l'avoir considérée pendant quelques momens, il dit : « C'est vrai, c'est vrai ; mais pourquoi n'en fit-il pas autant en 1815, sur la Loire, au lieu d'aller se livrer aux Anglais? Il le pouvait, et, s'il l'avait fait, il serait peut-être encore empereur des Français. — Mais, observa M. Ludwig, la maison de Bourbon ? — La maison de Bourbon! répondit vivement l'empereur ; oui, vous avez raison, c'était alors un obstacle ; mais il l'aurait pu en 1814, quand les Bourbons n'étaient encore pour rien dans la guerre. »

Lorsque l'empereur prit congé de M. Ludwig, il le remercia poliment de l'accueil qu'il en avait reçu, et, en traversant une cour pour se retirer, il fut rencontré par une douzaine d'ouvriers qui le reconnurent et le saluèrent à trois reprises, par les cris de *vive l'empereur!* Alexandre parut un peu surpris de ces acclamations, et s'y déroba précipitamment, comme un homme pressé par le tems. Mais, deux heures après, il vint à la fabrique un officier chargé d'une lettre de l'empereur, pour M. Ludwig, laquelle était accompagnée d'une superbe bague pour lui, et de cent ducats à distribuer parmi ses ouvriers.

Alexandre vivait à Aix-la-Chapelle d'une manière très-simple et n'avait près de lui qu'une suite peu nombreuse. Il faisait ses visites dans une voiture de louage, et il avait pour cocher un ivrogne qui le menait toujours du train le plus rapide. Il lui parvint plusieurs fois des plaintes contre ce cocher, et l'empereur lui avait, en conséquence, recommandé de mener désormais plus sagement. Ce cocher, en le conduisant une fois par la rue St.-Aldebert, fit verser un cabriolet. L'empereur, outré de colère, s'élança hors de sa voiture, arracha lui-même cet homme de dessus son siége, et l'obligea de s'en retourner chez lui à pied.

Un jour, ayant rencontré le roi de Prusse dans une rue étroite de cette ville, où deux voitures ne pouvaient passer de front, Alexandre descendit promptement de voiture, et s'avançant vers celle où était le roi, il lui dit : « Allons, mon frère, laissons faire les cochers; » et, ayant pris le bras du roi, qui s'était, de son côté, empressé de descendre, les deux princes s'en allèrent à pied, au grand amusement des assistans.

Dans une autre occasion, l'empereur Alexandre, s'étant égaré dans les rues d'Aix-la-Chapelle, s'approcha de l'échoppe d'une marchande de pommes, et lui demanda si elle pouvait lui dire où demeurait l'empereur Alexandre. « Eh! me croyez-vous aussi simple que vous autres Russes? lui répondit-elle. Vous êtes l'empereur vous-même, et vous devez savoir mieux qu'un autre où vous demeurez. »

(*Examiner.*)

ANECDOTE SUR LES FUNÉRAILLES DE SHÉRIDAN.

On ne sait pas pourquoi M. Moore, en rendant compte de l'enterrement de Shéridan, dans les mémoires (1) qu'il vient de publier sur cet homme célèbre, a passé sous silence une des circonstances les plus remarquables et les plus douloureuses de ses funérailles, circonstance trop généralement connue pour qu'il ait pu l'ignorer. Lorsque les personnes qui se proposaient de rendre les honneurs funèbres aux restes mortels de Shéridan furent rassemblées, et que l'on fut sur le point de soulever le cercueil pour le placer sur le corbillard, un homme fort bien mis, qui paraissait profondément attristé, entra dans la pièce où se trouvait cette réunion, composée de l'élite des trois royaumes;

(1) Voyez le compte qui a été rendu de ces *Mémoires* dans le numéro 5 de notre recueil.

s'avança ensuite vers le cercueil, et demanda pour grâce singulière qu'il lui fût permis de fixer, pour un dernier moment, ses regards sur les traits de son malheureux ami. Cette grâce fut accordée à ses vives instances; l'on dévissa (1) le dessus du cercueil, et le visage de Shéridan fut mis à découvert. Mais, quelle fut la surprise et l'horreur des assistans, lorsque l'individu en question sortit de sa poche un mandat de prise-de-corps, obtenu pour dettes contre Shéridan, et que, muni de cet instrument légal, il saisit le cadavre. M. Canning et lord Sydmouth, qui étaient au nombre des personnages réunis autour du cercueil, se retirèrent avec l'officier de justice et soldèrent de leurs deniers la dette en question, qui s'élevait à environ 500 liv. st. (12,500 fr.) (*Examiner.*)

ESQUISSE DU CARACTÈRE ANGLAIS, ÉCOSSAIS ET IRLANDAIS (2).

S'IL fallait donner, en peu de mots, l'explication du caractère des trois nations différentes dont l'assemblage compose la population des trois royaumes, d'après les causes qui semblent avoir une influence immédiate sur la direction générale de leurs actions, on pourrait dire que l'Anglais est guidé par l'habitude, l'Écossais par la réflexion et l'impulsion, tandis que l'Irlandais se laisse entraîner par la seule impulsion.

(1) NOTE DU TR. En Angleterre les cercueils sont vissés et non pas cloués, afin de ménager la douleur des familles que le bruit des coups de marteaux ne pourrait qu'augmenter.

(2) NOTE DU TR. Le journal anglais d'après lequel nous avons reproduit cette peinture vive et animée du caractère des peuples de la Grande-Bretagne, l'a lui-même empruntée d'un ouvrage de M. Mudie, intitulé : *Attic fragments of characters, customs, opinions and scenes.* London, 1825.

Comparativement aux deux autres, l'Anglais est froid, silencieux, repoussant dans ses manières; le chemin de son cœur est long et pénible, et rarement parvient-on jusqu'à son amitié. Si vous obtenez d'être admis chez lui, faveur qui ne vous est accordée qu'avec toutes les précautions imaginables, vous trouverez de la politesse, mais jamais de la cordialité; sa figure, plutôt que son cœur, vous dira que vous êtes le bien-venu. C'est un usage auquel il consent à se soumettre d'assez bonne grâce, sans qu'il paraisse ni avoir désiré votre visite, ni en éprouver le moindre contentement; jamais il ne vous demandera de la prolonger, ni ne vous pressera de goûter les mets qui pourraient être servis devant lui. Sa conversation roulera sur les affaires et sur des sujets communs et rebattus, tels que le gouvernement, les nouvelles du jour, la pluie et le beau tems; mais ne croyez pas qu'il cherche le moins du monde à deviner la corde qu'il pourrait faire vibrer agréablement à votre oreille : il est vrai qu'il ne daignera pas plus vous indiquer celle qu'il entendrait résonner avec plaisir. Enfin, s'il lui arrive d'exercer l'hospitalité, à la façon des héros d'Homère, on dirait qu'il n'a qu'une chose en vue; c'est le moment où il congédiera son hôte, et accompagnera de ses vœux son heureux départ.

L'Anglais aime à se vanter de son pays, en même tems qu'il murmure contre les lois qui le régissent. Son refrain continuel est, que lui, l'état, ses concitoyens, courent à leur ruine, et cependant il se complaît dans l'énumération de leurs immenses richesses. Écoutez ses plaintes : il est réduit à la mendicité, il va mourir de faim; mais regardez sa maison, c'est un palais, et, pour lui, il étouffe dans son embonpoint. S'il remplit tous ses devoirs envers sa famille; s'il est doux et poli envers ses domestiques; c'est moins par affection et par bonté de cœur, que parce qu'ils sont *ses* domestiques et *sa* famille. En toutes choses, on retrouve

sans cesse l'égoïsme, le *moi* éternel, quoiqu'on ne puisse lui reprocher cette vanité ridicule, et si fréquente ailleurs, qui consiste à se glorifier de ses talens, de ses richesses et de ses parens. L'orgueil anglais n'est pas un orgueil de famille, de talens ou de fortune; dans ce pays, on est fier d'être soi-même, d'être né sur le sol anglais, de pouvoir fournir sa carrière sans secours étrangers. Après cela, on est indifférent à toute espèce de connaissance ou de savoir qui n'a pas pour but principal l'accroissement des capitaux, et, si l'on parvient à guider heureusement sa barque, on s'inquiète fort peu que le reste du monde surnage et s'enfonce dans les flots.

Mais quelque froideur que répandent dans son commerce l'égoïsme et l'indépendance personnelle, au moyen de laquelle il rapporte tout à lui-même, ce triste défaut n'est pas sans compensation. Jamais un Anglais ne cherchera à s'immiscer dans vos secrets; aussi, dans votre prospérité, vous n'éprouverez pas avec lui cette douce jouissance que le cœur ressent de rendre un ami témoin de notre bonheur, de même que si la fortune vous abandonne, vous n'aurez pas à gémir sur sa désertion, ni à regretter d'avoir été trompé dans votre attente. Comme il ne sait pas aimer avec ardeur, sa haine n'a pas d'amertume. La même qualité qui le rend indifférent à votre bonne opinion, lui fait trouver peu de plaisir dans la vengeance. Il serait incapable de digérer le moindre affront fait à sa qualité d'homme; mais personne sur la terre n'est susceptible de supporter avec plus d'impassibilité la perte de son bien, et de moins garder rancune à ceux qui en auraient été la cause, soit par fraude, soit involontairement.

C'est une conséquence naturelle de son caractère, que cette franchise et cette loyauté qu'il apporte dans toutes ses querelles. S'il se sent pressé par son adversaire, il ne cherchera pas à lui échapper par un jeu de mots, comme

l'Ecossais, ni à l'intimider par de belles paroles, ainsi que l'habitant de l'Hibernie. Si, au contraire, il a l'avantage, et qu'il lui arrive de le trouver en défaut, il regardera comme indigne de lui de faire usage de toutes ses ressources. Ce qu'il demande, c'est un champ égal; il s'y présente avec hardiesse, offre beau jeu à son antagoniste, et combat avec la vigueur d'un lion. Est-il vaincu, il se rend de bonne grâce; et, de même qu'il ne se regarde pas comme humilié par une honorable défaite, de même il n'a aucune arrogance lorsqu'il a remporté la victoire.

Voilà sur quoi repose cette sincérité parfaite qui, en exposant continuellement les Anglais à être dupes des impostures qu'un étranger découvrirait sans la moindre peine, fait de leur pays un véritable Potose pour les charlatans de toutes les couleurs, et les rend en même tems, les hommes du monde les plus sûrs dans les affaires et les relations commerciales. Sans doute, guidés comme ils le sont par l'intérêt personnel, ils paraîtront difficiles et tenaces dans la conclusion d'un marché; mais une fois qu'ils ont donné leur parole, il n'est personne qui l'observe plus religieusement, et aucune considération ne peut les déterminer à y manquer.

Les succès qu'ils obtiennent dans le commerce, la supériorité dont ils font preuve dans les arts mécaniques, s'expliquent facilement par cette attention concentrée qu'ils portent sur la profession qu'ils ont embrassée, comme sur eux-mêmes. Quelque chose qu'un Anglais entreprenne, il a à cœur de la connaître parfaitement, non pas tant pour en retirer de grands bénéfices que pour l'exécuter de la meilleure manière possible. C'est pourquoi la parole d'un négociant et le travail d'un ouvrier de cette nation présentent plus de garanties que n'en offriraient ceux des individus des mêmes classes, dans toute autre partie du monde.

On le retrouve encore le même dans ses plaisirs ; toujours soumis à l'empire de l'habitude. Il fréquente le même café, s'assied à la même place, boit la même sorte de liqueur, lit les mêmes journaux ; ce n'est pas que toutes ces choses soient les meilleures dans leur genre ; mais il y est accoutumé. Cette singularité se fait remarquer d'une manière plus frappante encore dans ses opinions politiques. Ce serait une erreur de penser qu'il y est attaché par la conviction intime de leur justesse, ou parce qu'elles sont une conséquence rigoureuse des principes constitutionnels ; elles ont été inculquées dans son esprit dès l'enfance, et un motif aussi plausible lui suffit pour les conserver tant qu'il vivra. Semblable à cet homme qui, la première fois qu'on lui présenta une asperge, la mordit par le mauvais bout, et voulut depuis toujours faire de même, s'il avait eu le malheur de tomber dans une pareille méprise, il voudrait, jusqu'à la fin de ses jours, manger l'asperge de la même façon, uniquement pour ne pas se montrer inconséquent.

Enfin, l'Anglais est, dans toutes les circonstances de la vie, un être d'habitude et de formes, soumis passivement aux lois et aux coutumes qui ont été établies, disciple du tems plutôt que de la raison, plein de sincérité, d'honnêteté, mais opiniâtre dans ses opinions, et remarquable surtout par son tempérament flegmatique.

L'Ecossais en diffère essentiellement ; il serait difficile de dire s'il lui est préférable. Bien loin de se tenir à l'écart, de vivre indépendant des autres, et de trouver son plus grand bonheur à se concentrer en lui-même, ainsi que le pratique l'Anglais, sa curiosité inquiète le porte sans cesse à examiner chaque personne et chaque chose qui s'offrent à ses yeux ; l'entraînement de sa passion décide ensuite de son amour ou de sa haine à leur égard.

La recommandation la plus légère lui suffit pour ouvrir sa maison à un étranger ; si sa table n'est pas toujours

aussi splendidement servie qu'en Angleterre, on est sûr au moins que son accueil sera plus cordial. Mais il va disputer avec son hôte, le contredire, l'entretenir de sa personne et de ses affaires dans les plus grands détails, l'accabler, à son tour, de questions, et lui témoigner en même tems tant d'attentions, lui prodiguer tant de soins, qu'on est tenté de pardonner une curiosité aussi impertinente en faveur de sa politesse.

Le caractère observateur et passionné qui distingue l'habitant septentrional de la Grande-Bretagne, répand dans sa société plus d'agrément qu'on n'en trouve d'ordinaire dans celle de ses concitoyens du midi, mais elle ne présente pas la même sécurité. Non content d'analyser vos opinions en votre présence, il soumet votre caractère à la même opération aussitôt que vous l'avez quitté; et, comme la réflexion tend à le rendre aussi précautionné dans ses rapports ultérieurs qu'il avait paru enthousiaste au premier abord, on peut compter que la moindre remarque défavorable qu'il aura faite, au sujet de votre caractère ou de votre fortune, aura été scrupuleusement notée et enregistrée. Aussi longtems que la fortune vous sourit, vous ne rencontrerez nulle part un homme qui soit plus disposé à vous être utile, qui vous serve plus efficacement; êtes-vous dans le malheur, il prend aussitôt congé de vous, et vous laisse sans cérémonie.

Si on n'a pas à lui reprocher l'apathie commune aux Anglais, on n'a pas également à louer en lui la sincérité, qualité si recommandable chez ces derniers. Il y a moins de lucidité dans les conceptions politiques de ceux-ci, moins de profondeur dans leurs doctrines que dans les siennes; mais il ne sait pas, comme eux s'élever dans la pratique à une aussi noble indépendance.

Quelque étranges que soient les particularités qui séparent les individus de ces deux peuples, celles qu'on observe

chez les Irlandais sont encore beaucoup plus frappantes. On a vu des Anglais être pris pour des Écossais, et des Écossais pour des Anglais. Jamais un Irlandais ne donnera lieu à semblable méprise : il ne ressemble à rien autre chose qu'à lui-même. Si le hasard vous le fait rencontrer, il est à l'instant votre ami; il n'est pas d'admiration qu'il n'éprouve pour votre personne, et vous en entendrez sortir de sa bouche l'expression brûlante, à travers toute l'exagération de son langage passionné et hyperbolique. Mais qu'une autre idée, quelle qu'elle soit, vienne effleurer son esprit, tout change de face : il est devenu votre plus cruel ennemi; il partagera avec vous sa dernière pomme de terre, et avant que vous ne l'ayez mangée, peut-être aura-t-il déjà enfoncé dans votre gorge le couteau qui avait servi à la partager.

Avez-vous envie de l'employer? il est capable de tout, possède toutes les connaissances, peut tout faire; son ame, sa vie, son bien, tout est à votre disposition. Si vous le mettez réellement à l'épreuve, il fera à peine la moitié de ce qu'il a promis. Néanmoins, il met tant de naïveté dans toutes ses actions, que, malgré l'expérience, vous pourrez difficilement vous abstenir d'avoir recours à lui une seconde fois.

Comme les autres, il a son genre d'égoïsme qui se fait d'autant plus remarquer, que l'amitié et le dévouement sont le thème de chacun de ses discours. Il y a encore ici un nouveau point de divergence entre lui et les Anglais et les Écossais. Son amitié n'est pas franche et ouverte comme celle des premiers; calme et mesurée, de même que chez les seconds : c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'égoïsme de la passion, le besoin d'une bienveillance immédiate, sans aucun retour sur le passé, sans calcul pour l'avenir; il est victime, il est esclave de son entrainement. Voilà le seul principe qui guide l'Irlandais; et c'est à cela qu'il sacrifie amitié, honneur, patrie, succès dans le monde, tout enfin.

Quand il vous jure un attachement éternel, vous ne devez pas mettre en doute sa sincérité; car, si vous aviez la faculté de rendre durables les motifs qui, à ce moment, déterminent sa volonté, jamais il ne trahirait la parole qu'il a donnée; mais les tyrans de son ame lui impriment une nouvelle direction; il faut, malgré lui, qu'il obéisse.

Gai, brillant, agréable dans ses manières, n'étant pas entravé, comme l'Anglais, par des formes dont l'observation devient chaque jour plus rigoureuse, ni arrêté, comme l'Écossais, par des principes auxquels on s'attache de plus en plus, il semblerait qu'il a à sa disposition plus de chances de réussite dans le monde, que ses deux compatriotes; cependant, il n'en est rien. Privé de la sincérité solide de l'un, et de la prudence calculatrice de l'autre, portant en outre ses vues à des hauteurs où il ne peut atteindre, il est exposé à des chutes continuelles. D'ailleurs, l'ambition n'occupe pas long-tems son esprit; elle en sort pour faire place à d'autres passions.

L'Anglais marche droit vers son but; l'Écossais fait çà et là quelques détours, lorsqu'il a reconnu qu'ils peuvent raccourcir son chemin ou faciliter la montée; l'Irlandais vole tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se renverse avec fracas, et souvent termine sa course au point où il l'a commencée. Pour ce qui regarde les facultés intellectuelles, le premier est persévérant, mais tardif; le second a plus de variété, plus d'intensité dans l'esprit, quoiqu'il ne sache pas se fixer aussi opiniâtrément sur un même sujet; quant au dernier, c'est la légèreté du vent; mais aussi, c'est le même vide. Un Anglais qui a du pouvoir est, en général, hautain, froid et réservé; la confiance qu'il a en lui-même l'empêche de compter sur la faveur ou sur l'assistance des autres hommes. Un Écossais, dans une position aussi favorable, n'en est que plus disposé à l'intrigue; et, dans le seul but de satisfaire à la gloriole d'obliger ses parens, il

aura recours à des moyens qu'un Anglais regarderait comme indignes de lui. L'Irlandais oubliera ses intérêts pour sa vanité ; quiconque saura flatter ses passions est assuré d'en faire sa dupe.

En Écosse, un homme est banni pour avoir commis un grand crime ; en Angleterre, pour un crime plus léger ; en Irlande, moralement parlant, pour la moindre faute. Il résulte de là que, dans la Nouvelle-Galles du Sud, un Irlandais peut devenir un excellent homme ; un Anglais, un homme passable ; tandis que l'Écossais y restera toujours un détestable scélérat.

Telles sont les rapides esquisses du caractère des trois peuples dont se compose la Grande-Bretagne.

(*Lit. Gaz.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

ASTRONOMIE.

Comètes de 1825. — Un des hommes les plus éclairés de l'antiquité, qui avait su affranchir son esprit des rêveries platoniciennes dont se composait à peu près toute la philosophie de Cicéron ; celui de tous les anciens qui a le plus d'analogie avec cette succession de beaux génies qui commencent à Montaigne et à Bâcon, et dont les philosophes français du dix-huitième siècle et ceux de l'école écossaise ont recueilli et agrandi l'héritage ; Sénèque disait, dans une de ses productions les plus remarquables, qu'un jour viendrait où la nature et la grandeur des comètes seraient con-

nues ainsi que les routes qu'elles suivent; routes si différentes des orbites décrits par les planètes. « Alors, ajoutait-il, la postérité s'étonnera de l'ignorance des âges précédens sur des matières qui lui paraîtront si simples et si faciles. »

C'est surtout en 1825, que les conjectures de Sénèque se sont vérifiées; cinq comètes ont été observées dans les différens observatoires de l'Europe, non pas probablement parce que ces astres vagabonds étaient plus communs cette année que de coutume; mais par suite de la perfection des instrumens d'astronomie, et de l'attention plus suivie avec laquelle on observe les phénomènes célestes. La première de ces comètes a été aperçue à Marseille, le 19 mai dernier; la seconde à Nîmes, le 15 juillet; la troisième à Florence, le 9 août; la quatrième, près de Londres, le 19 septembre; la cinquième à Florence, le 7 novembre. On parle en outre d'une sixième qui a paru dans le cours de la même année dans l'hémisphère austral, et qui est, dit-on, la plus grande que l'on ait vue depuis celle de 1682 ou de 1759. Elle devint visible en septembre dernier. Dans le principe, sa queue avait peu d'éclat, mais bientôt elle prit un aspect très-brillant, et elle étendait au loin dans le ciel ses jets lumineux, à mesure que l'astre qu'elle accompagnait s'approchait davantage de la terre.

MAGNÉTISME.

Le professeur Barlow, dans le cours des expériences dont il vient de s'occuper, sur le magnétisme, a observé que la puissance magnétique peut se communiquer par un mouvement de rotation. S'étant procuré diverses plaques circulaires en fonte de fer, en cuivre, en zinc et autres métaux, et les ayant mises rapidement en rotation, il s'est aperçu que ces métaux exerçaient, sur l'aiguille aimantée, une action plus ou moins sensible, de manière à la détourner de sa véritable position; mais que la plaque de fer,

comme on a dû le penser, exerçait cette action avec plus d'énergie que les autres métaux. Pour démontrer ensuite que le cuivre, ainsi que l'airain, jouissent d'une certaine force magnétique, M. Barlow, après avoir complètement neutralisé, par des moyens à lui, l'aiguille magnétique, a appliqué l'extrémité d'une règle de cuivre, contre l'extrémité de l'aiguille aimantée, et alors la force d'attraction que possède l'instrument de cuivre, a suffi pour tirer l'aiguille de plusieurs degrés, en dehors de sa position. En retirant la règle de cuivre, de manière à faire osciller l'aiguille, et en l'y appliquant de nouveau au moment où l'aiguille reprenait sa première position, il a pu la détourner de plusieurs degrés de plus, et lui faire faire peu à peu une révolution complète. Cette révolution a été très-rapide, lorsque le cuivre a été présenté et retiré alternativement. On peut sans doute conclure de ces expériences, qu'il reste encore un vaste champ ouvert aux recherches des savans, dans cette branche importante des sciences physiques.

HISTOIRE NATURELLE.

De l'influence attribuée à la lune sur les changemens de tems. — Comme il n'y a rien de si contraire aux progrès de la vérité et des connaissances utiles, que l'existence de préjugés vulgaires et invétérés, nous allons en signaler un de ce genre à nos lecteurs, et nous joindrons à la mention que nous en ferons quelques observations qui pourront tendre à le détruire dans leur esprit. C'est de l'influence communément attribuée à la lune, sur les changemens qui se remarquent dans l'atmosphère, que nous voulons les entretenir. L'opinion dont on est si généralement imbu à cet égard, est tout-à-fait dénuée de fondement, et il n'est pas difficile d'apercevoir la source de cette erreur. On a observé que la lune était la principale cause du flux et du

reflux de la mer; et de ce que cette planète exerçait une action si grande sur la portion fluide de notre globe, on a conclu précipitamment qu'elle ne devait pas produire des effets moins puissans sur la matière élastique, dont ce globe est environné, jusqu'à une certaine hauteur. Quant à l'influence de la lune sur l'océan, elle est incontestable; mais on peut également démontrer que cette planète n'agit pas au même degré, ni dans aucun degré appréciable sur l'atmosphère : en d'autres termes, qu'elle n'entre pour rien dans les changemens de tems dont nous sommes témoins, lesquels ne sont que des modifications subies par l'atmosphère. En effet, si la lune exerçait une action quelconque sur elle, ce ne serait sans doute que par le moyen de la chaleur ou par celui de l'attraction. Dans le premier cas, elle occasionnerait du vent, en raréfiant l'air, et dans l'autre elle amènerait de la pluie, en empêchant l'air de supporter le poids des nuages et des vapeurs dont il est habituellement chargé. S'il était au pouvoir de la lune d'opérer de pareils changemens, nos instrumens météorologiques en donneraient quelques indications. Or, ce corps lumineux, qui ne brille que d'un éclat emprunté, est, comme on le sait, sans action aucune sur le thermomètre même le plus sensible, et il accomplit ses révolutions successives, sans produire ni hausse ni baisse sur le baromètre; cela n'aurait pas lieu, si, par l'attraction, il avait la faculté de faire prendre à l'air, comme à l'eau, une forme sphérique. Il semble qu'on ne puisse mieux prouver que par l'allégation de ce double fait, que les changemens qui se remarquent dans l'atmosphère, sont tout-à-fait indépendans des influences lunaires.

Cette conclusion peut, d'ailleurs, se fortifier par des raisonnemens puisés à d'autres sources. On peut dire, par exemple, que si l'influence de la lune, par rapport à l'atmosphère, était telle que le préjugé vulgaire l'entend; ces

changemens de tems seraient réguliers et périodiques, et qu'en outre ils seraient plus marqués dans les lieux plus rapprochés de ce satellite de la terre, et placés immédiatement au-dessous, que dans les lieux situés, à son égard, plus au nord ou plus au midi, ce qui n'existe point; car plus nous nous éloignons des lieux éclairés par les rayons verticaux de la lune, plus nous trouvons que les changemens de tems sont irréguliers et fréquens. On fera observer en outre que si les vicissitudes du tems dépendaient des phases de la lune, il s'en suivrait nécessairement que tous les lieux situés sous le même méridien, éprouveraient des changemens à peu près simultanés, puisque les lieux ainsi situés ont tous les marées hautes et basses en même tems; or, l'expérience ne nous fournit aucun résultat semblable. Les changemens de tems ne sont pas simultanés pour les lieux situés dans un même pays, et encore bien moins pour des pays placés très-loin les uns des autres : il est certain, quant à l'Angleterre, que pendant que le comté de Durham et le district septentrional du comté d'York éprouvent des changemens de tems presque journaliers, le comté de Sussex jouit très-souvent d'un beau tems continu. Il n'est pas moins incontestable que les brouillards peuvent se dissiper dans les plaines de la Grande-Bretagne, et l'orage s'apaiser dans les montagnes de la Scandinavie, en même tems que le vent ne cesse de souffler avec force sur la côte de Guinée, et que pas une goutte de pluie ne vient arroser les déserts brûlans qui entourent le royaume de Bambarra.

Chacun peut au reste constater, par ses propres observations, la fausseté de l'idée que nous combattons ici, par des inductions philosophiques. Qu'on prenne la peine de noter l'état du tems, pendant le laps d'une lune ou deux, et l'on verra que, tandis que cette planète est fixe et régu-

lière dans son cours, le tems est la chose du monde la plus incertaine et la plus variable.

Il est bien clair que, si une cause est uniforme et constante, l'effet qui en résulte doit l'être également, et faisant application de ce principe au cours de la lune, et aux effets de cette planète sur les objets qui se trouvent dans sa sphère d'activité, il est impossible de ne pas conclure qu'elle n'exerce aucune influence sur l'atmosphère du globe, de manière à produire les changemens de tems ou les modifications quenous y remarquons.

Migrations des oiseaux. — Le docteur Schinz, qui s'est beaucoup occupé d'ornithologie, a cherché à découvrir les lois d'après lesquelles les oiseaux sont distribués dans les différens pays du monde. Le pays dans lequel l'oiseau produit ses petits, doit être regardé, selon lui, comme son pays propre. Plus nous approchons des pôles, dit-il, plus nous trouvons d'oiseaux stationnaires et particuliers à ces régions, et moins nous en rencontrons d'espèces étrangères. Le Groënland n'a pas un seul oiseau de passage. L'Islande n'en a qu'un, qui y reste pendant l'été, et s'envole au printems vers des climats encore plus septentrionaux. Les oiseaux de passage sont en plus grand nombre au centre de l'Europe, que dans toute autre partie du globe. Dans les contrées situées entre les tropiques, aucun oiseau n'émigre; au nord et au midi des tropiques, tous émigrent. La propagation des espèces a lieu partout, en raison de la facilité qu'elles trouvent à se nourrir. Au Spitzberg, il n'y a qu'une seule espèce d'oiseau qui soit herbivore; car, dans ces tristes contrées, la mer présente plus de ressources pour la nourriture que la terre; et les rochers qui la bordent, y sont peuplés d'oiseaux aquatiques.

Influence de l'atmosphère sur les anguilles. — Voici un fait que l'on ignore communément : l'anguille, que l'élé-

ment au milieu duquel elle vit semble avoir soustraite à l'action des variations atmosphériques, est cependant singulièrement affectée par les grands vents. C'est ce que connaissent bien les habitans de Linlithgow (en Écosse), qui ont la facilité d'observer les habitudes de cet animal, dans l'étang qui est près de leur ville. En effet, les eaux de cet étang se déchargent par une écluse dans un bassin de pierre artificiel, d'où l'eau sort par un grand nombre de trous pratiqués sur les côtés, mais trop petits pour laisser passer les anguilles d'une moyenne grosseur. Ce réservoir contient rarement des anguilles, quand le tems est calme; mais aussitôt qu'un vent un peu fort commence à souffler, surtout du nord, ces poissons paraissent saisis d'une terreur panique: ils se précipitent hors de leurs retraites, comme des rats surpris par un incendie. Alors le courant de l'eau en entraîne une très-grande quantité qui tombent dans le réservoir, d'où elles passent bientôt sur la table des habitans de Linlithgow.

Insectes dans l'estomac. — Le docteur Yates rapporte, dans un mémoire qu'il a publié, qu'un paysan a éprouvé une longue et grave incommodité, après avoir avalé la larve d'un de ces insectes que nous nommons *mouche-dragon*, et qui se trouvent dans les environs de nos fossés et de nos marais. Cette larve, au lieu d'être détruite par l'action de l'estomac, s'était changée en une grosse chenille velue, qui causa beaucoup de malaise à l'individu en question, et il ne fut débarrassé qu'après qu'il eut rejeté cette chenille par le vomissement. On comprend difficilement comment cet insecte a pu vivre dans cette situation; mais ce n'est pas le seul fait curieux que l'on trouve dans ce mémoire. L'auteur y parle aussi d'un escargot carnivore, qui a non-seulement vécu, mais qui a même exécuté des mouvemens dans de l'alcool très-fort.

Découverte singulière. — Dans les mines de Cornouailles, on a été dernièrement témoin d'un fait qui tient tout-à-fait du roman. En ouvrant une communication entre deux mines, on a trouvé le cadavre d'un mineur, parfaitement conservé, et même dans un état de mollesse qui paraissait dû à l'eau vitriolique de la mine, dont le cadavre était imprégné. Exposé à l'air, ce cadavre devint roide. Les traits ne furent reconnus par aucun des assistans; mais il se trouve que la tradition a conservé dans le pays le souvenir de l'accident par lequel l'individu avait été enfoui dans les entrailles de la terre, il y a environ cinquante ans. La nouvelle de cette découverte se répandit promptement; mais on ne s'occupait d'aucune recherche particulière à cet égard, lorsqu'un jour une vieille femme décrépite, s'appuyant sur des béquilles, vint voir le cadavre, et, après l'avoir examiné, reconnut un jeune homme auquel elle avait été liée par une promesse de mariage, cinquante ans auparavant. Elle se précipita sur le cadavre de son ancien amant, l'arrosa de ses larmes, et s'évanouit de plaisir, en revoyant l'objet de son amour avant de descendre au tombeau. Le spectacle qu'offraient ces deux individus, l'un réparaissant sur la terre, après y avoir été enseveli pendant un demi-siècle, et conservant encore tous les traits de la jeunesse, l'autre courbé sous le poids des ans, et traînant une misérable existence, après avoir survécu si long-tems à l'objet de son affection, se concevra mieux qu'il ne peut se décrire.

SCIENCES MÉDICALES.

Sommeil qui a duré quatre cent cinquante et un jours. — Le rapport sanitaire d'un médecin prussien, adressé dans le mois d'août dernier à l'autorité, contient le fait suivant. Dans la ville de Medenbach, en Westphalie, une jeune femme âgée de vingt ans, a dormi pendant quatre cent cin-

quante et un jours consécutifs. Il ne faut en excepter que les momens où on l'éveillait pour lui faire prendre de la nourriture. Après avoir pris quelques alimens, elle se rendormait immédiatement; depuis le commencement de son sommeil, elle ne s'est éveillée qu'une seule fois, d'elle-même. Toutes les fonctions naturelles ont eu lieu, même celles des évacuations périodiques, pendant tout ce tems, sans interruption. On ne peut expliquer ce sommeil extraordinaire par aucune cause, si ce n'est une blessure à la tête, qu'elle a reçue à une époque antérieure.

Hydrophobie. — Un jeune médecin, à Venise, fut mordu au mois d'août dernier, en trois endroits différens, par un chat, qui mourut quelque tems après avec tous les symptômes de la rage. On exprima d'abord le sang des plaies, et on les lava; quarante-huit heures après, on les cautérisa légèrement; néanmoins, elles présentèrent bientôt tous les signes du virus hydrophobique. Le malade but du vinaigre pur tous les matins, et prenait deux verres d'une décoction de graine de genêt dans le cours de la journée. Au bout d'un mois ou cinq semaines, un changement défavorable se fit remarquer. Le malade perdit sa gaîté, devint silencieux, rechercha la solitude et pleura beaucoup; son sommeil était court et interrompu, et il avait le teint pâle et les yeux ardens. Le médecin qui le soignait s'étant aperçu que les glandes sous la langue étaient engorgées, il les fit cautériser profondément avec un fer rouge; cette opération douloureuse fut suivie d'une fièvre intense, qui cependant diminua peu à peu et cessa tout-à-fait au bout du troisième jour. Dès ce moment, la santé du malade s'est parfaitement rétablie.

ARCHEOLOGIE.

Antiquités grecques trouvées aux Antilles. — Un savant de l'Allemagne, le docteur Sieber, écrivait dernièrement,

dans un journal de son pays, qu'il était convaincu que c'était l'Amérique que les anciens désignaient sous le nom d'Atlantide. A l'appui de cette opinion, il observe que Christophe Colomb se confirma dans l'idée qu'il avait de l'existence d'une contrée située au-delà de l'Océan Atlantique, par les pièces de bois, les fruits et les plantes d'espèces inconnues en Europe, qui étaient jetées fréquemment sur les côtes de l'ancien continent, entre le 20e et 40e degré de latitude Nord. Il n'y a, ajoute M. Sieber, aucune raison de supposer que la même chose n'arrivât pas deux mille ans auparavant. L'attention des Phéniciens et des Carthaginois avait dû en être d'autant plus frappée, que les observations immédiates et pratiques étaient alors les seuls moyens qu'eussent les peuples navigateurs, de se guider dans leurs voyages. Comme les Carthaginois, en particulier, connaissaient les îles du cap Vert, le docteur Sieber suppose qu'ils devaient connaître également les côtes de l'Afrique occidentale, jusques et y compris la côte d'Or. Dès-lors, ils n'auront pas manqué d'observer les courans de l'Océan Atlantique, et quelque navigateur intrépide, encouragé par les observations déjà faites, et par la connaissance des vents qui règnent, à certaines époques, dans ces mers, se sera éloigné des côtes de l'Afrique, en suivant la direction des courans. Après avoir exposé cette hypothèse, le docteur Sieber la confirme par le récit d'une découverte importante, qui tend à faire croire qu'il existait jadis une colonie grecque dans l'île de la Trinité, aux Antilles.

Il raconte qu'un M. Wrbna qu'il avait, il y a quelque tems, envoyé dans l'île de la Trinité pour faire des collections d'histoire naturelle, lui donna, à son retour en Allemagne, une petite pierre ou pâte de verre qu'il avait découverte dans cette île, et qu'il croyait être une antiquité romaine. D'abord M. Sieber supposa que c'était une plai-

santerie, et il ne fut pas peu surpris en apprenant de M. Wrbna les particularités suivantes :

Ayant fait quelques excursions dans le voisinage de *Port d'Espagne*, où il avait débarqué, ce voyageur se rendit un jour dans la plaine de Maraval, qui en est éloignée de deux lieues; lorsqu'il y fut arrivé, il alla visiter la plantation de M. Elie Bossières, qui appartenait autrefois à M. Dacamp, où il apprit que l'on découvrait souvent différens articles, tels que vases, ustensiles, etc., qui paraissaient être grecs ou romains.

M. Wrbna ayant vu les antiquités déterrées à Salzbourg, et la place où on les avait découvertes, témoigna le désir d'examiner quelques-uns de ces articles et de connaître le lieu d'où on les avait retirés. M. Bossière n'avait alors sous la main aucun objet propre à satisfaire la curiosité de notre voyageur; mais il lui indiqua l'endroit où il pourrait faire des recherches.

M. Wrbna se rendit, à environ un quart de lieue de la plantation, dans un petit vallon couvert d'une riche verdure, et ombragé par de beaux palmiers de différentes espèces. En fixant ses yeux sur le sol, il aperçut une petite pierre qu'il ramassa, et, après avoir détaché la terre qui y était adhérente, il reconnut que c'était une production de l'art, qui avait dû autrefois être portée en anneau, et qui probablement avait servi de sceau ; ce petit monument lui parut appartenir à l'art grec.

Surpris qu'une contrée, si éloignée de l'Europe, eût pu être visitée par les Grecs, il fut dans d'autres parties de l'île pour continuer ses recherches. A Port d'Espagne, on lui parla d'outils, d'armes et d'autres monumens récemment découverts, mais auxquels on attribuait une origine indienne. Il s'informa des points où ces découvertes avaient été faites, espérant toujours qu'il finirait par trouver quel-

que chose de propre à confirmer ses conjectures. Il visita entr'autres Naparim, petite ville maritime au sud de Port d'Espagne. Un Écossais qu'il y rencontra le conduisit dans une propriété qui appartenait à M. Don, et où il y avait un lieu de sépulture que l'on croyait indien. En remuant la terre, on y avait plusieurs fois trouvé des vases en poterie, qui contenaient des fragmens d'os brûlés. Les nègres de la plantation mettaient ordinairement ces vases en pièces, de manière que le propriétaire ne put montrer à M. Wrbna que deux couvercles, et quelques autres fragmens.

M. Wrbna déclare que ces fragmens étaient, sans aucun doute, d'origine grecque ou romaine, attendu qu'ils ressemblaient parfaitement à ceux qu'il avait vus à Salzbourg. Il n'y avait d'inscription sur aucun; mais l'un des couvercles, qui avait la forme d'une tête humaine et qui était d'un bon travail, avait une analogie frappante avec le couvercle de ces vases désignés sous le nom de *canope*; il était impossible d'attribuer aux Indiens un travail d'une exécution si remarquable.

Nous allons maintenant décrire la petite pierre. Elle a environ un pouce (anglais) de long sur un demi-pouce de large; la couleur en est noirâtre. Une fracture qui se trouvait sur ses bords, donne lieu de croire que c'est une de ces substances volcaniques qui ressemblent à *l'obsidienne*; les pâtes de verre étant en général plus dures. Il y a une figure humaine au centre; son col, qui est assez long, supporte une tête de chien; elle a les bras étendus, et la partie inférieure de son corps est environnée d'un vêtement égyptien. Le docteur Sieber n'hésite pas à déclarer que c'est un Anubis; autour de la figure se trouvent cinq lettres grecques; il y en avait six, mais la seconde manque; sur le revers, il y a trois lignes également en caractères grecs. M. Sieber pense que ce petit monument doit être l'ouvrage d'un artiste d'Alexandrie, du tems des Ptolémées. Nous

avons cru devoir reproduire la copie de cette pierre, à laquelle le lieu où elle a été découverte doit nécessairement donner de l'importance (1). (*Lit. Gaz.*)

Fabrication de médailles antiques. — Nous apprenons qu'il existe à Smyrne, et en Allemagne, sur les bords du Mein, des établissemens d'une nature toute particulière, où l'on forge des médailles qu'on livre ensuite aux connaisseurs pour médailles antiques, soit orientales, soit occidentales. C'est de l'Allemagne que sortent ces dernières; les premières sont fabriquées à Smyrne. Croyant utile de mettre le public en garde contre un pareil genre d'escroquerie, nous publions la liste suivante, qui a été établie d'après des renseignemens certains.

Médailles grecques en or, fausses.

	Francs.
Athenæ, selon Mionnet	1,000
Enthydemus, roi de Bactriane	1,500
Seleucus I[er], Nicator	1,500
Pylæmenes, roi de Paphlagonie	1,500
Nicomedes II, roi de Bithynie	1,000
Chersonesus Taurica	600
Panticapœum tauricæ	800
Delos, insula	500
Philippus, Macedoniæ	500

Médailles romaines en or, fausses.

Albinus	600
Macrinus	200
Diadumenianus	600
Posthumus Jun	1,000
Quietus	1,000
Quintillus	700
Helena	1,000
Romulus	550
Artavadus	600
Manuel II, Palœologus	250

(1) Voyez la planche 3 en tête du numéro.

VOYAGE. — STATISTIQUE.

Population de la métropole britannique. — On ne peut se faire une juste idée de l'étendue de Londres, à moins d'y comprendre la population si considérable des villages qui l'environnent, et qui en sont une véritable dépendance; ce sont des branches qui sortent d'un même tronc, et qu'il faut faire entrer en ligne de compte, lorsqu'on veut considérer le volume de l'arbre. Les personnes qui ne connaissent que nos villages de province, seront bien étonnées d'entendre parler d'un village qui possède 18,262 habitans: celui de Chelsea est dans ce cas; Kensington en compte 10,886; Hammersmith en contient 7,374; Fulham, 5,703; Wandsworth, 5,644; Richmond, 5,219; et Clapham, 3,083. Ces villages sont, au fond, de véritables villes.

Voici quel a été le mouvement de la population de la ville de Londres et de la banlieue, depuis le 14 décembre 1824, jusqu'au 13 décembre 1825:

Naissances.	garçons..	12,915	Décès.	hommes.....	10,825
	filles.....	12,719		femmes......	10,201
		25,634			21,026

DÉCÈS PAR AGE:

Au-dessous de l'âge de 2 ans....	6,419
de 2 à 5 *id*..............	2,061
de 5 à 10 *id*..............	867
de 10 à 20 *id*..............	1,485
de 30 à 40 *id*..............	1,698
de 40 à 50 *id*..............	1,831
de 50 à 60 *id*..............	1,745
de 60 à 70 *id*..............	1,772
de 70 à 80 *id*..............	1,568
de 80 à 90 *id*........	622
de 90 à 100 *id*.............	78
à 100 *id*..............	1
à 101 *id*.............	1
	21,026

Sur ce nombre de 21,026, sont décédés, par l'effet de maladies, 20,672, et par l'effet d'accidens, 354 : augmentation dans les décès de cette année, comparés avec ceux de l'année précédente, 781.

Consommation annuelle des substances alimentaires dans la ville de Londres. — Les fruits et les légumes qui se consomment dans la ville de Londres sont, pour la plupart, produits dans ses environs, et l'on estime que dans un rayon de quatre lieues de cette capitale, plus de 6,000 arpens de terre sont occupés par les vergers et les jardins potagers qui les fournissent, et que 30,000 individus y travaillent pendant l'hiver, et trois fois le même nombre en été. On a fait des calculs multipliés pour estimer la consommation annuelle des denrées de toutes espèces, dans la métropole britannique ; mais, sur certains points, on n'a pu arriver à des résultats bien positifs : ainsi, on connaît le nombre des bœufs, des veaux et des moutons qui s'y consomment annuellement, mais on n'a aucun moyen pour en déterminer le poids. La quantité de bétail amenée et vendue au grand marché de Smithfield, dans le cours de l'année 1822, se composa, d'après les états officiels, de 149,885 bœufs, 24,609 veaux, 1,567,696 moutons et 20,020 porcs. Cependant, cette quantité ne constitue pas la consommation entière faite dans une année à Londres, attendu qu'il arrive journellement des provinces les plus rapprochées de cette ville, une très-grande quantité de bétail, déjà en pièces de boucherie. La valeur totale du bétail vendu au marché de Smithfield, dans une seule année, est estimée à la somme de 8,500,000 livres sterl. (212,500,000 fr.) ; et celle des fruits et légumes consommée également dans une année, est portée à environ un million sterling (25,000,000 fr.).

La consommation annuelle du froment est estimée à un

million de quintaux, et les quatre cinquièmes de cette quantité sont transformés en pain; ce qui fait pour la métropole seulement, 64 millions de pains de quatre livres par an. Le prix du pain était réglé, jusque dans ces derniers tems, par ordonnance de l'autorité municipale, et l'on eut alors occasion de savoir que l'augmentation d'un *farthing* (2 centimes et demi) sur le prix du pain de quatre livres, occasionait un surcroît de dépense de plus de 13,000 livres sterling (325,000 fr.) par semaine; ce qui peut donner une idée de la somme énorme employée journellement à l'achat de cette denrée.

Il paraît qu'il se consomme annuellement, à Londres, 22,000,000 de livres pesant de beurre, et 26,000,000 de livres de fromage. La somme annuelle employée à payer le lait qui s'y vend, s'élève, dit-on, à 1,250,000 livres st. (31,250,000 fr.). La quantité de volaille annuellement consommée dans cette ville, est estimée à la somme de 70 à 80,000 livres sterling (de 1,750,000 à 2,000,000 fr.). Celle du gibier est très-variable, puisqu'elle dépend de l'abondance plus ou moins grande de la saison. Un article de consommation fort remarquable, par la quantité qui s'en débite à Londres, est celui des lapins. Un seul marchand établi au marché de Leadenhall, vend environ 14,000 lapins par semaine, pendant un grande partie de l'année. Pour faire écouler cette marchandise, il prend à sa solde de 150 à 200 individus, tant hommes que femmes, qui les colportent dans les rues de Londres.

INDUSTRIE.

Or mosaïque. — Parmi les nombreuses inventions que l'industrie britannique fait éclore tous les jours, nous devons signaler particulièrement un composé métallique qui paraît avoir presque toutes les propriétés de l'or, et auquel l'inventeur a donné le nom d'*or mosaïque*. Voici l'origine de

cette invention et les qualités qui distinguent le produit en question.

Un enthousiaste nommé Hamilton, fut frappé, il y a environ vingt ans, d'un certain passage de la Bible (livre des Juges) où il est parlé d'un *métal plus précieux que l'or*, et dans la conviction où il était que l'Écriture ne contient rien qui ne soit d'une exactitude rigoureuse, il se mit à chercher quel pouvait être ce métal, et à force d'essais et d'expériences, il est venu à bout de produire le composé métallique qu'il annonce aujourd'hui. Ayant amené cette composition à ce qu'il regarde comme son point de perfection, il s'est associé à un capitaliste nommé Parker, pour en faire un objet de spéculation, et il a formé à Londres, un établissement qui est dirigé par ce dernier.

L'échantillon d'or mosaïque qui a été soumis à notre inspection, est une guirlande dorée. Cette dorure est d'un très-bel effet et elle paraît devoir être utilement appliquée à une foule d'autres objets, tels que des harnais, des balustres et des grilles, comme celles qu'on remarque au jardin des Tuileries à Paris, etc. Une des propriétés les plus importantes de cet or, est, qu'exposé à l'action de l'air et de l'humidité, il n'en est nullement altéré. Pour bien constater cette propriété, on fit l'expérience suivante. On exposa pendant plusieurs jours, à l'action de l'air marin, dans l'île de Wight, un échantillon d'or mosaïque et deux morceaux de cuivre fin, et l'on trouva que l'or avait conservé tout son éclat, tandis qu'au bout de soixante à soixante-dix heures, le cuivre était complètement noir et rouillé. Cet or factice paraît susceptible de prendre un poli aussi grand que l'or véritable; de sorte qu'il pourra être utilement employé à la dorure des meubles. Sa ductilité est telle qu'on peut le tirer en fil d'une finesse extraordinaire; enfin selon ses inventeurs, il ne serait inférieur à l'or même que sous le rapport de la pesanteur. Nous achèverons de faire

connaître les avantages dont jouit l'or mosaïque, en ajoutant que les substances métalliques dont il est composé, sont au nombre de celles qui ont le moins de prix; d'où il résulte qu'il ne pourra coûter que fort peu au consommateur; et de plus, que ces mêmes substances sont tellement abondantes dans le commerce, que ceux qui entreprennent de fabriquer cet or, pourront satisfaire à toutes les demandes. On calcule que le prix de l'or mosaïque sera d'environ deux *pences* (vingt centimes) à l'état de lingot.

D'après l'examen qui a déjà été fait de cette matière, M. Nash, architecte de la Cour, a reçu ordre de la faire employer partout où les dorures seront nécessaires, dans les réparations et les changemens que l'on fait dans ce moment au château de Windsor, ainsi que dans les reconstructions dont on s'occupe à *Buckingham-House*, palais qui est destiné à être la demeure habituelle du roi, dans la métropole.

AGRICULTURE. — ÉCONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE.

Expériences sur le sel employé comme engrais. — 1° Expériences faites sur le blé semé après une récolte d'orge :

Le terrain avait produit, sans sel, 16 boisseaux 1/2 par acre.

Le même, avec 6 boiss. 1/2 de sel, a produit 22 b. 1/4.

2° Froment semé après une récolte de pois, en 1819 :

Le terrain avait produit, sans sel, 16 boisseaux;

Le même, avec 6 b. 1/2 de sel, mêlés à la semence, a produit 17 b. 3/4;

Idem, avec 6 b. 1/2 de sel recouverts avec la semence, a produit 23 b. 1/4;

Idem, avec 6 b. 1/2 de sel avec la semence, 22 b. 1/4.

3° Froment semé après une récolte de l'an 1820 :

Le terrain, avec 11 tonneaux 1/4 d'engrais ordinaires, a produit 16 boiss. 1/2;

Idem, avec 6 tonn. 1/2 de sel, 23 boiss. 3/4.

Les tables ci-dessous, sur la manière d'employer le sel, ont été dressées pour guider les agriculteurs; ce sont les seules règles que l'on puisse donner, dans l'état actuel de nos connaissances, sur l'emploi de ce procédé :

1° Pour les jachères, de 15 à 40 boisseaux de sel, selon le terrain et l'état où il se trouve;

2° Pour le froment et le seigle, de 5 à 20 b. par acre, qu'on répandra après le hersage, mais le plus tôt sera le mieux; on peut cependant le faire jusqu'en mars;

3° Pour l'orge, l'avoine, les pois et les fèves, de 5 à 16 boiss. par acre : on a remarqué, dans les parties occidentales de l'Angleterre, qu'il est plus avantageux de ne le répandre qu'après le hersage; mais dans les comtés où il tombe moins de pluie, il sera plus avantageux de l'employer en janvier ou février;

4° Pour les navets, de 5 à 15 boisseaux par acre, répandus en janvier ou février, parce qu'il ne peut pas être répandu plus tard, et qu'à cette époque, il y a fort peu d'insectes;

5° Pour les prairies, soit naturelles, soit artificielles, de 15 à 20 b. par acre en automne. On ne devra pas attendre plus tard que le mois de novembre; cependant, cela peut se faire, sans trop d'inconvénient, jusqu'en février;

6° Pour les pommes de terre, de 10 à 20 boisseaux par acre, qu'on répandra en janvier ou février, si l'on ne se sert d'aucun autre engrais; mais si, après avoir planté, on avait le dessein de mettre une légère couche d'engrais, on devrait, lorsque les pommes de terre auraient été couvertes, ne répandre qu'une partie de la quantité du sel indiquée;

7° Pour le houblon, de 15 à 20 boisseaux par an, en novembre ou décembre.

N. B. Toutes les quantités qui viennent d'être indiquées

ne sont que pour la première année; car M. Hollinshead, et tous les autres agriculteurs, prétendent qu'ensuite il suffira d'employer une quantité de sel bien moindre, pour entretenir la terre dans l'état de la plus grande fertilité.

De la farine de pommes de terre, et des moyens de conserver ces dernières. — Aujourd'hui il n'est personne qui ne sache de quelle manière on obtient la farine de pommes de terre; mais on ne connaît pas assez tous les grands avantages que l'on peut retirer de son usage. De quel secours ne serait-elle pas, par exemple, dans les voyages de long cours? Préparée, comme le sagou, avec un peu de sucre et un verre de vin blanc, elle fournirait un bon aliment. Si l'on croit qu'elle ne puisse pas se conserver assez long-tems pour être employée de cette manière, il suffira du fait que nous allons rapporter pour détruire tout doute à cet égard. Si l'on expose, dans une chambre bien aérée, une quantité (deux onces, par exemple,) de farine de pommes de terre sur un plat, et la même quantité de farine de froment sur un autre, et qu'au bout de quelque tems on les pèse avec soin, on remarquera que la farine de pommes de terre a conservé la même pesanteur, tandis que celle de froment a augmenté de poids. Cette différence sera encore bien plus sensible si l'air a été humide.

Il est une autre manière de préparer les pommes de terre, et qui peut être d'une très-grande utilité, surtout dans les voyages qui doivent durer long-tems. On les fait cuire dans l'eau bouillante, on les pèle et on les écrase en petits morceaux, puis on les fait sécher sur une étoffe jusqu'à ce qu'elles soient devenues dures. Si on les enferme ensuite dans un tonneau à farine, elles se conserveront très-long-tems dans cet état. Il suffira, avant de les employer, de les piler dans un mortier de fer. Enfin, dans les mois de janvier et février, avant que les pommes de

terre commencent à pousser, on peut, pour arrêter leur végétation, employer le moyen suivant. On les place dans un grand baquet, où l'on a soin de les recouvrir d'eau bouillante. Dès que l'eau commence à refroidir, on la fait écouler, et l'on étend les pommes de terre sur un parquet jusqu'à ce qu'elles soient sèches ; on les place alors dans des tonneaux avec un sable très-fin, et elles se conservent pendant tout le printems et tout l'été suivant dans cet état, sans rien perdre de leur substance par la végétation. Le sable fin aura aussi l'avantage de les préserver de la gelée dans les tems froids.

BOURSE DE LONDRES.

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 novembre jusqu'au 30 décembre 1825.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Banck Stock, 8 p. %..............	219	196	213 ....
3 p. % consol....................	85 1/8.	79 1/4.	82 1/4
3 p. % réduits...................	83 7/8.	75 1/2.	83 3/4
3 1/2 p. % réduits...............	92 1/8.	79 1/2.	88 1/2
Nouveau 4 p. %..................	102 1/2..	94 1/2.	99 ....
Longues annuités expirant en 1860 ..	21 3/16	18	19 3/4
Fonds de l'Inde 10 1/2 p. %........	»......	» ...	» ....
Obligations de l'Inde, 3 p. %.......	4 s. dis.	85 s. dis.	10 s. dis.
Billets de l'Échiquier, 2 1/4 p. %....	4 s. dis.	85 s. dis.	5 s. dis.

FONDS ÉTRANGERS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes, 5 p. %...	92	85	90 ....
Id. du Brésil........ *Id.*.......	69 1/2.	62	65 ....
Id. de Buenos-Ayres, 6 p. %...	78	70	74 ....
Id. du Chili, *Id.*.......	62	15	52 ....
Id. de Colombie, 1822. *Id.*.......	63	51 1/2..	58 .....
Id. *Id.*, 1824. *Id.*......	65 ...	53 3/4..	60 ....
Id. de Danemarck, 5 p. %....	102	97 1/2.	98 ....
Id. *id.*........ 3 p. %....	62	55	58 .....

Rentes françaises,	5 p. %...........	97 1/2.	91	92 1/2
Id...........	3 p. %..	67 1/2.	60 1/2.	62 3/4
Obligations grecques,	5 p. %..	22	12 1/2.	17 ....
Id. du Mexique,	*Id*........	61 1/2.	50	58 ....
Obligations du Mexique.	6 p. %....	67 1/2.	56	64 ....
Id. de Naples,	5 p. %.......	79	70	70 ....
Id. du Pérou,	6 p. %........	50	39	42 ....
Id. du Portugal,	5 p. %........	83	73	73 ....
Id. de Prusse, 1818,	*Id*.........	96 1/4.	87 1/2.	88 3/4
Id.	*Id.* 1822, *Id*.........	97 1/2.	88 3/4.	90 ....
Id. de Russie,	*Id*..........	88 3/4.	75	77 1/2
Id. d'Espagne,	*Id*.........	15 7/8.	12 1/8.	12 3/4

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

Pag.

FIN DE LA TABLE.

